
U d'/of Ottawa
39003023728610

ŒUVRES

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

—

TOME IX

(Don)

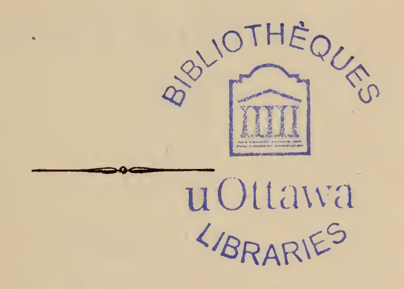
MÉLANGES

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

1886

LETTRE

SUR

LE SAINT-SIÉGE

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Cette lettre fut écrite de Rome pendant le séjour que l'auteur vient d'y faire. Elle avait pour but d'expliquer la conduite du Saint-Siége dans ces derniers temps, conduite aussi remarquable que ces temps sont difficiles. Le Saint-Siége a un malheur qui lui est commun avec tous les grands hommes et toutes les grandes œuvres, c'est qu'il ne peut être équitablement jugé par le siècle où il agit, et comme il est immortel, il vit insulté entre sa gloire passée et sa gloire future, semblable à Jésus-Christ crucifié au milieu des temps, entre le jour de la création et celui du jugement universel. L'auteur ne se flattait pas, malgré son amour profond pour Rome chrétienne, de comprendre toute la sagesse de

son action providentielle ; il savait que l'amour même est impuissant à tout comprendre, là où l'Esprit-Saint verse sans cesse les flots de cette lumière qui aveugle les profanes, et qui ne se laisse pénétrer qu'à demi par ceux qui doivent croire pour mériter de voir. Mais lors même qu'une justice complète est impossible, il est toujours bon de la rendre au degré où on le peut.

Une des plus graves erreurs aujourd'hui répandues contre le Saint-Siége, c'est qu'il est entré dans l'alliance des gouvernements absolus, et qu'il voit avec inimitié tout pays dont les institutions essaient de rappeler les anciennes franchises de l'Europe catholique. On classe Rome dans un parti, elle qui est la mère commune de tous les peuples, et qui respecte toutes les formes de gouvernement qu'ils se donnent, ou que leur crée la force des choses du temps ; et cette fausse accusation lui attire nécessairement des haines que mérite bien peu l'antique impartialité dont elle conserve fidèlement la tradition. Il suffit d'habiter Rome avec un esprit droit et attentif pour s'apercevoir tout de suite de la sphère élevée où elle respire, et combien les nuages de la terre, qui troublent ailleurs et partagent quel-

quefois les Églises particulières elles-mêmes, passent loin à ses pieds. On sent qu'on habite la patrie universelle, l'asile de la défaite et de la victoire, le lieu unique au monde où la réconciliation est éternellement assise, tenant dans ses mains les deux clefs qui ouvrent et qui ferment sans s'étonner d'être amies. L'auteur a vécu deux fois dans ces régions pacifiques; deux fois il a connu l'équité, la douceur, la liberté et le coup d'œil surhumain du gouvernement apostolique. Il n'a pu s'empêcher, dans un moment où son cœur sentait plus vivement l'injustice des ennemis de sa patrie spirituelle, d'écrire pour sa défense la lettre courte et imparfaite qu'on va lire, simple indication d'un point de vue que le temps développera de lui-même.

Des circonstances particulières en ont retardé la publication jusqu'aujourd'hui. L'odieux attentat de Cologne, qui révèle tant de choses jusque-là moins visibles, et qui crée pour le Saint-Siége de nouvelles difficultés, ne permet pas de taire davantage les vérités que contient cet écrit. Il eût été facile d'y ajouter beaucoup, et de le rendre moins indigne du sujet qu'il traite et des lecteurs qui s'en occuperont. Mais il y a des raisons de le laisser tel qu'il est, et

qui lui donnent plus de prix que l'auteur ne saurait lui en donner par lui-même. Heureux, à sa rentrée en France, de pouvoir mêler aux premières joies du retour le souvenir ineffaçable des grandeurs de Rome et des bontés d'un pontife dont le cœur paternel n'a besoin de la justice qui lui est ici rendue que par amour de ceux qui la lui refusent.

LETTRE

SUR

LE SAINT-SIÉGE

Rome, 14 décembre 1836.

Je ne vous parlerai pas, mon cher ami, des édifices et des champs de Rome. Mon âme est troublée d'une vision où ces splendeurs terrestres ne sont que l'ombre d'une autre beauté. Rome m'apparaît dans ses apôtres, dans ce pêcheur d'un lac de Galilée qui s'en vint un jour loger au pied du Viminal, n'apportant avec lui qu'une parole qui lui avait été dite en son petit pays par un homme crucifié : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* Je vois dans Rome l'unité vivante du christianisme, et vous savez que l'unité est en soi la plus merveilleuse des choses : car elle est la forme même de l'être, ce par quoi tout vit, tout se conserve, tout se renouvelle et se perfectionne, et Dieu lui-même

ne peut mieux se définir qu'en lui appliquant sous tous les rapports l'idée de l'unité. Par l'unité d'essence il est esprit; par l'unité de temps il est éternel; par l'unité de lieu il est immense; par l'unité de vue il est la science infinie; il est enfin l'unité dans tous les sens, mais non pas une unité stérile, incapable d'engendrer sans se détruire. Il a en lui-même un Fils inséparable de lui : du Père qui en est le principe, et du Fils qui en est l'image, sort l'Amour qui termine tout, sans que l'unité divine, par cette expansion d'elle-même en elle-même, perde rien de son indestructible immutabilité. Au contraire, elle y gagne, s'il est permis de parler ainsi; car le triomphe de l'unité est de vaincre la pluralité elle-même. Tous les êtres que Dieu a faits ont reçu de lui, à des degrés divers, la puissance de l'unité, et ils périssent en cessant de la posséder dans la mesure dont ils ont besoin selon leur plus ou moins de perfection. Les germes que nous voyons semés à la surface de la terre, et y produire cette admirable variété de plantes qui ornent notre séjour, ne sont autre chose que des forces unitaires qui attirent à elles et s'incorporent des unités inférieures, telles que l'eau, l'air et la lumière, qui se décomposent elles-mêmes en d'autres unités subordonnées, jusqu'à ce qu'on arrive enfin aux dernières limites de l'être, à ces unités sourdes que nous appelons des éléments, sans savoir au fond ce que c'est. Ainsi, de l'être divin à l'être élémentaire, de l'incompréhensible à l'incompréhensible, s'étend une chaîne non interrompue d'unités dont les supérieures atti-

rent les inférieures, pour leur communiquer une vie plus élevée, et les mener de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre jusqu'à Dieu, le *principe* et la *fin*, l'*alpha* et l'*oméga,* qui par l'incarnation du Verbe rattache à son unité suprême toutes les natures créées, l'âme et le corps.

L'unité, qui est la forme de l'être, l'est encore de la vérité; car la vérité n'est que l'être en tant que connu, et l'être présent à l'intelligence ne peut s'y montrer que comme il est, c'est-à-dire *un,* et de même que les êtres sont liés entre eux, les vérités sont liées entre elles, et tout l'effort de l'intelligence est de découvrir les rapports des choses, comme tout l'effort de la vie est de les établir. De même aussi que le défaut d'unité est le signal de la mort, il est également le signe de l'erreur.

Enfin l'unité est la forme du beau : rien n'est beau que ce qui est un, ou, en d'autres termes, que ce qui est harmonieux. Parcourez dans votre esprit les divers genres de beautés qui sont connues de l'homme, et vous les verrez toutes resplendir du caractère de l'unité. Qu'est-ce que dix mille soldats répandus çà et là dans les rues avec leurs uniformes grossiers? mettez-les en ligne, et regardez. Qu'est-ce qu'un million de pierres carrées répandues au hasard sur le sol? faites-en une figure, et regardez. Au contraire, arrêtez votre attention sur quelque chose de parfait, sur le visage de l'homme, où la vie, la lumière et le mouvement de l'âme sont exprimés par la vie, la lumière et le mouvement du corps, ce qui fait de cette face sublime le point

de rencontre du beau visible et du beau intellectuel, le chef-d'œuvre de la beauté créée : arrêtez-y votre attention, et des unités merveilleuses qui en composent l'unité totale, ôtez-en une seule, par exemple, l'unité du regard, et voyez. L'unité n'est pas le beau en soi, pas plus qu'elle n'est l'être et la vérité en soi ; mais elle est leur forme nécessaire, la condition sans laquelle il n'y a point d'être, point de vérité, point de beauté, et par conséquent point de vie, point d'intelligence, point d'amour. Car la vie est le résultat ou le terme de l'être, l'intelligence est le résultat ou le terme de la vérité, l'amour est le résultat ou le terme du beau ; et Dieu, qui est la souveraine unité, est aussi la vie souveraine, l'intelligence souveraine, l'amour souverain.

Et voici la prière que Jésus-Christ adressait à Dieu la veille de mourir, après avoir donné son corps et son sang à ses disciples, pour établir entre eux et lui une divine unité : *Je ne vous prie pas seulement pour eux,* disait-il, *mais pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux-mêmes soient un en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la lumière que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé* (1).

(1) Saint Jean, chap. XVII, vers. 20 et suiv.

En effet, l'unité étant la forme ou la condition de l'être, du vrai et du beau, dans tous les ordres possibles, de l'élément jusqu'à Dieu, Jésus-Christ, envoyé pour être le réparateur de l'humanité déchue, ne pouvait rien demander de plus pour les hommes que d'être un en eux-mêmes, un entre eux, un avec Dieu, et lui-même était le médiateur de cette unité sainte que les hommes avaient perdue par leur faute. Il leur avait apporté du ciel la vie, l'intelligence et l'amour : la vie dans sa personne sacrée, l'intelligence dans sa parole, l'amour dans son sacrifice, tout en lui seul, afin que, par leur communication avec lui sous ce triple rapport, ils fussent tous un en lui, et par conséquent entre eux et avec Dieu, et que de cette manière une seule vie, une seule intelligence, un seul amour, sortis de Dieu même et passant par le Christ, coulassent comme un seul fleuve dans les entrailles de l'humanité. Ce mystère s'est vu et se voit encore chaque jour accompli sur la terre. Les hommes l'ont prodigieusement haï : ils en ont crucifié l'auteur. Mais on ne peut tuer ni la vie, ni l'intelligence, ni l'amour. On ne l'essaie que pour leur donner plus d'éclat, et il s'est rencontré en faveur de cette œuvre, que ce que les hommes peuvent de plus contre une chose, outrager, mutiler, tuer, servirait à rajeunir et à fortifier celle-là. Au sein des divisions infinies de races, de peuples, de langues, de mœurs, de soleil, d'idées; au milieu des ténèbres passionnées de la volupté et de l'orgueil, ces éternels ennemis de l'unité; en ce monde enfin, l'on vit se former un peuple

qui n'avait pour limites ni les rivières ni les montagnes, qui d'un bout de l'univers à l'autre, non-seulement reconnaissait les mêmes lois et les mêmes magistrats, mais nourrissait les mêmes pensées et les mêmes volontés, plus uni par un acte de choix constamment renouvelé que ne le sont les nations par la nécessité. Alors le septentrion s'inclina vers le midi, et l'orient dit à l'occident : Je sais qui vous êtes. Le pauvre s'assit à côté du riche sans l'offenser; le philosophe fut enseigné par l'artisan, et ne s'étonna pas d'avoir moins de sagesse que lui ; le petit aima le grand, et le grand aima le petit; l'homme civilisé essuya les pleurs du sauvage; il se trouva des amis pour toutes les misères, et des misères pour rassasier l'amour; les vierges naquirent; les solitaires devinrent des peuples; il y eut des martyrs plus puissants que les rois; la force tomba au-dessous de la faiblesse; l'esclave fut libre sans avoir demandé sa liberté, et il fut connu dans tout l'univers qu'il n'y avait qu'*une foi*, qu'*un baptême*, et qu'*un Seigneur*. L'Église catholique était au monde : son germe, déposé dès l'origine dans le sein d'Adam et grossi par les siècles, avait enfin reçu du sang versé sur lui par l'amour éternel une séve d'unité plus puissante que toutes les divisions, et qui courait à pleins flots dans les veines épuisées du genre humain.

Mais il fallait à cette Église universelle, destinée à traverser toutes les vicissitudes des temps, une force qui maintînt en elle la triple unité de vie, d'intelligence et d'amour qu'elle avait reçue de son divin

architecte; car il ne suffit pas d'avoir reçu, il est nécessaire de conserver. Si Jésus-Christ fût demeuré visible sur la terre, il eût été lui-même la force qui eût ramené tout à lui, le centre d'où fussent partis et où fussent revenus, pour se répandre encore, tous les rayons de l'unité. Mais il lui avait plu de ne pas immortaliser sa présence sensible parmi nous, de nous laisser sa personne cachée sous des symboles de vie, et sa parole renfermée dans la tradition et dans l'Écriture, toutes choses qui, ne pouvant se défendre par elles-mêmes contre la division, avaient besoin d'un dépositaire un et permanent qui fût l'organe suprême de la parole évangélique et la source inviolable de la communion universelle. Il fallait que Jésus-Christ, restant du haut du ciel le lien mystérieux de son Église, eût en ce monde un vicaire qui en fût le lien visible, l'oracle vivant, l'unité mère et maîtresse. C'était de tous les miracles le plus grand à opérer, et entre les événements au-dessus de l'homme, dont l'histoire du christianisme est remplie, il n'en est pas qui donne plus à méditer, et où le bras de Dieu paraisse davantage.

Comment placer au milieu du monde, pour y être le chef d'une religion unique et d'une société répandue partout, un homme sans défense, un vieillard qui sera d'autant plus menacé que l'accroissement de l'Église dans l'univers augmentera la jalousie des princes et la haine de ses ennemis? Comment attacher le sort de la religion à une seule tête, que le premier soldat venu peut couper, ou

qu'une caresse d'empereur peut séduire? Comment sauver cette tête précieuse de tant de passions qui doivent s'amasser contre elle, de l'impiété, du schisme, de l'hérésie, des guerres, de la vicissitude infinie des empires et des opinions, enfin de ce hasard de l'avenir qui un jour ou l'autre détruit tout? Que sont devenus les patriarches de Constantinople, les métropolitains de Moscou, les califes musulmans? Ceux qui réfléchiront à cette difficulté avec la seule connaissance des hommes et des affaires de leur temps la trouveront considérable, et ceux qui l'examineront à la lumière de l'histoire seront étonnés qu'elle ait été vaincue. Elle l'a été pourtant. Ce vicaire de Dieu, ce pontife suprême de l'Église catholique, ce père des rois et des peuples, ce successeur du pêcheur Pierre, il vit, il élève entre les hommes son front chargé d'une triple couronne et du poids sacré de dix-huit siècles; les ambassadeurs des nations sont à sa cour; il envoie ses ministres à toute créature et jusqu'en des lieux qui n'ont pas encore de nom. Quand des fenêtres de son palais il laisse errer ses regards, sa vue découvre l'horizon le plus illustre qui soit au monde, la terre foulée par les Romains, la ville qu'ils avaient bâtie des dépouilles de l'univers, le centre des choses sous leurs deux formes principales, la matière et l'esprit; où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait au moins de loin un pèlerinage; le tombeau des martyrs et des apôtres, le concile de tous les souvenirs, Rome! Et quand le pontife

étend ses mains pour la bénir conjointement avec le monde, qui en est inséparable, il peut se rendre un témoignage qu'aucun souverain ne se rendra jamais, c'est qu'il n'a ni bâti, ni conquis, ni reçu sa ville, mais qu'il en est la vie intime et persévérante, qu'il est en elle comme le sang dans le cœur de l'homme, et que le droit ne peut aller plus loin qu'une génération continue qui ferait du parricide un suicide.

Dieu, qui avait prédestiné l'Italie à être un jour le siége de l'unité catholique, lui donna une forme et une situation propres à ce grand dessein. Vous avez remarqué, mon cher ami, comment l'Asie, l'Afrique et l'Europe sont liées entre elles par le bassin de la Méditerranée, qui s'ouvre ensuite à l'occident pour laisser un passage vers l'Amérique aux vaisseaux de toutes les nations. Au sein de cette mer commune, l'Italie s'avance comme un long promontoire. Retenue fortement au cœur de l'Europe et en même temps séparée d'elle par une ceinture de hautes montagnes, elle étend ses deux bras vers l'Afrique et l'Asie, offrant à ceux qui viennent de l'Occident le golfe où repose Gênes, à ceux qui viennent de l'Orient le golfe où repose Venise. Sa partie la plus septentrionale avait pris le nom de Gaule, de ce fort pays qui est devenu la France, et sa partie la plus enfoncée au midi avait pris le nom de Grande-Grèce, de cet autre pays non moins illustre qui troublait le sommeil des rois de Perse et qui était mêlé à toutes les affaires de l'Asie. Ainsi disposée par la Providence, longue, étroite, coupée en deux

par les Apennins, d'un territoire faible en étendue et d'une population médiocre, confinant à tout et ouvert à tous, l'Italie était un centre qui n'avait pas de circonférence personnelle, et qui, ne pouvant être par elle seule un grand empire, était admirablement faite pour être le centre et l'unité du monde. Elle l'est devenue en effet, non pas une fois et par hasard, mais constamment et sous plusieurs formes : par la guerre au temps des Romains, par le commerce et les arts au moyen âge, enfin par la religion avec l'Église catholique. Et, à une époque bien antérieure, déjà l'Étrurie était un foyer de religion et d'arts, comme si Dieu avait voulu que cette puissance unitaire de l'Italie se perdît, pour être plus imposante, jusque dans la nuit des siècles.

Je ne quitterai pas ces remarques sans vous en faire encore une autre de la même nature; car elles sont plus importantes que peut-être vous ne le pensez. Rien n'est isolé dans les choses; le corps, l'esprit, la grâce divine, tout est lié, tout est harmonieux. Le corps de l'homme n'est pas le corps de la brute; la configuration d'un pays appelé à une destinée n'est pas la configuration d'un pays appelé à une autre destinée, et la forme générale de notre globe est aussi rationnelle qu'elle est mystérieuse. Quand les anciens, qui savaient tant de choses par tradition, voulaient bâtir une ville, ils faisaient une étude profonde et religieuse du lieu. C'est ainsi que les Romains mandèrent des prêtres étrusques pour déterminer l'emplacement de Rome, et dès notre

bas âge nous avons su qu'en creusant la terre du Capitole on trouva une tête d'homme fraîchement coupée, d'où est venu à cette colline le nom merveilleux qu'elle porte encore. Je veux donc vous faire remarquer le caractère du lieu où Rome est bâtie, si sublime et singulier, qu'on peut voyager toute sa vie, et que jamais l'imagination ne rapportera de nulle part sous le ciel un souvenir pareil au souvenir de l'*agro romano.*

Rome est bâtie à peu près au milieu de la presqu'île italique, plus au midi qu'au nord, et en revanche plus à l'occident qu'à l'orient. Elle est assise sur quelques collines séparées par des ravins plutôt que par des vallées, au bord du Tibre, fleuve jaune et grave qui roule lentement ses eaux entre ses rivages sans verdure. A cinq ou six lieues à l'orient s'étend comme une ligne sombre la chaîne des Appenins; à quatre ou cinq lieues vers l'occident, on aperçoit de quelques points élevés la ligne blanche et brillante de la Méditerranée; au nord s'élève une montagne isolée qu'on appelle le Soracte, et qui se tient là comme un géant à l'entrée de la plaine; au midi ce sont les collines où se dessinent Castel-Gandolfo, Marino, Frascati et la Colonna. Entre ces quatre horizons, dont aucun ne ressemble à l'autre et qui luttent de grandeur et de beauté, s'épanouit comme un large nid d'aigle la campagne romaine, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre, où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent çà et là sont

sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses saintes images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou qu'il se couche, que l'hiver ou l'été passent là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une suave transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit; une nouveauté sans fin sort de ce fond immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, la mer, les ruines, l'air, la terre elle-même, mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui, se promenant le long des voies romaines, n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'infini communiquant avec l'homme, ah! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour lui donner jamais une idée et une larme.

Du reste, mon cher ami, vous avez compris qu'en plaçant à Rome son vicaire, Dieu n'avait pas tourné la difficulté, mais qu'il l'avait prise de face. C'est précisément parce que Rome était le centre naturel du monde, et son centre effectif à l'époque de Jésus-Christ, qu'il devait paraître plus impossible d'y établir le centre de l'Église catholique. Quand on regarde les deux extrêmes, saint Pierre

à Rome sous Néron, et Grégoire XVI au Vatican, et qu'on vient à songer que cette métamorphose s'est accomplie naturellement par la force des choses, on ne sait qu'admirer le plus de la faiblesse de l'homme ou de la puissance de la vérité. Vous connaissez la suite des événements, je ne vous la rappellerai pas; mais il importe d'étudier le secret de cette prodigieuse élévation des pontifes romains.

Le secret dernier en est sans doute dans les desseins éternels de Dieu. Celui qui a créé le monde, le gouverne aussi par sa providence; il élève et abaisse les dominations; il marque aux peuples leur temps, aux choses leur fortune, non pas toutefois arbitrairement et sans autre motif que sa souveraine volonté, mais par une administration équitable de la vie qu'il a donnée à ses créatures, et dont il a posé, en la leur donnant, l'immuable loi. Or, pour tous les êtres doués de raison, le christianisme est la loi même de la vie; il est l'expression exacte des rapports qui en constituent la nature et le développement, et quand Dieu annonça au premier homme qu'il mourrait s'il venait à violer ses commandements, il lui révélait cette vérité, que tous les commandements de Dieu ont une relation intime avec l'essence même de la vie. Nulle société n'a péri, nulle race royale ne s'est éteinte, nulle puissance n'a passé que pour avoir violé la loi de la vie contenue dans le christianisme : comme aussi nulle société ne s'est fondée, nulle race royale n'a fleuri, nulle puissance n'a persévéré que par l'observation de la loi

de la vie contenue dans le christianisme, et l'Écriture nous le dit d'un seul mot : *La justice élève une nation* (1).

Vous pouvez conclure de là quelle séve d'organisation et d'immortalité a été communiquée au Saint-Siége par cela seul qu'il a été établi sur la terre la source et le lien même du christianisme, c'est-à-dire la source et le lien même de la vie. Sa grandeur lui est venue de cette donation magnifique de l'unité, et non des donations de Pépin et de Charlemagne; ou plutôt les souverains pontifes ont beaucoup reçu parce qu'ils ont immensément donné, semblables à l'Océan, dont tous les fleuves sont tributaires, parce qu'il est le père de leurs eaux.

Entre les qualités éminentes qui ont été pour le Saint-Siége le résultat même de sa vocation, et qui lui étaient nécessaires pour y correspondre, il en est deux principales qui expliquent presque toute son histoire : une prudence consommée, et un courage passif à toute épreuve.

L'erreur de beaucoup d'hommes qui sont à la tête des affaires humaines ou qui désirent y monter, est de prétendre à créer le monde. Les uns veulent créer la société, les autres la religion, ceux-là un parti, et les plus modérés assurément sont ceux qui se bornent à vouloir créer l'avenir. Tous ces hommes usent leur esprit et leur vie dans ce pénible labeur, et presque toujours avant de mourir ils sont convain-

(1) Proverbes, XIV, 34.

cus par les événements d'avoir fait absolument le contraire de ce qu'ils avaient voulu. Lisez attentivement l'histoire, et vous y verrez clairement une des choses les plus tristes pour l'orgueil humain, je veux dire cette contradiction perpétuelle entre la volonté de l'homme et le résultat de ses efforts. Qui eût dit à Alexandre le sort de sa famille et de son empire après sa mort l'eût étonné. Qui eût montré aux Romains l'avenir de leurs conquêtes et l'héritier futur de leur ville, leur eût donné à penser. Qui eût révélé à Pilate tout ce qu'il y avait dans le moment fugitif où il se lava les mains de la mort du Juste, l'eût sans doute anéanti par la puissance de cette vision. Celui-là seul sait ce qu'il fait qui sert Dieu dans son Église, et qui, instruit que tout le mouvement de l'univers ne va qu'à développer les germes de la création et de la grâce, respecte profondément dans ses actes le cours naturel et logique des choses, qui les mène à leur fin par la voie la plus courte autant que la plus heureuse. Ç'a été là une vertu des souverains pontifes, et la base rationnelle de leur divine prudence. Placés en face de deux mondes, le monde spirituel et le monde matériel, ouvriers propres de l'éternité, ils ont connu qu'ils n'avaient aucune action directe sur le temps, si ce n'est que tôt ou tard, par une combinaison de ressorts dont Dieu seul a le secret, les choses passagères doivent servir au triomphe des choses permanentes, et, malgré leur résistance opiniâtre, se jeter enfin palpitantes et vaincues dans les bras de la vérité. Le Saint-Siége a déjà vu plusieurs de ces moments

solennels où le temps et l'éternité se rencontrent; mais il en ignore les époques, et il ignore aussi les routes qui, dans la sphère indéterminée du possible, ramènent l'un à l'autre le fini et l'infini. C'est pourquoi toujours et activement occupé à répandre la vie, la lumière et l'amour dont il a le dépôt, il n'appelle ni ne crée les événements; il les reçoit de la main de Dieu qui les produit ou les permet, se bornant, lorsqu'ils sont accomplis, à se conduire envers eux selon les règles ordinaires de la sagesse chrétienne. Ce rôle n'est pas brillant; mais comme il est fondé sur la nature elle-même, il a mérité au Saint-Siége la situation qui est la sienne, incomparable en durée et en légitimité avec aucune autre situation politique.

Qui est-ce qui a fondé tous les grands empires? la guerre suivie de la victoire et de la possession, c'est-à-dire la violence rachetée par le temps. Si, au contraire, vous recherchez la source de la souveraineté temporelle du Saint-Siége, vous verrez qu'elle a dépendu de quatre circonstances qui ont concouru en même temps sans qu'aucune prévision eût pu les rassembler, ni même en obtenir une seule, sauf la dernière, je veux dire : l'affaiblissement de l'empire d'Orient, qui ne pouvait plus défendre Rome contre les barbares; l'ambition des rois lombards, qui la voulaient assujettir à leur couronne ; la protection successive de deux grands hommes, Pépin et Charlemagne; enfin l'amour que tous les habitants de Rome portaient au souverain pontife, dont ils se croyaient les enfants, non-seu-

lement à cause de sa charge, mais à cause de ses bienfaits. Par la force de ces quatre circonstances, les papes délivrèrent Rome des restes d'un pouvoir qui tombait de lui-même; ils l'arrachèrent à la domination inévitable des barbares, et eurent la gloire, en fondant leur propre État, de n'être coupables d'aucune injustice que du salut de leur patrie. Que leur avait coûté un si mémorable événement? Était-ce eux qui avaient démembré l'empire d'Orient, appelé les Lombards en Italie, donné naissance à Pépin et à Charlemagne? Non. Que leur avait donc coûté une si prodigieuse transformation? elle leur avait coûté huit cents patientes années d'existence dans la justice. Tranquilles sur les desseins de Dieu, contents de leur pain et de leurs devoirs de chaque jour, ils avaient vécu pauvres et étaient morts martyrs pendant trois siècles; tirés des catacombes par Constantin, enrichis par la piété des fidèles et des empereurs, leurs désirs étaient restés simples, leur âme humble et forte, leurs mains ouvertes; souvent menacés, emprisonnés, exilés, meurtris, ils avaient soutenu de leur majesté la confusion du Bas-Empire, abattu les hérésies, écrit pour leur siècle des pages qui sont allées plus loin, du reste laissant faire le temps, sûrs qu'il était pour eux, parce qu'il va de l'éternité à l'éternité. Et enfin un jour, dans Saint-Pierre de Rome, aux acclamations universelles, ils purent sans crainte et sans crime poser la couronne des Césars sur le front d'un homme dont le nom et la grandeur sont mêlés ensemble pour toujours, sur le front de Charlemagne, le premier

fondateur après les papes de l'unité occidentale et européenne, parce qu'il fut le fondateur de la liberté pontificale.

Cette patience envers le temps, déjà si admirable quand on la considère en elle-même, puisque le propre des hommes, à cause de leur nature bornée, est de vouloir hâter ou plutôt faire le temps, cette patience devient plus digne encore de méditation lorsqu'on observe qu'elle n'a rien coûté qu'une foi imperturbable dans l'avenir de la vérité, mais encore un courage héroïque pour tenir tête à la rapidité et à la violence des événements humains. Le courage qu'avaient à déployer les pontifes romains n'était pas celui qui brave la mort en la donnant, et qui, bien qu'estimable quand il est juste, est néanmoins commun parmi les hommes. Il est un courage plus rare qui supporte le ressentiment des princes et leurs caresses sans être épouvanté ni séduit, qui sacrifie le repos à la conscience et affronte ces morts tristes de la prison, du besoin, de l'oubli. Tel a été le courage des pontifes romains. Ils ont tenu trois cents ans dans la capitale de l'empire, avertis du genre de leur mort par celle de leurs prédécesseurs, et sauf un seul dont la vieillesse fut plus hâtive que les bourreaux, ils eurent tous la gloire d'être frappés sur leur chaire en rendant grâce à Dieu. Le Bas-Empire demanda d'eux peut-être encore plus d'énergie. Là commencèrent ces hérésies et ces schismes qui ont enfin séparé l'Église orientale de l'unité catholique, et qui toutes furent soutenues avec acharnement par les empereurs et les

eunuques du palais. A peine dans un laps de cinq cents années se rencontra-t-il quelques princes vraiment fidèles et étrangers à la fureur des subtilités grecques. Les papes, du fond de Rome gouvernée par un préfet impérial, s'opposèrent sans relâche à toutes les entreprises de l'erreur, et un seul exemple donnera l'idée de ce qu'ils durent quelquefois souffrir et souvent appréhender. Le pape Vigile, attiré à Constantinople par l'empereur Justinien, fut obligé, pour se soustraire aux poursuites de la cour, de se réfugier dans une église, sous l'autel même, dont il embrassa les colonnes; les soldats y entrèrent après lui l'épée nue, et l'on vit le chef de la chrétienté, vainement abrité par le Saint des saints, se débattre tout sanglant contre une troupe armée qui s'efforçait de l'arracher de son asile en le saisissant par les cheveux et la barbe et par tous les membres du corps. Le moyen âge apporta d'autres dangers : les guerres des seigneurs, les liens de la féodalité qui tendaient à mettre l'Église même en vasselage, l'ambition temporelle et spirituelle des empereurs d'Allemagne, et enfin les temps plus voisins de nous ont appris de nouveau à l'Église catholique que le courage de ses pontifes est immortel comme le besoin qu'elle en a.

Si une seule fois le vicaire de Jésus-Christ eût manqué par faiblesse à sa mission, nul ne peut dire, humainement parlant, ce qui serait arrivé. Mais dans cette longue généalogie de la papauté, il ne s'en découvre pas un seul qui ait été assez lâche

pour vendre la vérité à la puissance séculière. Les évêques d'Angleterre ont livré l'Église catholique à Henri VIII; une partie des évêques de Suède a livré l'Église catholique à Gustave Wasa; les évêques de Russie ont livré l'Église grecque à Pierre Ier; beaucoup de prêtres et d'évêques ont succombé dans les cours à la crainte et à l'espérance : jamais un pontife romain! Ils ont ordinairement poussé la condescendance jusqu'à ses dernières limites; ils ont négocié, supplié, attendu, profité de toutes les conjonctures, afin que, l'heure venue, ils pussent souffrir sans reproche et présenter à Dieu dans toute sa pureté le spectacle de la justice humble et dénuée aux prises avec la force et l'orgueil. Il y a dans le courage à subir le sort que l'on s'est attiré une noblesse qui ramène les cœurs; mais quand une patience angélique a précédé un courage d'airain, et que ces deux caractères viennent à tomber du ciel sur le même front avec la majesté du malheur et des années, cela produit quelque chose qui émeut de soi les entrailles, et dont nulle gloire ne peut contre-balancer sur les hommes l'infaillible effet. Notre génération en a été témoin. Il plut à la Providence, pour humilier le monde, de rassembler dans un seul homme tout ce que le génie d'un siècle peut faire, et de montrer dans la papauté sans défense, représentée par un vieillard d'une capacité commune, la supériorité de la foi sur l'intelligence, et la faiblesse des projets personnels comparée à l'accomplissement simple et soumis des projets divins notifiés par la tradition. On sentait dans Pie VII

l'homme qui ne peut pas, qui voudrait compatir au génie manifesté par la victoire, mais qui trouve dans sa conscience un obstacle invincible à son penchant : son adversaire croyait à son épée; il était inexorable autant que maître. On sait que la cendre de Pie VII repose sous le dôme de Saint-Pierre, et celle de Napoléon sur un rocher de l'Atlantique : c'était un de ces moments que j'ai dits, où le temps se rencontre avec l'éternité.

Non, quand je ne croirais pas, quand jamais un rayon de la grâce divine n'eût illuminé mon entendement, je baiserais encore avec respect les pieds de cet homme qui, dans une chaire fragile et dans une âme accessible à toutes les tentations, a maintenu si sacrée la dignité de mon espèce, et fait prévaloir pendant dix-huit cents ans l'esprit sur la force. J'élèverais un temple au gardien incorruptible d'une persuasion de mes semblables, et quand je voudrais me donner de la vérité une idée digne d'elle, je viendrais m'asseoir au parvis de ce temple, où voyant dans l'erreur une si haute majesté, de si grands bienfaits, un courage si sublime, je me demanderais ce que sera donc la vérité quand son jour sera venu, et ce que fera Dieu sur la terre, si l'homme y fait de telles œuvres. Mais Dieu seul a fait celle-là, seul il en était capable, et nous, catholiques, qui le croyons, avec quel amour ne devons-nous pas regarder la chaire où s'est visiblement accomplie cette parole d'une familiarité créatrice : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église!*

Vous savez, mon cher ami, combien, depuis le commencement du siècle où nous vivons, la papauté, obscurcie dans un grand nombre d'intelligences, a repris subitement d'éclat. La France n'avait pas vu ses pontifes depuis ceux d'Avignon; elle a été tout émue quand Pie VI est venu mourir dans son sein, et quand Pie VII lui a apporté, couverte des malheurs de l'Église, sa vénérable figure. Les événements qui agitent l'Europe ont répandu sur l'ancienne histoire un jour nouveau, et l'on a mieux compris le rôle qu'ont joué les souverains pontifes dans les affaires des nations. Les protestants eux-mêmes, et parmi eux les plus illustres, ont rendu au Saint-Siége une justice tardive, qui n'en est que plus remarquable. Enfin les écrits du comte de Maistre sur ce sujet ont frappé beaucoup d'esprits que sa verve un peu despotique n'a pas repoussés, et qui ont pardonné la hauteur des formes à la hauteur des vues. La pente même de notre siècle, tout en s'éloignant de ce qui fut, est de chercher à le comprendre; il se croit assez sûr de lui pour essayer d'être juste, à la différence du siècle dernier, qui, pour subjuguer l'avenir, s'était fait le bourreau du passé. Le temps a donc encore une fois apporté au Saint-Siége le tribut auquel la Providence l'a condamné envers lui; il l'a vengé des détractions de plusieurs siècles. Toutefois on croirait qu'il en a du repentir, et j'ai vu se former dans plusieurs esprits l'opinion que le pontificat comprend mal sa position à l'égard de la société moderne.

Ils disent qu'une guerre a éclaté entre les rois et

les peuples, et que le Saint-Siége, qui paraît se déclarer pour la cause des rois, commet en cela une faute probablement irréparable : une faute, parce que les peuples seront inévitablement victorieux; une faute encore, parce que Rome n'a pas de plus grands ennemis que les souverainetés européennes; au lieu que si elle mettait son poids dans la balance du côté des peuples, ceux-ci, reconnaissants, et en vertu même des principes qu'ils défendent, lui feraient naturellement sa part dans leur liberté. Pour preuve de l'inimitié des couronnes envers le Saint-Siége, ils allèguent toutes les iniquités et les oppressions dont elles l'ont accablé avant l'explosion de la révolution française, et la manière dont elles se conduisent maintenant encore envers lui, malgré les leçons sanglantes de l'expérience. L'élévation de la monarchie absolue a été partout, disent-ils, le signal de la décadence du pontificat. Sans parler des princes qui se sont faits protestants pour s'emparer des biens et de l'autorité de l'Église, qui a plus compromis les droits et affaibli l'honneur du Saint-Siége que Louis XIV? Qui en a été l'adversaire plus implacable que les parlements de Louis XV? Qu'étaient-ce que Catherine II, Frédéric II, Joseph II, sinon des ennemis déclarés de l'Église? Où en étaient, à l'égard du vicaire de Jésus-Christ, les gouvernements de France, d'Espagne, de Portugal, de Naples, lorsque conjointement avec d'autres puissances ils menaçaient Clément XIV des derniers excès s'il ne supprimait dans l'Église un institut vénérable, dont le seul crime

était d'avoir versé son sang et ses sueurs par tout l'univers pour la gloire de Dieu, et de s'être constamment montré le serviteur intrépide des clefs apostoliques? N'est-il pas évident que le protestantisme, le jansénisme, le rationalisme étaient montés sur les trônes de l'Europe, et que de leurs marches mêmes une conspiration parricide s'était ourdie contre la papauté? La révolution française tomba comme un tonnerre au milieu de ces projets, et, confondant le juste avec l'impie dans une épouvantable catastrophe, elle apprit aux princes de la terre que s'il est facile de mettre la main sur l'oint du Seigneur, il n'est pas aussi facile d'éviter les conséquences que traînent après soi le mépris et la violation de la première légitimité qui soit au monde, encore même qu'elle ne serait pas le pouvoir constituant de toute la chrétienté.

Cependant, l'orage passé, ou du moins suspendu, qui a songé au souverain pontife? A grand'peine lui a-t-on rendu ses États au congrès de Vienne. Mais la France a-t-elle abandonné ses prétentions particulières à l'égard de Rome? Mais l'Autriche a-t-elle retiré les lois de Joseph II, créées tout exprès pour l'asservissement de l'Église? Mais la Prusse en met-elle moins d'ardeur à miner sourdement la foi de ses populations catholiques? Mais la Russie n'arrache-t-elle pas l'Église de Pologne jusque dans ses fondements? et si la situation n'est pas absolument aussi douloureuse pour le Saint-Siége qu'il y a cinquante ans, à quoi faut-il l'attribuer, sinon à cette foudre des peuples qui gronde encore sur la tête des

souverains, et qui met à leurs desseins une barrière que leur foi n'y met pas? Cela étant donc ainsi, comment concevoir que le Saint-Siége s'allie à ses ennemis, et repousse la liberté que le Ciel lui envoie?

Avant d'examiner si le Saint-Siége a pris réellement, dans les affaires présentes de l'Europe, la situation qu'on lui reproche, il est nécessaire de connaître l'état même des affaires européennes.

La guerre est en Europe. Depuis cinquante ans cette partie du monde ressemble à un volcan qui fume dans l'intervalle des éruptions, et alors même que tout paraît tranquille, chacun sent qu'il dort sur une terre dont le repos n'est aussi qu'un sommeil. Nul ne s'assied et ne se lève que comme le soldat qui a de la paille sous sa tente; et chaque fois que l'Européen penche un moment sa tête par le poids de la réflexion, il y passe tout d'un coup des suspicions formidables, des questions aussi vastes par les choses qu'elles embrassent que par l'incertitude de leur solution. Le présent même lui est aussi inconnu que l'avenir, parce que l'avenir jette sur le présent son ombre gigantesque. En vain, dans cette obscurité, les plus hardis se font des théories; en vain ils affirment la lumière et la paix, comme le cavalier qui passe la nuit dans une forêt siffle sur son cheval: de temps en temps le bruit sourd des tempêtes vient effrayer leur doctrine, et ils sentent que la guerre existe, quoique les armes soient pendues aux murs et que l'araignée semble y avoir tendu dans la pous-

sière un fil paisible. Qu'est-ce donc que cette guerre, et où est-elle?

La guerre n'est pas entre les peuples. Jamais les idées chrétiennes de l'origine commune des hommes et de la fraternité des races n'ont obtenu plus d'empire. Les peuples s'appellent d'un bout du monde à l'autre; ils couvrent la mer de leurs vaisseaux pacifiques pour se chercher; ils sillonnent de fer le sol qui résiste trop à leur empressement de se joindre, et ils empruntent au feu des ailes pour aller plus vite. La séparation des langues diminue en même temps que celle de l'espace; les journaux circulent par tout l'univers comme des lettres de peuple à peuple; les préjugés nationaux s'affaiblissent; le Turc s'habille à l'européenne, et leur monarque, bravant les lois de l'Asie, montre à l'étranger ces femmes dont la vie et la mort n'avaient jamais levé le voile. Il semble que le genre humain, dont les familles s'étaient dit adieu aux champs de Sennaar, il y a plus de quarante siècles, se retrouve enfin, et veuille élever la Babel de la réunion comme il avait autrefois élevé la Babel de la dispersion.

La guerre n'est pas non plus entre les rois. Quelque chose les avertit que le moment n'est pas opportun pour s'enrichir de provinces prises à leurs voisins. Ce n'est pas que l'ambition soit éteinte en eux plus qu'elle ne l'est chez les autres hommes, ni même que leurs plans ne soient tout faits pour des temps moins difficiles. La Prusse, par exemple, aspire à rassembler l'Allemagne sous sa domination, parce qu'il est nécessaire que tôt ou tard l'unité

germanique se constitue, et qu'autant vaut la Prusse que l'Autriche pour hériter du tout. La Russie est persuadée que quiconque parle une langue slave ou ne croit pas à la procession du Saint-Esprit lui appartient de droit, et qu'elle est destinée à ressusciter dans Constantinople l'empire d'Orient, dont elle sera tout à la fois le patriarche et le césar. Ce sont là des desseins qu'on accomplira si Dieu le permet, et quand la légitimité respective des souverains n'en souffrira pas trop. Mais en attendant, les rois sont unis, et ils ont raison de l'être.

La guerre n'est pas davantage entre les rois et les peuples, ou, en termes plus clairs, entre la monarchie et la république. En effet, la France est incontestablement le foyer de cette guerre qui remue l'Europe de fond en comble, et néanmoins la France est le pays le plus monarchique qui soit au monde, celui qui dans les trente dernières années a donné à ses souverains le plus de marques d'amour, et d'un amour qui a été plus d'une fois jusqu'au délire. La France a adoré l'empereur Napoléon, dont le souvenir l'occupe encore, et, après qu'il eut été vaincu, elle lui dressa de ses mains le plus beau triomphe dont un mortel ait jamais reçu l'hommage, le triomphe d'un roi banni qui débarque avec cent hommes sur une terre où ses ennemis commandent, où sa tête est proscrite, et qui traverse pour entrer dans sa capitale deux cents lieues de pays sans avoir besoin que d'ôter son chapeau sur la route aux acclamations. La France a vu avec délices ses vieux

Bourbons rentrer dans le royaume de leurs ancêtres; elle a salué de tout son cœur l'avénement du roi Charles X, et voilà six années qu'elle fait des efforts incroyables pour maintenir son ancienne forme de gouvernement, jusque-là qu'elle possède à la fois une monarchie régnante et une monarchie prétendante, seuls partis qui aient véritablement de la force dans son sein. On pourrait même dire qu'il n'en existe pas d'autres, si l'on ne découvrait à fond de cale de la société je ne sais quelle faction qui se croit républicaine, et dont on n'a le courage de dire du mal que parce qu'elle a des chances de nous couper la tête dans l'intervalle de deux monarchies. La France est le seul pays de l'Europe qui par la puissance de ses instincts monarchiques soit réellement parvenu à l'unité. L'Angleterre est encore triple; l'Espagne sent palpiter tous ses royaumes; l'Italie est divisée en morceaux; l'Allemagne, selon l'expression d'un grand seigneur russe, est encore un archipel de princes, et la Russie un assemblage de nations dont plusieurs ne portent le joug qu'en frémissant. Seule entre tous les États modernes, la France est arrivée à l'unité, qui est la raison de sa force politique et intellectuelle. Et la cause n'en est pas dans la nature de son territoire et dans les accidents de sa vie historique; elle est dans l'esprit français lui-même, qui, parfaitement clair et logique, va toujours droit au fait. Or, quand on va droit au fait, c'est l'unité qu'on trouve au bout de tout. Ainsi, en religion, la France ne peut être que catholique ou incroyante, parce qu'il

n'existe pas de milieu réel entre l'unité de l'Église et l'indépendance absolue de la raison : ainsi, en politique, elle ne peut être qu'une monarchie ou un chaos, parce qu'il n'existe pas de milieu réel entre la soumission commune à un seul chef et l'indépendance radicale de tous les citoyens. Les républiques sont des États bâtards comme les Églises protestantes sont des Églises bâtardes, et les peuples sont toujours allés de la république à l'anarchie, comme les protestants passent de leur foi mutilée à l'incroyance totale; mais, quelle que soit l'explication du fait, il est certain que la France est monarchique par le fond de ses entrailles, et que néanmoins elle est le foyer de la guerre qui agite l'Europe : d'où il suit que cette guerre n'est pas entre la république et la monarchie.

Serait-elle entre la tyrannie et la liberté? Il est vrai qu'en plusieurs pays, par suite de l'affaiblissement du pouvoir spirituel, et par d'autres causes qui ont réuni dans la main d'un seul toute la direction sociale, les grands intérêts de l'homme, qui sont la religion, la propriété, la justice, n'y ont pas de suffisantes garanties; et l'on peut concevoir que le malaise qui en résulte porte naturellement l'esprit des citoyens à désirer des changements. Toutefois ce n'est pas là qu'est la cause du trouble universel, et je vous en donnerai une preuve qui me paraît décisive, c'est que dans les pays mêmes où la liberté civile et religieuse est, pour ainsi dire, sans bornes, la lutte continue entre les intelligences aussi bien qu'entre les volontés. La Belgique est la con-

trée de l'Europe qui possède les institutions les plus libres, exécutées avec le plus de loyauté. La presse y est sans frein, les élections s'appliquent à la plupart des branches de l'administration publique, la religion y jouit d'une aussi grande indépendance qu'à Rome même; l'enseignement appartient à qui veut le prendre, et chacun l'y prend en effet, soit le gouvernement, soit les évêques, soit les simples citoyens. Cependant regardez la Belgique : vous n'y remarquerez pas seulement des désordres nés d'une grande facilité d'abuser de soi, vous y reconnaîtrez la même agitation qui ébranle sourdement les royaumes les plus despotiquement gouvernés, deux partis aux prises dans des profondeurs où la liberté et la tyrannie ne sont plus la question.

Mais où donc est la guerre? peut-être entre les idées? J'entends ici par idées des points particuliers de doctrine, et vous savez bien, mon cher ami, qu'il n'existe en France aucune polémique sur les idées. Nos écrivains font des romans et des drames; nos journalistes écrivent des articles contre ou pour tous les ministères possibles : mais personne ne s'occupe d'idées.

La guerre est plus haut que les idées, plus haut que les rois, plus haut que les peuples, entre les forces mêmes de l'intelligence humaine, la foi devenue par l'Église une puissance, et la raison devenue également une puissance qui a ses chefs, ses assemblées, ses chaires, ses sacrements. La guerre existe entre la puissance catholique et la puissance

rationaliste, toutes deux aussi anciennes que le monde, mais qui se le disputent aujourd'hui sur une échelle plus vaste, parce que toutes deux sont parvenues à un point de force interne et extérieure qui ne permet plus les combats de détail et d'avant-garde, et qui veut une solution. On sait l'histoire et le dogme de la puissance catholique : elle vient de Dieu par les patriarches, le peuple juif et Jésus-Christ : son dogme est que la nature humaine ne se suffit à elle-même dans aucun ordre de choses, par la raison qu'étant finie et déchue, elle n'a en elle ni son principe, ni son remède, ni sa fin. La puissance rationaliste descend aussi de haut; elle vient du démon par tous ceux qui en ont imité l'orgueil, et son dogme est que la nature humaine se suffit à elle-même dans tous les ordres de choses, pour vivre et pour mourir. Arriver à être, dans l'ordre intellectuel, le souverain absolu de ses idées; dans l'ordre moral, le dernier juge de ses actions; dans l'ordre social, à ne reconnaître d'autre autorité que celle qu'on aura directement élue; dans l'ordre matériel, à vaincre les éléments et à tirer d'eux pour tous, si on le peut, la seule félicité réelle : tel est le programme de la puissance rationaliste et la charte qu'elle destine au genre humain. Le succès n'est évidemment possible que par la destruction de la puissance catholique, qui professe des maximes absolument opposées, soutenues de la foi de cent cinquante millions d'hommes et des croyances de cent millions d'autres chrétiens séparés par le schisme du centre de l'unité. Nous l'avons entendu

de la bouche d'un rationaliste mourant qui faisait à ses amis et à ses ennemis sa confession dernière : *Point d'église! point de prêtre!* et quiconque connaît l'état de la société moderne sait que cette parole est, à des degrés divers, l'expression d'une innombrable multitude d'intelligences pour qui tout est bon si l'Église est opprimée et dépouillée, pour qui tout est exécrable si elle trouve par hasard dans un événement quelconque un peu d'ombre pour s'y reposer. Il suffit d'ailleurs qu'un homme, à l'heure de la mort, ait dit une telle parole, pour comprendre qu'elle n'est que l'écho d'une vie, et cette vie l'écho d'un siècle.

Ce n'est pas que tous les rationalistes le soient de la même façon, et aient une conscience claire de leurs vœux ni du but où tend de soi-même la puissance dont ils font partie. La plupart des hommes ignorent leur route; ils croient que l'univers s'arrête à l'endroit où ils sont fatigués, et que les principes sont inconséquents comme les personnes, ou n'ont pas plus de portée qu'elles n'en ont. Mais loin que cette portion aveugle et paresseuse diminue la force du pouvoir qui lui donne l'impulsion, elle le sert merveilleusement, parce qu'elle forme des échelons où s'arrêtent les âmes et les instruments qui ne pourraient pas aller plus loin. S'il n'existait aucune nuance entre l'erreur et la vérité, peu d'hommes seraient assez forts pour tomber dans l'erreur; ils ont besoin d'y descendre lentement et de se familiariser avec les ténèbres. C'est pourquoi pour juger une puissance il faut en poser le principe, déduire des

conséquences accomplies celles qui en sortiront inévitablement, et, laissant de côté la foule, qui ne sait jamais ce qu'elle fait, voir l'action d'où elle part. Or le principe du rationalisme est la concentration du genre humain en lui-même et son association exclusive avec la matière; les conséquences qu'il a déjà produites sont un affaiblissement de l'autorité spirituelle en Europe, et en même temps la destruction des bases de l'autorité civile, qui ne se soutient presque plus nulle part que par un état militaire écrasant; enfin son action est un mouvement qui pousse les générations dans la voie de l'orgueil et des sens, où, trouvant la nature trop peu féconde et la société trop étroite, elles appellent à leur secours les révolutions contre cette double limite. Toute doctrine qui ne veut pas périr doit donner l'infini à l'homme. Le rationalisme, qui repousse Dieu, seul infini, réel, et qui ne peut ni multiplier la matière au gré de la volupté, ni faire de l'ordre social régulièrement établi un océan assez vaste pour toutes les ambitions, est obligé d'ouvrir à ses créatures l'abîme sans fond de l'avenir. Le présent n'est plus l'ordre, c'est une barrière à la destinée humaine; tout ce qui arrive à l'existence est condamné par cela seul qu'il est, religion, royauté, fortune, quoi que ce soit : être, c'est arrêter le genre humain. A la différence de Dieu, qui tira le monde du chaos en marquant sa place à chaque chose, le rationalisme y repousse le monde en attaquant l'idée même de place; et comme Dieu fut loué par tous les astres du matin quand ils virent

leurs sphères innombrables rouler harmonieusement dans le ciel, le rationalisme a ses poëtes, ses orateurs, ses prophètes, hommes pour qui la lyre des choses n'a que deux cordes, le passé et l'avenir, et à qui la vue d'une voiture poussée par la vapeur sur des lignes de fer persuade que tout est changé, comme si, le cœur de l'homme subsistant, rien pouvait être jamais changé dans le monde.

Combien de nobles esprits ont succombé sous le rationalisme dans ces derniers temps ! Les événements politiques de 1830 ont accablé leur intelligence, et ils sont descendus du trône avec les anciens de la maison de Bourbon. Pleurons ces illustres victimes, ces chantres du vrai, qui ont quitté les échos divins pour ceux du temps, et qui croient prophétiser encore parce que, mieux que personne, ils redisent au lendemain le bruit de la veille !

Les obscurcissements de la vérité dans de grands esprits ne sont pas toujours un symptôme triste; ils sont quelquefois le présage que d'admirables miséricordes sont proches et que Dieu veut en avoir la gloire. Mais on éprouve une épouvante du cœur amère lorsque, en examinant les ressources de la puissance rationaliste, on découvre pêle-mêle dans son armée des hommes de toutes les conditions, et ceux-là même qui sont le plus intéressés à ce qu'elle ne triomphe pas. Cela prouve que l'aveuglement est profond, et il me semble qu'après cinquante années des plus mémorables enseignements

l'heure eût été venue que l'intérêt personnel au moins fût éclairé. Mais Dieu ne veut pas sauver le monde par l'égoïsme, et il ne le peut même pas. La puissance catholique et la puissance rationaliste se partagent donc les hommes dans toutes les classes de la société, selon la parole de l'Évangile : *Deux hommes seront dans un même champ, l'un sera pris, l'autre laissé. Deux femmes moudront à la même meule, l'une sera prise, l'autre laissée* (1). Il y a des rois catholiques et des rois rationalistes, des ministres catholiques et des ministres rationalistes, de grands seigneurs catholiques et de grands seigneurs rationalistes, des bourgeois catholiques et des bourgeois rationalistes, sans qu'aucune règle fixe rende raison du parti embrassé par chacun. On remarque même des anomalies singulières. Ainsi un assez grand nombre de saint-simoniens sont devenus des enfants très-soumis à l'Église, tandis que la foi s'est retirée d'hommes qui penchaient vers la vérité par eux-mêmes ou par leur position. La démocratie anglaise soutient l'Église catholique d'Irlande contre la chambre des lords, tandis que les cantons suisses, même catholiques, persécutent le Saint-Siége et tout l'établissement ecclésiastique de leur pays. Léopold de Belgique, qui est protestant, respecte la liberté de conscience de ses sujets catholiques plus qu'aucun prince du monde; Louis Philippe de France, dont le pouvoir est sorti d'une révolution, montre pour l'Église des dispositions

(1) Saint Matthieu, chap. XXIV, vers. 40 et 41.

bienveillantes, tandis que la Prusse marche à la tête du rationalisme européen, dont elle déteste si cordialement les effets politiques. Mais quoi! elle emploie quatorze millions d'hommes à produire le rationalisme, et trois cent mille hommes à en empêcher certains résultats : il n'y a pas de proportion.

Ce simple regard nous découvre tout d'un coup l'effroyable confusion des choses. Il nous apprend que l'unité n'existe même plus entre la fin et les moyens, mais que tout va poussé par l'instinct et le moment. Il ne s'agissait donc pas pour le Saint-Siége d'embrasser la cause des rois ou celle des peuples. Plût à Dieu que la question fût réduite à des termes si faciles, et que l'Europe fût divisée en deux partis clairement déterminés, le parti du bien et celui du mal! Mais il en est autrement, et il s'agissait de soutenir la puissance catholique contre la puissance rationaliste, question infiniment compliquée par la diversité des éléments qui concourent en faveur de l'une et de l'autre puissance. Quand même, dans cet horrible chaos de doctrines et d'intérêts, le Souverain Pontife, qui découvre ensemble tout l'horizon de l'erreur et de la vérité, semblerait quelquefois se troubler en lui-même, il n'appartiendrait qu'à Jésus-Christ de lui dire intérieurement : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?* Et nous, sûrs de sa mission, touchés des restes de mortalité que jamais Dieu n'ôte à ses saints sur la terre, nous devrions, prosternés à ses pieds, lui crier du fond de notre cœur : O évêque! ô père! ô

vicaire de Dieu ! pierre sur laquelle l'Église est bâtie, qui dois écraser ceux qui tomberont dessus et ceux sur qui elle tombera ! ô l'oint et l'élu ! prenez courage par notre obéissance : l'Europe désolée n'enfantera rien de plus contre la chaire apostolique que la république française et l'empereur Napoléon, et vous avez vaincu ces deux formidables colosses par vos prédécesseurs Pie VI et Pie VII, de glorieuse mémoire !

Mais si les difficultés étaient grandes dans ces derniers temps, les actes du Saint-Siége ont été leur égal par la sagesse. Sans s'attacher à aucun parti, ni s'occuper de la force variable des gouvernements, partout où la tyrannie rationaliste a été comprimée, comme en Belgique et en France, le Saint-Siége a entretenu des relations amicales; partout où elle a prévalu, comme en Espagne et en Portugal, il a protesté contre la violation des droits de l'Église et de la conscience. A l'égard de ces pouvoirs qui édifient d'une main pour détruire de l'autre, qui posent le principe du rationalisme et repoussent ses conséquences, également absolus dans les deux cas, le Saint-Siége, tout en voyant avec une amère douleur une si funeste contradiction, a suivi le précepte chrétien, de respecter les puissances établies, même lorsqu'elles sont infidèles à Dieu. C'est ainsi qu'après les malheureux événements de la dernière guerre de Pologne, le Souverain Pontife écrivit aux évêques de cette illustre chrétienté pour les exhorter à la paix et à la soumission aux décrets de la Providence.

La perte d'une nationalité est sans doute un des malheurs de la race humaine qui appelle le plus la sympathie. Il y a dans la patrie quelque chose de si sacré, que quand nous arrivons en lisant l'histoire à l'un de ces moments où Dieu, par un jugement impénétrable, retire la vie à une nation, nous sommes saisis pour cette patrie défaillante, déjà disparue dans le lointain des âges, d'un amour qui voudrait la ressusciter comme si c'était la nôtre. Nous désirons combattre avec ses défenseurs malheureux, nous envions le sort qui les coucha par terre, et cette gloire mélancolique que les peuples finis laissent sur leur tombe à leurs héros derniers. Les siècles ont passé ; l'herbe a crû sur l'humble tertre de Philopœmen et d'Arminius ; jamais la ligue Achéenne et les tribus de la Germanie ne s'éveilleront autour pour y pleurer encore une fois : mais Dieu, qui est grand dans sa justice, l'est aussi dans sa miséricorde ; et il a fait du cœur de l'homme une immortelle patrie à tous ceux qui ont perdu la leur en demeurant par leur courage dignes d'en avoir une. C'est donc un spectacle à arroser de larmes que la fin d'un grand peuple ; les vainqueurs mêmes n'y sont pas insensibles : Scipion pleura en voyant tomber Carthage enflammée, et comme on s'en étonnait, il répondit : Je songe au jour de Rome ! La religion, tout habituée qu'elle est à voir mourir les nations comme les hommes, a aussi de secrets et tendres pleurs pour ces immenses infortunes qui attestent la caducité de tout ; mais elle y voit de plus le mystère réparateur de la croix appliqué tout san-

glant aux peuples pour leur salut, et soit que Dieu les ait condamnés pour jamais, soit qu'il les appelle un jour à revivre, elle doit leur adresser les paroles de la résignation chrétienne, seule consolation de la créature quand elle ne peut plus rien. Tel a été l'esprit du bref adressé par le Souverain Pontife aux évêques polonais, et à supposer même, ce que je ne crois pas, que, dans l'espérance d'apaiser un prince irrité contre une portion de son troupeau, le pasteur eût excédé par les expressions, je ne me persuaderai jamais que Priam fit une action indigne de la majesté d'un roi et des entrailles d'un père quand il prit la main d'Achille en lui adressant ces sublimes paroles : « Juge de la grandeur de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils. »

La Russie est une puissante nation. Elle touche au centre de l'Europe et de l'Asie, à la Chine et à l'Amérique, par un territoire dont la grandeur effraie bien moins l'imagination que sa disposition providentielle ne ravit l'entendement. La Russie appartient à la religion grecque par accident, et pas le moins du monde par ses nécessités politiques, ni par son esprit, qui n'a rien de commun avec la subtilité schismatique des anciens Grecs. Il est même impossible qu'elle accomplisse ses destinées, si elle ne retourne un peu plus tôt ou un peu plus tard à l'unité. En effet, considérée en elle-même, la Russie est un amas de nations qui ont besoin de se fondre entre elles, et qui demandent un lien d'autant plus fort, qu'elles sont dispersées

sur un territoire presque sans bornes. Qui sera ce lien, sinon des idées communes enracinées dans l'intelligence? et qui peut donner des idées communes aux hommes, sinon la religion? Mais la religion ne le peut elle-même que par l'unité de la doctrine et du sacerdoce : rendez-la protestante, elle devient pire que le rationalisme en quelque sorte, parce qu'elle donne à la division des esprits une sanction divine. Le schisme grec est sans doute moins dangereux que le protestantisme. Toutefois ceux qui ont lu le comte de Maistre ou qui ont consulté d'autres renseignements, savent à quel point la puissance doctrinale est nulle en Russie, et combien facilement ce vaste empire sera dévoré par les sectes et par l'indifférence religieuse, à mesure que la civilisation européenne y pénètrera. En un mot, deux choses sont nécessaires à la vie de tous les êtres, un corps organisé, et un esprit qui coule au dedans. Le corps de la Russie est d'un géant : son esprit est d'un tout jeune homme qui a appris dans les cours étrangères les meilleurs usages, qui parle plusieurs langues avec facilité, qui est poli, qui sait se battre, qui estime les lettres et les arts, sans pouvoir les produire, à qui rien ne manque que la profondeur et la création, parce que si on l'a trempé en naissant dans les eaux de la Néva, on lui a refusé le baptême d'où sont sorties toutes les nations fécondes de la chrétienté.

Cette disproportion entre le corps et l'esprit de la Russie devient plus frappante encore si l'on songe à ses desseins. Que portera-t-elle à l'Orient pour le

constituer, pour le tirer de ses ruines, ce qui est plus difficile encore? Elle lui portera un clergé appauvri jusqu'aux os par sa séparation de l'unité. A ces malheureux pays que la malédiction divine n'a pas cessé de poursuivre un seul jour depuis qu'ils ont déchiré Jésus-Christ dans de misérables disputes, la Russie présentera le fruit même de leur crime pour les sauver. Elle apportera le schisme au schisme, la mort à la mort; elle leur dira: Voici la coupe où vous avez péri, asseyons-nous à la même table, buvons et vivons. Je comprends bien l'avantage apparent d'une erreur commune, quand cette erreur jeune encore n'a pas produit tous ses résultats, et que le premier feu qu'elle tire de sa nouveauté subsiste : mais quand le cadavre est tout fait, que peut-on lui donner, et que peut-on en recevoir? Le besoin de la Russie, au point où elle est parvenue, est d'être catholique, et elle le sera dès que ses souverains la laisseront faire. Or il est difficile que ce qui est dans la nature des choses ne s'accomplisse pas, et que la Providence refuse à un empire dont elle a si merveilleusement posé les bornes, le grand homme que Pierre Ier ne pouvait pas être au temps où il naquit, l'homme de l'esprit comme Pierre le fut du corps.

Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, mon cher ami, pour vous faire sentir combien est complexe et difficile la situation du Saint-Siége. Aux obstacles qui le pressent de toutes parts, à tous les efforts qui sont tentés pour l'entraîner malgré lui dans le chaos européen, il opposera, comme tou-

jours, le temps, la patience et la force indestructible de l'unité. C'est par l'ascendant de l'unité que tôt ou tard l'Église catholique ramènera les nations au bercail. Après des déchirements dont nul ne saurait dire la violence et la durée, quand les poëtes auront succédé aux poëtes, les prophètes aux prophètes, l'orgueil à l'orgueil, et quand l'impuissance de la matière pour gouverner l'homme sera constatée aussi bien que l'impuissance de l'homme lui-même; alors peut-être les pasteurs des peuples, levant vers le ciel leur pensée haletante, commenceront à croire que la société est une œuvre divine. Ils regarderont dans l'antiquité oubliée pour voir si jamais il fut un peuple créé par la seule nature et régi par la seule raison, ou bien si toujours le peuple naquit de l'autel, la raison de la foi, la nature de Dieu. Une fois la question comprise, une fois qu'il sera reconnu que la société n'est pas possible avec le rationalisme, et qu'elle ne l'est qu'avec le catholicisme, seule religion véritable parce que seule elle a l'unité de temps par son histoire, l'unité de lieu par son ministère, l'unité de doctrine par ses symboles immuables, l'unité en soi par la papauté; une fois ce pas fait, il s'agira de savoir pourquoi le catholicisme aura subi pendant plusieurs siècles une diminution de son influence naturelle et légitime, afin d'en conclure la manière de la reconquérir. Si les souverains, éclairés par le malheur, daignent y réfléchir, ils s'avoueront peut-être que ç'a été leur faute en grande partie, et que ce sont eux qui ont fait l'Europe ce qu'elle est. A quoi servirait-il de se dissimuler les

causes, quand l'heure sera venue d'y porter remède? Je parle de l'avenir, et non du présent; plus de liberté m'est permise. Je crois donc que les souverains auront à respecter plus consciencieusement l'autorité spirituelle, à accepter plus efficacement le principe qu'elle ne leur appartient pas, et qu'elle ne saurait leur appartenir. Dieu leur a donné la guerre, la paix, la justice, l'administration des intérêts temporels; il a couvert leurs fronts de la majesté de la puissance armée; il les a faits son glaive pour frapper le crime et pour protéger le faible; il veut que nous les honorions même quand ils ne servent pas le maître qui leur a communiqué la vie et l'empire: mais, tout grands qu'ils sont, la vérité ne plie pas sous leurs ordres, et leurs lèvres n'en sont pas plus l'organe que celles de l'enfant et du pauvre. La vérité et la grâce divine ont été répandues sur les hommes par un autre canal qu'il a plu à Dieu de choisir, et qui remonte de race en race, de sacerdoce en sacerdoce, jusqu'au premier autel où l'homme époux, père, patriarche, pontife, offrit à son Créateur l'hommage incompréhensible alors d'une victime. Là, par la force de la tradition, et non par la force de l'épée, réside le premier pouvoir du monde, le pouvoir spirituel. Qui veut l'obtenir le peut, pâtre ou roi. Qu'il quitte son père et sa mère, qu'il s'associe par la chasteté à la souche virginale, d'où coule, avec l'ordination des anciens, la séve qui transforme la créature; qu'il aille, dans la sévérité de la retraite, adoucir son cœur toujours trop fier, sa parole trop âpre pour la vérité, ses mains trop

rudes pour toucher le malheur; qu'il couvre son corps de la pénitence contre les illusions du monde; qu'il sache prier, pleurer, se haïr à force d'amour, être pauvre, inconnu, moqué, plus fort que le diamant contre la puissance orgueilleuse ou corruptrice, et plus faible qu'une mère contre quiconque souffre et demande : c'est à ce prix que s'obtient le pouvoir spirituel, à ce prix qu'on règne sur les âmes, et ce magnifique empire n'a de limites que la vertu.

Que serait l'homme si son intelligence pouvait concevoir que la vérité naquit de la force? Aussi les princes qui convoitent l'autorité spirituelle n'ont-ils jamais osé la prendre sur l'autel de leurs mains; ils savent bien qu'il y a là une absurdité plus grande encore que le sacrilége. Incapables qu'ils sont d'être directement reconnus comme la source et les régulateurs de la religion, ils cherchent à s'en rendre maîtres par l'intermédiaire de quelque corps sacerdotal asservi à leurs volontés; et là, pontifes sans mission, usurpateurs de la vérité même, ils en mesurent aux peuples la quantité qu'ils estiment suffisante pour être un frein à la révolte; ils font du sang de Jésus-Christ un instrument de servitude morale et de conceptions politiques, jusqu'au jour où ils sont avertis par de terribles catastrophes que le plus grand crime de la souveraineté contre elle-même et contre la société est l'attouchement profanateur de la religion. Tous les gouvernements, il est vrai, ne poussent pas aussi loin, il s'en faut, l'envahissement de l'autorité spirituelle; ils ne sont pas

tous protestants ou grecs; mais quelle est la cour de l'Europe, même la plus catholique, qui depuis quatre cents ans n'ait pas affaibli par ses entreprises l'établissement divin du christianisme, tel que Dieu l'a fait, et n'ait cherché plus ou moins à se l'assujettir? L'histoire en serait longue, et tout le monde la connaît. Qu'y a-t-on gagné? Il n'existait autrefois que deux puissances régulièrement coordonnées, le sacerdoce et l'empire : aujourd'hui trois puissances gouvernent les affaires humaines : la puissance spirituelle catholique, la puissance spirituelle rationaliste, et le pouvoir temporel. Les souverains doivent avoir appris, par une expérience de cinquante années, si cette nouvelle distribution de la force morale a mieux cimenté leurs trônes, et mieux servi que l'Église à la félicité des nations. Quel est l'écolier qui ne s'attaque, s'il lui plaît, à la majesté des rois, et qui ne leur crie fièrement du bout de sa plume : Qui êtes-vous, et d'où venez-vous? N'êtes-vous pas une poussière sortie du peuple pour retourner au peuple? Et enfin, sans en dire davantage, l'état du monde parle assez.

Lorsque le temps aura donc fait justice des malheureuses théories qui, en asservissant l'Église catholique, lui ont enlevé une grande partie de son action sociale, il sera facile de savoir quel remède y porter; on connaîtra que l'art de gouverner les hommes ne consiste pas à lâcher sur eux la liberté du mal, en mettant le bien sous fidèle et sûre garde. On délivrera le bien; on dira aux hommes fatigués d'ennuis séculaires : Vous voulez vous dévouer à

Dieu? dévouez-vous. Vous voulez vous retirer de ce monde trop plein où les intelligences surabondent? retirez-vous. Vous voulez consacrer votre fortune au soulagement de vos frères souffrants? consacrez-la. Vous voulez donner votre vie à enseigner le pauvre et le petit? enseignez-les. Vous portez un nom chargé de trois siècles de haines, parce que vos vertus apparurent tard dans un monde qui n'en était plus digne, et vous n'êtes pas rebutés de le porter encore? portez-le. Vous tous qui voulez le bien sous quelque forme que ce soit, qui livrez la guerre à l'orgueil et aux sens révoltés, venez, et faites. Nous nous sommes usés à combiner des formes sociales, et la vie n'est jamais descendue dans nos creusets brisés. Qui a la vie la donne, qui a l'amour le répande, qui a le secret le dise à tous! Alors commenceront des temps nouveaux avec une nouvelle effusion de richesses; et la richesse ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les vaisseaux qui rapportent des extrémités de la terre des choses précieuses, ni la vapeur et les chemins de fer, ou tout ce que le génie de l'homme peut arracher des entrailles de la nature: la richesse, il n'y en a qu'une, et c'est l'amour. De Dieu à l'homme, de la terre au ciel, l'amour seul unit et remplit tout; il est le commencement, le milieu et la fin des choses. Qui aime sait, qui aime vit, qui aime se dévoue, qui aime est content, et une goutte d'amour, mise dans la balance avec tout l'univers, l'emporterait comme la tempête ferait un brin de paille. Notre folie a été de substituer les lois aux mœurs, l'organe au sang, le mécanisme à la

spontanéité des mouvements : il le fallait bien, puisqu'on voulait se séparer de l'Église catholique, qui est ici-bas la seule source de l'amour pur et désintéressé. Tous nos autres amours sont plus ou moins personnels, et par conséquent plus ou moins viciés. Seule, fille du sacrifice accompli sur le Calvaire par une charité ineffable, l'Église catholique a la tradition d'un amour qui *n'est pas né du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu lui-même.* C'est avec cet élément qu'elle a changé le monde en changeant notre cœur. C'est cet élément qui diminue dans le monde appauvri, et toute la science humaine ne parviendra pas à en recréer le peu qui serait nécessaire pour en étancher la soif d'une seule âme dans un seul moment d'ennui.

Que l'Église catholique soit donc tranquille sur ses destinées comme le soleil l'est sur sa lumière au profond du ciel; elle possède un bien nécessaire aux hommes, et nul d'entre eux ne peut l'obtenir qu'en le lui demandant. Ils ne se sont éloignés d'elle qu'en éprouvant aussitôt la défaillance d'un astre qui s'écarterait du centre d'attraction par où il est soutenu dans son orbite. Plus la charité se refroidira dans le monde, plus l'Église y tiendra de place par son absence même, jusqu'au jour où la misère morale étant à son comble, Isaïe criera de nouveau à Jérusalem désolée : *Lève autour tes yeux, et vois : tous ceux-ci se sont assemblés, ils sont venus à toi. C'est moi qui vis, dit le Seigneur, et je te donnerai encore ceux-là comme un ornement, et je t'en environ-*

nerai comme une épouse, parce que ton désert et tes solitudes et la terre de tes ruines seront maintenant trop étroites pour tes habitants, et que je mettrai en fuite ceux qui t'envahissaient. Les fils mêmes de ta stérilité te diront aux oreilles : Ce lieu m'est étroit, fais-moi de l'espace que j'y habite. Et toi, tu diras dans ton cœur : Qui m'a engendré ceux-ci? J'étais stérile et n'enfantais pas, émigrée et captive, et qui donc m'a amené ceux-ci? J'étais abandonnée et seule, et ceux-ci où étaient-ils donc? Voici ce que dit le Seigneur : J'étendrai ma main sur les nations, et j'élèverai mon signe au milieu des peuples, et ils t'apporteront tes fils dans ton sein et tes filles sur leurs épaules; et les rois seront tes nourrissons, et les reines tes nourrices; ils t'adoreront, le visage penché à terre, et ils baiseront la poussière de tes pieds; et tu sauras que je suis le Seigneur, à l'occasion duquel nul de ceux qui l'attende ne sera confondu (1).

Ni vous ni moi, mon cher ami, nous ne verrons ces merveilles réservées, s'il plaît à Dieu, à l'amour humilié et méconnu. Nous verrons, au contraire, de tristes spectacles : le bien quelquefois victorieux du mal par la nécessité, et le mal reprenant son empire parce que le bien ne se sera pas connu lui-même dans sa victoire. Trop d'éléments disparates sont mêlés et broyés ensemble : un siècle ne sera pas de trop pour la rude besogne de les séparer, et nous mourrons avant le repos; mais ce n'est pas de quoi nous devons nous plaindre.

(1) Isaïe, chap. XLIX.

Je me promenais, il y a peu de jours, dans a campagne de Rome, proche des catacombes de Saint-Laurent; je me dirigeai vers un cimetière nouveau qu'on a creusé dans ce vieux cimetière, et je fus frappé, à la porte, par cette inscription : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé!* J'entrai en la méditant; car que voulait-elle dire? Il ne me fut pas difficile de le comprendre : Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé de bien faire, parce que ses mains ne peuvent plus donner ni ses pieds aller au-devant du malheur, parce que ses entrailles ne sont plus émues par la plainte, et que son esprit, envolé loin des disputes des hommes, ne leur oppose plus l'acte d'une foi humble et patiente. Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé, tandis que celui qui le nourrissait sur la terre de la doctrine et du pain de la vie, son Seigneur et son Maître, est encore sujet aux contradictions. Pleure sur le mort, parce que le temps de la vertu est fini pour lui, parce qu'il n'ajoutera plus à sa couronne. Pleure sur le mort, parce qu'il ne peut plus mourir pour Dieu. Je roulai longtemps dans mon âme ces pensées, qui étaient encore entretenues par le voisinage des martyrs et par cette douce basilique élevée dans la campagne au diacre saint Laurent. Je regardai les vieux murs de Rome qui étaient devant moi, se tenant debout autour du Siége apostolique comme ils se tenaient autour des Césars, et je regagnai lentement ma demeure solitaire, heureux de me sentir un moment loin de mon siècle, mais sans désirer d'être né dans un

siècle plus tranquille, ayant entendu près de la tombe des saints et des martyrs cet avertissement sublime : *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé !*

MÉMOIRE

POUR

LE RETABLISSEMENT EN FRANCE DE L'ORDRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MÉMOIRE

POUR

LE RÉTABLISSEMENT EN FRANCE DE L'ORDRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Mon Pays,

Pendant que vous poursuivez avec joie et douleur la formation de la société moderne, un de vos enfants nouveaux, chrétien par la foi, prêtre par l'onction traditionnelle de l'Église catholique, vient réclamer de vous sa part dans les libertés que vous avez conquises, et que lui-même a payées. Il vous prie de lire le Mémoire qu'il vous adresse ici, et connaissant ses vœux, ses droits, son cœur même, de lui accorder la protection que vous donnerez toujours à ce qui

est utile et sincère. Puissiez-vous, mon pays, ne jamais désespérer de votre cause, vaincre la mauvaise fortune par la patience, et la bonne par l'équité envers vos ennemis; aimer Dieu qui est le père de tout ce que vous aimez, vous agenouiller devant son Fils Jésus-Christ, le libérateur du monde; ne laisser passer à personne l'office éminent que vous remplissez dans la création, et trouver de meilleurs serviteurs que moi, mais non pas de plus dévoués!

CHAPITRE PREMIER

—

DE LA LÉGITIMITÉ DES ORDRES RELIGIEUX DANS L'ÉTAT

Si j'eusse vécu dans les temps qui ont précédé le nôtre, et que la grâce divine m'eût inspiré la pensée de servir dans un ordre religieux, me donnant à celui qui aurait le plus satisfait ma nature intime, et le mieux répondu à ma vocation, j'y serais entré sans en rien dire à personne qu'à Dieu et à mes amis. Cette simplicité était possible alors, elle était même un devoir; car rien ne va moins à tout ce qui est chrétien que le bruit et l'éclat; mais ce qui était possible alors ne l'est plus aujourd'hui. Nous vivons dans un temps où un homme qui veut devenir pauvre et le serviteur de tous, a plus de peine à accomplir sa volonté qu'à se bâtir une fortune et à se faire un nom. Presque toutes les puissances européennes, rois et journalistes, partisans de la monarchie absolue ou de la liberté, sont ligués contre le sacrifice

volontaire de soi, et jamais dans le monde on n'eut tant de peur d'un homme allant pieds nus et le dos couvert d'une casaque de méchante laine. Si les ordres religieux étaient comme autrefois possesseurs de vastes patrimoines, les conservant et les augmentant par des priviléges civils ; si leurs vœux, reconnus de l'autorité publique, leur donnaient une autre force que celle qui naît d'un consentement chaque jour renouvelé, un autre caractère que celui de la liberté la plus absolue, on concevrait les alarmes de tous les pouvoirs et de tous les partis. Les uns repousseraient le privilége par cela seul qu'il est privilége; d'autres craindraient pour le fisc, privé des avantages qu'il retire du passage rapide des propriétés de main en main; d'autres réclameraient la liberté individuelle et la liberté de conscience menacées par des engagements religieux, n'ayant pas pour seule garantie la persévérance intérieure de l'âme dans les mêmes dispositions; d'autres ne supporteraient pas des établissements auxquels la société moderne n'aurait pas ôté, par quelque importante modification, le sceau du passé. Toutes ces pensées sont compréhensibles.

Ce qui est inexplicable, c'est que quelques hommes las des passions du sang et de l'orgueil, pris pour Dieu et pour les hommes d'un amour qui les détache d'eux-mêmes, ne puissent se réunir dans une maison à eux, et là, sans privilége, sans vœux reconnus de l'État, uniquement liés par leur conscience, y vivre à cinq cents francs par tête, occupés de ces services que l'humanité peut bien ne

pas concevoir toujours, mais qui, dans tous les cas, ne font de mal à personne. Cela est inexplicable, pourtant cela est. Et quand nous, ami passionné de ce siècle, né au plus profond de ses entrailles, nous lui avons demandé la liberté de ne croire à rien, il nous l'a permis. Quand nous lui avons demandé la liberté d'aspirer à toutes les charges et à tous les honneurs, il nous l'a permis. Quand nous lui avons demandé d'influer sur ses destinées en traitant, tout jeune encore, les plus graves questions, il nous l'a permis. Quand nous lui avons demandé de quoi vivre avec toutes nos aises, il l'a trouvé bon. Mais aujourd'hui que, pénétré des éléments divins qui remuent aussi ce siècle, nous lui demandons la liberté de suivre les inspirations de notre foi, de ne plus prétendre à rien, de vivre pauvrement avec quelques amis touchés des mêmes désirs que nous, aujourd'hui nous nous sentons arrêtés tout court, mis au ban de je ne sais combien de lois, et l'Europe presque entière se réunirait pour nous accabler, s'il le fallait.

Cependant nous ne désespérons pas de nous, même en face de tous ces obstacles extérieurs. Nous nous confions à Dieu qui nous appelle, et à notre pays.

On a dit que les communautés religieuses étaient interdites en France par les lois : plusieurs l'ont nié; d'autres ont soutenu que ces lois, supposé qu'elles existent, avaient été abrogées par la charte. Je n'examinerai aucune de ces questions; car je ne me présente, en ce moment, ni à la tribune ni à la barre

d'une cour de justice. Je m'adresse à une autorité qui est *la reine du monde*, qui, de temps immémorial, a proscrit des lois, en a fait d'autres, de qui les chartes elles-mêmes dépendent, et dont les arrêts, méconnus un jour, finissent tôt ou tard par s'exécuter. C'est à l'opinion publique que je demande protection, et je la lui demande contre elle-même, s'il en est besoin. Car il y a en elle des ressources infinies, et sa puissance n'est si haute que parce qu'elle sait changer sans se vendre jamais.

Quoi qu'il en soit donc de la législation positive, il est certain que les communautés religieuses existent en France. Malgré l'incertitude et la contradiction des lois, malgré des passions encore chaudes, elles se sont fondées et accrues sous tous les régimes, aussi bien sous la révolution de 1830 que sous l'Empire et la Restauration. Sans secours de l'Etat qu'une simple tolérance, elles ont vécu de leur travail uni à la coopération de la charité, et bien qu'on les ait fréquemment attaquées de loin, jamais une insulte n'a frappé à leur porte depuis quarante ans, comme pas un scandale n'en a passé le seuil. Une stabilité si extraordinaire sur un sol si mouvant doit avoir des causes : quelles sont-elles? Il est évident d'abord que, dans notre état social, aucune contrainte, aucune séduction, de quelque nature qu'elle soit, ne peut déterminer un si grand nombre de personnes à préférer la vie commune à la vie individuelle. L'acte par lequel on se dévoue aujourd'hui à ce genre d'existence est un acte de choix, un acte essentiellement libre, et la quantité d'hommes

et de femmes qui mettent là tout leur avenir, sans crainte comme sans regret, est une preuve que la vie commune est la vocation d'un certain nombre d'âmes. En tout temps cette disposition s'est manifestée; mais elle est plus frappante aujourd'hui, si l'on considère à la fois l'état précaire des communautés religieuses et la passion d'individualité qui dévore le cœur des hommes. Il faut que, malgré des conditions si défavorables, il y ait aussi dans la nature humaine d'autres goûts, d'autres penchants plus forts que les instincts de l'égoïsme même légitime. De quel droit les empêcherait-on de se satisfaire, s'ils ne nuisent à personne? Et en quoi nuisent-ils? Quel mal font au monde ces filles pauvres qui se sont formé un abri pour leur jeunesse et leurs vieux jours à force de vertus? Quel mal lui font ces solitaires laborieux qui ne demandent à la liberté de leur pays que l'avantage de mêler leurs sueurs? Quel mal lui font ces sœurs et ces frères des hôpitaux, ces prêtres qui se destinent en commun à porter le christianisme et la civilisation aux peuples encore barbares, ou à évangéliser leur propre pays, ou à élever la jeunesse que leur confiera la volonté des pères de famille? Quel mal y a-t-il à tout cela? Si ce ne sont point des mérites, ce sont au moins des goûts innocents. Et se pourrait-il concevoir qu'un pays où l'on proclame depuis cinquante ans la liberté, c'est-à-dire le droit de faire ce qui ne nuit pas à autrui, poursuivît à outrance un genre de vie qui plaît à beaucoup et qui ne nuit à aucun? A quoi bon verser tant de sang pour *les droits de l'homme?* Est-

ce que la vie commune n'est pas un droit de l'homme, quand même elle ne serait pas un besoin de l'humanité? Cette pauvre fille qui ne peut pas se marier, qui ne peut pas trouver un ami sur la terre, n'a-t-elle pas le droit de porter sa dot de mille écus à une famille dont elle deviendra la fille et la sœur, qui la logera, la nourrira, la consolera, et lui donnera, pour plus grande sûreté, l'amour de Dieu, qui ne trompe jamais? Si quelques hommes n'aiment pas ce genre de vie, personne ne les force de le prendre. Si, riches et contents, ils n'ont pas senti les misères de l'âme et du corps, à la bonne heure; mais il leur sied mal d'ôter aux autres un asile qui serait encore sacré, quand il ne servirait qu'à satisfaire un caprice de la nature.

Ce qui trompe là-dessus quelques hommes droits, c'est la pensée toujours présente des anciens couvents. Autrefois les couvents faisaient partie de l'organisation civile. Objets d'envie par leurs richesses, ils débarrassaient les familles nobles du souci de leurs cadets et de la nécessité de doter leurs filles. Une foule de vocations, aidées par une industrie domestique, peuplaient d'âmes ennuyées et médiocres les longs corridors des monastères. Le peuple aussi se laissait prendre au bonheur de vivre derrière ces hautes murailles qui cachaient, croyait-il, une existence molle, devenue telle, en effet, bien souvent par la convoitise des gens du siècle. Tout cela est vrai, quoique peut-être exagéré : mais on oublie que cet ordre de choses est complétement détruit par le fait seul que l'État ne reconnaît plus

les vœux religieux, et tel est l'objet véritable de la législation que l'on invoque contre les communautés. Elles ont cessé d'être des institutions civiles, et n'ayant plus dès lors d'autres liens que la conscience, la conscience les protége contre les abus qu'introduit toujours dans les choses saintes la main de la force. Aussi les communautés religieuses présentent en France depuis quarante ans un spectacle si pur et si parfait, qu'il faut un souvenir bien ingrat pour leur opposer les fautes d'un temps qui n'existe plus. La gloire de la France, dans ces quarante ans, est d'avoir reproduit toujours les choses qui ne doivent mourir jamais. Elle a été comme la nature, qui renverse les vieux arbres où s'abritèrent les générations, mais qui en conserve le germe, et en tire des troncs nouveaux où la postérité cherchera de l'ombre et des fruits. Il ne faut donc pas dire : La France est foulée aux pieds, puisque tout ce qu'elle a détruit reparaît; il faut dire, au contraire : La France est victorieuse, puisqu'elle a conservé les germes dont l'anéantissement ne serait que l'acquisition de la stérilité, et qu'ils se développent avec des conditions nouvelles dans son sein rajeuni. Quiconque aspire à la destruction d'un germe aspire à constituer la mort, et son labeur sera certainement vain, parce que Dieu, qui a livré à la volonté de l'homme les existences individuelles, ne lui a pas donné puissance sur leur source. La nature et la société, par leur inaltérable séve, se riront toujours de ces spéculateurs qui croient changer les essences, et qu'une loi peut mettre à mort les chênes

et les moines : les chênes et les moines sont éternels.

Si l'on regarde de plus près à la constitution présente des communautés religieuses, on comprendra mieux encore le principe de force qui les fait lutter avec avantage contre tous les préjugés. Une communauté religieuse se compose de trois parties, l'élément matériel, l'élément spirituel, et l'élément d'action. J'entends par l'élément matériel le mécanisme extérieur de la vie, c'est-à-dire les règles qui déterminent le logement, le vêtement, la nourriture, le lever et le coucher, enfin tous les actes relatifs au soutien du corps. L'élément spirituel consiste dans les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, d'où découlent et auxquels se joignent tous les rapports avec Dieu. L'élément d'action est le moyen par lequel une communauté religieuse influe sur la société. Il est facile de voir que ces trois éléments échappent nécessairement à toute atteinte dans un pays où la force brutale n'est pas l'unique raison des choses.

En effet, pour commencer par l'élément matériel, en quoi consisteraient le droit et la liberté, s'il n'est pas permis à des citoyens d'habiter une même maison, de s'y lever et de s'y coucher à la même heure, de manger à la même table, et de porter le même vêtement? Que devient la propriété, que deviennent la liberté du domicile et la liberté individuelle, si l'on peut chasser de chez eux des citoyens parce qu'ils y accomplissent en commun les actes de la vie domestique? Il faudrait au moins déterminer le nombre où commencerait le délit, et au-dessous de

ce nombre, la communauté restant possible, la loi serait impuissante jusqu'à ce qu'elle eût déclaré qu'un citoyen français n'est apte à loger avec un autre citoyen français que sous le bon plaisir du roi et des chambres. Dans les associations ordinaires, le droit de se réunir est bien moins évident, les garanties d'ordre beaucoup moins complètes, et cependant la loi les permet dès qu'elles n'excèdent pas le nombre de vingt personnes. Pourquoi ôterait-on aux communautés religieuses le bénéfice de cette disposition, qui n'est pas même une disposition libérale? On respectera la liberté de vingt individus se réunissant à des jours fixes dans un lieu qui n'est pas leur propriété ni leur vrai domicile, et l'on traitera d'attentat aux lois la réunion de vingt individus dans leur propre maison où ils vivent paisiblement! Car, et ceci est digne de remarque, aucune association ne donne à l'État des garanties d'ordre aussi étendues que les communautés religieuses. La vie commune exige tant de vertus, qu'un monastère où elle est observée sans le secours des lois civiles et par la seule force de la conscience, est une merveille digne d'admiration. On pourrait même dire qu'une communauté n'est pas une association, mais une simple famille, en ayant tous les droits et tous les caractères; et pour montrer la différence qui existe entre ces deux choses, l'association et la communauté, il suffit de faire observer que si l'on assujettissait les associations à se transformer en communautés, elles seraient dissoutes à l'instant même par l'impuissance de remplir cette condition.

Il est vrai que l'élément spirituel qui constitue la famille religieuse est un vœu. Si elle n'était constituée que par un consentement quotidien, il faudrait avoir perdu le sens pour s'y opposer : mais un vœu! un acte irrévocable! une tyrannie d'un moment sur tout l'avenir! C'est la même objection que les partisans du divorce présentent contre l'indissolubilité du mariage : on aime un jour, et ce jour vous lie à jamais! La famille naturelle comme la famille religieuse est sujette à la loi de perpétuité, de la domination du passé sur l'avenir, et il faut bien que cette objection ne soit pas si formidable, puisque, malgré elle, le mariage n'a pas cessé d'être généralement indissoluble depuis Adam. Quel est d'ailleurs le passé qui n'engage pas l'avenir? Quel est dans la vie humaine le moment qui soit vraiment irrévocable? On se persuade qu'on échappe à ce qui est derrière soi : mais libre qu'on est de s'en repentir, on n'est pas libre des devoirs qui en découlent, et le repentir même les consacre. Quoique cette parité entre la famille naturelle et la famille religieuse suffise pour légitimer la dernière, toutefois nous sommes loin d'accepter ce moyen de défense ; car le vœu des époux est sous la protection du Code pénal, tandis que le vœu du religieux est sous la protection de sa conscience; c'est-à-dire que la force maintient l'indissolubilité du mariage, tandis que la liberté seule maintient l'indissolubilité du nœud claustral. Si le religieux s'ennuie, il peut s'en aller : qui le retient? sa volonté seule, son adhésion renouvelée chaque jour à sa promesse, son amour persévérant pour Dieu.

Il est vrai que son vœu est une loi qui l'oblige : mais cette loi est son propre ouvrage, et il ne lui obéit qu'autant qu'il le veut. Faire la loi et lui obéir volontairement, n'est-ce pas là la plus haute expression de la liberté?

Si le vœu est sacré parce que c'est un acte libre dans son principe et dans son exécution, il l'est bien davantage encore considéré dans son essence. Car sous ce point de vue, c'est un rapport intime de l'âme avec Dieu, un acte de religion. Ici la conscience réclame son inviolabilité. Elle demande qui a le droit de lui interdire sous une peine quelconque une relation de son choix avec Dieu. Le vœu n'est qu'un acte de foi par lequel l'âme, promettant quelque chose à Dieu, croit que sa promesse est acceptée de lui. Otez la foi toujours révocable parce qu'elle est une vertu, le vœu cesse d'être un lien pour l'homme. La proscription du vœu est donc la proscription d'un acte de foi. De telle sorte qu'un contrat ainsi conçu serait valable : « Nous soussignés, mettons notre fortune en commun : nous nous engageons à vivre ensemble tant qu'il nous plaira, avec accroissement de la part de ceux qui sortent à ceux qui restent, de ceux qui meurent à ceux qui vivent. » Mais ajoutez-y un seul mot, dites : « Nous nous engageons *devant Dieu*, etc., » le contrat devient illégitime parce qu'il est placé sous la sauvegarde d'un acte de foi, parce que la pensée de Dieu intervient entre les contractants, et qu'il y a vœu. Sans cet acte de foi, vous eussiez vécu tranquille dans votre maison avec vos amis : cet acte de foi change tout. On vous enverra

des gendarmes à votre porte et dans votre intérieur ; vous aurez beau invoquer la propriété, le domicile la liberté individuelle : on vous répondra que toutes ces choses sont sacro-saintes, mais que *la liberté de conscience* l'étant bien davantage, on est obligé, au prix de tous les sacrifices, de vous ôter malgré vous le poids insupportable de votre vœu, lequel, il est vrai, vous liera encore après que vous aurez été chassé, mais ce sera votre affaire. On se garde de vous enlever la foi qui fait la force de votre vœu, on ne vous prive que de la consolation de le remplir. On vous laisse la liberté de la servitude intérieure : qui peut vous la ravir? On ne vous ôte que la servitude de la liberté extérieure : de quoi vous plaignez-vous?

Ce n'eût pas été une dérision si la révolution française avait dit aux religieux : « Peut-être il y en a parmi vous qui ne sont point entrés librement dans ces cloîtres; qu'ils sachent que d'aujourd'hui les portes sont ouvertes, et qu'ils restent sous la garde de leur conscience. » Ce n'eût pas été non plus une dérision d'ajouter : « La nation vous retire les biens que vos ancêtres et les nôtres vous ont autrefois donnés; elle croit ce sacrifice nécessaire au salut de la patrie, et vous laissant du reste de quoi soutenir votre existence, elle vous invite à porter le coup qui vous frappe avec la dignité d'hommes qui avez renoncé à la terre par amour de Dieu et des hommes. Maintenant que l'ordre ancien est aboli par cet acte extraordinaire et terrible, allez où vous voudrez; bâtissez-vous de nouvelles demeures sous la protec-

tion du droit commun, par la force de vos vertus, et confiez-vous sans crainte au long avenir qui s'ouvre pour tous. La Providence n'envoie pas les révolutions sur la terre pour détruire, mais pour purifier.» Ce langage eût été une injustice sans être une dérision. Ce qui est une dérision, c'est de prétendre, au nom de la liberté, dénouer les nœuds qu'on ne dénoue pas, parce qu'ils tiennent aux sentiments intérieurs de l'homme, et donner pour sanction à cette étrange délivrance la spoliation des droits les plus respectés. Quand les trappistes furent chassés de l'abbaye de Melleray, n'emportèrent-ils pas leurs vœux avec leur foi? et que leur avait-on ôté, sinon la paix, la patrie, le fruit de leurs travaux, et toutes les libertés arrosées du sang de leurs pères et de leurs contemporains?

Légitime comme acte libre et comme acte de foi, le vœu religieux ne l'est pas moins comme acte de dévouement. Il engage celui qui le fait à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, c'est-à-dire à réaliser sur la terre, autant qu'il dépend de lui, les ardents désirs des meilleurs amis de l'humanité et les rêves des politiques les plus hardis. Que désire l'homme qui aime son semblable, sinon que tous ses frères gagnent par leur travail un pain suffisant, que le mariage ne leur apporte pas la misère et la honte pour postérité, et qu'un sage gouvernement leur procure la paix sans la leur faire payer de la servitude? Que rêve le politique le plus spéculatif, sinon une fédération universelle qui assure à tous les hommes l'égalité morale d'éducation et de fortune,

qui, à cet effet, maintienne la population en harmonie avec la fécondité du globe, qui donne enfin le pouvoir aux plus dignes par l'élection, et l'obéissance aux moins dignes par la conviction? Ces désirs et ces rêves, le possible et l'improbable, sont accomplis par la communauté religieuse.

Au moyen du vœu de pauvreté, tous les frères qui s'y sont assujettis deviennent égaux, quels qu'aient été dans le monde leur naissance et leur mérite. La cellule du prince est la même que celle du gardeur de pourceaux. Et cette égalité n'a pas pour bornes les murs étroits du monastère, elle s'étend à toute l'humanité. De même que Dieu en prenant la forme humaine s'est fait l'égal de tous les hommes, le religieux en prenant la forme de la pauvreté s'est fait l'égal de tous les petits.

Par le sacrifice de la chasteté, il rend dans le monde un mariage possible à la place du sien; il encourage ceux à qui leur fortune ne permet pas ce lien séduisant et onéreux. Car le célibat comme la pauvreté ne sont pas de la création du moine : ils existaient tous deux avant lui, et il n'a fait que les élever à la dignité d'une vertu. Le soldat, le domestique, l'ouvrier nécessiteux, la fille sans dot, sont condamnés au célibat. Mais quoi! nous renvoyons nos serviteurs lorsqu'ils se marient, et nous chassons les moines parce qu'ils ne se marient pas!

Que dirai-je en faveur de l'obéissance religieuse? Tout l'univers ne sait-il pas que c'est une obéissance passive? J'oserai pourtant affirmer le contraire, et

soutenir qu'au monde il n'y a qu'une seule obéissance parfaitement libérale, qui est l'obéissance religieuse. Personne jusqu'ici n'a méconnu la nécessité où est l'homme d'obéir; mais on a cherché avec raison à préserver l'obéissance de la bassesse et de l'injustice. Deux moyens ont été imaginés : l'un est l'élection, l'autre est la loi. L'élection est destinée à donner le pouvoir au plus digne, la loi à donner des bornes au commandement. Mais par une infirmité des choses humaines, l'élection est toujours entre les mains d'un petit nombre; de sorte que la minorité peut opprimer la majorité, et, au contraire, la loi étant le résultat du consentement du plus grand nombre, la majorité peut opprimer la minorité. C'est là le cercle fatal où tournent tous les politiques qui ne connaissent d'autre loi que la volonté humaine, d'autre élection que le choix de l'homme. La majorité privée du droit d'élection demandant sans cesse la réforme électorale, et la minorité qui n'a pas consenti la loi réclamant la réforme législative, toutes deux se disant opprimées, et toutes deux se soumettant à la force, voilà où est l'obéissance passive, c'est-à-dire *la soumission involontaire à un ordre que la raison n'approuve pas*. L'obéissance n'est active, libérale, glorieuse, que lorsqu'elle est un acquiescement de l'intelligence et de la volonté, et elle ne saurait avoir pour tous ce caractère que dans un gouvernement où l'élection et la loi n'impliquent ni majorité ni minorité. C'est ce qui arrive dans les communautés religieuses, telles qu'elles sont généralement constituées. Tous les religieux élisent di-

rectement leur supérieur immédiat, et indirectement leur supérieur médiat : et, de plus, ils ne regardent pas l'élection comme le résultat de leur volonté propre, mais de l'influence invisible de l'Esprit-Saint, qui a dirigé leurs cœurs. L'universalité du vote et la conviction profonde de l'intervention divine élèvent leur obéissance au plus haut degré d'honneur qui soit possible ici-bas. L'élu commande aux électeurs, parce que Dieu et eux l'ont voulu en même temps. Mais ce qui suffit pour assurer l'honneur de l'obéissance, ne suffit pas encore pour en assurer la justice. Au-dessus de celui qui gouverne et de ceux qui sont gouvernés est une loi éternelle, immuable, universelle, reconnue de tous pour être dans son principe l'essence divine elle-même, loi manifestée depuis l'origine du monde, renouvelée et dévoilée de plus en plus par le Dieu fait homme, loi d'amour qui se résume ainsi : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme, et le prochain comme toi-même.* Et encore : *Celui qui veut être le premier parmi vous qu'il soit le dernier, et celui qui veut être le plus grand qu'il soit le serviteur de tous.* Et, outre cette loi suprême qui règle tous les rapports des frères avec les frères, il en est encore une autre également au-dessus de tous, la règle particulière de l'ordre établie par son fondateur et ses patriarches, où tous les offices avec tous les devoirs sont prévus dans un tel détail, que rien ne reste à l'arbitraire de ce qu'il a été possible de lui ôter.

Quand on parle de l'obéissance passive des reli-

gieux, il est évident qu'on ne s'entend pas. Si l'on veut dire que les religieux promettent d'obéir à tout ce qui tombera dans la tête de leur supérieur, c'est une erreur de fait ridicule : ils promettent d'obéir à un supérieur de leur choix en tout ce qui est conforme à la loi divine et aux statuts de leur ordre. Si l'on veut dire qu'ils obéissent avec un parfait acquiescement de leur intelligence et de leur volonté, c'est précisément ce qui affranchit leur soumission de tout caractère passif. Dans aucune société il n'existe d'aussi fortes barrières contre les abus du pouvoir, et d'aussi grandes garanties en faveur des citoyens.

Quant à l'élément d'action, qui est le troisième élément constitutif des ordres religieux, par ce côté-là, comme par tous les autres, ils rentrent dans le droit commun, et même encore davantage, s'il est possible. Dès que l'homme du monastère en a franchi le seuil pour agir sur le monde, il rencontre à la porte la loi qui règle les actes, les droits et les devoirs de tous. Veut-il prêcher, il a besoin du consentement de l'évêque. Veut-il enseigner la jeunesse dans les écoles, il doit établir sa capacité devant l'autorité chargée de la surveillance de l'enseignement. Veut-il labourer la terre de ses mains, il doit observer les règlements de l'agriculture. La seule différence entre lui et les travailleurs ordinaires, c'est de faire plus et d'exiger moins.

Celui qui méditera sans passion ces caractères des ordres religieux comprendra pourquoi ils renaissent de leurs cendres avec tant de facilité, malgré

tant d'obstacles extérieurs. Dans l'automne de 1838, j'étais sur le lac de Genève; un Genevois poussa du coude son voisin, et dit tout haut en me regardant : « Cette race renaît de ses cendres ! » Il ne savait pas que la résurrection est le signe le plus éclatant de la divinité, et que Jésus-Christ donna cette marque à ses disciples comme la marque souveraine de la vérité de sa révélation. Rien n'a vécu qui n'ait été vrai, naturel, utile à quelque degré; mais rien ne renaît qui ne soit nécessaire, et qui n'ait en soi-même les conditions de l'immortalité. La mort est un assaut trop rude pour en revenir quand on n'est pas immortel. Et nous voilà revenus, nous, moines, religieuses, frères et sœurs de tout nom; nous couvrons ce sol d'où nous fûmes chassés il y a quarante ans par un siècle admirablement puissant en ruines, qui, après avoir enfanté pour les faire les plus beaux génies du monde, enfanta pour les défendre tant d'illustres capitaines. Ç'a été vainement : rien n'a pu prévaloir contre la force de la nécessité. Nous voilà revenus, comme la moisson couvre un champ que la charrue a bouleversé, et où le vent du ciel a jeté la semence. Nous ne le disons pas avec orgueil : l'orgueil n'est pas le sentiment du voyageur qui est de retour dans sa patrie, et qui frappe à la porte pour demander du secours. Nous voilà revenus parce que nous n'avons pu faire autrement, parce que nous sommes les premiers vaincus par la vie qui est en nous; nous sommes innocents de notre immortalité, comme le gland qui croît au pied d'un vieux chêne mort est innocent de la séve qui le

pousse vers le ciel. Ce n'est ni l'or ni l'argent qui nous ont ressuscités, mais une germination spirituelle déposée dans le monde par la main du Créateur, et qui est aussi indestructible que la germination naturelle. Ce n'est ni la faveur du gouvernement ni celle de l'opinion qui ont protégé notre existence, mais une force secrète qui soutient tout ce qui est vrai.

Et nous demandons à ceux-là mêmes que notre présence étonne ou irrite : est-il juste, dans un pays où la liberté individuelle est un principe, de poursuivre un genre de vie qui ne fait de mal à personne, et qui est tellement propre à l'humanité, que les chances les plus dures ne l'empêchent pas de se reproduire? Est-il juste, dans un pays où la propriété et le domicile sont sacrés, d'arracher de chez eux, par la violence, des gens qui y vivent en paix, sans offenser qui que ce soit? Est-il juste, dans un pays où la liberté de conscience a été achetée par le sang, de proscrire toute une race d'hommes parce qu'ils font un acte de foi qu'on appelle vœu? Est-il juste, dans un pays où l'idée de la fraternité universelle domine tous les esprits généreux, de réprouver de saintes républiques où l'on se consacre à la pauvreté et à la chasteté par un amour immense d'égalité avec les petits? Est-il juste, dans un pays où l'élection et la loi sont la base de l'obéissance civile, de flétrir des corps constitués par une élection plus large et une loi plus protectrice? Est-il juste, dans un pays où tout le monde est admissible aux fonctions sociales, de les interdire à des citoyens qui

n'ont d'autre tort que d'apporter dans la concurrence générale un plus grand esprit de sacrifice? Nous le demandons au ciel et à la terre : tout cela est-il juste, et n'est-ce pas créer parmi nous une classe de parias?

Je ne sais à ces demandes qu'une réponse, et la voici :

« Il est vrai, tout ce que vous nous reprochez est le comble de l'injustice et une contradiction sociale manifeste. Mais nous sommes les ennemis de votre doctrine religieuse; elle est trop puissante pour que nous la combattions à armes égales. Vous puisez dans votre foi une si grande abnégation de vous-mêmes, que nous autres, gens du monde, mariés, ambitieux, incapables d'avenir parce que le présent nous étouffe, nous ne pouvons vous disputer l'ascendant. Il faut pourtant vous vaincre, puisque nous vous haïssons. Nous n'emploierons pas contre vous le fer et le feu; mais nous vous mettrons par la loi hors de la loi; nous ferons considérer votre dévouement comme un privilége dangereux dont il faut purger l'État par un ostracisme : vous serez hors de la liberté, parce qu'avec vos vertus vous êtes hors de l'égalité. »

Ces pensées peuvent être celles de quelques hommes; nous ne croyons pas que ce soient les pensées de la France. Ceux-là mêmes qui s'en entretiennent n'en comprennent pas toute la portée; car ils aiment sans doute leur pays, et le plus grand malheur de notre pays serait que de tels sentiments y exerçassent une véritable action. Certes, il n'est pas difficile

d'entendre qu'un peuple où deux principes fondamentaux de l'existence sociale seraient en guerre ouverte, tous les deux appuyés par une partie des citoyens, tous les deux radicalement indestructibles par leur histoire comme par leur essence, serait un peuple infiniment à plaindre. La religion catholique est la religion du peuple français. Né d'un acte de foi sur un champ de bataille, il s'est toujours souvenu de son origine, et n'a cessé de combattre pour l'Église depuis quatorze cents ans. C'est lui qui, dans les plaines de la Bourgogne et de l'Aquitaine, vainquit l'arianisme, presque maître du monde entier; c'est lui qui, par l'épée de Charles Martel, arrêta l'invasion de l'islamisme en Europe, et donna sa dernière et solide assiette à la papauté par le génie de Charlemagne; c'est lui qui ouvrit les croisades, vastes guerres de la civilisation chrétienne contre l'abrutissement oriental, et y parut toujours au premier rang; c'est lui qui, au XVI[e] siècle, quand l'Église craquait de toutes parts, se jeta entre l'Angleterre et l'Allemagne, devenues infidèles, et arrêta par sa masse toute-puissante le débordement du scepticisme et de la servitude; c'est lui enfin qui, durant ces quarante années, malgré tant de violences exercées en son nom sur l'Église, a sauvé sa foi contre l'attente universelle. La France est catholique par la triple force de son histoire, de son esprit de dévouement, et de la clarté de son génie : elle ne cessera de l'être qu'au tombeau. Mais en même temps la France est un pays de liberté, c'est-à-dire un pays où, selon l'expression de Bossuet, il a toujours

existé *certaines lois fondamentales contre lesquelles tout ce qui se fait est nul de soi.* On sent dans la poitrine de ce peuple, à quelque époque qu'on la touche, le battement du cœur du Germain né et grandi dans les forêts. Espérer qu'il perdra ce caractère primitif, c'est espérer sa mort. Tant qu'un peu de sang français subsistera, la justice aura sur la terre un soldat armé. Que conclure de ces deux principes fondamentaux de la nationalité française, sinon qu'ils doivent s'unir et se perfectionner l'un par l'autre? Que conclure encore, sinon que leur lutte obstinée attaque dans sa source même l'existence du pays?

Le passé devrait nous instruire. Depuis cinquante ans, la foi et la liberté de la France ont subi de grands revers : l'une ou l'autre a-t-elle été vaincue? Elles sont là comme au premier jour. La France est à la tête des pays catholiques comme elle est à la tête des pays de liberté. Déclarer que l'un de ces principes est ennemi de l'autre à jamais, c'est signer l'arrêt d'une discorde éternelle, c'est se donner rendez-vous pour creuser un tombeau où les cendres des générations se repousseront encore. Comment accepter une liberté qui n'est pas pour soi, mais seulement pour ses ennemis? Le despotisme lui-même ne peut pas se passer de justice : comment la liberté s'en passerait-elle, elle qui n'est que la justice?

Pour nous, catholiques, nous ne sommes pas coupables d'une inimitié si aveugle et si funeste. Aux trois grandes époques de formation de la société

moderne, nous lui avons tendu la main. En 1789, ce fut la majorité de la chambre du clergé qui se réunit la première au tiers état et qui entraîna la substitution du vote par tête au vote par ordre, ce qui était briser les restes de l'institution féodale. Malgré l'ingratitude dont la république paya l'Église, à peine un homme se fut-il présenté pour semer l'ordre avec la gloire, que le souverain pontife se prêta à ses vues par des actes inouïs. On vit un concordat qui détruisait une Église ancienne, le renversement de tout un épiscopat, représentant de la société passée, et le successeur de saint Pierre traversant l'Europe pour venir poser la couronne sur le front de cet homme nouveau. En 1830, le prêtre le plus remarquable qu'eût produit l'Église de France depuis Bossuet, courut dans la tempête au-devant de la nation, et s'il a péri, c'est bien moins pour avoir outre-passé le but, que pour n'avoir pas compris toute la justice qui lui était rendue.

Qu'avons-nous reçu en échange de tous nos bons vouloirs ? La république nous répondit par la spoliation, l'exil et la mort; Napoléon emprisonna l'Église dans les articles organiques du concordat, et le souverain pontife dans Savone et Fontainebleau : 1830 seul a eu un commencement de justice. Nous en bénissons le Ciel, et nous supplions nos concitoyens de ne pas dédaigner les fruits de ce premier pas dans une voie de réconciliation. Le monde es profondément ébranlé, il a besoin de toutes ses ressources. Et puisqu'au travers de l'égoïsme qui

menace l'honneur et la sécurité de la société moderne il se trouve des âmes pour donner l'exemple de l'abnégation volontaire, respectons du moins leurs œuvres. Accordons à la vertu le droit d'asile que le crime avait autrefois. Il y a toujours sur la terre des voyageurs fatigués du chemin, et nul de nous ne peut se flatter de n'être pas du nombre un jour.

Les Frères Prêcheurs ont un droit particulier à la tolérance du pays; car ils ont donné à la France une de ses belles provinces, le Dauphiné. Humbert, qui en fut le dernier prince, la céda à Philippe de Valois, la veille du jour où il prit l'habit de Saint-Dominique. Nous demandons aujourd'hui, en échange, quelques pieds de terre française pour y vivre en paix.

CHAPITRE II

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ORDRE DES FRERES PRÊCHEURS,
ET DES RAISONS DE LE RÉTABLIR EN FRANCE

L'Église catholique, considérée sous le rapport de la hiérarchie qui gouverne le corps des chrétiens, s'appelle l'*Église enseignante*. C'est le nom que la tradition lui donne, et dont Jésus-Christ l'a lui-même appelée dans ces fameuses et dernières paroles qu'il adressait à ses apôtres : *Allez et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, les enseignant à garder tout ce que je vous ai dit*. Son titre même avertit l'Église hiérarchique que son principal ministère est d'enseigner, parce que de l'enseignement découle la foi, qui est la source des autres vertus chrétiennes. Les sacrements eux-mêmes sont destinés à illuminer l'âme en même temps qu'à l'échauffer. Or l'enseignement catholique, pour être

complet, a besoin d'apôtres, de pasteurs et de docteurs. L'apôtre porte la vérité à ceux qui ne la connaissent pas encore : il est voyageur, allant comme Jésus-Christ lui-même par les villes et les bourgades, conversant et prêchant, annonçant que le royaume de Dieu est proche, employant un langage proportionné aux idées des peuples auxquels il se dévoue. Le pasteur enseigne le troupeau déjà formé : il est sédentaire, jour et nuit à la disposition de ses brebis; son langage est celui d'un homme parfaitement sûr de la communauté de pensées qui le lie à l'assemblée des fidèles; il n'invoque pas, comme saint Paul devant l'aréopage, les traditions païennes et le témoignage des poëtes profanes, mais seulement Jésus-Christ *auteur et consommateur de la foi*. Le docteur est préposé à l'enseignement du sacerdoce et à la défense de la vérité par la controverse scientifique; il est homme d'étude, passant sa vie au milieu du dépôt de la tradition, et contemplant, du point de vue le plus élevé où l'esprit humain puisse atteindre, la liaison divine de tous les phénomènes et de toutes les idées qui composent le mouvement de l'univers.

Ces trois modes d'enseignement, divers dans leurs moyens et un dans leur but, nous sont représentés par les trois grands apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean. Saint Pierre, le prince des apôtres, n'est ni un homme éloquent ni un écrivain. Simple pêcheur sur les bords d'un lac où il gagne sa vie avec ses filets, il est appelé par Jésus-Christ, qui lui donne une foi surabondante sans élever son génie

naturel, et, quoique destiné à être la pierre de l'Église, il renie trois fois son maître, afin d'apprendre par sa propre faiblesse à avoir compassion des faiblesses de ses frères : il a pour symbole les clefs. Saint Paul, le prince des prédicateurs, est élevé dans la connaissance de la loi aux pieds des docteurs de son temps; il ignore Jésus-Christ pendant sa vie et le persécute après sa mort, afin qu'initié par sa propre expérience aux mystères de l'erreur, il en connaisse le fort et le faible, et qu'un jour, lorsqu'il annoncera l'Évangile à toutes les nations, il ne désespère jamais du retour d'aucune âme, si fermée qu'elle paraisse à la vérité. Son génie est hardi comme ses voyages; il sait les idées des peuples où il passe, cite aux Athéniens leurs poëtes, interprète leurs inscriptions sacrées; il se fait *toutes choses à tous*, comme il le dit lui-même : son symbole, c'est l'épée. Saint Jean, le prince des docteurs, apparaît couché sur la poitrine de son maître, et lui adresse des questions qui font peur aux autres; il est vierge, parce que les sens sont la principale cause qui nous empêche de voir la vérité; il est le disciple bien-aimé. Étranger aux embarras du gouvernement général de l'Église et aux fatigues des courses apostoliques, il ne meurt pas comme saint Pierre par la croix, ni comme saint Paul par le glaive; il meurt dans son lit, au bout d'une divine vieillesse, n'ayant plus de force que pour répéter ces mots, qui sont les premiers et les derniers de tout enseignement vrai : *Mes enfants, aimez-vous.* Son symbole, c'est l'aigle.

Dans l'origine de l'Église, ces trois grandes fonctions de l'enseignement apostolique, pastoral et scientifique, n'étaient pas ordinairement séparées. Un prêtre envoyé par son supérieur légitime partait pour quelque pays qui n'avait pas encore reçu la lumière de l'Évangile; il le parcourait en apôtre, se fixait ensuite dans une ville principale de la contrée, et devenait à la fois le pasteur et le docteur d'une chrétienté qu'il avait formée par ses prédications, heureux s'il pouvait en être aussi le martyr, et déposer dans ses fondements les restes féconds d'un sang épuisé au service de Dieu. Ainsi se fondèrent les Églises d'Orient; ainsi les Églises des Gaules. Mais avec le temps, le ministère pastoral se compliqua; une multitude d'affaires vint surcharger les évêques, telles que l'assistance aux conciles généraux et particuliers, les relations avec l'autorité civile, les arbitrages, le soin des domaines temporels de l'Église. Et parallèlement à cet immense développement d'action extérieure la science catholique prenait aussi une marche progressive. Ce n'étaient plus seulement l'Écriture sainte et la tradition orale qui en faisaient le fond, les livres s'accumulaient par les controverses. Il devenait nécessaire de connaître ce qu'avaient écrit les docteurs précédents, les décisions des conciles, l'histoire des hérésies, les doctrines philosophiques passées et présentes, les antiquités chrétiennes et profanes, enfin cet énorme ensemble de faits et de débats qui compose la science ecclésiastique. Les difficultés de l'apostolat s'étaient pareillement accrues par les besoins du ministère

pastoral, qui, borné d'abord aux grandes villes, avait ensuite couvert les campagnes d'Églises régulièrement constituées. Cette vaste organisation absorbait toutes les pensées de l'évêque, dont le devoir n'était plus d'envoyer au loin des ouvriers évangéliques, mais d'en donner à son propre troupeau. La division des travaux pouvait seule désormais pourvoir aux nécessités de l'enseignement catholique. Mais elle n'eut pas lieu tout d'un coup par une décision *a priori :* jamais rien ne s'est fait de la sorte dans l'Église, parce que tout s'y fait naturellement. Les ressources y naissent à côté des besoins dans une gradation lente et presque insensible, qui est cause que l'homme disparaît dans leur établissement, et qu'on n'y voit plus que la main de Dieu manifestée par le mouvement général des choses et des âges.

Dès le VIe siècle, saint Benoît avait fondé la vie monastique en Occident. Son but n'avait été ni l'apostolat ni la science divine, mais la sanctification des âmes par la prière, le travail et la solitude. Cependant les papes eurent occasion de se servir des bénédictins pour la propagation de l'Évangile. C'est ainsi que saint Grégoire le Grand envoya en Angleterre le moine Augustin, qui la convertit au christianisme, et érigea l'archevêché de Cantorbéry. D'un autre côté, par suite de l'invasion des barbares, les monastères devinrent l'asile des lettres et des sciences, dont ils sauvèrent les débris. Mais ces deux grands faits n'avaient pas inspiré la pensée d'appliquer les ordres religieux, par une organisation nouvelle, à

l'enseignement apostolique et scientifique. On les laissa ce qu'ils étaient, sauf à se servir d'eux par exception pour un autre but que le leur.

Au commencement du XIIIe siècle, l'Église d'Occident se vit menacée pour la première fois par des hérésies sérieuses. Ce n'étaient plus ces hérésies que l'imagination légère et subtile des Grecs avait opposées à la foi catholique, erreurs de spéculation qui n'étaient qu'une sorte de défaillance ou de mal caduc en présence de l'infini. Dès ses premiers pas dans le mal, le génie pratique de l'Occident se manifesta. Il alla droit au but en attaquant l'Église, c'est-à-dire la société religieuse, et depuis six cents ans, qu'il ait eu pour organe les Vaudois, ou Wiclef, ou Jean Huss, ou Luther, il n'a pas lâché cette proie qu'il avait fortement saisie, et la question du XIIIe siècle est encore aujourd'hui la nôtre. Cette question sociale s'agitait alors dans le midi de la France, soit que les ennemis de l'Église s'y fussent rassemblés par hasard, soit qu'ils eussent choisi à dessein cette position. Innocent III occupait la chaire de saint Pierre. Pasteur vigilant, il avait envoyé contre l'hérésie trois légats apostoliques, tirés de ce fameux ordre de Cîteaux que saint Bernard illuminait encore du fond de sa tombe. L'ambassade, ou la mission, comme on voudra l'appeler, était composée de gens de bien, mais entourés de l'éclat d'une religion victorieuse. Ce n'était pas le compte de la Providence, qui savait l'avenir.

Vers le commencement de l'an 1205, les légats apostoliques se trouvaient à Montpellier, las et dé-

couragés de leur peu de succès, lorsqu'un évêque espagnol qui retournait dans son pays après un long voyage vint à passer. L'évêque alla voir les légats. On parla des hérétiques et des difficultés de la mission qu'on avait commencée. Sur quoi l'évêque dit aux légats que, si l'on voulait réussir, il fallait laisser là toute pompe extérieure, se mettre à pied, et joindre à la prédication l'exemple d'une vie pauvre et dure. Quelque inattendu que fût ce conseil, il alla au cœur de ceux à qui il était adressé; car c'étaient de vrais chrétiens, et quand une âme est chrétienne, tout accent magnanime la remue. Il était trop visible d'ailleurs que sur ces populations profondément blessées, qui ne cessaient de reprocher à l'Église sa richesse et sa puissance, il ne restait d'autre moyen d'agir que l'enseignement appuyé du spectacle d'un dévouement sans bornes. Les légats suivirent donc le conseil que leur avait donné dom Diégo de Azévédo, cet évêque espagnol; et lui-même, renvoyant ses équipages en Espagne, se joignit à eux, ainsi que d'autres abbés de Cîteaux qui arrivèrent bientôt après. On les vit se répandre dans les villes et les villages, allant à pied, demandant l'aumône, prêchant, conversant, disputant, soutenus dans leurs discours et leurs souffrances par la vérité, qui est la mère de toute force et de toute joie. Néanmoins leurs succès, quoique plus grands que par le passé, ne répondirent pas à leur zèle. Au bout de deux ans, fatigués, ou rappelés par d'autres devoirs, ils quittèrent ce sol assez vainement trempé de leurs sueurs. Un seul homme demeura. Cet homme, né en Espagne,

d'une famille illustre, avait été amené en France par l'évêque Diégo, dont il était l'ami, et qui l'avait fait chanoine de sa cathédrale d'Osma : il s'appelait Dominique de Gusman.

Il est digne de remarque que la plupart des fondateurs des grands ordres religieux, bien qu'étrangers à la France, y sont venus poser les fondements de leurs institutions. C'est ainsi que saint Colomban, auteur d'une règle monastique fort célèbre, passa d'Irlande en France, et s'établit à Luxeuil. Saint Bruno quitta les bords du Rhin pour demander aux montagnes du Dauphiné une retraite qui donna son nom aux chartreux, dont il fut le père. Saint Norbert, autre Allemand, obtint de l'évêque de Laon un marais où il éleva l'abbaye et l'ordre de Prémontré. Plus tard, la colline de Montmartre, au-dessus de Paris, vit une troupe d'écoliers espagnols y commencer par un vœu cette compagnie de Jésus, qui s'est de là répandue par tout le monde.

Dominique, poussé en France par la même main que ses devanciers et ses successeurs, ne savait pas lui-même encore pourquoi il était venu. Bientôt le bruit des armes entoura ses paisibles prédications. La croisade avait été publiée contre les Albigeois, et les barons chrétiens arrivaient en foule se ranger sous les bannières de leur général, le comte Simon de Montfort. « Ils commirent en Languedoc, sous « sa conduite, dit l'abbé Godescard, des cruautés et « des injustices qu'on ne justifiera jamais; on ne « punit point des crimes par d'autres crimes. Un « zèle apparent pour la foi couvrait en plusieurs

« un fonds secret d'avarice, d'ambition et de ven-« geance (1). » Mais, quel que soit le jugement qu'on porte de cette guerre, Dominique eut la gloire devant Dieu et devant les hommes de faire contre-poids au sang qui fut versé. Jamais, à côté du chevalier armé pour la défense de la foi, et portant dans la même poitrine l'onction du chrétien et l'âpreté de l'homme, jamais la religion n'eut un représentant plus pur que Dominique. L'histoire contemporaine le montre si absent de cette guerre, si étranger aux délibérations des chefs, aux traités des partis, aux conciles des évêques, que le lecteur, prévenu par tout ce qu'il a entendu dire, en est constamment étonné. Tandis que les légats et le comte de Montfort, loin de l'œil d'Innocent III, outre-passaient leurs pouvoirs et obligeaient ce pontife à protester plus tard contre eux devant toute la chrétienté assemblée à Saint-Jean-de-Latran, Dominique plus heureux forçait les cortès espagnoles, réunies dans l'île de Léon en 1812, de déclarer qu'*il n'opposa jamais à l'hérésie d'autres armes que la prière, la patience et l'instruction* (2). Six cents ans après sa mort, sa patrie déposa sur sa tombe ce glorieux témoignage.

Un écrivain protestant, M. Hurter, président du

(1) Vie des Pères, Martyrs et autres principaux Saints, t. V, p. 457, en note.

(2) Rapport sur le tribunal de l'Inquisition, avec le projet de décret sur les tribunaux protecteurs de la religion, présenté aux cortès générales et extraordinaires par le comité de Constitution. Cadix, 1812.

consistoire de Schaffhouse, vient d'écrire la vie d'Innocent III, et il a consacré presque tout un volume au récit de la croisade contre les Albigeois. Le nom de Dominique y est à peine prononcé. Ainsi, dans ce siècle destiné au redressement de tant d'erreurs accréditées, du sein de la science protestante comme du sein des cortès espagnoles, des voix impartiales ont rendu justice à l'homme que la Providence avait jeté au milieu de ces rencontres sanglantes comme un exemplaire de l'esprit chrétien (1).

La prière, la patience et l'instruction continuaient à être les seules armes de Dominique après comme avant la guerre. Il prêchait et conférait sans cesse, insensible aux outrages dont on l'accablait jusque dans les rues, insouciant de sa vie souvent menacée. Un jour qu'il avait échappé à la mort, quelqu'un des hérétiques lui demandant par bravade ce qu'il eût fait s'il était tombé dans le piége : « Je vous au-« rais prié, répondit-il, de ne pas m'achever d'un « seul coup, mais de me couper tous mes membres « un à un, et, après m'avoir laissé quelque temps « baigné dans mon sang, de m'enlever la tête la « dernière. » Ses courses apostoliques ne l'empêchaient pas de veiller sur un monastère de jeunes filles qu'il avait fondé à Prouille, non loin de Carcassonne. Car, comme il eut remarqué qu'une des causes de la destruction de la foi catholique dans ces contrées était le mariage des demoiselles pauvres avec

(1) J'établirai à fond ce point d'histoire dans le chapitre qui traitera de l'Inquisition.

les hérétiques, il ne voulut pas les laisser dans cette alternative de la misère et de l'apostasie, et leur ouvrit un asile à Prouille. Il venait là quelquefois se reposer quelques heures, et regardait avec amour cette maison qui fleurissait dans les horreurs de la guerre comme un nid de colombes entre les aires formidables des grands aigles.

Sept nouvelles années passèrent ainsi sur la tête de Dominique, sans lasser par leurs sueurs ce serviteur laborieux. Cependant quelques prêtres zélés s'étaient joints volontairement à lui, et lui-même, parvenu au point de partage de la vie, voyant d'un côté toute sa jeunesse écoulée, et de l'autre la pente rapide qui allait emporter le reste de ses ans, il commença de songer à l'établissement d'un ordre apostolique destiné à défendre l'Église par la parole et par la science. On dit que sa mère, le portant dans son sein, avait rêvé qu'elle mettait au monde un chien qui tenait dans sa gueule un flambeau. C'est la vive peinture d'un ordre que nul n'a surpassé dans l'éloquence et la doctrine.

Dominique s'étant affermi dans sa pensée partit à pied, en l'année 1215, pour la communiquer au souverain pontife, tant ce grand homme se défiait de lui-même au plus fort de sa maturité, et tant la bénédiction du Saint-Siége lui paraissait nécessaire à la solidité de tout pieux dessein. C'était toujours Innocent III qui occupait la chaire de saint Pierre. Il écouta l'homme apostolique avec peu de faveur, et lui refusa son approbation. Mais la nuit, cette divine conseillère des hommes, lui apporta de meil-

leures pensées. Comme il était plongé dans le sommeil, il lui sembla voir l'église de Saint-Jean-de-Latran près de tomber en ruines, et Dominique appuyé contre elle qui en soutenait sur ses épaules les murailles chancelantes. C'est pourquoi, ayant fait venir l'homme de Dieu, il lui ordonna de retourner en France auprès de ses compagnons, et de s'entendre avec eux sur la règle qu'ils voulaient suivre, lui promettant de lui donner ensuite toute satisfaction.

Jusque-là, comme nous l'avons dit, les ordres religieux n'avaient pas eu l'apostolat ni la science divine pour but. C'étaient de saintes républiques, où les âmes qui avaient faim et soif de la justice, en quelque rang qu'elles fussent nées, allaient chercher dans la solitude le travail, la prière et l'obéissance, des vertus trop pures pour le monde. Le monde les apercevait de loin, comme ces châteaux que le voyageur qui passe dans la plaine entrevoit au haut des montagnes. Rarement l'anachorète ou le cénobite prenait son bâton pour descendre visiter les hommes. Saint Antoine n'avait quitté qu'une fois son désert de Kolsim, pour soutenir dans Alexandrie la foi catholique opprimée par les empereurs. Saint Bernard, après avoir réglé en gémissant les affaires de l'Europe, se hâtait de rentrer à Clairvaux. Dominique, choisi de Dieu pour donner à l'Église une nouvelle forme de milice, conçut le dessein d'unir ensemble la vie du cloître et la vie du siècle, le moine et le prêtre, dessein chimérique, ce semble; mais quelques vertus qu'on demande aux hommes, il ne

faut jamais désespérer d'eux. La nature humaine n'est pas comme le Nil, on n'a pas découvert le plus haut point de son élévation. Et certes, saint Vincent de Paul fit une chose plus hardie que saint Dominique, lorsque, sous le nom de Sœurs de la Charité, il destina de jeunes filles à la libre recherche de la misère, au soin des malades de tout âge et de tout sexe dans le lit des hôpitaux, et que quelqu'un s'étonnant qu'il ne leur eût pas donné de voile, il répondit cette simple et adorable parole : « Elles auront leurs vertus pour voile. »

L'ordre créé par saint Dominique n'est donc pas un ordre monastique, mais une association de *Frères* joignant la force de la vie commune à la liberté de l'action extérieure, l'apostolat à la sanctification personnelle. Le salut des âmes est son premier but, l'enseignement son moyen principal. *Allez et enseignez*, avait dit Jésus-Christ à ses apôtres : *Allez et enseignez*, répéta Dominique. Une année de noviciat spirituel est imposée à ses disciples, et neuf années d'études philosophiques et théologiques les préparent à paraître dignement dans les chaires des églises ou dans les chaires des universités. Mais quoique la prédication et le doctorat soient leurs deux armes favorites, néanmoins aucune œuvre utile au prochain n'est hors de leur vocation. Dans l'ordre de Saint-Dominique, comme dans la république romaine, *le salut du peuple est la suprême loi*. C'est pourquoi, sauf les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, lien nécessaire de toute association religieuse, les règles de l'ordre n'obli-

gent pas par elles-mêmes sous peine de péché, et les supérieurs ont le droit permanent d'en donner dispense, afin que le joug de la vie commune ne gêne jamais la liberté du bien.

Un chef unique, sous le nom de *maître général*, gouverne tout l'ordre, qui est divisé en provinces. Chaque province, composée de plusieurs couvents, a à sa tête un *prieur provincial,* et chaque couvent un *prieur conventuel.* Le prieur conventuel est élu par les frères du couvent, et confirmé par le prieur provincial. Le prieur provincial est élu par les prieurs conventuels de la province, assisté d'un député de chaque couvent, et il est confirmé par le maître général. Le maître général est élu par les prieurs provinciaux, assistés de deux députés de chaque province. Ainsi l'élection est tempérée par la nécessité de la confirmation, et à son tour l'autorité de la hiérarchie est tempérée par la liberté du vote. On remarque une conciliation analogue entre le principe de l'unité, si nécessaire au pouvoir, et l'élément de la multiplicité, nécessaire aussi pour une autre raison. Car le chapitre général, qui s'assemble tous les trois ans, fait le contre-poids du maître général; comme le chapitre provincial, qui s'assemble tous les deux ans, fait le contre-poids du prieur provincial. Et enfin, le commandement, tout modéré qu'il soit par l'élection et par les assemblées, n'est confié aux mêmes mains que pour un temps fort limité, sauf le maître général, qui autrefois était à vie, et qui aujourd'hui est élu pour six ans. Voilà les constitutions qu'un chrétien du XIIIe siècle donnait à

d'autres chrétiens, et assurément toutes les chartes modernes, comparées à celle-là, paraîtraient étrangement despotiques. Des milliers d'hommes, dispersés par toute la terre, ont vécu six cents ans sous ce régime, unis et pacifiques, les plus laborieux, les plus obéissants, les plus libres des hommes.

Restait à savoir comment les frères pourvoiraient à leur subsistance, et ici encore le génie de Dominique parut tout entier. S'il consultait les ordres religieux existants, il les voyait possesseurs de riches domaines, dégagés par là des soucis qui reportent sans cesse vers la terre l'âme prévoyante du père de famille. Et il est certain que pour des corps monastiques qui ne sont pas destinés à l'action, il est difficile de concevoir un autre mode d'existence que la propriété. Mais Dominique créait des apôtres et non des contemplatifs. Il entendait au dedans de lui ces paroles du Seigneur envoyant aux nations ses premiers apôtres : *N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures; ne portez pas une besace par le chemin, ni deux tuniques, ni des chaussures, ni une baguette; car l'ouvrier est digne de sa nourriture;* et cette autre parole : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice; et le reste vous sera donné par surcroît;* et celle-ci : *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête;* et celle-ci de l'apôtre saint Paul : *Vous savez que ces mains m'ont suffi.* Pour le chrétien, et même pour l'homme que l'orgueil n'aveugle pas, le premier des titres est de gagner sa vie, c'est-à-dire de donner

pour recevoir. Quiconque reçoit sans donner est en dehors de la loi d'amour et de sacrifice par laquelle les êtres s'engendrent, se conservent et se perpétuent; et, au contraire, celui qui donne beaucoup et qui reçoit peu, tel que le soldat, fait manifestement honneur à l'humanité, parce qu'il est plus près de ressembler à Dieu, qui donne tout et ne reçoit rien. Gagner sa vie, la gagner au jour le jour, donner en échange de son pain quotidien la parole et l'exemple évangéliques constamment reproduits, c'était la pensée qui séduisait Dominique. Il remarquait encore un autre avantage à se priver du droit commun de posséder. Lorsqu'un ordre religieux n'a pas de revenus assurés, il est dans une dépendance étroite de l'opinion publique, il ne vit qu'autant qu'il est utile; il est à la solde du peuple, qui ne paie jamais volontairement que ceux dont il est bien servi. Un couvent perd-il l'estime, il est à l'instant frappé de mort sans bruit et sans révolutions. Dominique se déclara donc *mendiant,* lui et les siens, dans le premier chapitre général, tenu à Bologne en 1220; il crut à la vertu de ses successeurs comme à l'équité du peuple chrétien, et légua sans crainte aux générations futures cette perpétuelle substitution d'un dévouement réciproque; on y fut fidèle de part et d'autre durant deux cent cinquante ans : de quelque côté qu'ait été la faute, le pape Sixte IV, sur la fin du xve siècle, permit à l'ordre d'acquérir et de posséder.

Cependant Dominique n'était pas encore retourné à Rome pour y porter ses constitutions, et réclamer

l'approbation que le souverain pontife lui avait promise, lorsque celui-ci, qui était encore Innocent III, eut occasion de lui écrire. Ayant fait venir un secrétaire, il lui dit : « Asseyez-vous et écrivez sur telles « choses au frère Dominique et à ses compagnons. » Et, s'arrêtant un peu, il dit : « N'écrivez pas en cette « manière, mais comme ceci : Au frère Dominique « et à ceux qui prêchent avec lui dans le pays de « Toulouse. » Et, réfléchissant de nouveau, il dit : « Écrivez de la sorte : A maître Dominique et aux « *Frères Prêcheurs.* » Ce fut en cette façon que l'Esprit-Saint dicta le nom que devait porter le nouvel ordre, et qu'on commença de lui donner à Rome et ailleurs.

Enfin, l'an du Seigneur 1216, le 22 décembre, le lendemain de la fête de l'apôtre saint Thomas, l'ordre des Frères Prêcheurs fut approuvé à Rome, au palais de Sainte-Sabine, par le pape Honorius III, dans deux bulles, dont la plus courte est ainsi conçue : « Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à notre cher fils frère Dominique, prieur de « Saint-Romain de Toulouse, et à vos frères qui ont « fait et feront profession de la vie régulière salut « et bénédiction apostolique. Nous, considérant que « les frères de votre ordre seront des champions de « la foi et de vraies lumières du monde, nous confirmons votre ordre avec toutes ses terres et pos- « sessions présentes et à venir (1), et nous prenons

(1) Saint Dominique ne renonça qu'en 1220 au droit de posséder.

« sous notre gouvernement et notre protection l'ordre
« lui-même, ses possessions et ses droits. Donné à
« Rome, près de Sainte-Sabine, le onzième des ca-
« lendes de janvier, première année de notre pon-
« tificat. »

Cinq ans après, en 1221, le 6 du mois d'août, Dominique mourut, laissant son ordre partagé en huit provinces, qui renfermaient soixante maisons. Il mourut à cinquante et un ans.

C'est ainsi qu'eut lieu dans l'Église catholique la division des trois grandes branches de l'enseignement. Les évêques, avec leur clergé, demeurèrent chargés de l'enseignement pastoral et de toutes les fonctions qui s'y rattachent; les ordres religieux devinrent les ministres ordinaires de l'apostolat et de la science divine sous la juridiction de l'épiscopat. Aux Frères Prêcheurs se joignirent les Frères Mineurs de Saint-François, que suivirent plus tard d'autres congrégations, selon les temps et les besoins. L'histoire a raconté leurs travaux. Des hérésies formidables s'élevèrent, des mondes nouveaux se découvrirent: mais, dans les régions de la pensée comme sur les flots de la mer, nul navigateur ne put aller plus loin que le dévouement ou la doctrine des ordres religieux. Tous les rivages ont gardé la trace de leur sang, et tous les échos le son de leur voix. L'Indien, poursuivi comme une bête fauve, a trouvé un asile sous leur froc; le Nègre a encore sur son cou la marque de leurs embrassements; le Japonais et le Chinois, séparés du reste de la terre par la coutume et l'orgueil encore plus que par le chemin, se

sont assis pour entendre ces merveilleux étrangers; le Gange les a vus communiquer aux parias la sagesse divine; les ruines de Babylone leur ont prêté une pierre pour se reposer et songer un moment, en s'essuyant le front, aux jours anciens. Quels sables ou quelles forêts les ont ignorés? Quelle langue est-ce qu'ils n'ont pas parlée? Quelle plaie de l'âme ou du corps n'a senti leur main? Et pendant qu'ils faisaient et refaisaient le tour du monde sous tous les pavillons, leurs frères portaient la parole dans les conciles et sur les places publiques de l'Europe; ils écrivaient de Dieu en mêlant le génie des Pères de l'Église à celui d'Aristote et de Platon, le pinceau à la plume, le ciseau du sculpteur au compas de l'architecte, élevant sous toutes les formes ces fameuses *sommes théologiques*, diverses par leurs matériaux, uniques par la pensée, que notre siècle se reprend à lire et à aimer. De quelque côté que l'on regarde, les ordres religieux ont rempli de leur action les six derniers siècles de l'Église, et sauvé sa puissance en butte à des événements que l'épiscopat tout seul n'aurait pas conjurés.

Mais ce n'est pas seulement l'histoire qui témoigne de cette nécessité des ordres religieux; il suffit de regarder autour de soi pour s'en convaicre. Quelles ressources possède aujourd'hui l'Église de France pour former les prédicateurs et les docteurs dont elle a besoin? Si rare talent qu'un jeune homme ait reçu de Dieu, y a-t-il en France un évêque qui puisse lui donner du temps, le temps qui est le père nourricier de tout progrès? A peine sorti du sémi-

naire, le besoin de sa subsistance le jette dans une paroisse, où il devient ce qu'il peut, tourmenté par de secrets instincts de sa vraie vocation, incertain entre ce qu'il fait et ce qu'il voudrait faire, jusqu'au jour où la maturité survenue lui enseigne la résignation parfaite à la volonté de Dieu, et où il ne songe plus qu'aux bonnes œuvres qui sont en son pouvoir. Si, au contraire, il s'abandonne à son attrait, attrait peu sûr d'ailleurs, s'il sort de la voie commune, à l'instant commence pour lui une carrière hérissée de difficultés. Le besoin l'oblige à se produire beaucoup trop jeune; il n'a point de maîtres pour le former et l'encourager. Un revers l'abat, un succès lui fait des envieux. La mélancolie et la présomption se le renvoient l'une à l'autre comme un enfant qui n'a point de famille, et qui tantôt se met à courir à travers les illuminations des boutiques, tantôt s'arrête triste au coin d'une rue pour entendre si personne ne prononce son nom.

Combien mène une autre vie le jeune homme sincère qui a donné à Dieu dans un ordre religieux son cœur et son talent! Il est pauvre; mais la pauvreté le met à l'abri de la misère. La misère est un châtiment, la pauvreté une bénédiction. Il est soumis à une règle assez dure pour le corps; mais il acquiert en revanche une grande liberté d'esprit. Il a des maîtres qui l'ont précédé dans la carrière et qui ne sont point ses rivaux. Il paraît à temps, lorsque sa pensée est mûrie sans avoir encore perdu la surabondance de la jeunesse. Ses revers sont consolés, ses succès préservés de l'orgueil qui flétrit toute

gloire. Il coule comme un fleuve qui aime ses rives et qui n'est point inquiet de son cours. Que de fois, dans les rudes années qui viennent de s'écouler pour nous, nous avons habité en désir ces forteresses paisibles qui ont calmé tant de passions et protégé tant de vies ! Aujourd'hui que nous avons passé l'âge des tempêtes, c'est moins à nous qu'aux autres que nous voulons préparer un asile. Notre existence est faite, nous avons touché le rivage : ceux que nous laissons en pleine mer sous des vents moins favorables que les nôtres, ceux-là comprendront nos vœux, et peut-être y répondront.

Si l'on nous demande pourquoi nous avons choisi de préférence l'ordre des Frères Prêcheurs, nous répondrons que c'est celui qui va le mieux à notre nature, à notre esprit, à notre but : à notre nature, par son gouvernement; à notre esprit, par ses doctrines; à notre but, par ses moyens d'action, qui sont principalement la prédication et la science divine. Nous n'entendons pas, du reste, faire de ce choix un reproche à aucun autre ordre; nous les estimons tous et avons présente à l'esprit cette lettre du pape Clément IV à un chevalier qui l'avait consulté pour savoir s'il devait prendre l'habit des Frères Prêcheurs ou celui des Frères Mineurs : « Clément, « évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre « cher fils, chevalier, salut et bénédiction aposto- « lique. Vous nous demandez un conseil que vous « pouviez aussi bien puiser en vous-même. Car si « le Seigneur vous a inspiré de quitter le siècle pour « mener une vie meilleure, nous ne voulons ni ne

« pouvons mettre obstacle à l'esprit de Dieu, con-
« sidérant surtout que vous avez un fils bien élevé,
« comme nous le croyons, et qui saura pourvoir à
« votre maison. Que si, persévérant dans votre des-
« sein, vous nous demandez lequel de l'ordre des
« Frères Prêcheurs ou de l'ordre des Frères Mi-
« neurs vous devez choisir, nous laissons cela à
« votre conscience. Car vous pouvez connaître par
« vous-même les observances des deux ordres, qui
« ne sont pas égales en toutes choses, et qui en di-
« vers points se surpassent l'une l'autre. En effet,
« dans l'un de ces ordres, le lit est plus dur, la nu-
« dité plus incommode, et, à ce que pensent quel-
« ques-uns, la pauvreté plus profonde; mais chez
« l'autre la nourriture est plus frugale, les jeûnes
« plus longs, et, à ce que plusieurs se persuadent,
« la discipline plus sainte. Nous n'aimons donc pas
« l'un de préférence à l'autre; mais nous croyons
« que tous les deux, fondés sur une stricte pauvreté,
« tendent au même but, qui est le salut des âmes.
« C'est pourquoi, que vous embrassiez celui-ci ou
« celui-là, vous prendrez la voie étroite, et vous en-
« trerez par la petite porte dans la terre du miel et
« de l'espace. Pesez donc attentivement, examinez
« avec soin quel est celui qui plaît le mieux à votre
« esprit et où vous espérez mieux faire, et attachez-
« vous à lui de manière à ne pas retirer votre amour
« à l'autre. Car le Frère Prêcheur qui n'aime pas
« les Mineurs est exécrable, et le Frère Mineur
« qui hait ou méprise l'ordre des Prêcheurs est
« exécrable et damnable. Donné à Pérouse, le 13

« des calendes de mai, la seconde année de notre « pontificat. »

Ces sentiments du pape Clément IV sont les nôtres. Nous avons choisi l'ordre qui *plaît le mieux à notre esprit, et où nous espérons mieux faire,* sans retirer à aucun l'amour et le respect que nous devons à tous.

On nous demandera peut-être encore pourquoi nous avons préféré rétablir un ordre ancien plutôt que d'en fonder un nouveau. Nous répondrons deux choses : premièrement, la grâce d'être fondateur d'ordre est la plus haute et la plus rare que Dieu accorde à ses saints, et nous ne l'avons pas reçue. En second lieu, si Dieu nous accordait la puissance de créer un ordre religieux, nous sommes sûr qu'après beaucoup de réflexions, nous ne découvririons rien de plus nouveau, de plus adapté à notre temps et à ses besoins, que la règle de Saint-Dominique. Elle n'a d'ancien que son histoire, et nous ne verrions pas la nécessité de nous mettre l'esprit à la torture pour le seul plaisir de dater d'hier. Saint Dominique, saint François d'Assise et saint Ignace, en appliquant l'institut religieux à la propagation de l'Évangile par l'enseignement, ont épuisé toutes les combinaisons fondamentales de cette transformation. On changera les habits et les noms, on ne changera pas la nature réelle de ces trois fameuses sociétés. Si l'histoire des Frères Prêcheurs est sujette à des objections dans l'esprit de nos contemporains, il en est de même de l'histoire générale de l'Église. Il suffit de traverser deux époques pour

être atteint par ces sortes d'objections, et ce qui ne dure pas demandera toujours compte à ce qui dure d'une foule de choses auxquelles la meilleure réponse sera de continuer à durer. Car on ne continue à durer que par des modifications sourdes qui laissent le passé dans le passé, et vont à l'avenir par l'harmonie avec le présent. Il en est de l'Église et des ordres religieux comme de tous les corps vivants, qui conservent une immuable identité, tout en subissant, par le progrès même de la vie, un mouvement qui les renouvelle sans cesse. L'Église d'aujourd'hui est identiquement la même que celle du moyen âge par sa hiérarchie, ses dogmes, son culte, sa morale; cependant quelle différence! Il en est de même des ordres religieux, et en particulier de l'ordre des Frères Prêcheurs : objecter le passé à qui que ce soit, c'est objecter à l'homme son berceau, la vie à la vie.

CHAPITRE III

—

TRAVAUX DES FRÈRES PRÊCHEURS COMME PRÉDICATEURS. — LEURS MISSIONS DANS L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE

L'éloquence étant le plus difficile de tous les arts, et la prédication étant de tous les genres d'éloquence le plus élevé, ce n'est pas un petit phénomène que de voir un seul homme susciter tout à coup une armée de prédicateurs qui, de l'Espagne à la Moscovie, de la Suède à la Perse, ébranlent les populations. Pour s'expliquer ce fait merveilleux, il suffit de réfléchir que l'éloquence est fille de la passion. Créez une passion dans une âme, et l'éloquence en jaillira par flots : l'éloquence est le son que rend une âme passionnée. Aussi, dans les temps d'agitation publique, lorsque les peuples sont remués par de grands intérêts, les orateurs naissent en foule, et quiconque a aimé violemment quelque chose dans sa vie a été immanquablement éloquent, ne fût-ce

qu'une fois. Saint Dominique, pour mettre au monde des légions de prédicateurs, n'avait donc pas eu besoin de fonder des écoles de rhétorique; il lui suffisait d'avoir frappé juste au cœur de son siècle, et d'y avoir trouvé ou fait naître une passion.

Au XIIIe siècle, la foi était profonde; l'Église régnait encore sur la société qu'elle avait conquise. Cependant la raison européenne, lentement travaillée par le temps et par le christianisme, touchait à la crise de l'adolescence. Ce qu'Innocent III avait vu de son lit, dans un songe, c'est-à-dire l'Église chancelante, saint Dominique le révéla à toute la terre; et lorsque toute la terre la croyait reine et maîtresse, il déclara qu'il ne fallait pas moins pour la sauver que la résurrection de l'apostolat primitif. On répondit à saint Dominique comme on avait répondu à Pierre l'Ermite, on se fit Frère Prêcheur comme on s'était fait croisé. Toutes les universités de l'Europe fournirent leur contingent en maîtres et en écoliers. Frère Jourdain de Saxe, deuxième général de l'ordre, donna l'habit à plus de mille hommes, que, pour sa seule part, il avait gagnés à ce nouveau genre de vie. On disait de lui : « N'allez « pas aux sermons de Frère Jourdain, car c'est une « courtisane qui prend les hommes. » En un moment, ou, pour parler sans figure, car ici la vérité est au-dessus de la figure, en cinq années, saint Dominique, qui avant la bulle d'Honorius n'avait que seize collaborateurs, huit Français, sept Espagnols et un Anglais, fonda soixante couvents peu-

plés d'hommes d'élite et d'une jeunesse florissante.

Comment leur parole eût-elle été froide à ces hommes qu'avait émus et réunis la seule idée de l'apostolat antique? Comment ces savants qui abandonnaient leurs chaires pour devenir novices dans un ordre sans fortune et sans gloire, n'auraient-ils pas créé sur leurs lèvres des expressions égales à leur dévouement? Comment la jeunesse des universités, qui s'était jetée, sans y regarder, dans les hasards de cette chevalerie de l'Évangile, eût-elle perdu sous le froc l'ardeur de ses années, l'entraînement de sa conviction? Quand une fois les âmes généreuses, dispersées et enfouies au fond d'un siècle, se sont rencontrées et manifestées, elles portent dans leur effusion la force qui les a ravies à leur repos. En tout temps ces âmes existent; en tout temps l'humanité les recèle dans son sein profond, glorieux contre-poids qu'elle oppose à la dégradation dont le ferment l'agite aussi, et, selon que l'un ou l'autre élément prévaut dans le monde, le destin d'une époque se décide, illustre ou indigne. Or saint Dominique avait fait pencher la balance du côté magnanime : ses disciples n'étaient autre chose que la bonne portion de la nature humaine en ces temps-là qui triomphait tout à coup. Tous, comme leur maître, dans un moment où l'Église était riche, voulaient être pauvres, et pauvres jusqu'à la mendicité. Tous, comme lui, dans un moment où l'Église était souveraine, ne voulaient devoir leur influence qu'à la soumission volontaire des esprits à leurs vertus. Ils ne disaient pas comme

les hérétiques : Il faut dépouiller l'Église ; mais la dépouillant dans leurs personnes, ils la montraient aux peuples avec sa nudité originelle. En un mot, ils aimaient Dieu ; ils l'aimaient vraiment, ils l'aimaient par-dessus toutes choses ; ils aimaient le prochain comme eux-mêmes et plus qu'eux-mêmes : ils avaient reçu à la poitrine la large blessure qui a rendu tous les saints éloquents.

Outre ce mérite d'une âme passionnée, sans lequel nul orateur n'exista jamais, les Frères Prêcheurs eurent une grande habileté à saisir le genre de prédication qui convenait à leur temps.

La vérité est une sans doute, et dans le ciel son langage est un comme elle-même. Mais ici-bas elle parle des langues diverses, selon la disposition des esprits qu'elle veut persuader. Elle ne parle pas à l'enfant comme à l'homme fait, aux barbares comme aux peuples civilisés, à un siècle rationaliste comme à un siècle plein de foi ; et, pour mieux en entendre la raison, il faut remarquer deux points principaux dans les intelligences : l'un par où elles s'éloignent de la vérité, l'autre par où elles y tiennent encore, si faiblement que ce soit. Ces deux points varient d'esprit à esprit. Cependant, à chaque époque caractéristique de la vie des hommes et de la vie des peuples, c'est à peu près par les mêmes endroits que les intelligences s'écartent et s'approchent de la vérité. Un mouvement commun les emporte, et leur fait subir des révolutions semblables. Or, de même que le navigateur doit connaître la position variable de la terre par rapport

au ciel, quiconque a mission de répandre la vérité doit savoir quel est le pôle que l'esprit humain penche vers Dieu, quel est celui qu'il en détourne; quelle est, dans cette situation commune, l'inclinaison particulière de chaque intelligence. Autrement la vérité y tombe à faux, et n'y produit rien.

Après avoir exposé les deux causes principales du succès des Frères Prêcheurs dans leurs travaux apostoliques, je voudrais donner quelque idée de l'immensité de ces travaux. Les faire connaître un à un serait impossible, un mémoire n'est pas une histoire. Je me bornerai donc à en présenter le cadre ou la circonférence, comme un voyageur qui veut juger d'un coup d'œil l'étendue d'un pays tâche d'en embrasser de haut les horizons les plus lointains.

L'apostolat des Frères Prêcheurs a deux horizons. L'un s'arrête aux limites du monde ancien; l'autre s'étend, avec la découverte des Indes et des Amériques, jusqu'aux extrémités du monde nouveau. Le moment où l'un de ces points de vue finit et où l'autre commence, partage leur durée en deux phases égales, chacune de trois siècles pleins.

Pendant la première période, de la naissance du XIII[e] à la naissance du XVI[e] siècle, voici les grandes lignes qui circonscrivent l'action des Frères Prêcheurs. Au Midi, les missions chez les Maures et les Arabes, possesseurs d'une grande partie de l'Espagne, maîtres de l'Afrique, menaçant l'Europe de leurs armes, et la corrompant par l'infiltration de

l'islamisme. En Orient, les missions chez les Grecs, séparés de l'Église par un schisme qu'on ne croyait pas alors irrémédiable, et chez les Tartares, qui, pendant le XIIIe et le XIVe siècle, tenaient l'Europe en alarmes au bruit de leurs expéditions. En Orient encore, les missions de Perse, d'Arménie, des bords de la mer Noire et du Danube. Au Nord, les missions en Irlande, en Écosse, en Danemark, en Suède, en Prusse, en Pologne, dans les Russies, nations à qui la vraie foi avait déjà été portée, mais qui, plus ou moins récemment converties, gardaient dans leur sein une foule d'infidèles et un reste confus de leurs anciennes superstitions. Le Groënland même vit arriver les Frères Prêcheurs sur les premiers vaisseaux que les vents y poussèrent, et au commencement du XVIIe siècle les Hollandais furent étonnés d'y découvrir un couvent dominicain dont la fondation remontait au moyen âge, et dont le capitaine Nicolas Zani avait déjà signalé l'existence en 1380. Le nombre des missionnaires que les Frères Prêcheurs entretinrent dans ces diverses contrées durant trois siècles surpasse tout ce qu'on pourrait croire.

Innocent IV leur écrivait en ces termes le 23 juillet 1253 : « A nos chers fils les Frères Prêcheurs « qui prêchent dans les terres des Sarrasins, des « Grecs, des Bulgares, des Cumans, des Éthiopiens, « des Syriens, des Goths, des Jacobites, des Arméniens, des Indiens, des Tartares, des Hongrois et « autres nations infidèles de l'Orient, salut et bénédiction apostolique, etc. »

On fut obligé de créer dans l'ordre une congrégation particulière de *religieux voyageurs pour Jésus-Christ chez les infidèles*, et le pape Jean XXII, en 1325, ayant donné à tous les frères la permission générale d'en faire partie, il s'en présenta une si grande multitude que le souverain pontife ne put en contenir son étonnement, et que, de peur de dépeupler les couvents d'Europe, il restreignit la faculté qu'il avait d'abord accordée sans limites. C'était le même spectacle qu'on avait vu dès le chapitre général tenu à Paris en 1222, lorsque le bienheureux Jourdain de Saxe ayant demandé à ses frères qui d'entre eux voulait partir pour les missions étrangères, tous, hormis quelques vieillards cassés par l'âge, tombèrent à genoux et s'écrièrent avec larmes : « Père, envoyez-moi ! »

Il suffit de parcourir les chroniques de l'ordre pour y rencontrer à chaque pas des faits semblables, qui témoignent d'une activité et d'un dévouement prodigieux. Et ces apôtres envoyés à toutes les nations alors connues n'étaient pas seulement des hommes d'une foi ardente, mais des hommes instruits, qui connaissaient les langues, les usages et la religion des peuples qu'ils se proposaient d'évangéliser. Saint Raymond de Pennafort, l'un des premiers maîtres généraux de l'ordre, de concert avec les rois d'Aragon et de Castille, avait fondé à Murcie et Tunis deux colléges pour l'étude des langues orientales. Saint Thomas d'Aquin, sur l'invitation du même maître général, avait écrit sa célèbre *Somme contre les nations*. Frère Accold de Florence publiait

sur les erreurs des Arabes un traité dans leur langue; frère Raymond Martin, une *Somme* spéciale contre le Koran.

Le passage du cloître aux voyages, des voyages au cloître, donnait aux Frères Prêcheurs un caractère particulier et merveilleux. Savants, solitaires, aventuriers, ils portaient dans toute leur personne le sceau de l'homme qui a tout vu du côté de Dieu et du côté de la terre. Ce Frère que vous rencontriez cheminant à pied sur quelque route triviale de votre pays, il avait campé chez les Tartares, le long des fleuves de la haute Asie; il avait habité un couvent de l'Arménie, au pied du mont Ararat; il avait prêché dans la capitale du royaume de Fez ou de Maroc; il allait maintenant en Scandinavie, peut-être de là dans la Russie-Rouge : il avait bien des rosaires à dire avant d'être arrivé. Si, comme l'eunuque des Actes des apôtres, vous lui donniez occasion de vous parler de Dieu, vous sentiez s'ouvrir un autre abîme, le trésor des *choses anciennes et nouvelles* dont parle l'Écriture, le cœur formé dans la solitude; et, à une certaine éloquence inimitable tombant de cette âme dans la vôtre, vous compreniez que le plus grand bonheur de l'homme terrestre est de rencontrer une fois dans sa vie un véritable homme de Dieu. Rarement ces *Frères pérégrinants*, comme on les appelait, revenaient mourir au couvent natal qui avait reçu leurs premières larmes d'amour. Beaucoup, épuisés de fatigues, s'endormaient loin de leurs frères; beaucoup finissaient par le martyre. Car ce n'étaient pas

de faciles disciples que les Arabes, les Tartares et les hommes du Nord, et tout Frère en partant avait fait le sacrifice de sa vie. Même en pleine chrétienté la mort sanglante fut souvent leur partage: tant les hérésies et les passions, qu'ils combattaient aussi de toutes leurs forces, avaient alors d'énergie !

Si l'on nous demande les noms de ces prédicateurs qui ont rempli trois siècles de leur parole, nous ne pourrons pas les dire : ils existent dans le sépulcre des chroniques; mais les prononcer ne serait pas les faire revivre. Voilà le sort de l'orateur. Cet homme qui a ravi des multitudes descend avec elles dans un même silence. En vain la postérité fait effort pour entendre sa voix et celle du peuple qui l'applaudissait; l'une et l'autre vont s'évanouissant dans le temps comme le son s'évanouit dans l'espace. L'orateur et l'auditoire sont deux frères qui naissent et meurent le même jour, et l'on peut appliquer à toute la destinée qui les lie ce que Cicéron disait dans un autre sens très - profond : « Il « n'y a pas de grand orateur sans la multitude qui « l'écoute. »

Toutefois je citerai quelques - uns des noms les mieux préservés de l oubli.

C'était saint Hyacinthe, l'apôtre du Nord au XIII[e] siècle, qui prêcha Jésus - Christ dans la Pologne, la Bohême, la Grande et la Petite Russ ., la Livonie, la Suède, le Danemark, sur les rivages de la mer Noire, dans les îles de l'archipel grec, le long des côtes de l'Asie Mineure, et dont on pouvait

suivre la marche aux couvents qu'il semait sur sa route.

C'était saint Pierre de Vérone, tombé sous le fer des assassins après une longue carrière apostolique, et écrivant sur le sable avec le sang de ses blessures les premières paroles du Symbole des apôtres : *Je crois en Dieu.*

C'était Henri Suzon, cet aimable jeune homme de Souabe au XIVe siècle, dont la prédication avait un tel succès, que sa tête fut mise à prix. Traité de novateur, d'hérétique, de visionnaire, d'homme infâme, il se contenta de répondre à ceux qui l'engageaient à demander justice aux magistrats : « Je « suivrais votre conseil si les mauvais traitements « qu'on fait au prédicateur empêchaient le fruit de « la prédication. »

A la même époque, frère Jean Taulère était applaudi dans Cologne et dans toute l'Allemagne. Mais après avoir brillé dans la chaire pendant plusieurs années il en descendit tout à coup, et se retira dans sa cellule, laissant le peuple étonné de sa disparition. Or un inconnu était venu le trouver au sortir d'un de ses discours, et lui avait demandé la permission de lui dire à lui-même ce qu'il pensait de lui. Taulère la lui ayant accordée, l'inconnu lui dit : « Il y a encore dans votre nature un orgueil secret; vous vous confiez à votre grande science et à votre titre de docteur; vous ne cherchez pas Dieu avec une intention pure, ni seulement sa gloire dans l'étude des lettres; mais vous vous cherchez vous-même dans la faveur passagère des créatures. C'est

pourquoi le vin de la doctrine céleste et de la parole divine, quoique pur et excellent par lui-même, perd de sa force en passant par votre cœur, et il tombe sans saveur et sans grâce dans l'âme qui aime Dieu (1). » Taulère était assez grand pour entendre ce langage, et nul assurément ne le lui aurait tenu s'il n'avait été digne de l'entendre. Il se tut. La vanité de sa vie présente lui apparaissait. Retiré de tout commerce pendant deux ans, il s'abstint de prêcher et d'entendre les confessions, assidu, le jour et la nuit, à tous les offices du couvent, et passant le reste du temps dans sa cellule à pleurer ses péchés et à étudier Jésus-Christ. Au bout de deux ans, Cologne apprit que le docteur Taulère prêcherait de nouveau. Toute la ville se rendit à l'église, curieuse de pénétrer le mystère d'une retraite qui avait été fort diversement interprétée. Mais, arrivé en chaire, Taulère fit de vains efforts pour parler; il ne put tirer de son cœur autre chose que des larmes. Ce n'était plus seulement un orateur, c'était un saint.

Je nommerai encore saint Vincent Ferrier, qui, au xv[e] siècle, évangélisa l'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne, les royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et parvint à un si haut degré d'estime, qu'il fut choisi parmi les arbitres qui décidèrent de la succession au trône d'Aragon, et que le concile de Constance lui envoya des députés pour le supplier de venir s'asseoir dans son sein. Et ce

(1) *Histoire de la vie du sublime et illuminé théologien Jean Taulère*, par Surius, p. 6.

Jérôme Savonarole, l'ami constant des Français en Italie, l'idole de Florence, dont il défendit les libertés et voulut réformer les mœurs, vainement brûlé vif au milieu d'un peuple ingrat, puisque sa vertu et sa gloire s'élevèrent plus haut que les flammes du bûcher. Le pape Paul III déclara qu'*il regarderait comme suspect d'hérésie quiconque oserait en accuser Savonarole;* et saint Philippe de Néri conserva toujours dans sa chambre l'image de ce grand homme.

Sur la fin du xv[e] siècle, un théâtre nouveau s'ouvrit à l'ambition des Frères Prêcheurs par la découverte des deux Indes, et il ne faut pas oublier de dire que la moitié de cette découverte leur est due. Car, après que Christophe Colomb eut essuyé les rebuts des cours de Portugal, d'Angleterre et de Castille, ce fut un dominicain, frère Diégo Déza, précepteur de l'infant don Juan de Castille et confesseur de Ferdinand le Catholique, qui affermit dans son dessein l'illustre Génois, et lui promit le succès. En effet, dans le temps que Ferdinand achevait la conquête du royaume de Grenade, en 1492, Diégo obtint de lui qu'on équiperait trois vaisseaux dont le commandement serait donné à Christophe Colomb, et ce fut du haut de cette flotte que l'heureux navigateur aperçut pour la première fois la terre que son génie lui avait révélée.

A peine le bruit de ces nouveaux mondes eut-il frappé l'oreille de l'Europe, qu'une foule d'hommes apostoliques s'élancèrent sur les traces des conquérants.

Dès 1503, douze Frères Prêcheurs partent pour les Indes Orientales.

En 1510, d'autres arrivent à l'île de Saint-Domingue.

En 1513, frère Thomas Ortitz fonde au Mexique le premier couvent dominicain.

En 1526, douze Frères Prêcheurs se répandent dans toute la Nouvelle-Espagne, et y bâtissent cent maisons et couvents.

En 1529, quatorze Frères Prêcheurs descendent au Pérou, ayant parmi eux le fameux Barthélemy de Las Casas, qui avait pris l'habit de Saint-Dominique.

En 1540, il y avait dans la Nouvelle-Grenade treize couvents et soixante maisons avec église.

En 1541, le Chili possédait quarante maisons et couvents.

En 1542, les Florides sont évangélisées par frère Louis Cancéri.

En 1549, on comptait dans la presqu'île de Malacca et dans les îles voisines dix-huit couvents et soixante mille chrétiens.

En 1550, les dominicains fondent une université à Lima.

En 1556, ils entrent dans le royaume de Siam, et frère Gaspard de la Croix a la gloire de mettre le pied à la Chine, où nul missionnaire ne l'avait précédé.

En 1575, frère Michel Bénavidès pénètre aussi en Chine avec deux compagnons, et y élève la première église catholique sous l'invocation de l'archange

Gabriel. Il fait un travail sur la langue chinoise, et crée un collége pour l'éducation des enfants dans la religion chrétienne.

En 1576, vingt-cinq Frères Prêcheurs se mettent en route pour les îles Philippines, dont l'un d'eux, frère Dominique Salazar, devient le premier evêque.

En 1584, les dominicains évangélisent l'île de Mozambique et la côte orientale de l'Afrique.

En 1602, ils ont une maison au Japon.

En 1616, ils érigent une université à Manille (1).

Toutes ces missions, et beaucoup d'autres dont l'énumération serait fatigante, furent arrosées du sang le plus pur et le plus généreux. Il y avait alors entre les deux monde une lutte à qui répandrait le plus largement le sang dominicain. Les protestants le versaient par flots en Europe; l'Amérique, l'Asie et l'Afrique l'offraient en sacrifice à d'autres erreurs: jamais l'ordre de Saint-Dominique n'avait présenté un si grand spectacle. Qui l'eût vu d'en haut et d'un seul regard, comme Dieu, n'eût pas cru possible qu'un si petit nombre d'hommes pût parler tant de langues, occuper tant de lieux, diriger tant d'affaires et donner tant de sang. Mais ce qui porta leur gloire plus loin que tout le reste fut leur courageuse résistance aux oppresseurs des indigènes de l'Amérique. Cette terre tranquille, qui avait reçu avec tant de naïveté les premiers vaisseaux de l'Europe,

(1) Ces faits et ces dates sont tirés des *Monumenta Dominicana,* par le père Vincent-Marie Fontana.

ne tarda pas à être inondée d'une race d'hommes qui se disaient Espagnols et chrétiens, mais que personne n'aurait pu en croire sur parole. Ils traitèrent l'Amérique et ses habitants comme un tigre qui est tombé sur une proie. Quatre traits de plume sur une carte géographique donnaient au premier venu un morceau de terre américaine avec les Indiens qui en étaient possesseurs. Leur possession devenait le titre de leur servitude, si l'on peut appeler servitude un travail où la vie d'esclave ne semblait plus même une *chose,* tant on la ménageait peu. Les conquérants croyaient avoir découvert d'inépuisables mines d'or et d'hommes. Ils tuaient un Indien sans y penser. Lorsqu'ils s'aperçurent que le nombre en diminuait, ils allèrent à leur chasse avec des meutes de chiens. L'Indien libre encore était une pièce de gibier; esclave, il n'était pas même un animal domestique. Bientôt le sang versé simplement finit par ennuyer ces hommes : ils le versèrent avec des circonstances amusantes. Ils ouvraient le ventre aux femmes enceintes, faisaient des gageures à qui fendrait le plus adroitement un Indien en deux, arrachaient les enfants des mamelles de leur mère et leur brisaient la tête contre un mur, ou bien ils les jetaient à la rivière, en leur disant : « Nage, mon petit, nage. » Enfin quelque chose qui semblait un remords les prit. Ils eurent un jour la pensée que peut-être ils avaient besoin de se justifier, et ils écrivirent la théorie de leurs actions. Selon eux, le Dieu tout-puissant, maître du ciel et de la terre, leur avait donné l'Amé-

rique, vu la supériorité d'eux, Espagnols, sur les Indiens. De plus, Jésus-Christ la leur avait donnée par leur baptême, et comme on pouvait leur objecter qu'il n'y avait qu'à baptiser les Indiens, ils soutenaient que les Indiens en étaient incapables, et que pour être chrétien il fallait d'abord être homme!

La question était de savoir si nul ne se présenterait au nom de la justice dans ces contrées malheureuses, si nul n'y vengerait l'humanité, l'Europe et la religion. La gloire en était réservée à l'ordre de Saint-Dominique. Tous ses missionnaires sans exception se portèrent défenseurs des Indiens avec une héroïque intrépidité. Ils attaquèrent leurs oppresseurs du haut de la chaire, dans des écrits, au conseil de Castille, devant le Saint-Siége, par tous les moyens dont on pouvait alors disposer pour créer l'opinion et en accabler la tyrannie. En 1537, frère Julien, évêque de Tlascala, et frère Dominique Bétanzos, prieur de la province, établirent dans un ouvrage le droit des Indiens à la liberté, à la propriété et au christianisme, et ils l'envoyèrent au pape Paul III par des députés, le suppliant de rendre un décret conforme à la doctrine qu'ils y exposaient. Paul III ne fit pas attendre sa décision. Il déclara solennellement que les Indiens étaient des hommes capables de la foi chrétienne, dignes des sacrements de l'Église, et qu'on ne pouvait sans injustice les priver de leurs biens et de leur liberté. Beaucoup de Frères Prêcheurs se firent alors un nom vénéré; mais l'un de ces noms a surpassé tous les autres, et

renfermé dans sa mémoire immortelle la gloire de tous.

Barthélemy de Las Casas, gentilhomme originaire de Séville, était passé en Amérique en 1502, à l'âge de vingt-huit ans. Il y eut à peine mis le pied, que ses entrailles s'émurent de compassion et d'horreur au spectacle dont il était témoin. Au lieu de songer à sa fortune, il résolut de consacrer sa vie à la défense de l'Amérique, et il s'y prépara en se faisant initier par la communication du sacerdoce aux secrets les plus intimes de la rédemption du monde. Jusqu'à soixante-dix-sept ans, tant qu'un peu de force coula dans ses veines, il ne cessa d'agir pour cette sainte cause. On le vit traverser huit fois l'Océan pour aller de l'Amérique à la cour d'Espagne et de la cour d'Espagne à l'Amérique, portant des plaintes et rapportant de vains décrets. On l'entendit s'écrier en présence d'un conseil qui méditait l'établissement de la monarchie universelle : « Toutes les nations sont également libres, et il « n'est permis à aucune d'entreprendre sur la li- « berté des autres. » Il osa présenter à Charles-Quint, sous le titre de la *Destruction des Indes par les Espagnols*, un mémoire où les crimes de ses compatriotes étaient retracés avec un style d'une vérité sanglante, sacrifiant ainsi à la justice sa sûreté personnelle et l'honneur de sa nation. Charles-Quint fut assez grand pour le nommer *protecteur général des Indes*. Mais cette qualification magnifique, malgré les pouvoirs étendus qui y étaient joints, ne servit qu'à montrer à Las Casas le peu de

bien qui est au pouvoir des rois lorsque l'ambition est leur pensée principale, et l'équité un simple accident de leur conscience. Un moment, au milieu de sa carrière, Las Casas tourna tristement ses regards sur lui-même et sur son temps : il ne put continuer à porter tout seul le poids de son cœur, et revêtit à quarante-huit ans l'habit de Saint-Dominique, comme celui qui couvrait alors tout ce qui restait de plus généreux sur la terre. Il sembla y puiser de nouvelles forces avec de nouvelles vertus, et sa soixante-dixième année le trouva sollicitant la cour d'Espagne pour les Indiens. Ce n'était pas la fin. Ce vieillard blanchi dans l'apostolat, qui avait refusé plus jeune l'évêché de Cusco, crut que l'épiscopat siérait à son âge, comme un bâton sied au voyageur qui n'en peut plus du chemin et des années; il accepta l'évêché de Chiapa, et l'Océan le ramena encore une fois au secours de l'Amérique. Cette fois fut la dernière. Soit tendresse d'un homme de soixante-dix-sept ans à qui le pays de son enfance revient en mémoire, soit pour ne pas entendre de son lit de mort les derniers gémissements des populations indiennes moissonnées par un demi-siècle de barbarie, il voulut mourir en Espagne. Mais pendant que sa patrie le regardait avec vénération comme une flamme d'en haut qui va s'éteindre, comme une relique que la mort n'a pas encore tout à fait consacrée, lui, ranimant sa vie dans la charité, y glana quinze ans d'une arrière-vieillesse admirable. Sa voix presque séculaire se fit encore entendre au conseil de Castille en faveur des In-

diens, et sa main qu'on eût crue glacée écrivit ce fameux traité de la *Tyrannie des Espagnols dans les Indes*. Enfin, rassasié de jours, comblé de mérites et de gloire, victorieux de tous ses détracteurs, Las Casas mourut à quatre-vingt-douze ans au couvent des Frères Prêcheurs de Valladolid, laissant à la postérité un nom religieux et populaire.

L'Amérique espagnole s'est montrée sensible à tous ces pieux souvenirs. Elle n'a pas oublié ceux qui furent ses apôtres, ses amis, ses pères, ses tuteurs, les martyrs de ses droits. Vingt révolutions l'ont bouleversée, du détroit de Magellan au golfe de la Californie; ses anciens souverains, qui s'intitulaient fastueusement les rois des Espagnes et des Indes, ont été chassés de tous leurs domaines transatlantiques : mais l'humble frère de Saint-Dominique et de Saint-François prie tranquillement sur cette terre reconnaissante, ne craignant rien du passé et rien de l'avenir. L'Église catholique, qui avait été fidèle à ces régions infortunées au temps de leur oppression, leur a été fidèle encore au temps de leur liberté, et, malgré les réclamations de la cour d'Espagne, elle a continué de pourvoir à la succession de leur épiscopat. Ç'a été l'une des actions illustres du souverain pontife Grégoire XVI, actuellement régnant, de ce vieillard auguste qui, en si peu d'années, s'est fait dans le cœur des chrétiens une gloire antique, une mémoire qui a déjà le poids des siècles. De son côté, l'Amérique a donné à l'Église et aux ordres religieux des marques nou-

velles de son inviolable attachement : elle a proclamé dans ses chartes les droits éternels de la religion, et récemment, lorsque l'Espagne eut brisé la porte des vieux cloîtres contemporains de sa nationalité, le gouvernement du Mexique envoya des ordres à ses consuls pour offrir un asile aux religieux dispersés. On devait leur donner trois cents écus pour les frais de route, un passage à bord des bâtiments de l'État, et une pension viagère sur le trésor public, avec la condition, tout à fait noble et chrétienne, de travailler dans les missions. En effet, beaucoup ont profité de ces offres généreuses, et, réunis de divers ports de l'Italie dans le port de Gênes, s'y sont embarqués pour chercher au Mexique les traces de leurs glorieux ancêtres. Ainsi, pendant que la plupart des monarchies de l'Europe persécutent les ordres religieux ou leur disputent avec avarice l'eau et le feu, les républiques du nouveau monde les transportent chez elles au prix de l'or. *Vanité des vanités, et tout est vanité, hormis d'aimer Dieu et de le servir.*

CHAPITRE IV

—

TRAVAUX DES FRÈRES PRÊCHEURS COMME DOCTEURS. — SAINT THOMAS D'AQUIN

A l'extrémité occidentale de Bologne, du côté où expirent au pied de la ville les dernières pentes des Apennins, le voyageur rencontre une église sur une place solitaire. J'entrai dans l'église avec l'anxiété d'un homme qui cherche tendrement quelque chose. Accoutumé que j'étais aux tombeaux gigantesques de l'art moderne, je fus ému par le doux monument qui s'offrait à ma vue. Là, sous cet albâtre si pur, repose le corps de saint Dominique, auprès de cette fameuse université de Bologne, qui n'avait d'égale que l'université de Paris, toutes deux grandement aimées du saint, toutes deux choisies par lui pour être le principal séjour des siens. L'université de Paris reconnaissante lui donna une partie du couvent de Saint-Jacques, et Bologne son tom-

beau. Il convenait, en effet, qu'une ville savante fût le dernier et suprême séjour, sur la terre, de l'homme étonnant qui avait réuni dans une même pensée l'apostolat et la science divine, et confié à un seul ordre cette double mission. L'événement justifia la hardiesse de l'entreprise, et prouva sans réplique qu'elle avait été inspirée de Dieu. On a déjà vu avec quelle fidélité les Frères Prêcheurs accomplirent dans l'apostolat les espérances de leur saint patriarche : on va voir du côté de la science un succès bien autrement miraculeux; car, après tout, le dévouement suffit pour mettre au monde un missionnaire; mais la science exige, outre le dévouement, une intelligence toujours très-rare.

La science est la vue des rapports qui constituent et enchaînent tous les êtres, de Dieu jusqu'à l'atome, de l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Chaque degré, sur cette vaste échelle, éclaire le degré qui le précède et le degré qui le suit, parce que tout rapport pénétré, de quelque manière que cette pénétration ait lieu, de bas en haut et de haut en bas, est une révélation de ce qui est. En d'autres termes, l'effet indique la cause, parce qu'il en est l'image; la cause explique l'effet, parce qu'elle en est le principe. Néanmoins cette réciprocité n'est pas égale : la lumière véritable descend d'en haut, le bas n'en donne qu'un simple reflet. « Maintenant, dit saint Paul, nous voyons en « reflet et en énigme, un jour nous verrons face à « face. » La science, dans notre état présent, est

donc nécessairement imparfaite, parce que nous ne voyons pas *face à face* le point de départ et le point de retour, qui est Dieu. Mais, tout voilé qu'il demeure à notre vue, cependant il nous est déjà possible de le connaître autrement que par le reflet qui en est le contenu dans les êtres inférieurs. Avant de se montrer, Dieu s'est affirmé; avant de paraître, il a dit son nom. L'acceptation volontaire de cette parole souveraine s'appelle la foi. La foi fait le chrétien. Quand le chrétien est en possession de ce nouvel élément de connaissance, de ce point de vue d'en haut, il peut redescendre jusqu'aux extrémités de l'univers, interpréter par les rapports qui constituent l'essence divine ceux qui constituent les choses de l'homme et de la nature, puis, à l'aide d'un mouvement contraire, vérifier par les lois de l'être fini les lois de l'être infini. Cette comparaison des deux mondes; l'illumination du second, qui est effet, par le premier, qui est cause, et la vérification du premier, qui est cause, par le second, qui est effet; ce flux et reflux de lumières, cette marée qui va de l'Océan au rivage, et du rivage à l'Océan, la foi dans la science, et la science dans la foi, c'est le chrétien devenu théologien.

Il suit de là que le docteur catholique est un homme presque impossible; car il doit connaître, d'une part, tout le dépôt de la foi, les Écritures, la tradition écrite et non écrite, les conciles, les actes de la papauté, et, d'une autre part, ce que saint Paul appelle *les éléments du monde,* c'est-à-dire

tout et tout. Qu'on ouvre le premier venu des Pères de l'Église, la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, l'*Explication de l'Œuvre des six jours*, par saint Basile, les *Tapisseries* de Clément d'Alexandrie, la *Cité de Dieu* de saint Augustin; on les verra tous d'un moment à l'autre passer du ciel à la terre, puis de la découverte à la révélation, mêlant et broyant Dieu avec l'univers, pour en tirer la science de l'un et de l'autre. Toutefois nul d'entre eux n'était parvenu à élever l'édifice total de la théologie. Après douze cents ans de travaux, leurs écrits épars dans le passé ressemblaient aux ruines d'un temple qui n'a pas été bâti, mais à des ruines sublimes, attendant avec la patience de l'immortalité la main de l'architecte. L'architecte devait sortir des cendres de saint Dominique, et ce que nul n'aurait jamais prévu, l'homme de la Providence, dans cette œuvre incomparable, fut un grand seigneur.

Il y avait à Cologne, l'an 1245, un licencié dominicain d'un génie si remarquable, que son siècle lui a donné le nom de Grand. Quoique particulièrement exercé dans les mathématiques, la physique et la médecine, il enseignait alors la théologie, d'où s'étant élevé dans la suite aux plus hautes dignités, il les abdiqua volontairement pour retourner à son école. Sa fin fut extraordinaire. Un jour qu'il faisait une leçon publique, il s'arrêta tout à coup comme un homme qui cherche péniblement sa pensée, et après quelque temps d'un silence qui étonnait et troublait tout le monde, il parla ainsi : « Quand j'é-

tais jeune, j'avais une si grande difficulté d'apprendre, que je désespérais de jamais rien savoir, et c'est pourquoi je résolus de quitter l'ordre de Saint-Dominique, afin de m'épargner la honte d'être sans cesse comparé à des hommes plus instruits que moi. Comme je m'entretenais jour et nuit de ce projet, je crus voir en songe la Mère de Dieu qui me demandait dans quelle science je voulais devenir habile, si c'était dans la théologie ou dans la connaissance de la nature. Je répondis que c'était dans la connaissance de la nature. Elle me dit alors : « Tu seras ce que tu désires, et le plus grand des philosophes; mais, parce que tu n'as pas préféré la science de mon Fils, un jour viendra où, perdant même la science de la nature, tu te retrouveras comme tu es aujourd'hui. » Or, mes enfants, ce jour qui m'a été prédit est arrivé. Désormais je ne vous enseignerai plus. Mais je confesse une dernière fois devant vous que je crois tous les articles du Symbole, et je supplie qu'on m'apporte les sacrements de l'Église quand mon heure sera venue. Si j'ai dit ou écrit quelque chose de contraire à la foi, je le rétracte, et soumets toute ma doctrine à ma sainte mère, l'Église romaine. » Ayant achevé ce discours, il descendit de sa chaire, et ses disciples pleurant et l'embrassant le reconduisirent jusqu'à sa maison, où il vécut encore trois années dans une extrême simplicité, lui qui avait été appelé *le miracle de la nature, la stupeur de son siècle*, et auquel la postérité conserve le nom d'Albert le Grand.

Mais ce n'était point Albert le Grand qui avait été choisi pour élever l'édifice de la théologie catholique. *Il avait préféré la science de la nature à la science du Fils de Dieu.*

Vers la fin de 1244 ou au commencement de 1245, Jean le Teutonique, quatrième maître général de l'ordre des Frères Prêcheurs, vint à Cologne, accompagné d'un jeune Napolitain qu'il présenta à frère Albert pour être son disciple. L'Europe était, en ces temps-là, un pays de liberté; chacun allait s'instruire où il voulait, et toutes les nations se donnaient la main dans les universités. Le jeune homme que Jean le Teutonique venait d'attacher à l'école d'Albert le Grand était, par son père, petit-neveu de l'empereur Frédéric Ier, cousin de l'empereur Henri VI, arrière-cousin de l'empereur Frédéric II, alors régnant; et, par sa mère, il descendait des princes normands qui avaient chassé les Arabes et les Grecs de l'Italie, et conquis les Deux-Siciles. Il n'avait que dix-sept ans. On racontait de lui que ses parents l'avaient enlevé et enfermé dans un château pour le détourner de sa vocation, mais qu'ils n'avaient pu réussir; qu'une femme ayant été introduite dans sa chambre, il l'avait poursuivie avec un tison enflammé à la main; qu'il avait gagné ses deux sœurs à la vie religieuse dans des conversations où elles voulaient l'en détourner lui-même; que le pape Innocent IV, sollicité de rompre les liens qui l'enchaînaient déjà à l'ordre de Saint-Dominique, l'avait entendu avec admiration, et lui avait offert l'abbaye du Mont-

Cassin. Arrivé avec de tels bruits, le jeune comte d'Aquin, qui n'était plus que frère Thomas, fut beaucoup regardé de ses condisciples. Mais rien ne répondit en lui à leur attente : ils virent un jeune homme simple, qui ne parlait presque pas, et dont les yeux mêmes semblaient obscurs. On finit par croire qu'il n'avait d'élevé que la naissance, et ses camarades l'appelaient en riant *le grand bœuf muet de la Sicile*. Son maître Albert, ne sachant lui-même qu'en penser, prit l'occasion d'une grande assemblée pour l'interroger sur une suite de questions très-épineuses. Le disciple y répondit avec une sagacité si surprenante, qu'Albert fut saisi de cette joie rare et divine qu'éprouvent les hommes supérieurs lorsqu'ils rencontrent un autre homme qui doit les égaler ou les surpasser; il se tourna tout ému vers la jeunesse qui était là, et leur dit : « Nous « appelons frère Thomas un bœuf muet, mais un « jour les mugissements de sa doctrine s'entendront « par tout le monde. »

La prophétie ne tarda pas à s'accomplir; Thomas d'Aquin devint en peu de temps le docteur le plus célèbre de l'Église catholique, et sa naissance même, si royale qu'elle était, a disparu dans la magnificence de sa renommée personnelle.

A l'âge de quarante et un ans, et n'en ayant plus que neuf à vivre, saint Thomas songea au monument qui était le but encore inconnu de sa destinée. Il se proposa de rassembler dans un corps unique les matériaux épars de la théologie, et ce qui pouvait n'être qu'une compilation, il en fit un chef-

d'œuvre dont tout le monde parle, même ceux qui ne le lisent pas, comme tout le monde parle des pyramides d'Égypte, que presque personne ne voit. Cette popularité, plus forte que l'ignorance, est le dernier terme de la gloire ici-bas : Dieu seul en obtient une plus haute, parce que seul il est à la portée de tous ceux qui l'adorent.

La théologie, comme nous l'avons dit, est la science des affirmations divines. Lorsque l'homme accepte simplement ces affirmations, il est à l'état de foi; lorsqu'il établit le rapport de ces affirmations entre elles et avec tous les faits extérieurs de l'univers, sa foi est à l'état théologique ou scientifique. Par conséquent la théologie résulte du mélange d'un élément humain avec un élément divin, et, s'il est vrai que ce mélange éclaire la foi, il est néanmoins sujet à un grand danger. Car, pour peu qu'on se donne carrière dans les choses de l'ordre visible, on a bien vite atteint la limite extrême de la certitude qui leur appartient; et si l'on pousse plus loin, l'esprit ne rapporte de ces régions mal explorées que des opinions capables, quelquefois, d'altérer la pureté et la solidité de la foi. Une des premières qualités du docteur catholique est donc l'esprit de discernement dans l'emploi de l'élément humain. Or saint Thomas possédait ce tact à un illustre degré.

Toute la science humaine de son temps était renfermée dans les écrits d'Aristote : logique, métaphysique, morale, politique, physique, histoire naturelle, Aristote enseignait tout, et était regardé

comme ayant dit sur tout le dernier mot de la nature. Cependant il suffisait de parcourir quelques-uns de ses ouvrages pour s'apercevoir combien peu ce philosophe avait eu le génie chrétien, et déjà l'étude assidue qu'on faisait de lui avait porté des fruits déplorables. Il n'était pas extraordinaire d'entendre des maîtres ès arts, par exemple, soutenir qu'une proposition était vraie selon l'Évangile, et fausse selon le *Philosophe.* En 1277, Étienne II, évêque de Paris, fut obligé de porter une censure contre deux cent vingt-deux articles dont l'erreur avait été puisée dans les livres d'Aristote. Voilà les éléments scientifiques dont disposait saint Thomas. Il fallait avec cela créer une psychologie, une ontologie, une morale et une politique dignes de s'unir aux dogmes de la foi. Saint Thomas le fit. Laissant de côté les chimères et les aberrations du Stagyrite, il tira de ses écrits ce qui pouvait s'y glaner de vrai, éleva et transforma ces matériaux, et, sans abattre ni adorer l'idole de son siècle, il ourdit une philosophie qui avait encore dans les veines du sang d'Aristote, mais purifié par le sien et par celui de tous ses grands prédécesseurs dans la doctrine.

A l'esprit de discernement dans l'emploi de l'élément humain ou fini, saint Thomas joignit une vue pénétrante de l'élément divin. Il eut, en considérant les mystères de Dieu, ce regard ferme représenté par l'aigle de saint Jean, ce trait de l'œil difficile à définir, mais que l'on reconnaît si bien, lorsque après avoir médité soi-même sur une vérité du

christianisme, on interroge un homme qui a été plus loin que soi dans l'abîme, ou mieux écouté le son de l'infini. Il en est d'un grand théologien comme d'un grand artiste : l'un et l'autre voient ce que l'œil vulgaire ne voit pas; ils entendent ce que l'oreille de la foule ne soupçonne pas; et quand, avec les faibles organes dont l'homme dispose, ils viennent à rendre un reflet ou un écho de ce qu'ils ont vu et entendu, le pâtre même s'éveille et se croit du génie. Cette puissance de découverte dans l'infini étonnera ceux qui tiennent un mystère pour une affirmation dont les termes mêmes ne sont pas distincts; mais ceux qui savent que l'incompréhensible n'est autre chose qu'une lumière sans bornes, qui fait qu'au jour même où nous verrons Dieu face à face nous ne le comprendrons pas encore, ceux-là se persuaderont aisément que plus l'horizon est immense, plus la vivacité du regard a de quoi s'exercer. Et la théologie a ce rare avantage, que les affirmations divines, qui lui ouvrent l'infini de part en part, lui sont une boussole en même temps qu'une mer. La parole de Dieu forme dans l'infini des lignes saisissables qui encadrent la pensée sans la restreindre, et qui fuient devant elle en l'emportant. Jamais l'homme arrêté dans les liens et les ténèbres du fini n'aura l'idée de la félicité du théologien nageant dans l'espace sans bornes de la vérité, et trouvant dans la cause même qui le contient l'étendue qui le ravit. Cette union, au même endroit, de la sécurité la plus parfaite avec le vol le plus hardi, cause à l'âme une aise indicible qui fait mépriser tout le reste à qui l'a une

fois sentie. Or nul ne la fait sentir plus souvent que la lecture de saint Thomas. Quand on a étudié une question même dans de grands hommes, et qu'on recourt ensuite à cet homme-là, on sent qu'on a franchi plusieurs orbes d'un seul coup, et que la pensée ne pèse plus.

Il faudrait parler encore de la force d'enchaînement qui lie l'un à l'autre dans saint Thomas l'élément naturel et l'élément divin, en subordonnant toujours le premier au second. Il faudrait dire cette unité puissante qui, dans le cours d'un ouvrage énorme, ne se dément jamais, ramasse à droite et à gauche toutes les eaux du ciel et de la terre, et les pousse en avant par un mouvement qui vient de la source et que le leur accroît sans le changer. Il faudrait enfin donner une idée de ce style qui fait voir la vérité dans les plus grandes profondeurs, comme on voit les poissons au fond des lacs limpides, ou les étoiles au travers d'un ciel pur, style aussi calme qu'il est transparent, où l'imagination ne paraît pas plus que la passion, et qui cependant entraîne l'intelligence. Mais le temps nous presse, et saint Thomas d'ailleurs n'a plus besoin de louanges. Les souverains pontifes, les conciles, les ordres religieux, les universités, mille écrivains l'ont porté trop haut pour que la louange puisse l'atteindre désormais. Quand les ambassadeurs du royaume de Naples vinrent demander sa canonisation à Jean XXII, le pape, qui les reçut en plein consistoire, leur dit : « Saint Thomas a plus éclairé l'Église que tous les docteurs ensemble, et l'on profitera

plus en une année avec ses livres que pendant toute une vie avec les livres des autres. » Et comme quelqu'un, dans le cours du procès de canonisation, remarquait qu'il n'avait point opéré de miracles, le souverain pontife répondit : « Il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles. » Dans le concile de Trente, une table était placée au milieu de la salle où siégeaient les Pères du concile, et sur cette table etaient l'Écriture sainte, les décrets des papes, et la Somme de saint Thomas. Après cela, Dieu seul pourra louer ce grand homme dans le concile éternel de ses saints.

Saint Thomas mourut à Fosse-Neuve, monastère de l'ordre de Cîteaux, presque à moitié chemin de Naples et de Rome, entre sa patrie naturelle et sa patrie spirituelle, non loin du château de Roche-Sèche, où il est probable qu'il naquit, et proche du Mont-Cassin, où il avait passé une partie de son enfance. La mort le surprit là pendant qu'il était en route pour obéir aux ordres du pape Grégoire X, qui l'avait appelé au deuxième concile général de Lyon, dans lequel on devait traiter de la réunion de l'Église grecque avec l'Église latine. Les religieux, pressés autour de son lit, le prièrent de leur faire une courte exposition du Cantique des cantiques, et ce fut sur ce chant de l'amour divin qu'il donna sa dernière leçon. A son tour, il demanda aux religieux de le mettre sur la cendre pour recevoir le saint viatique, et quand il vit l'hostie entre les mains du prêtre, il dit avec larmes : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, Fils unique du Père

éternel et d'une Vierge mère, est dans cet auguste sacrement. Je te reçois, prix de la rédemption de mon âme; je te reçois, viatique du pèlerinage de mon âme, pour l'amour duquel j'ai étudié, j'ai veillé et travaillé, prêché et enseigné. Jamais je n'ai rien dit contre toi; mais si j'avais dit quelque chose sans le savoir, je ne suis point opiniâtre dans mon sens : je laisse tout à la correction de la sainte Église romaine, dans l'obéissance de laquelle je m'en vais de cette vie. » Ainsi mourut saint Thomas d'Aquin, à l'âge de cinquante ans, le 7 mars 1274, quelques heures après minuit, au lever de l'aurore.

L'ordre religieux qui, presque à sa naissance, avait produit une si vive lumière de l'Église, ne cessa de nourrir des savants et des écrivains de mérite. Mais la liste en serait plus que fastidieuse : on en compte environ quatre à cinq mille. Il suffira d'ajouter que, moins d'un siècle après la mort de saint Dominique, son institut fut honoré par les contemporains du titre singulier d'*Ordre de la Vérité*. Ainsi fut accomplie dans toute son étendue la double pensée qui avait présidé à sa formation. Des générations d'apôtres et de savants, sorties de ce germe, ont répandu la vérité jusqu'en des mondes que saint Dominique ignorait, et, après six cents ans révolus, les rejetons en fleurissent encore de Manille à Rome, de Saint-Pétersbourg à Lima. Quand le jeune Gusman passait les Pyrénées avec l'évêque dom Diégo, rien de tout cela n'existait, n'était attendu, ni cru possible : mais la pensée qui découvre un be-

soin, la vertu qui s'y dévoue, et le besoin qui vient en aide à la pensée et à la vertu, ces trois choses peuvent tout. Heureux le siècle où elles se rencontrent !

CHAPITRE V

—

DES ARTISTES, ÉVÊQUES, CARDINAUX, PAPES, SAINTS ET SAINTES DONNÉS A L'ÉGLISE PAR L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Bien que l'apostolat et la science divine fussent le but principal de l'ordre des Frères Prêcheurs, néanmoins saint Dominique n'avait exclu de son œuvre aucun travail utile au salut des âmes. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer le nom de ses disciples dans les arts, dans le ministère pastoral, dans le gouvernement général de l'Église, et dans une foule de situations particulières qui ne se lient entre elles que par le dévouement.

Si l'on s'étonnait, par exemple, de voir des artistes, même de grands artistes, parmi les Frères Prêcheurs, on n'aurait pas de l'art l'idée religieuse qui lui convient. L'art n'étant, comme la parole et l'écriture, que l'expression du vrai et du beau, a droit d'être cultivé par tous ceux qui s'occupent d'élever l'âme de leurs

semblables à la contemplation de l'invisible, et Dieu lui-même, en même temps qu'il donnait à Moïse les tables de la loi, lui montrait sur le Sinaï la forme du tabernacle et de l'arche sainte. C'était nous apprendre que l'architecte des mondes est l'artiste par excellence, et que plus l'homme reçoit de son esprit, plus il est capable et digne d'aspirer lui-même aux saintes fonctions de l'art. Les religieux du moyen âge n'ignoraient pas cette vérité. Les cloîtres cachaient des architectes, des sculpteurs, des peintres, des musiciens, de la même manière qu'il s'y formait des écrivains et des orateurs. Le chrétien, en entrant sous le doux ombrage de leurs voûtes, offrait à Dieu avec son âme et son corps le talent qu'il avait reçu de lui, et, quel que fût ce talent, il ne manquait pas de prédécesseurs et de maîtres. Près de l'autel, tous les frères se ressemblaient par la prière; rentrés dans leurs cellules, le prisme était décomposé, et chacun d'eux exprimait à sa manière un rayon de la beauté divine. O temps fortunés! Paradis terrestres détruits par le despotisme et la barbarie! Toute la civilisation moderne ensemble ne peut pas bâtir aujourd'hui une église chrétienne, et de pauvres Frères Prêcheurs du XIIIe siècle tout à fait inconnus, fra Sisto, fra Ristoro et fra Giovanni, élevaient dans Florence cette église de *Santa-Maria-Novella* que Michel-Ange allait voir tous les jours, et dont il disait qu'elle était belle, pure et simple comme une fiancée; d'où lui est venu le nom que lui donne encore le peuple florentin, le doux nom de *la Sposa*. A chaque instant le citoyen

et l'étranger répètent cette louange en passant sur la place de *la Sposa,* mais nul ne parle des artistes : la gloire les respecte jusque dans leurs tombeaux, et craint d'alarmer ces chastes cœurs, où l'humilité surpassait le génie.

Quelquefois pourtant elle a fait violence à leurs frères d'art et de religion. Quel nom est plus célèbre dans la peinture que le nom du dominicain fra Angelico de Fiesole? « Fra Angelico, dit Vasari, « eût pu mener une vie heureuse dans le monde; « mais comme il voulait avant tout le salut de son « âme, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre de « Saint-Dominique, sans abandonner la peinture, « unissant au soin de son bonheur éternel l'acquisi- « tion d'une éternelle renommée parmi les hommes. » Jamais fra Angelico ne peignait qu'à genoux les images de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, et souvent des larmes attestaient le long de ses joues la sensibilité de l'artiste et la piété du chrétien. Quand Michel-Ange vit dans l'église de Saint-Dominique, à Fiesole, le tableau de l'Annonciation qu'y avait peint notre Frère Prêcheur, il témoigna son admiration par ces paroles : « Un homme n'a pu faire ces figures-là qu'après les avoir vues dans le ciel. » Appelé à Rome par le pape Eugène IV, fra Angelico peignit dans les appartements du Vatican les grandes fresques qui représentent l'histoire de saint Laurent et de saint Étienne, et le pape, encore plus ravi de son âme que de son pinceau, lui offrit l'archevêché de Florence, sa patrie. C'était une récompense quelquefois accordée dans ces temps-là et dans

les temps antérieurs à de semblables mérites : on ne croyait pas qu'un peintre ou un architecte chrétien fût moins digne de l'épiscopat qu'un prédicateur, les uns et les autres disant les mêmes choses avec la même foi dans des arts différents. Mais fra Angelico refusa obstinément la crosse archiépiscopale et désigna au souverain pontife, comme étant plus digne que lui, le frère Antonin, que Nicolas V éleva depuis sur le siége de Florence, et qui devint saint Antonin.

Les annales de la peinture comptent encore avec orgueil fra Bartolomeo, qui s'était appelé dans le monde Baccio della Porta. Un peu avant l'âge de vingt ans, lorsque déjà son talent se révélait à lui-même et aux autres, il entendit les prédications de Jérôme Savonarole, et prit parti pour la réforme que ce grand orateur s'efforçait d'introduire à Florence. Au moment où son maître fut arrêté, il était dans le cloître de Saint-Marc, parmi les cinq cents citoyens venus pour défendre Savonarole, et il fut tellement accablé de sa mort qu'il alla prendre l'habit de Saint-Dominique au couvent de Prato, résolu d'y ensevelir à jamais sa vie, et de ne plus toucher une toile avec un pinceau. Beaucoup d'hommes illustres de cette époque éprouvèrent le même découragement, et, Savonarole mort, estimèrent que ce n'était plus la peine d'écrire, de parler, ni de peindre, ni de se donner un autre but dans le monde que le sentiment éternel de sa vanité. En effet, le paganisme moderne l'emportait. Luther était aux portes; et Savonarole, après avoir souvent prédit cette prochaine cata-

strophe, avait été sur son bûcher le dernier jet d'une flamme que ses contemporains ne devaient plus revoir. Fra Bartolomeo porta toute sa vie dans sa poitrine l'inconsolable deuil de cette mort, et l'amitié même de Raphaël ne put voiler dans son cœur la présence triste de son premier ami. Cependant, au bout de quatre années, il fut vaincu par les sollicitations de ses frères, et consentit à produire de nouveaux chefs-d'œuvre avec un regret que le succès ne tarissait point.

N'oublions pas non plus fra Benedetto, peintre en miniature au couvent de Saint-Marc, inconnu pour son talent, mais éternellement connu, parce qu'au jour où Savonarole fut arrêté, il s'était armé de pied en cap pour le défendre, et ne retint l'épée dans le fourreau que sur les remontrances de son maître, qui lui dit qu'un religieux ne devait avoir d'autres armes que les armes de l'esprit. Il voulut du moins l'accompagner au supplice et souffrir avec lui, et il fallut que Savonarole l'arrêtât en lui disant : « Frère Benedetto, au nom de l'obéissance, ne venez pas, parce que j'ai aujourd'hui à mourir pour l'amour du Christ. » Je ne me lasserais pas d'errer dans ces souenirs; car nous ne sommes plus que des ombres, et 'est la consolation des morts de retourner parmi les ivants.

L'ordre des Frères Prêcheurs a donné à l'Église n grand nombre d'évêques, dont plusieurs ont joué n rôle considérable. Je n'entrerai dans aucun détail iographique à leur sujet, ni sur ceux qui ont été

revêtus du cardinalat, *la première dignité du monde après la suprême*, écrivait à Louis XIV le cardinal de Bouillon. Je me bornerai à dire qu'en 1825, six cents ans après la mort de saint Dominique, il y avait eu sous son habit soixante-dix cardinaux, quatre cent soixante archevêques, deux mille cent trente-six évêques, quatre présidents de conciles généraux, vingt-cinq légats *a latere*, quatre-vingts nonces apostoliques et un prince électeur du saint-empire romain. La plupart des Frères Prêcheurs qui furent élevés à ces hautes dignités étaient de simples religieux, sans naissance et sans fortune, ne devant qu'à leurs vertus le choix que faisaient d'eux les souverains pontifes et les princes temporels. L'Église romaine a toujours conservé cet usage de tirer de la poussière des cloîtres de pauvres moines pour les mettre à la tête des peuples, en même temps qu'elle y place aussi des hommes d'une éminente condition. Cette Église, *mère et maîtresse*, n'a d'ostracisme contre aucune supériorité : elle accepte le gentilhomme et l'homme du peuple, et quand on assiste à ses saintes cérémonies, l'œil y découvre sous la même bure ou sous la même pourpre tous les rangs confondus dans l'égalité du mérite ou de l'abnégation. La papauté porte la première à son front cette auréole. La tiare va, sans rougir, du prince au pâtre, et le souverain pontife qui lutte aujourd'hui contre la maison de Brandebourg est à peine le fils d'un bourgeois de Bellune. La robe blanche qui le couvre était sa robe de camaldule, et, en passant du cloître au Vatican, il n'a pas même eu la peine de

changer d'habit, pas plus qu'il n'avait à changer de cœur.

Plus d'un Frère Prêcheur reçut aussi et honora la tiare. Le premier fut Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon, transféré ensuite au siége de Tarentaise, cardinal-évêque d'Ostie et de Velletri, grand pénitencier, et enfin pape, en 1276, sous le nom d'Innocent V. Quoique son pontificat n'ait duré que cinq mois, il eut le temps de réconcilier les républiques de Lucques et de Pise, et de donner la paix à Florence.

La papauté du frère Nicolas Boccasini, élu en 1303, et qui prit le nom de Benoît XI, fut courte aussi; mais elle est célèbre par la gravité des circonstances où il la reçut, et qui ne surpassèrent point ses forces. Ce fut lui, en effet, qui succéda à Boniface VIII. Le conclave le choisit pour le récompenser de sa courageuse conduite dans la journée d'Anagni, lorsque, tout le monde ayant abandonné le souverain pontife, il resta seul à ses côtés avec un autre cardinal, et soutint la majesté du Saint-Siége contre le soufflet de Nogaret. Dès que son élection fut consommée, il travailla à la paix de l'Église avec autant de douceur qu'il avait eu de fermeté dans le péril, et la France lui doit de l'avoir sauvée d'une situation très-critique sans une goutte de sang versé.

En 1566, frère Michel Ghisleri, appelé le cardinal alexandrin, parce qu'il était né proche d'Alexandrie de Piémont, fut élu pape et prit le nom de Pie V. Il avait donné sous les pontificats précédents de si

grandes preuves d'indépendance et de fermeté, que le peuple romain fut alarmé de son avénement. Le nouveau pape le sut, et répondit à ceux qui lui en parlaient : « Je ferai en sorte que le peuple romain ait plus de douleur de ma mort que de mon élection. » Ce fut ce qui arriva. Il sema tant d'illustres actions dans un règne de six ans, qu'un deuil universel accompagna ses funérailles. Personne n'ignore qu'en 1571 il conclut avec Venise et l'Espagne une ligue contre les Turcs, laquelle eut pour résultat cette fameuse bataille navale de Lépante, où les armes chrétiennes obtinrent un des plus mémorables et des plus nécessaires succès qui les ait signalées à la reconnaissance de l'Europe.

De saint Pie V à Benoît XIII, dernier pape dominicain, il s'écoula cent cinquante années. Le rôle du pontificat était bien changé : mis en dehors des affaires générales de l'Europe par le traité de Westphalie et par le despotisme qui s'installait sur tous les trônes chrétiens, il ne pouvait plus offrir au monde que le spectacle de la vertu désarmée, en attendant l'heure des révolutions et du martyre. C'est le destin de la vérité sur la terre de puiser, dans quelque situation qu'on lui fasse, une illustration qui lui est propre. Si les hommes lui accordent un grand pouvoir, elle leur imprime un grand mouvement, change leurs guerres d'ambition en croisades civilisatrices, s'interpose entre l'injustice des grands et la violence des petits, fonde des universités, abolit l'esclavage, ouvre à la misère et au malheur d'innombrables asiles, contraint le sol à porter le poids d'éternels chefs-d'œuvre, élève, étend, affer-

mit l'humanité. Si les hommes lui retirent le pouvoir, elle se retire elle-même en arrière, et se tient sur sa porte comme un vieillard, cassé par le temps et dépouillé de ses offices, s'asseoit sur la fin du jour au-devant de sa maison, et présente encore à ses concitoyens qui passent en le saluant une image vénérable de tout ce qui est bien. Si les hommes vont plus loin et persécutent la vérité, alors, usée qu'on la croit, elle tire de son antiquité même des forces capables de vaincre tous les mondes; elle ouvre ses trésors; elle y ceint l'épée qui tua ses apôtres, les chaînes où furent meurtris les reins des jeunes filles mortes pour Dieu; elle met à son cou les os des enfants qui, déchirés sur les chevalets, ont ri des proconsuls et des empereurs; elle prend le bâton qui assommait ses fidèles par milliers, et, ainsi parée, elle attend debout sur la place publique, sachant que Dieu est derrière elle, et que tout est sauvé quand tout est perdu. Quoi que fassent donc les hommes, la vérité ne fait que changer de gloire; elle quitte une couronne pour en prendre une autre, et, d'or ou de fer, cette couronne est toujours maîtresse.

Or, tel le sort de la vérité, tel le sort de la papauté qui en est l'organe. Il ne dépend pas d'un pape de choisir son mode de puissance, pas plus qu'il ne dépend de lui de choisir son heure; mais toujours il dispose d'une puissance, s'il est digne de son rang. Benoît XIII, élu en 1724, ne pouvait pas, comme Innocent V, jouer le rôle de médiateur entre les républiques d'Italie; ni, comme Benoît XI, donner la paix à la France; ni, comme saint Pie V, gagner

la bataille de Lépante; il ne pouvait pas davantage souffrir la prison et l'exil comme ses futurs successeurs Pie VI et Pie VII : son jour avait été marqué entre les deux époques, et il fut tout ce qu'un pape devait être au XVIIIe siècle, un homme de bien, un saint. Issu de l'illustre famille des Gravina-Orsini, il quitta le monde dès sa première jeunesse, donna toute sa vie l'exemple d'une simplicité qui couvrait d'un voile aimable ses autres vertus : et lorsque enfin la tiare tomba d'elle-même sur son front, il se plut à la cacher souvent aux regards, allant à pied visiter les églises et les hôpitaux de Rome, et préférant aux traditions solennelles de la cour apostolique les inspirations d'un cœur parfaitement digne d'avoir échangé autrefois le palais de ses pères contre la cellule du Frère Prêcheur.

Dans ces quatre papes dominicains reluit le caractère de l'ordre entier. Chacun d'eux répondit à son temps par un côté flexible, sans que le tact de leur siècle leur ôtât rien du courage militant qui fut toujours dans la nature dominicaine, et qui a fait de sa longue histoire une ligne droite. Rien ne ressemble plus au génie français que le génie dominicain. C'est pourquoi, dans la liste des maîtres généraux que j'ai sous les yeux, et qui ne va que jusqu'en 1720, sur soixante maîtres généraux, dix-sept ont été Français, c'est-à-dire presque le tiers : aucun autre ordre ayant son centre à Rome ne présente ce phénomène.

Mais tous les ordres religieux, quels que soient leur caractère particulier, leur origine, leur but et

leurs moyens, doivent se rencontrer dans un point commun, qui est la sainteté. Là est le confluent de tout ce qui fut atteint du souffle de Dieu. Là se rejoignent tous ceux qui donnèrent à Dieu et aux hommes leur vie, quelle qu'ait été le forme de la donation : les vierges sans tache; les mères chrétiennes; les apôtres, les docteurs, les martyrs de la vérité; l'ouvrier gagnant son pain dans un travail vulgaire en soi, mais élevé par l'intention; le soldat tombé avec le sentiment de la justice; le criminel transformant son supplice en immolation volontaire par le repentir; le religieux ceint de la corde de saint François ou du cilice de saint Bruno, pourvu qu'il y ait en dessous une chair dévouée; tout corps et toute âme enfin qui n'a pas vécu pour soi, mais pour Dieu dans les hommes, et pour les hommes en Dieu. La sainteté, lien de tous les êtres moraux, n'est que le dévouement puisé à sa source la plus haute. C'est pour cela que le sacrifice est l'action religieuse par excellence, et que la croix, symbole présent et futur du christianisme, paraîtra au dernier jour pour juger les vivants et les morts. Quiconque pourra être mesuré à la taille de la croix sera sauvé; quiconque n'aura rien dans ses membres et son cœur qui s'adapte à la croix sera perdu : les uns iront au royaume de l'amour, les autres au royaume de l'égoïsme. Ici-bas, ces deux royaumes sont mêlés. L'Église, foyer de l'amour, et le monde, foyer de l'égoïsme, se pénètrent et se repoussent sans cesse, et dans ce combat inépuisable les ordres religieux sont le fort le plus extrême de l'Église pour vaincre le

monde à force de dévouement, et par conséquent de sainteté. Or tout ce qui précède a fait voir si l'ordre de Saint-Dominique avait accompli sa tâche en ce genre. De siècle en siècle il a grossi d'une foule de noms la liste vénérable des hommes que la voix des peuples et celle de l'Église ont proclamés, dès cette terre, les concitoyens du ciel. Chaque jour, en mille lieux, le pauvre croise ses mains fatiguées sur le balustre qui entoure la châsse ou l'image de quelque Frère Prêcheur, et repose son âme dans le souvenir populaire d'une créature qui préféra la pauvreté à tous les biens. Laissons à la garde de ceux qui les savent et les invoquent ces noms révérés, et terminons cette légère esquisse d'un ordre immense par l'éloge qu'en faisait, au XIV[e] siècle, un des plus grands poëtes chrétiens, le chantre indépendant de la *Divine Comédie :*

« En cette partie du monde d'où le Zéphire part, et vient ouvrir les feuilles nouvelles de l'Europe ;

« Non loin du bruit des flots qui cachent le soleil à tout homme derrière leur immensité ;

« Est assise la fortunée Calaroga, sous la protection du grand écu où le lion domine la Tour, et la Tour le Lion.

« Là naquit l'amoureux serviteur de Dieu, le saint champion de la foi chrétienne, doux aux siens et rude aux ennemis.

« A peine était créée son âme, que, remplie d'une vive vertu, elle fit prophétiser sa mère.

« Lorsqu'au sacré baptême la foi et lui se fian-

cèrent ensemble, et promirent de se sauver l'un par l'autre,

« La marraine qui donnait pour lui le consentement, vit en songe le fruit merveilleux qui devait sortir de lui et de ses héritiers.

« Et, pour que son nom répondît à sa nature, un ange vint le nommer du nom même du Seigneur, auquel il était tout entier.

« Il fut appelé Dominique : et c'est de lui que je parle comme du jardinier choisi par le Christ pour l'aider dans son jardin.

« Bien parut-il qu'il était l'envoyé et l'ami du Christ, puisque son premier amour fut pour le premier conseil que donne le Christ.

« Souvent sa nourrice le trouva couché par terre, silencieux et éveillé, comme s'il eût dit : Je suis venu pour cela.

« Oh ! vraiment heureux son père ! Oh ! vraiment pleine de grâce sa mère ! comme le dit leur nom même de Félix et de Jeanne.

« En peu de temps, non pour le vain amour du monde, mais par amour de la manne véritable,

« Il devint grand docteur, et se mit à travailler la vigne qui blanchit et se dessèche lorsque le vigneron n'est pas digne d'elle.

« Et il ne demanda pas un siége suprême, meilleur autrefois aux pauvres chrétiens qu'il ne l'est aujourd'hui (non par la faute du siége, mais de celui qui est assis dessus).

« Il ne demanda pas de donner moins au lieu de

donner plus, ni le premier bénéfice vacant, ni les dîmes qui appartiennent aux pauvres de Dieu ;

« Mais seulement la liberté de combattre pour l'Évangile contre les erreurs du monde (1). »

Ainsi débordait de l'âme mélancolique et forte du Dante l'admiration que lui avait inspirée l'ordre de Saint-Dominique. Ce proscrit dont la plume n'a épargné aucune grandeur coupable, traita toujours les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs comme les héros de son siècle; et sa pensée, après avoir fait tristement le tour du monde dans les longs jours de l'exil, revenait à eux avec le difficile plaisir de pouvoir respecter. Tels furent aussi les sentiments des plus grands hommes du moyen âge. L'apparition simultanée de saint Dominique et de saint François fit sur tous ceux qui jouaient alors un rôle dans les affaires du monde l'effet d'un miracle de la Providence, et le tressaillement unanime qu'ils en eurent est un éloge que les siècles nouveaux n'infirmeront jamais. C'est aux contemporains à juger les choses et les hommes de leur temps. C'est à ceux qui ont mangé le même pain à savoir ce qu'il valait : et de même que l'avenir ne comprendra pas les idées les plus généreuses d'aujourd'hui, accordons au passé d'avoir connu ceux qui lui firent du bien et ceux qui lui firent du mal. Le malade retourné à gauche demande ensuite qu'on le retourne à droite; mais en bénissant la seconde main qui le touche à son gré, il ne doit pas maudire la première : toutes les deux sont sacrées.

(1) *Il Paradiso*, chap. XII.

CHAPITRE VI

—

DE L'INQUISITION

L'inquisition est un tribunal établi autrefois dans quelques pays de la chrétienté par le concours de l'autorité ecclésiastique et de l'autorité civile, pour la recherche et la répression des actes qui tendent au renversement de la religion.

On accuse saint Dominique d'avoir été l'inventeur de ce tribunal;

On accuse les dominicains d'en avoir été les promoteurs et les principaux instruments;

On les rend comptables particulièrement des excès de l'inquisition espagnole.

Or saint Dominique n'a point été l'inventeur de l'inquisition, et n'a jamais fait aucun acte d'inquisiteur;

Les dominicains n'ont point été les promoteurs et les principaux instruments de l'inquisition;

Et, quant à l'inquisition espagnole, loin d'en être responsables, ils en furent éloignés par les rois d'Espagne, dès que les rois d'Espagne, à la fin du xve et au commencement du xvie siècle, transformèrent ce tribunal en une institution nouvelle et politique qui exigeait des serviteurs plus dépendants que des religieux.

Ces assertions peuvent étonner ceux qui croient à l'histoire telle que les protestants et les rationalistes l'ont faite ; mais elles ne surprendront point ceux qui savent que l'histoire, depuis trois siècles, est un mensonge perpétuel et flagrant, que les savants de France, d'Allemagne et d'Angleterre ont déjà démoli en partie. Dans tous les cas, je donnerai mes preuves.

En 1812, les Cortès espagnoles assemblées dans l'île de Léon nommèrent un comité de constitution qui fut chargé, entre autres travaux, de présenter un rapport et un projet de décret sur le tribunal de l'inquisition. Le comité fit dans son rapport un exposé de l'origine et du développement de ce tribunal, et conclut à ce qu'il fût aboli en Espagne. Cette pièce, de fabrique rationaliste, libérale et espagnole, et qui, à tous ces titres, ne saurait être suspecte de partialité en faveur de l'inquisition, sera mon premier moyen justificatif.

Un autre document non moins précieux est l'Histoire de l'inquisition publiée à Amsterdam, en 1692, par Philippe de Lymborch, professeur de théologie dans le parti calviniste des *Remontrants*. Cette histoire, aussi hostile que possible à l'Église catholique,

à l'inquisition et aux dominicains, sera mon second moyen justificatif.

Je ne dirai rien qui ne soit appuyé sur l'un ou l'autre de ces monuments ennemis, et quelquefois sur tous les deux ensemble. Ils me serviront de texte, et le reste de mes preuves n'en sera que le commentaire.

Voici, pour commencer, la manière dont le comité des Cortès s'exprime sur saint Dominique : « Les « premiers inquisiteurs n'opposèrent jamais à l'hé- « résie d'autres armes que la prière, la patience et « l'instruction, et saint Dominique surtout, comme « l'assurent les Bollandistes, et les pères Eckhard « et Touron (1). » Et plus bas : « Philippe II, le plus « absolu des princes, *fut le véritable fondateur de « l'inquisition;* ce fut sa politique raffinée qui la « porta à ce point de hauteur où elle était montée. « Toujours les rois ont repoussé les conseils et les « soupçons qui leur ont été adressés contre ce tri- « bunal, parce qu'ils sont dans tous les cas maîtres « absolus de nommer, de suspendre ou de renvoyer « les inquisiteurs, et qu'ils n'ont d'ailleurs rien à « craindre de l'inquisition, qui n'est terrible que « pour leurs sujets (2). »

Ainsi le comité des Cortès distingue dans l'inqui-

(1) Rapport sur le tribunal de l'inquisition, avec le projet de décret concernant les tribunaux protecteurs de la religion, présenté aux Cortès générales et extraordinaires par la commission de constitution. Cadix, 1812.

(2) Rapport, etc., p. 89.

sition deux termes extrêmes, saint Dominique et Philippe II : le premier, n'ayant d'autres armes que *la prière, la patience et l'instruction;* le second, *véritable fondateur de l'inquisition,* la transformant en un tribunal *terrible* dont les *rois* sont les *maîtres absolus.* Je pourrais m'arrêter là : car quoi de plus décisif pour qui sait lire? Qu'importe que le comité range saint Dominique parmi les premiers inquisiteurs, si les premiers inquisiteurs n'employèrent jamais que *la prière, la patience et l'instruction?* Que reste-t-il de commun entre l'œuvre de saint Dominique et celle de Philippe II, séparées par trois siècles d'intervalle; l'une religieuse et l'autre politique; l'une confiée à des hommes qui prient et instruisent avec patience, l'autre à des rois qui *repoussent les conseils et les soupçons* contre un tribunal dont ils sont les maîtres absolus? Mais en matière si grave, on ne peut pardonner au comité même une erreur inoffensive. Bien qu'il n'impute pas à saint Dominique d'avoir inventé l'inquisition, ni de l'avoir exercée avec dureté, il le nomme toutefois parmi les premiers inquisiteurs, et ce fait est absolument inadmissible, comme on va le voir.

Faisons-nous d'abord une juste idée de l'inquisition.

L'inquisition ne consiste pas dans les lois pénales établies contre la profession publique de l'hérésie, et, en général, contre les actes extérieurs destructifs de la religion. Depuis mille ans, des lois semblables étaient en vigueur dans la société chrétienne. Constantin et ses successeurs en avaient publié un grand

nombre qu'on peut lire dans le Code Théodosien, toutes appuyées sur cette maxime, que, la religion étant le premier bien des peuples, les peuples ont droit de la placer sous la même protection que les biens, la vie et l'honneur des citoyens. Je n'examine pas la valeur de cette maxime, je ne fais que l'énoncer. Avant les temps modernes, elle passait pour incontestable; toutes les nations de la terre l'avaient mise en pratique, et aujourd'hui même la liberté religieuse n'existe qu'en deux pays, aux États-Unis et en Belgique. Partout ailleurs, sans en excepter la France, l'ancien principe domine, quoique affaibli dans son application. On croyait, et presque tout l'univers croit encore que la société civile doit empêcher les actes extérieurs contraires à la religion qu'elle professe, et qu'il n'est pas raisonnable de l'abandonner aux attaques du premier venu qui a assez d'esprit pour soutenir un dogme nouveau. C'est en ce sens qu'a jugé la Cour de cassation, même après 1830, lorsqu'elle a décidé que la charte ne donnait pas droit à qui voulait d'ouvrir un temple et de fonder une chaire religieuse. Le principe ancien subsiste donc dans la jurisprudence interprète de nos lois; la magistrature française juge aujourd'hui, en ces matières, comme jugeait la magistrature du Bas-Empire et du moyen âge, comme jugent les mandarins chinois qui font étrangler nos missionnaires; et peu importe que la pénalité soit adoucie, car elle l'est également pour tous les autres crimes. Adoucir une pénalité, ce n'est pas déclarer innocent le fait qui en est atteint; ce n'est pas sur-

tout le déclarer libre. Reste donc à la France la solidarité du principe d'où est née l'inquisition.

Jusqu'à la fin du XIIe siècle, les attentats religieux étaient poursuivis et jugés par les magistrats ordinaires. L'Église frappait une doctrine d'anathème : ceux qui la propageaient opiniâtrément dans les assemblées publiques ou secrètes, au moyen d'écrits ou de prédications, étaient recherchés et condamnés par les tribunaux de droit commun. Tout au plus l'autorité ecclésiastique intervenait-elle quelquefois dans la procédure par voie de plainte. Mais à côté de ce fait social de la répression des hérétiques se développait un autre élément d'origine toute chrétienne, l'élément de la douceur à l'égard des criminels, et surtout à l'égard des *criminels d'idées*. Tous les chrétiens étaient convaincus que la foi est un acte libre, dont la persuasion et la grâce sont la source unique; tous disaient avec saint Athanase : « Le propre d'une religion d'amour est de persuader, « non de contraindre (1). » Mais ils n'étaient pas d'accord sur le degré de liberté qu'il fallait accorder à l'erreur. Cette seconde question leur paraissait toute différente de la première; car autre chose est de ne pas violenter les consciences, autre chose de les abandonner à l'action arbitraire d'une force intellectuelle mauvaise. Ceux qui souhaitaient la liberté absolue parlaient ainsi par la bouche de saint Hilaire, évêque de Poitiers : « Qu'il nous soit permis « de déplorer la misère de notre âge, et les folles

(1) Lettre aux Solitaires.

« opinions d'un temps où l'on croit protéger Dieu « par l'homme, et l'Église du Christ par la puis- « sance du siècle. Je vous prie, ô évêques qui voyez « cela, de quels suffrages se sont appuyés les apôtres « pour prêcher l'Évangile? Quelles armes ont-ils « appelées à leur secours pour prêcher Jésus-Christ? « Comment ont-ils converti les nations du culte des « idoles à celui du vrai Dieu? Est-ce qu'ils avaient « obtenu leur dignité du palais, ceux qui chantaient « Dieu après avoir reçu des chaînes et des coups de « fouet? Était-ce avec des édits du prince que Paul, « donné en spectacle comme un malfaiteur, assem- « blait l'Église du Christ? ou bien était-ce sous le « patronage de Néron, de Vespasien, de Decius, de « tous ces ennemis dont la haine a fait fleurir la pa- « role divine? Ceux qui se nourrissaient du travail « de leurs mains, qui tenaient des assemblées se- « crètes, qui parcouraient les bourgs, les villes, les « nations, la terre et la mer, malgré les sénatus- « consultes et les édits des princes, ceux-là n'a- « vaient-ils point les clefs du royaume des cieux? et « le Christ n'a-t-il pas été d'autant plus prêché « qu'on défendait davantage de le prêcher? Mais « maintenant, ô douleur! des suffrages terrestres « servent de recommandation à la foi divine, et le « Christ est accusé d'indigence de pouvoir par des « intrigues faites en sa faveur! Que l'Église donc « répande la terreur par l'exil et la prison, elle qui « avait été confiée à la garde de l'exil et de la pri- « son! Qu'elle attende son sort de ceux qui veulent « bien accepter sa communion, elle qui avait été

« consacrée de la main des persécuteurs (1) ! »

Saint Augustin, qui avait appartenu d'abord à cette école, s'adressait dans le même esprit aux manichéens : « Que ceux-là sévissent contre vous « qui ne savent pas avec quel labeur la vérité se « découvre, et combien péniblement on échappe à « l'erreur. Que ceux-là sévissent contre vous qui « ne savent pas combien il est rare et difficile de « vaincre les fantômes du corps par la sérénité « d'une pieuse intelligence. Que ceux-là sévissent « contre vous qui ne savent pas avec quelle peine « on guérit l'œil intérieur de l'homme pour le rendre « capable de voir son soleil, non pas ce soleil que « vous adorez, et qui brille aux yeux charnels de « l'homme et de la bête, mais celui dont il est écrit « par le Prophète : *Le soleil de la justice s'est levé « pour moi;* et dont l'Évangile dit qu'*il est la « lumière qui illumine tout homme venant en ce « monde*. Que ceux-là sévissent contre vous qui ne « savent pas par quels soupirs et quels gémisse- « ments il arrive qu'on comprend Dieu tant soit peu. « Enfin que ceux-là sévissent contre vous que n'a « jamais trompés l'erreur qui vous trompe (2) ! »

Saint Augustin passa plus tard à l'école opposée. Les fureurs des donatistes d'Afrique contre l'Église en furent la cause. Il crut être redevable à l'expérience de deux vérités que la méditation de l'Évangile ne lui avait point apprises, savoir : que l'erreur

(1) Contre Auxence.

(2) Contre l'Épître du Fondement.

est essentiellement persécutrice, et n'accorde jamais à la vérité que le moins de liberté possible; et, en second lieu, qu'il y a une oppression des intelligences faibles par les intelligences fortes, comme il y a une oppression des corps débiles par les corps robustes. D'où il concluait que la répression de l'erreur est une défense légitime contre deux tyrannies, la tyrannie de la persécution et la tyrannie de la séduction.

Je ne suis toujours qu'historien.

Néanmoins cette seconde école était travaillée comme la première, quoiqu'à un moindre degré, par le besoin ineffaçable de la mansuétude chrétienne, et saint Augustin écrivait à Donat, proconsul d'Afrique, ces paroles bien remarquables, au sujet des hérétiques les plus atroces qui furent jamais : « Nous désirons qu'ils soient corrigés, mais « non mis à mort; qu'on ne néglige pas à leur égard « *une répression disciplinaire*, mais aussi qu'on ne « les livre pas aux supplices qu'ils ont mérités... Si « vous ôtez la vie à ces hommes pour leurs crimes, « vous nous détournerez de porter à votre tribunal « des causes semblables, et alors l'audace de nos « ennemis, portée à son comble, achèvera notre « ruine, par la nécessité où vous nous aurez mis « d'aimer mieux mourir de leurs mains que de les « déférer à votre jugement (1). »

C'était en vertu de ces maximes que saint Martin de Tours refusa constamment sa communion aux

(1) CXXVII[e] lettre.

évêques qui avaient pris part à la condamnation sanglante des priscillianistes d'Espagne.

On voit donc l'Église placée dans cette question entre deux extrémités, la liberté absolue de l'erreur, ou sa poursuite à outrance par le glaive inexorable de la loi civile. Quelques-uns de ses docteurs penchent pour le premier parti, aucun pour le second : quelques-uns pour la douceur sans bornes, aucun pour la pénalité impassible et illimitée. L'Église est crucifiée là entre deux appréhensions également terribles. Si elle laisse à l'erreur toute latitude, elle craint l'oppression de ses enfants; si elle réprime l'erreur par l'épée de *l'évêque du dehors*, elle craint d'opprimer elle-même : il y a du sang partout. Le cours des événements augmentait encore cette angoisse; car les lois portées contre les hérétiques retombaient sans cesse sur les catholiques, et d'Arius aux iconoclastes, ce n'étaient qu'évêques et prêtres emprisonnés, exilés, meurtris, refoulés aux catacombes par des empereurs qui ne se lassaient pas d'offrir à l'Église le choix entre leurs idées et leurs bourreaux.

Dès que l'Église le put, elle songea sérieusement à sortir de cette situation. La phrase de saint Augustin avait eu le temps de mûrir : « Nous désirons « qu'ils soient corrigés, mais non mis à mort; « qu'on ne néglige pas à leur égard une répression « disciplinaire, mais aussi qu'on ne les livre pas « aux supplices qu'ils ont mérités. » Le pontificat conçut un dessein dont le XIXe siècle se glorifie beaucoup, mais dont les papes s'occupaient déjà il y a

six cents ans, celui d'un *système pénitentiaire.* Il n'y avait pour les fautes des hommes que deux sortes de tribunaux en vigueur, les tribunaux civils et les tribunaux de la pénitence chrétienne. L'inconvénient de ceux-ci était de n'atteindre que les pécheurs apportant volontairement l'aveu de leurs crimes; l'inconvénient de ceux-là, qui avaient la force en main, était de ne posséder aucune puissance sur le cœur des coupables, de les frapper d'une vindicte sans miséricorde, d'une plaie extérieure incapable de guérir la plaie intérieure. Entre ces deux tribunaux les papes voulurent établir un tribunal intermédiaire, un tribunal de *juste milieu,* un tribunal qui pût pardonner, modifier la peine même prononcée, engendrer le remords dans le criminel, et faire suivre pas à pas le remords par la bonté; un tribunal qui changeât le *supplice* en *pénitence,* l'échafaud en éducation, et n'abandonnât ses justiciables au bras fatal de la justice humaine qu'à la dernière extrémité : ce tribunal *exécrable,* c'est l'inquisition; non pas l'inquisition espagnole, corrompue par le despotisme des rois d'Espagne et le caractère particulier de cette nation; mais l'inquisition telle que les papes l'avaient conçue, telle qu'après beaucoup d'essais et d'efforts ils l'ont enfin réalisée, en 1542, dans la *Congrégation romaine du saint office,* le tribunal le plus doux qu'il y ait au monde, le seul qui en trois cents ans de durée n'ait peut-être pas versé une goutte de sang.

Je ne suis pas le premier, du reste, à m'être aperçu de la nature *pénitentiaire et progressive* de l'inqui-

sition ; le *Journal des Débats* l'avait vue bien avant moi : « Quel est cependant, dit-il, quel est le tribunal « en Europe, autre que celui de l'inquisition, qui « absout le coupable lorsqu'il se repent et confesse « son repentir? Quel est l'individu tenant des pro- « pos, affectant une conduite irréligieuse, et pro- « fessant des principes contraires à ceux que les « lois ont établis pour le maintien de l'ordre social ; « quel est cet individu qui n'ait pas été averti deux « fois par les membres de ce tribunal? S'il récidive, « si, malgré les avis qu'on lui donne, il persiste « dans sa conduite, on l'arrête; et s'il se repent, on « le met en liberté. M. Bourgoing, dont les opinions « ne pouvaient être suspectées lorsqu'il écrivait son « *Tableau de l'Espagne moderne,* en parlant du « saint office, dit : — J'avouerai, pour rendre hom- « mage à la vérité, que l'inquisition pourrait être « citée de nos jours comme un modèle d'équité. — « Quel aveu ! Et comment serait-il reçu si c'était « nous qui le faisions ? Mais M. Bourgoing n'a vu « dans le tribunal de l'inquisition que ce qu'il est « réellement, un moyen de haute police (1). »

C'est à propos de l'inquisition espagnole que le *Journal des Débats* s'exprimait de la sorte; que serait-ce donc si, au lieu d'arrêter ses regards sur une inquisition dénaturée, il eût considéré la donnée primitive de ce tribunal et sa réalisation complète

(1) *Journal des Débats* du 17 septembre 1805, sous le nom de *Journal de l'Empire,* rendant comte du *Tableau de l'Espagne moderne,* par M. Bourgoing, ancien ministre plénipotentiaire de la République française près la cour d'Espagne.

dans la congrégation romaine du saint office? C'est pourquoi, si j'établis que saint Dominique n'a été ni l'inventeur de l'inquisition ni le premier inquisiteur, ce n'est pas pour décharger ses glorieuses épaules d'un fardeau trop inexplicable, c'est parce que le fait n'est pas vrai. Le germe de l'inquisition a précédé saint Dominique; saint Dominique n'a rien fait pour son développement, et ce n'est que longtemps après sa mort que ce tribunal a acquis une forme arrêtée et une puissance réelle.

En effet, les difficultés à vaincre étaient énormes du côté de la pensée et du côté de la réalisation. Il fallait tirer des cloîtres le système pénitentiaire, et l'appliquer à la société extérieure par un tribunal qui ne pouvait pas être laïque, tout en ayant besoin du concours des laïques, et qui ne pouvait pas non plus être épiscopal, tout en ayant besoin du concours des évêques. Ce tribunal ne pouvait pas être laïque, parce que la réforme intérieure des coupables et la proportion de la miséricorde au degré de la réforme obtenue, exigent nécessairement l'intervention du prêtre, une conscience consacrée pour recevoir des aveux : cependant le concours des laïques était nécessaire, puisque l'Église ne possède par elle-même aucun moyen de contrainte. Ce tribunal ne pouvait pas non plus être épiscopal, parce que les évêques, accablés du fardeau de leurs diocèses, auraient plié sous cette nouvelle charge, et que d'ailleurs la direction de procédures criminelles leur eût ôté devant les peuples quelque chose de la majesté

tendre qu'ils ne doivent jamais abdiquer. Cependant leur concours était nécessaire, parce qu'ils sont juges-nés de toutes les questions de doctrine. C'était d'ailleurs un élément si nouveau à introduire dans la marche générale des affaires humaines, que jamais l'inconnu n'a dû exiger plus de tâtonnements.

En 1185, le pape Lucius III, chassé de Rome par les insultes répétées des Romains, était à Vérone. L'empereur Frédéric Ier y vint accompagné d'un grand nombre d'évêques et de seigneurs. Ils tinrent ensemble un grand concile, sur lequel Fleury fait la remarque suivante dans son *Histoire ecclésiastique :* « Je crois y voir, dit-il, l'origine de l'in-
« quisition contre les hérétiques, en ce que l'on
« ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes
« ou *par commissaires* des personnes suspectes
« d'hérésie, suivant la commune renommée et les
« dénonciations particulières; que l'on distingue les
« degrés de *suspects, convaincus, pénitents* et *re-*
« *laps*, suivant lesquels les peines sont différentes;
« enfin, qu'après que l'Église a employé contre les
« coupables les peines spirituelles, elle les aban-
« donne au bras séculier (1). »

Il n'est pas douteux, en effet, que les premiers linéaments de l'inquisition ne soient là tout entiers, quoique informes : recherche des hérétiques par commissaires, application de peines spirituelles graduées, abandon au bras séculier en cas d'impénitence

(1) *Hist. eccl.,* liv. LXXIII, n° 54.

manifeste, concours des laïques et des évêques. Il n'y manque qu'une forme définitive, c'est-à-dire l'élection d'un tribunal particulier, qui exerce ce nouveau mode de justice; mais on n'en vint là que beaucoup plus tard.

Douze ans après le concile de Vérone, en 1198, apparaissent les premiers commissaires-inquisiteurs dont l'histoire ait conservé le nom. C'étaient deux moines de l'ordre de Cîteaux, Rainier et Guy. Ils furent envoyés dans le Languedoc par le pape Innocent III, pour la recherche et la conversion des hérétiques albigeois. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, et dom Vaissette, dans l'*Histoire du Languedoc*, leur donnent également la qualification d'inquisiteurs (1).

Les trois légats de l'ordre de Cîteaux que saint Dominique et l'évêque d'Osma rencontrèrent à Montpellier vers la fin de l'an 1205, étaient pareillement des commissaires-inquisiteurs.

Ainsi, au moment où saint Dominique arrive sur la scène, il y avait vingt et un ans que les bases de l'inquisition avaient été posées au concile de Vérone, et c'était l'ordre de Cîteaux qui exerçait ce nouvel emploi sous sa forme primitive et encore inconsistante. Et comment saint Dominique se présente-t-il aux légats? « Laissez, leur dit-il, ces équipages, ces valets, ces insignes, ce luxe, qui n'est bon qu'à endurcir les hérétiques; allons à pied les chercher

(1) *Hist. eccl.*, liv. LXXV, n° 8. — *Histoire du Languedoc*, t. IIIe, liv. XXI, p. 13.

et leur parler, allons souffrir et mourir pour eux. » Chose inouïe! le rationalisme a pris juste le contre-pied de l'histoire. Dans cette terrible guerre des Albigeois, ce sont les abbés de Cîteaux qui conduisent tout, qui président les assemblées des évêques et des chevaliers, qui déploient contre les hérétiques toutes les forces du siècle et de l'Église; saint Dominique, au contraire, se montre ce que nous appellerions aujourd'hui *un homme nouveau.* Il ne paraît pas plus dans les conseils que dans les combats; il prie, il jeûne, il prêche; il arrache un jeune homme au dernier supplice en affirmant qu'il sera un jour un grand saint. Une pauvre femme hérétique lui déclare qu'elle ne peut pas quitter l'hérésie, qui la fait vivre; saint Dominique veut se vendre comme esclave pour lui procurer du pain. Il rassemble des jeunes filles en communauté, afin de les arracher à la tentation de la misère. Il fonde un nouvel ordre religieux, pour agir sur les hérétiques non par la contrainte, mais par la prédication et la science divine. De tous les contemporains qui ont écrit sa vie : Thierri d'Apolda, Constantin, évêque d'Orvieto; Barthélemy, évêque de Trente; le père Humbert, Nicolas Trevet, aucun ne lui attribue un seul acte relatif à l'inquisition ; tous le représentent, comme les Cortès espagnoles de 1812, n'ayant d'autres armes que *la prière*, *la patience et l'instruction*, sauf qu'ils ajoutent les miracles, ce qui ne fait de mal à personne. Il assiste en 1215 au quatrième concile œcuménique de Latran : c'était une belle occasion d'avancer les affaires de l'inquisition, s'il eût

voulu s'en mêler; elles y restent stationnaires. En 1216, son ordre est approuvé par deux bulles du pape Honorius III; dans aucune de ces bulles il n'est parlé de ses services comme inquisiteur. Pendant les cinq années qu'il vécut encore, il reçut du Saint-Siége des brefs et diplômes : aucun ne lui donne le titre d'inquisiteur. Huit ans après sa mort, un concile est assemblé à Toulouse sous la présidence d'un délégué apostolique; on y renouvelle d'une manière plus complète les décrets du concile de Vérone, relatifs à l'inquisition : eh bien! dans cette ville de Toulouse, où saint Dominique était si connu, où son ordre avait commencé, où il avait un établissement, ce n'est pas aux Frères Prêcheurs que le concile confie la charge d'inquisiteurs.

« Les évêques, dit le concile, choisiront en chaque « paroisse *un prêtre et deux ou trois laïques* de « bonne réputation, auxquels ils feront faire serment « de rechercher exactement et fréquemment les hé- « rétiques, etc. (1). »

Ce décret eût-il été possible si saint Dominique avait été le fondateur et le promoteur de l'inquisition, s'il l'eût laissée aux siens comme une part de leur héritage? Le nom même de *Frères Prêcheurs* est une immortelle protestation du but que s'est proposé saint Dominique, comme le nom de *Frères Mineurs* est une immortelle protestation du but que s'est proposé saint François d'Assise. Tous les deux

(1) Fleury, *Hist. eccl.*, liv. LXXIX, n° 58, à l'an 1229.

ont été les hommes nouveaux de leur temps. Ils ont arboré, pour sauver l'Église, un autre étendard que celui de la puissance humaine, et c'est pourquoi les esprits les plus indépendants de ces siècles-là ont exalté leur commune mémoire. Quand saint Dominique et saint François se rencontrèrent à Rome, se reconnurent sans s'être jamais vus, se jetèrent au cou l'un de l'autre, c'étaient les deux éternelles forces de l'Église qui s'embrassaient : la pauvreté et la parole.

J'ajouterai à ces preuves l'examen des raisons de nos adversaires, consignées dans l'*Histoire de l'inquisition* de Philippe de Lymborch, au chapitre x du livre Ier. Lymborch avait un moyen fort simple d'établir sa thèse contre saint Dominique : il n'avait qu'à citer les auteurs contemporains; mais pas un auteur contemporain n'attribuant à saint Dominique les faits que lui imputent les protestants et les rationalistes, Lymborch s'est borné aux étranges preuves qu'on va voir.

Premièrement : la maison de l'inquisition, à Toulouse, est une maison qui avait été donnée à saint Dominique : donc saint Dominique a été le premier inquisiteur. La maison dont parle Lymborch fut donnée l'an 1215, à saint Dominique par Pierre Cellani, et cette maison devint celle de l'inquisition en 1233, c'est-à-dire douze ans après la mort de saint Dominique, lorsque Pierre Cellani, à qui elle avait d'abord appartenu, et qui était alors Frère Prêcheur, fut nommé inquisiteur de Toulouse par le pape Grégoire IX. Ces faits sont rapportés

dans la chronique contemporaine de Guillaume de Puy-Laurens, chapelain de Raymond VII, comte de Toulouse.

Deuxièmement : Louis de Param, qui a écrit sur l'origine et les progrès de l'inquisition, dit que saint Dominique s'ouvrit à un légat du pape en France de la pensée qu'il avait d'*introduire l'inquisition*, et qu'il fut en effet nommé inquisiteur après le concile de Latran, dans les lettres pontificales que *quelques auteurs témoignent avoir vues*. Or Louis de Param écrivait son traité à la fin du XVI[e] siècle, près de quatre cents ans après la mort de saint Dominique, et il ne cite aucun auteur contemporain à l'appui de son assertion. Lymborch attache si peu de foi lui-même à son témoignage, qu'il ajoute immédiatement : « *Quoi qu'il en soit*, il est constant que saint « Dominique fut un homme cruel et sanguinaire. » Puis, en preuve de cette cruauté, il cite l'acte d'une pénitence publique imposée par saint Dominique à un nommé Ponce Roger pour le réconcilier à l'Église, pénitence en usage alors, et qui était pour ce temps-là aussi simple que les pénitences canoniques de l'Église primitive.

Ceux qui prendront la peine d'ouvrir Lymborch s'assureront par leurs propres yeux qu'il ne donne pas d'autre raison de la qualité de premier inquisiteur par lui attribuée à saint Dominique.

Or les Frères Prêcheurs ne furent pas plus les promoteurs de l'inquisition que leur patriarche n'en avait été l'inventeur. Les papes, les évêques, les rois, voilà quels furent les promoteurs de l'inquisi-

tion : « Le pape, dit Lymborch, faisait tous ses « efforts pour qu'une puissance plus grande fût « conférée aux inquisiteurs, et pour qu'ils eussent « un tribunal où ils siégeassent comme juges dé- « légués du souverain pontife, et représentant sa « personne dans toutes les causes d'hérésie (1). »

Quant aux évêques, nous avons déjà vu leur action dans le concile de Toulouse en 1229, et ce furent encore eux qui, dans d'autres conciles, l'un tenu à Narbonne en 1235, l'autre à Béziers en 1246, dressèrent les premiers règlements de l'inquisition, de concert avec les légats du Saint-Siége (2).

Les princes s'en mêlèrent aussi et plus que personne. « L'empereur Frédéric II, dit Lymborch, « promulga à Padoue quelques lois contre les héré- « tiques, leurs complices et leurs fauteurs, qui avan- « cèrent beaucoup l'affaire de l'inquisition (3). » Saint Louis, en 1255, pria le pape Alexandre IV d'établir des inquisiteurs de la foi dans le royaume de France (4). A peu près à cette même époque, le sénat de Venise, de son propre mouvement et de sa propre autorité, nomma quelques laïques inquisiteurs de la foi, chargea le patriarche de Grade et les autres évêques vénitiens de juger la question de

(1) *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XII.

(2) Fleury, *Hist. eccl.*, liv. LXXX, nº 51, et liv. LXXXII nº 41. — Lymborch, *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XII.

(3) *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XII.

(4) *Ibid.*, chap. XVI.

doctrine, et se réserva de prononcer la peine capitale contre ceux qui auraient été convaincus d'hérésie (1). En 1419, Alphonse, roi d'Aragon, demanda au pape Martin V d'étendre l'inquisition au royaume de Valence (2). Vers la fin du XVe siècle, « les rois ca-« tholiques (Isabelle et Ferdinand) sollicitèrent « instamment le pontife romain de leur donner le « pouvoir de créer des inquisiteurs dans les royaumes « de Castille et de Léon... et, afin qu'aucune na-« tion ne les surpassât dans le zèle contre les adver-« saires de la foi romaine, ou plutôt afin de les sur-« passer toutes, ils introduisirent l'inquisition dans « leurs royaumes par l'autorité du pape Sixte IV, « avec une pompe plus grande, un appareil plus « auguste et un pouvoir plus ample (3). » Les Cortès de 1812 s'expriment comme Lymborch sur ce point : « L'inquisition fut, dans son principe, une institu-« tion *demandée et établie par les rois d'Espagne* « dans des circonstances difficiles et extraordi-« naires (4). » En 1519, les Aragonais ayant obtenu du pape Léon X un adoucissement aux procédures de l'inquisition telles que les avaient réglées Isabelle et Ferdinand, Charles-Quint s'opposa à l'exécution des bulles, et obtint, à force d'instances, que les choses resteraient sur le même pied (5). En 1543, l'inquisition étant tombée en désuétude dans la

(1) *Hist., de l'inquisit.*, liv. I, chap. XVII.

(2) *Ibid.*, chap. XXIII.

(3) *Ibid.*, liv. I, chap. XXIV, alinéas 3 et 4.

(4) *Rapport sur le tribunal de l'inquisition*, etc., p. 37.

(5) *Ibid.*, p. 52.

Sicile, « Charles-Quint, par un décret de son con-
« seil, la renouvela, et voulut qu'elle jouît de tous
« ses priviléges antérieurs (1). » — « En 1521, le
« roi de Portugal, Jean III, supplia vivement le
« souverain pontife Clément VII d'accorder à ses
« royaumes le tribunal de l'inquisition. Et quoique
« ce pape, à cause des sollicitations des Juifs qui
« s'opposaient aux désirs du roi, *eût résisté long-*
« *temps et souvent,* il finit, *à regret,* par donner
« son consentement dans la forme du droit, le 16
« des calendes de janvier de l'an 1531... Cependant,
« le même seigneur roi Jean III, voyant que les
« affaires de la foi allaient de plus en plus à leur
« ruine, et *que le souverain pontife ne paraissait*
« *pas en quelque sorte s'en soucier,* employa le
« remède de l'inquisition, *sous une forme plus*
« *convenable à l'état des choses,* et il en écrivit
« au souverain pontife dans des lettres tout à fait
« dignes de son zèle, où il lui disait que, soit près
« de lui, soit près de son prédécesseur Clément VII,
« il avait postulé à ce sujet pendant quinze années
« avec une extrême sollicitude. Le pape, touché de
« ces lettres et des raisons qu'elles contenaient,
« céda enfin, l'an du Seigneur 1536 (2). » Après
tous ces princes arriva Philippe II, *le véritable fon-*
dateur de l'inquisition en Espagne, selon les Cortès
de 1812.

(1) Lymborch, *Hist. de l'inquisit.,* liv. I, chap. XXVII.

(2) Antonio Souza, *de l'Origine du saint office de l'inqui-*
sition dans le royaume de Portugal, cité par Lymborch, *Hist. de*
l'inquisit., liv. I, chap. XXV.

Ces faits ne laissent aucun doute sur les vrais promoteurs de l'inquisition : ce furent les papes, les évêques de France, l'empereur d'Allemagne, le sénat de Venise, les rois d'Espagne et de Portugal. On aura même remarqué, en avançant, l'ardeur croissante des princes, et la répugnance marquée des souverains pontifes à se mêler du développement que la politique veut donner à l'inquisition. Nous en verrons tout à l'heure de nouvelles preuves.

Les Frères Prêcheurs ne furent pas davantage les principaux instruments de l'inquisition; ils y eurent part *comme tout le monde*. Il n'existe aucune bulle, aucun acte pontifical, épiscopal ou royal, qui ait jamais attribué exclusivement ni généralement aux dominicains l'office de l'inquisition. L'ordre de Cîteaux en fut chargé le premier, et le concile de Toulouse de 1229 ne songea même pas à en investir les Frères Prêcheurs dans le lieu de leur origine. Ce n'est qu'en 1232 qu'un diplôme de Grégoire IX, adressé à l'archevêque de Tarragone, lui recommanda de choisir pour l'office de l'inquisition des Frères Prêcheurs *et d'autres qu'il jugera capables* (1). En 1233, le même pape nomma deux dominicains inquisiteurs à Toulouse (2). En 1238, il donne pouvoir au provincial des Frères Prêcheurs de Lombardie de créer des inquisiteurs dans son

(1) Lymborch, *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XXIII.

(2) Chroniques de Bernard Guidonis et de Guillaume de Puy-Laurens.

arrondissement (1). Cependant les Frères Mineurs sont appelés au partage de ces fonctions. Dès 1238, l'histoire désigne un Frère Mineur comme inquisiteur à Toulouse; et en 1239 le pape écrit en commun au ministre des Frères Mineurs et au maître des Frères Prêcheurs de la Navarre, pour leur confier le ministère de l'inquisition (2). En 1254, Innocent IV partagea l'Italie, sous ce rappprt, entre les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs : il donna aux premiers la ville de Rome, le patrimoine de Saint-Pierre, le duché de Spolète, le reste des États romains jusqu'à Bologne, et de plus la Toscane; aux seconds, la Lombardie, le Bolonais, la Marche de Trévise et Gênes (3). Ainsi les Frères Prêcheurs n'eurent pas Rome ni les États romains dans leur juridiction; ce qui prouve évidemment que le pape n'avait à leur égard aucune intention de préférence. En 1255, à la prière de saint Louis, Alexandre IV partagea l'inquisition de France entre les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs (4). En 1285, l'inquisition de la Sardaigne est confiée aux Frères Mineurs par le pape Honorius IV (5). A la fin du même siècle, ils remplissaient ce ministère en Syrie et en Palestine (6).

(1) Lymborch, *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XIII.

(2) Lymborch, *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XIII. — Et Lucas Wading, *Hist. des Frères Mineurs*, à l'an 1238.

(3) *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XV.

(4) Bergier, *Dict. de théolog.*, au mot *Inquisition.*

(5) *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XVI.

(6) *Ibid.*, liv. I, chap. XVI.

D'ailleurs, il est bon de se souvenir que pendant longtemps les inquisiteurs n'eurent pas le pouvoir de juger les causes d'hérésie. Ce ne fut que sous Innocent IV, environ soixante-dix ans après le concile de Vérone, que ce droit leur fut dévolu, et qu'ils eurent un tribunal proprement dit (1). Jusque-là les évêques demeuraient seuls juges des affaires qui leur étaient déférées par les inquisiteurs; et même après la constitution définitive des tribunaux de l'inquisition, nul jugement de condamnation ne devait être rendu sans le concours épiscopal. « Quand « l'évêque et l'inquisiteur, dit Lymborch, ne sont « pas d'accord, ils ne peuvent procéder à une sen- « tence définitive; mais ils sont tenus d'envoyer « l'instruction au pape, ou bien, en Espagne, à la « cour suprême de l'inquisition (2). » Par conséquent les évêques ont été constamment les principaux et ordinaires juges de l'inquisition, tandis qu'aucun ordre religieux n'y était exclusivement appelé; et cela est encore plus vrai de l'inquisition espagnole que d'aucune autre.

Il y a eu dans l'inquisition espagnole deux moments solennels qu'il ne faut pas confondre : l'un à la fin du XVe siècle, sous Isabelle et Ferdinand, avant que les Maures fussent chassés de Grenade, leur dernier asile; l'autre, au milieu du XVIe siècle, sous Philippe II, lorsque le protestantisme menaçait de se propager en Espagne. Le comité des Cortès a

(1) *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, ch. XV.

(2) *Ibid.*, liv. II, chap. XVII.

parfaitement distingué ces deux époques, et, autant il flétrit l'inquisition de Philippe II, autant il s'exprime avec modération sur l'inquisition d'Isabelle et de Ferdinand. Il dit de celle-là : « Philippe II, « le plus absolu des princes, fut le véritable fon- « dateur de l'inquisition; ce fut sa politique raffinée « qui la porta à ce point de hauteur où elle était « montée (1). » Il dit de celle-ci : « L'inquisition fut, « dans son principe, une institution demandée et « établie par les rois d'Espagne dans des circon- « stances difficiles et extraordinaires (2). » En effet, la prise de Grenade n'avait pas encore décidé entre les Maures et les Espagnols la question de savoir qui resterait maître du territoire espagnol, cette question qui avait déjà huit siècles. Les Maures unis aux Juifs, et cachés sous de fausses apparences de conversion chrétienne, remplissaient l'Espagne. « Les richesses des judaïsants, leur influence, leurs « alliances avec les familles les plus illustres de la « monarchie, les rendaient infiniment redoutables; « c'était véritablement une nation dans une autre (3). » Les Cortès demandèrent contre ces ennemis abhorrés des mesures sévères, et Ferdinand crut que l'inquisition, mais une inquisition nouvelle et terrible, était le seul moyen d'en finir avec eux. Toute l'Europe le comprit ainsi, et lorsque plus tard Philippe II voulut introduire à Milan l'inquisition

(1) *Rapport sur le tribunal de l'inquisit.*, etc., p. 69.
(2) *Ibid.*, p. 37.
(3) *Ibid.*, p. 33.

espagnole, le peuple se souleva, et on l'entendit crier dans les rues : « C'est une tyrannie d'imposer « à une ville chrétienne une forme d'inquisition « imaginée contre les Maures et les Juifs (1). »

Isabelle et Ferdinand, ayant pris leur parti, « confièrent les affaires de la foi à l'archevêque de « Séville, Gonzalve de Mendoza, et lui donnèrent « pour assistant le dominicain Thomas de Torqué-« mada (2). » Après plusieurs démarches qui du-rèrent quelques années, en 1584, « il fut tenu à Sé-« ville une illustre assemblée d'hommes instruits « dans les deux droits et dans la sacrée théologie, « et l'on y régla l'ordre qu'il faudrait suivre dans « les procédures contre les hérétiques. Ce sont en-« core ces lois qu'observent aujourd'hui les inquisi-« teurs, mais augmentées plus tard de nouvelles « instructions (3). »

Charles-Quint mourant recommanda l'inquisition à son fils Philippe II par une clause de son testa-ment ainsi conçue : « Je lui recommande par-dessus « tout de combler de faveurs et d'honneurs l'office « de la sainte inquisition, divinement instituée « contre les hérétiques. » Et il ajouta dans un co-dicille · « Je lui demande instamment, de la manière « la plus forte que je puis, et je lui ordonne comme « un père bien-aimé; au nom de son amour respec-« tueux pour moi, de se souvenir ardemment d'une

(1) Lymborch, *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XXVII.
(2) *Id.*, *ibid.*, chap. XXIV.
(3) *Id*, *ibid*

« chose *d'où dépend le salut de toute l'Espagne*,
« savoir : de ne jamais laisser les hérétiques im-
« punis, et, pour cela, de combler de grâces l'office
« de la sainte inquisition, dont la vigilance accroît
« la foi catholique dans ces royaumes et y conserve
« la religion chrétienne (1). »

Philippe II n'oublia jamais le testament et le codicille de son père. Comme lui, il appliqua aux protestants l'inquisition qu'Isabelle et Ferdinand, de concert avec tous les ordres de l'Espagne, avaient créée contre les Juifs et les Maures. Il la rendit plus dure encore; il inventa, pour effrayer l'hérésie, ces fameux actes connus sous le nom d'*auto-da-fé*, où le supplice devenait une sorte de fête aussi extraordinaire par les spectateurs que par les patients. Le premier eut lieu à Séville, l'an 1559. De ce moment, l'inquisition espagnole, ouvrage de la politique, affaire nationale et royale, appela sur le but et l'histoire générale de l'inquisition une facile calomnie. Ses procédés étranges se gravèrent dans les imaginations, et le peuple espagnol lui-même, qui voyait et souffrait tout cela, apparut au monde sous des couleurs odieuses. Je ne me charge pas de le justifier. Le comte Joseph de Maistre, dans ses *Lettres sur l'inquisition espagnole*, a essayé de le faire; pour moi, ma tâche est tout autre.

Voici notre part dans l'inquisition espagnole, telle que nous l'enseigne le jurisconsulte Pegna

(1) Lymborch, *Hist. de l'inquisit.*, liv. 1, chap. xxx.

dans ses commentaires sur le *Directoire des inquisiteurs*. « En Espagne, Ferdinand, roi d'Aragon et « de Castille, cinquième du nom, vers l'an du Sei- « gneur 1476, ainsi que le témoignent nos histoires, « *enleva aux Frères Dominicains l'office de l'in-* « *quisition, et le donna aux clers séculiers.* Il « chargea en même temps, par l'autorité pontificale, « le très-illustre cardinal Mendoza de reconstituer « cet office. Celui-ci, de concert avec un grand « nombre d'hommes savants, établit les lois et pres- « crivit l'ordre que les inquisiteurs doivent suivre « en Espagne (1). »

Lymborch dit expressément la même chose : « Cet « office n'est plus comme autrefois confié aux Frères « Prêcheurs ou dominicains ; mais on commença « d'en remettre la charge *aux clercs séculiers ha-* « *biles dans les canons et les lois*, et peu à peu il « leur fut dévolu tout entier, *de sorte que les Frères* « *Dominicains n'y ont plus aucune part*, sinon « qu'on se sert souvent d'eux pour qualifier les pro- « positions qu'il s'agit de juger, et faire le devoir de « consulteurs (2). »

Ce ne fut qu'en 1618 que Philippe III donna *une place* aux dominicains dans le conseil suprême de l'inquisition, composé de *onze* ou *treize* membres.

Un fait inouï fera juger du crédit qu'avaient dans

(1) Pegna, Commentaire sur le *Directoire des inquisiteurs* de Nicolas Eymeric, 3e partie, scholie 43.

(2) *Hist. de l'inquisit.*, liv. 1, chap. XXIV.

l'inquisition d'Espagne les Frères Prêcheurs. L'un d'eux, Barthélemy Caranza, était archevêque de Tolède, homme vénérable, qui avait été honoré de la confiance de ses souverains, et qui jouissait de l'estime universelle sur le premier siége épiscopal de la monarchie. Il fut tout à coup arrêté par ordre de l'inquisition. Vainement le pape Pie IV le réclama; vainement le concile de Trente, qui était assemblé, intervint en sa faveur; vainement la congrégation chargée par le concile de l'examen des livres déclara orthodoxe le catéchisme de Caranza, qui servait de prétexte à son arrestation : l'inquisition fut inexorable. Elle le retint huit années dans ses prisons, et ne consentit à l'envoyer à Rome, pour y être jugé, que sur un ordre de Philippe II. Telle était la puissance des dominicains sur l'inquisition d'Espagne; telle aussi celle du pape et d'un concile œcuménique, même dans une occasion où l'injustice paraissait manifeste, et où toute la cause se réduisait à ce mot spirituel de Caranza entrant au château de Saint-Ange : « Je suis toujours entre mon plus grand « ami et mon plus grand ennemi, entre ma con« science et mon archevêché de Tolède (1). »

Bref, l'inquisition espagnole était un tribunal royal, « dont aucune ordonnance ne pouvait être pu« bliée sans le consentement préalable du roi (2); » tribunal qu'on avait bien cherché à élever sous le

(1) *Vies des hommes illustres de l'ordre des Frères Prêcheurs,* par le père Touron.

(2) *Rapport sur le tribunal de l'inquisit.,* etc., p. 89.

nom des souverains pontifes, mais qui, au fond, ne dépendait en rien de leur direction. Aussi les papes s'opposèrent-ils toujours à ce qu'il fût introduit à Naples, dans leur voisinage, et toutes les négociations de la cour d'Espagne n'ont pu parvenir à vaincre sur ce point leur insurmontable répugnance (1). Bien loin d'augmenter les rigueurs de l'inquisition, ils furent avertis, par l'abus qu'on en faisait, que le moment était venu de mettre à couvert devant Dieu et devant les hommes leur auguste responsabilité. Paul III fonda, en 1542, la congrégation romaine du saint office, qui ne fut d'abord composée que de six cardinaux, et révoqua tous les pouvoirs inquisitoriaux précédemment accordés. C'est cette congrégation dont personne ne sait rien, tant elle a été douce, si ce n'est que Galilée voulant à toute force appuyer un système d'astronomie sur les Livres saints, elle le traita par deux fois avec la plus magnifique délicatesse (2). Et Bergier a pu dire d'elle, sans crainte d'être démenti par tout le XVIIIe siècle attentif, qu'*elle n'avait jamais signé une condamnation capitale* (3).

Ainsi, pendant que l'Espagne et le Portugal ac-

(1) Lymborch., *Hist. de l'inquisit.*, liv. I, chap. XXVI.

(2) *Lettres* de Guichardin et du marquis Nicolini, ambassadeurs de Florence à Rome, citées par Bergier dans son *Dictionnaire de théologie*, article *Sciences humaines.*

(3) *Dictionnaire de théologie*, au mot *Inquisition.* Voici la phrase exacte : « Les exécutions à mort sont très-rares, soit « en Espagne, soit en Portugal, *et l'on n'en connaît aucun « exemple à Rome.* »

couraient aux *auto-da-fé,* que la France créait ses *chambres ardentes* contre l'hérésie, que Henri VIII suppliciait soixante-dix mille hommes dans le cours de son règne, et que la *bonne* reine Élisabeth faisait manger les chevaux anglais dans le ventre ouvert des catholiques, à cette époque de sang, Rome n'en versait pas une goutte ! Rome, aux pieds de laquelle venaient de fleurir les trois plus beaux siècles de l'Italie ! Rome, qui avait vu naître autour d'elle le Dante, l'Arioste, le Tasse, Machiavel, Bembo, Galilée, Guichardin, et tant d'autres dont le nom n'a pas besoin d'être prononcé pour être entendu ! Rome, se surpassant elle-même au plus fort du danger, conférait au vicaire de Dieu le titre inaliénable d'*inquisiteur universel,* et, par une magie dont elle seule a le secret, elle rendait ce titre invisible sur le front du pontife, comme l'épée l'est dans le fourreau. On dira peut-être que cela n'était guère difficile, puisqu'il n'y avait point d'hérétiques à Rome : mais le but de l'inquisition avait été précisément qu'*il n'y eût pas d'hérétiques à punir,* et Dieu n'a pas permis que cette honorable pensée fût tout à fait dépourvue de succès. On a vu constamment Rome être à la fois la cité de l'orthodoxie et la cité de la douceur, pure comme une vierge, et faible comme elle.

Je crois avoir prouvé par tout ce qui précède que les dominicains ne furent ni les inventeurs, ni les promoteurs, ni les principaux instruments de l'inquisition, et que personne moins qu'eux n'est responsable des excès de l'Espagne en ce genre. Il

reste sans doute qu'ils prirent part à l'inquisition; mais qui n'y a point pris part en Europe? L'inquisition était un progrès véritable, comparée à tout ce qui avait eu lieu dans le passé. A la place d'un tribunal sans droit de grâce, assujetti à la lettre inexorable de la loi, on avait un tribunal flexible, duquel on pouvait *exiger* le pardon par le repentir, et qui ne renvoya jamais au bras séculier que l'immense minorité des accusés. L'inquisition a sauvé des milliers d'hommes qui eussent péri par les tribunaux ordinaires; les Templiers réclamèrent sa juridiction, *sachant bien,* disent les historiens, que *s'ils obtenaient de tels juges, ils ne pouvaient plus être condamnés à mort* (1). Est-ce bien d'ailleurs à notre siècle à se plaindre de l'inquisition? A-t-il fondé la liberté des cultes, dont il parle tant, et ne vivons-nous pas en plein régime d'inquisition, avec un mensonge de plus? On recherche de pauvres filles qui couchent sur la dure (2); on les recherche, parce qu'elles vivent sous une pensée de foi, et qu'au lieu de s'associer pour quelque besogne industrielle, elles s'associent pour prier en travaillant; on les traîne devant les tribunaux; on y sollicite leur expulsion de leur propre foyer; on l'obtiendra peut-être : qu'eût fait de plus l'inquisition? On entend des orateurs dénoncer à la tribune le moindre bruit religieux, et l'on croirait qu'ils passent leur vie à écouter si quelque poitrine française ne bat pas

(1) M. de Maistre, 1re *Lettre sur l'inquisition espagnole.*
(2) Affaire des carmélites de Libourne.

chrétiennement contre une autre poitrine : qu'eût fait de plus l'inquisition? Ces hommes si âpres à persécuter devraient au moins comprendre pourquoi, de tout temps, le genre humain a pris des précautions contre l'erreur ; ils devraient savoir par leurs propres passions que l'erreur et la tyrannie sont inséparables. Laissons là le passé, sur lequel il est aisé de se méprendre, et voyons le présent.

Qui persécute en Europe? Qui persécute, après cent ans de déclamations en prose et en vers contre la persécution? Est-ce donc qu'il est besoin de le dire? Tout l'univers entend les gémissements de l'Irlande catholique opprimée par l'Église anglicane. Il a vu la Hollande calviniste pousser à bout les catholiques belges, sans que l'intérêt de la conservation ait pu prévaloir un moment contre l'instinct de la tyrannie *réformée*. Il voit la Prusse protestante, ayant à sa tête un roi que le malheur et la prospérité ont vainement instruit, jeter dans les prisons un archevêque en lui refusant des juges, traiter la conscience de crime d'État, violer pour une question de bénédiction spirituelle la foi promise à la moitié d'un peuple, et révéler, par un mélange perpétuel de violence et d'hypocrisie, le caractère d'un pouvoir à qui plus rien n'est sacré que ce que la peur déclare tel. Tout l'univers connaît le martyre de l'Église de Pologne, martyre atroce qui dure depuis sept ans, et qui paraît ne devoir cesser qu'après l'entière extinction de la nation polonaise et de sa foi. Il a été témoin, à l'autre extrémité de l'Europe, de spectacles non moins barbares, et cette fois

ce n'étaient pas les rois qui étaient les bourreaux, mais le libéralisme rationaliste, qui cherchait apparemment dans les entrailles des moines espagnols et portugais le secret de la liberté de conscience. Et, au milieu de ces scènes sauvages d'oppression, où est-elle en Europe, la liberté de conscience? Un seul peuple l'a vraiment établie, et c'est un peuple catholique. Les Belges, victorieux de la Hollande par le secours de Dieu, maîtres de se donner la constitution qu'il leur plaisait, ont proclamé dans leur charte une vérité qui deviendra plus visible de jour en jour, c'est que l'Église catholique n'a besoin, pour être souveraine, que de sa libre action sur les intelligences et les volontés, et qu'elle n'a jamais recours au bras séculier que par voie de défense contre les persécuteurs. Voilà la vérité, la vérité qui justifiera l'Église au tribunal de Dieu et du genre humain assemblés un jour en face l'un de l'autre. Oui, rois, peuples, majestés de la terre, l'Église catholique ne réclame de vous ici-bas que le passage, comme disait Bossuet, mais *le passage libre*. Il ne lui en faut pas davantage pour être plus forte que vous tous, non d'une force dominatrice qui s'adresse à vos affaires temporelles, mais d'une force persuasive qui vous entraîne, âme et corps, à l'éternité. Vous le savez bien, et parce que vous ne voulez pas subir cette attraction spirituelle, vous en tarissez la source autant que possible : à la bonne heure, vous en êtes les maîtres; mais du moins avouez vos œuvres. Et s'il arrive qu'un peuple entier, devenu catholique, prenne des mesures una-

nimes contre le retour de votre iniquité, ne l'accusez pas d'être persécuteur, à moins que l'esclave qui enferme son geôlier ne soit un persécuteur, et que la victime qui fait reculer l'assassin ne soit un bourreau.

Soyons généreux : accordons, si vous le voulez, que la vérité et l'erreur furent également intolérantes. Eh bien ! qu'a gagné le monde à cette lutte funeste? La vérité n'a pas détruit l'erreur, et l'erreur n'a pas détruit la vérité; victorieux sur un point, on a succombé sur un autre. N'est-il pas temps de sortir de voies si malheureuses? Soixante siècles de vicissitudes sanglantes ne suffisent-ils pas à notre instruction? Posons enfin la borne aux maux du passé, et que cette pierre pacifique, plantée d'un commun accord entre ce qui fut et ce qui sera, présage à nos descendants une meilleure solution des problèmes humains que celle qu'on avait espérée du glaive, et que le glaive n'a point donnée.

CHAPITRE VII

—

CONCLUSION

J'ai dit sans crainte à mon pays ce que je me propose et ce que je pense. Je crois qu'il a des raisons de m'être favorable. A toutes celles que je lui ai données, je n'en ajouterai plus qu'une. Une des bases de la société moderne est la division illimitée des propriétés par le partage égal entre les enfants, et l'admission de tous les citoyens aux fonctions sociales par voie de concurrence; ces deux principes ne sauraient fléchir sans que la société moderne fût attaquée dans son essence. Or, tout justes et nécessaires qu'ils soient, ils ont leurs inconvénients, parce que rien sur la terre n'est exempt d'une certaine infirmité, qui est le germe de la mort mêlé à la vie. De la division des propriétés résulte, avec un accroissement de la population, une atténuation de la fortune des familles. Presque personne naissant en

France n'a une existence assurée par ce seul fait ; et, d'un autre côté, l'État n'est pas assez riche pour accorder à toutes les ambitions qu'engendrent le besoin et la libre concurrence une part honorable de la fortune publique. Il est impossible que cet état de choses n'amène de grandes souffrances morales. Rien n'est beau comme le testament d'Alexandre : *Au plus digne;* mais rien n'est triste comme le partage réel de sa succession entre ses capitaines. Nous assistons à un spectacle pareil. Il suffit d'avoir vécu parmi la jeunesse pour savoir les angoisses qui assiégent ces cœurs à qui tout est ouvert, et dont beaucoup pourtant n'entreront pas. La paix générale, destinée à être un jour plus solide qu'elle ne l'est aujourd'hui, augmente encore ces causes de malaise. Pourquoi, lorsqu'il en est ainsi, fermerait-on à la jeunesse l'issue de la vie commune? Nous avons des fortunes trop petites, unissons-les. Nous souffrons de la lutte sociale, sortons-en. Personne jusqu'ici n'a paru s'opposer aux associations de simple travail : pourquoi s'opposerait-on à des associations où la religion serait unie au travail ? Serait-ce donc que les choses les plus naturelles deviennent illégitimes dès que le christianisme y entre comme élément ?

On ferait de vains efforts pour se le dissimuler : les associations religieuses, agricoles, industrielles, sont les seules ressources de l'avenir contre la perpétuité des révolutions. Jamais le genre humain ne reculera vers le passé; jamais il ne demandera secours aux vieilles constitutions aristocratiques,

quelle que soit la pesanteur de ses maux; mais il cherchera dans les associations volontaires, fondées sur le travail et la religion, le remède à la plaie de l'*individualisme*. J'en appelle aux tendances qui se manifestent déjà de toutes parts. Si le gouvernement laisse à ces tendances généreuses, tout en les surveillant, l'essor qu'elles sollicitent, il préviendra de grandes catastrophes. La nature humaine a cela d'admirable, qu'elle porte en elle-même le remède avec la maladie. Laissons-la faire un peu, et ne repoussons pas cette parole de l'Écriture : *Dieu a créé guérissables les nations de la terre.*

Je crois donc faire acte de bon citoyen, autant qu'acte de bon catholique, en rétablissant en France les *Frères Prêcheurs.* Si mon pays le souffre, il ne sera pas dix années peut-être avant d'avoir à s'en louer. S'il ne le veut pas, nous irons nous établir à ses frontières, sur quelque terre plus avancée vers le pôle de l'avenir, et nous y attendrons patiemment le jour de Dieu et de la France. L'important est qu'il y ait des Frères Prêcheurs français, qu'un peu de ce sang généreux coule sous le vieil habit de Saint-Dominique. Quant au sol, il aura son tour; car la France arrivera tôt ou tard au rendez-vous prédestiné où la Providence l'attend. Ce qu'a prédit M. de Maistre s'accomplira : La France sera chrétienne, l'Angleterre catholique, et l'Europe chantera la messe à Sainte-Sophie. J'y crois, et je ne suis pas pressé.

Quel que soit le traitement que me réserve ma patrie, je ne m'en plaindrai donc pas. J'espèrerai

en elle jusqu'à mon dernier soupir. Je comprends même ses injustices, je respecte même ses erreurs, non comme le courtisan qui adore son maître, mais comme l'ami qui sait par quels nœuds le mal s'enchaîne au bien dans le plus profond du cœur de son ami. Ces sentiments sont trop anciens en moi pour y périr jamais, et dussé-je n'en pas recueillir le fruit, ils seront jusqu'à la fin mes hôtes et mes consolateurs.

DISCOURS

SUR

LA VOCATION DE LA NATION FRANÇAISE

DISCOURS

SUR

LA VOCATION DE LA NATION FRANÇAISE (1)

Monseigneur (2),

Messieurs,

C'est Dieu qui a fait les peuples et qui leur a partagé la terre, et c'est aussi lui qui a fondé au milieu d'eux une société universelle et indivisible; c'est lui qui a fait la France, et qui a fondé l'Église. De telle sorte que nous appartenons tous à deux cités, que nous sommes soumis à deux puissances, et que nous avons deux patries : la cité éternelle et la cité terrestre, la puissance spirituelle et la puissance temporelle, la patrie du sang et la patrie de la foi. Et

(1) Ce discours a été prononcé à Notre-Dame de Paris, le 14 février 1841, pour l'inauguration de l'ordre des Frères Prêcheurs en France.

(2) Monseigneur Affre, archevêque de Paris.

ces deux patries, quoique distinctes, ne sont pas ennemies l'une de l'autre; bien loin de là : elles fraternisent, comme l'âme et le corps fraternisent, elles sont unies comme l'âme et le corps sont unis; et, de même que l'âme aime le corps, bien que le corps se révolte souvent contre elle, de même la patrie de l'éternité aime la patrie du temps et prend soin de sa conservation, bien que celle-ci ne réponde pas constamment à son amour. Mais il peut arriver que la cité humaine se dévoue à la cité divine, qu'un peuple s'honore d'une alliance particulière avec l'Église : alors l'amour de l'Église et l'amour de la patrie semblent n'avoir plus qu'un même objet; le premier élève et sanctifie le second, et il se forme de tous deux une sorte de patriotisme surnaturel, dont saint Paul nous a donné l'exemple et l'expression dans ces sublimes paroles de son Épître aux Romains : *Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, ma conscience me rendant témoignage dans l'Esprit-Saint; j'ai dans le cœur une tristesse grande et une douleur qui ne cesse pas; car je souhaitais d'être séparé du Christ par l'anathème, en faveur de mes frères qui sont mes parents selon la chair, qui sont israélites, de qui est l'adoption des enfants, et la gloire et le testament, et la législation, et le service, et les promesses; de qui sont les pères, de qui est le Christ selon la chair, le Christ, Dieu béni par-dessus toutes choses, dans les siècles des siècles* (1). Il était impossible d'exprimer plus éner-

(1) Chap. IX, vers 1 et suiv.

giquement l'amour de la patrie, surnaturalisé par la foi; et, du reste, tous les prophètes sont remplis de ces élans patriotiques, depuis David s'écriant: *Seigneur, vous vous lèverez, vous aurez pitié de Sion, parce que le temps d'en avoir pitié est venu, parce que ses pierres ont plu à vos serviteurs* (1); jusqu'à Jésus-Christ pleurant à la vue de Jérusalem, et disant avec une si pieuse douleur : *Ah! si tu avais connu, même en ce jour, qui est encore le tien, ce qui peut te donner la paix* (2) !

Or, Messieurs, je me propose d'examiner devant vous jusqu'à quel point notre pays lui-même mérite un semblable sentiment, jusqu'à quel point nous devons l'aimer, non-seulement comme Français, mais comme chrétiens. Il n'est pas sans importance, dans la situation générale du monde, de traiter cette question, et de rechercher, en regardant l'histoire et le siècle présent, quel est le peuple à qui l'Église doit le plus dans le passé, et de qui elle peut attendre davantage dans l'avenir. L'espérance est une vertu, et quand du sein de Dieu elle pousse ses rejetons à travers la patrie, sa séve, pour être plus douce encore, ne perd point sa divinité.

Il y a longtemps, Messieurs, que Dieu a disposé des nations. Le jour même, ce jour éternel, où il disait à son Fils : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui;* il ajoutait immédiatement : *Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage* (3).

(1) Psaume CI, vers. 14 et 15.

(2) Saint Luc, chap. XIX, vers 42.

(3) Psaume II, vers. 7 et 8.

Ainsi le Fils de Dieu recevait en même temps de son Père la substance divine, et le domaine des choses créées, la filiation et l'hérédité, selon cette autre parole, qui est de saint Paul : *Dieu nous a parlé par son Fils, qu'il a établi l'héritier de tout* (1). Et, pour le dire en passant, c'est dans ces profondeurs de la paternité et de l'hérédité divines que se cache la source de la paternité et de l'hérédité humaines : lois mystérieuses, qui, venant de si haut, sont plus fortes que nous, et le fondement même de l'ordre humain.

Les nations étant de toute éternité le patrimoine du Fils de Dieu, qu'en fera-t-il? De même qu'un bon maître cultive et féconde sa terre avant de lui rien demander, le Fils de Dieu fait homme et venu dans le monde pour visiter les nations, son patrimoine, leur a donné avant de rien leur demander. Et voici les dons qu'il leur a faits, en tant que nations :

Premièrement, le don du pouvoir temporel, en retenant pour lui le pouvoir spirituel. Il eût pu les garder tous deux, et gouverner directement par lui-même ou par ses ministres les sociétés humaines ; il ne l'a pas voulu. Il a permis aux nations de se donner des chefs, de se régir chacun par ses lois et ses magistrats, et de même que, selon l'expression de l'Écriture, Dieu avait *traité l'homme avec respect* (2), en lui donnant la liberté morale, il a traité les nations

(1) Épître aux Hébreux, chap. I, vers. 2.
(2) Sagesse, chap. XII, vers. 18.

avec respect en leur donnant par son Fils la liberté politique. Allez, leur a-t-il dit, vous êtes dans la main de votre conseil ; vous tenez le sceptre ; frappez-en la terre, qu'elle ressente votre action ; soyez l'artisan de vos destinées sociales : mais souvenez-vous qu'il est une limite à votre autorité, et qu'en vous communiquant le pouvoir temporel, j'ai retenu pour moi le pouvoir spirituel, non pour vous l'interdire, puisque j'ai choisi mes ministres parmi vous, mais de peur que vous n'abusiez de cette double puissance, si j'avais couvert la même tête de la majesté du temps et de celle de l'éternité.

Le second bienfait dispensé par le Fils de Dieu à son héritage, lorsqu'il est venu le visiter, a été une modification dans la nature même du pouvoir, ou plutôt le rappel de ce pouvoir à sa primitive constitution. Un jour, les Apôtres étant assemblés autour du Sauveur, Notre-Seigneur leur adressa ces belles et aimables paroles : *Vous savez que les princes des nations dominent sur elles, et que les plus grands sont ceux qui exercent la puissance à leur égard ; il n'en sera pas ainsi parmi vous. Que celui d'entre vous qui veut être grand soit votre ministre, et que celui qui veut être le premier soit votre serviteur, à la ressemblance du Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* (1). A dater de ce moment, le pouvoir a perdu le caractère de domination pour s'élever à l'état de service public, et le dépositaire de la plus haute royauté qui soit

Saint Matthieu, chap. xx, vers. 25 et suiv.

dans le monde, la royauté spirituelle, s'est appelé volontairement le *serviteur des serviteurs de Dieu.*

Jésus-Christ avait réglé et adouci la souveraineté. Il voulut régler et adoucir les rapports des citoyens entre eux, et des nations avec les nations. Il déclara que les hommes étaient des frères, et les nations des sœurs, qu'*il n'y avait plus de Gentil ni de Juif, de circoncis ni d'incirconcis, de Barbare ni de Scythe, d'esclave ni d'homme libre* (1).

Voilà la charte, Messieurs, la grande charte, la charte éternelle, que le Fils de Dieu a donnée aux nations en prenant possession de son héritage. On n'ira jamais plus loin. On essaiera de nier ces principes; on essaiera aussi de les fausser par des conséquences qu'ils ne contiennent pas : l'esprit de domination et l'esprit de licence les combattront à l'envi, celui-ci comme insuffisants, celui-là comme destructeurs de la majesté; mais cette double inimitié sera leur force et leur justification. Chez tout peuple qui ne retournera point à la barbarie, la souveraineté demeurera un service public borné à l'ordre temporel, les rapports d'homme à homme et de nation à nation un rapport de fraternité.

A côté du bénéfice se placent ordinairement les charges. Jésus-Christ avait servi les nations, il avait droit de leur demander service à son tour. Ce service, c'était d'accepter la loi de Dieu proposée à leur libre arbitre, de l'aimer, de la conserver, de la défendre, de la propager, d'en faire le fond de leurs

(1) Saint Paul, épître aux Colossiens, chap. III, vers. 11.

mœurs et de leurs institutions, d'user même de leurs armes, non pour l'imposer, mais pour la préserver et la tirer de l'oppression, en assurant à tous les hommes le droit de la connaître et de s'y conformer librement. La vocation d'un peuple n'était plus d'étendre ses frontières, au préjudice de ses voisins; ç'avait été la gloire des peuples païens, du peuple romain, le plus grand de tous : mais qu'était-ce que cette gloire? des larmes et du sang. Cela était bon pour des races que le christianisme n'avait point encore touchées de son doigt. La vocation des races chrétiennes, c'était de répandre la vérité, d'éclairer les nations moins avancées vers Dieu, de leur porter, au prix du travail et au hasard de la mort, les biens éternels, la foi, la justice, la civilisation. A cette pensée, mes entrailles d'homme s'émeuvent; je reconnais un but digne du ciel et de la terre, de l'intervention de Dieu et de l'activité du genre humain, et je m'assure, Messieurs, que personne parmi vous ne me contredit, fût-il même incroyant. Car, si le christianisme a cessé d'être votre maître et votre instituteur, il respire encore dans vos sentiments, il élève encore votre intelligence; si vous n'êtes plus chrétiens par la face qui regarde Dieu, vous l'êtes plus que jamais par la face qui regarde l'homme.

Chose triste à dire ! les nations n'acceptèrent pas plus les charges que les bénéfices du contrat qui leur avait été proposé. En même temps qu'elles exagéraient la souveraineté jusqu'à lui abandonner les choses divines, et qu'elles détruisaient la fraternité par la servitude, elles accablaient aussi la vérité

sous la fable, élevant dans l'histoire ces fameuses sociétés idolâtriques où la guerre, l'oppression et l'erreur se disputaient à qui déshonorerait davantage l'humanité. Dieu, voyant les peuples s'éloigner de lui, en choisit un; il le forma lui-même, annonçant au premier de ses ancêtres, le grand Abraham, que toutes les nations seraient bénies en lui, afin que sa postérité ne se crût pas seule aimée et seule appelée. Mais ce peuple, que Dieu avait pétri, qu'il avait tiré de l'esclavage, auquel il avait donné des lois, préparé un territoire, dont il avait dessiné le temple et consacré les prêtres, ce peuple fut infidèle à sa vocation; après avoir de siècle en siècle lapidé les prophètes du Seigneur, quand le Seigneur vint lui-même, quand la Vérité vivante apparut sur la terre, il se leva comme Caïn, et mit entre Dieu et lui l'abîme du sang, abdiquant par ce crime l'honneur suprême d'avoir été la première des nations vouée, en tant que nation, à la défense, à la conservation et à la propagation de la vérité.

Cependant le christianisme se répand dans le monde, il envahit l'empire romain; trois siècles de persécutions ne font qu'accroître sa force : il porte Constantin sur le trône, et Constantin l'associe à la majesté souveraine qu'il a reçue de lui. Toutefois, près de deux cents ans après Constantin, il n'y avait pas encore au monde de nation chrétienne. L'empire était formé de vingt races diverses rapprochées par un lien administratif, mais séparées par leurs souvenirs et leurs mœurs, et au sein desquelles l'arianisme, hérésie féconde et vivace, avait jeté un nou-

veau germe de division. Les peuplades barbares, qui serraient de près l'empire romain avec une convoitise toujours croissante, étaient adonnées à l'idolâtrie ou subjuguées par l'arianisme, qui avait trouvé le secret de pénétrer jusqu'à elles. Alors, écoutez ce que Dieu fit. Non loin des bords du Rhin, un chef barbare livrait bataille à d'autres barbares : ses troupes plient; il se souvient dans le péril que sa femme adore un Dieu dont elle lui a vanté la puissance. Il invoque ce Dieu, et, la victoire ayant suivi sa prière, il court se prosterner devant le ministre du Dieu de Clotilde : « Doux Sicambre, lui dit saint « Remi, adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que « tu as adoré. » Ce Dieu, Messieurs, c'était le Christ; ce roi, cette reine, cet évêque, cette victoire, c'était la nation franque, et la nation franque était la première nation catholique donnée par Dieu à son Église. Ce n'est pas moi qui décerne cette louange magnifique à ma patrie; c'est la papauté, à qui il a plu, par justice, d'appeler nos rois les *fils aînés de l'Église.* De même que Dieu a dit à son Fils de toute éternité : Tu es mon premier-né, la papauté a dit à la France : Tu es ma fille aînée. Elle a fait plus, s'il est possible; afin d'exprimer plus énergiquement ce qu'elle pensait de nous, elle a créé un barbarisme sublime : elle a nommé la France le *Royaume christianissime, — Christianissimum regnum.* Ainsi, primogéniture dans la foi, excellence dans la foi, tels sont nos titres, telle était notre vocation.

Y avons-nous répondu? Car il ne suffit pas d'être appelé, il faut répondre à sa vocation. Avons-nous

répondu à la nôtre? C'est demander ce que notre patrie a fait pour Jésus-Christ et son Église.

L'Église a couru trois périls suprêmes : l'arianisme, le mahométisme, le protestantisme ; Arius, Mahomet, Luther, les trois grands hommes de l'erreur, si toutefois un homme peut être appelé grand lorsqu'il se trompe contre Dieu.

L'arianisme mit en question le fond même du christianisme, car il niait la divinité de Jésus-Christ, et la divinité de Jésus-Christ, c'est tout le christianisme. Si, en effet, l'arianisme dit vrai, Jésus-Christ n'est plus qu'un grand homme qui a eu des idées, et qui est mort pour ses idées. Or cela s'est vu, et pour l'honneur de l'humanité cela se verra encore; c'est l'histoire de Socrate. Mais, mourir quand on est Dieu, quand on ne peut pas mourir, quand on a la toute-puissance pour faire régner ses idées ; mourir afin de susciter l'amour dans les cœurs, voilà ce que les hommes ne font pas, ce qu'a fait Jésus-Christ, et ce qui constitue le mystère du christianisme, mystère né de l'amour pour produire l'amour. Arius fut soutenu dans son hérésie par le rationalisme et l'esprit de cour : le rationalisme, qui s'accommodait naturellement d'un philosophe substitué à un Dieu ; l'esprit de cour, qui était effrayé de la croix, et qui, en la transportant d'un Dieu à un homme, croyait en éloigner de ses viles épaules le rude fardeau. Le rationalisme prêta aux ariens l'appui d'une dialectique subtile ; l'esprit de cour, la double force de l'intrigue et de la violence. Cette combinaison mit l'Église à deux doigts de sa perte, si toutefois il est

permis d'user de pareilles expressions, de ne juger que d'après la superficie des choses, d'oublier que le christianisme a en soi une puissance infinie de dilatation, et qu'il la conserve toujours, alors même que les yeux infirmes de l'homme le croient anéanti, comme si dans l'invisible unité d'un point mathématique ne pouvaient pas tenir des mondes. Mais, sans aller jusqu'à des expressions qui sembleraient douter de l'immortalité de l'Église, toujours est-il que le succès de l'arianisme fut immense, et qu'après avoir corrompu une partie de l'Orient, il menaçait l'Occident par les barbares, qui, en y portant leurs armes, y portaient son esprit. Ce fut alors que notre aïeul Clovis reçut le baptême des mains de saint Remi, et que, chassant devant lui les peuplades ariennes, il assura en Occident le triomphe de la vraie foi.

L'arianisme penchant vers son déclin, Mahomet parut; Mahomet releva l'idée d'Arius à la pointe du cimeterre. Il voulut bien reconnaître que Jésus-Christ était un grand prophète; mais, comme son prédécesseur, il en nia la divinité. Il lui sembla qu'Arius n'avait pas assez donné à la corruption, il lui donna davantage; et ce moyen ne devant pas suffire à la conversion de l'univers, il déchaîna les armes. Bientôt le mahométisme attaquait par tous les points à la fois la chrétienté. Qui l'arrêta dans les champs de Poitiers? Encore un de vos aïeux, Charles-Martel. Et plus tard, le péril ne faisant que s'accroître avec les siècles, qui songea à réunir l'Europe autour de la croix, pour la précipiter sur cet in-

domptable ennemi ? Qui eut le premier l'idée des croisades? Un pape français, Sylvestre II. Où furent-elles d'abord inaugurées? Dans un concile national, à Clermont; dans une assemblée nationale, à Vézelay. Vous savez le reste, ces deux siècles de chevalerie, où nous eûmes la plus grande part dans le sang et dans la gloire, et que couronne glorieusement saint Louis mourant sur la côte africaine.

Après ces deux honteuses défaites, le démon comprit qu'il n'atteindrait jamais son but en s'attaquant directement à Jésus-Christ. Car Jésus-Christ et l'Évangile, c'est la même chose, et l'Évangile va trop droit au cœur des hommes pour espérer de l'y détrôner. Mais l'Église, ce n'est plus Jésus-Christ qu'indirectement; elle est composée d'hommes sujets aux faiblesses et aux passions de l'humanité : on pouvait peut-être, dans ce côté humain, ruiner l'œuvre divine. Luther vint au monde; à sa voix l'Allemagne et l'Angleterre se séparèrent de l'Église, et si une grande nation de plus, si la France eût suivi leur terrible invitation, qui peut dire, le miracle à part, ce que fût devenue la chrétienté? La France n'eut pas seulement la gloire de se tenir ferme dans la foi; elle eut à combattre dans son propre sein l'expansion de l'erreur représentée par Calvin, et la révolte d'une partie de sa noblesse, un moment appuyée de la royauté. L'élan national la sauva; on la vit, confédérée dans une sainte ligue, mettre sa foi plus haut que tout, plus haut même que la fidélité à ses souverains, et ne consentir à

en reconnaître l'héritier légitime qu'après que lui-même eut prêté serment au Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis.

Tel fut le rôle de la France dans les grands périls de la chrétienté; ainsi acquitta-t-elle sa dette de fille aînée de l'Église. Encore n'ai-je pas tout dit. Au moment où la papauté, à peine délivrée des mains tortueuses du Bas-Empire, était menacée de subir le joug d'une puissance barbare, ce fut la France qui assura sa liberté et sa dignité par ses armes d'abord, ensuite et d'une manière définitive par une dotation territoriale à laquelle était annexée la souveraineté. Le chef de l'Église, grâce à Charlemagne, cessa de dépendre d'une autorité qui, moins que jamais, par la formation des peuples modernes, gardait un caractère d'universalité, et il put étendre sur les nations, dont il était le père commun, un sceptre pacifique, où tous eussent la joie de ne plus lire que le nom de Dieu. Ce grand ouvrage fut le nôtre : je dis le nôtre, car nos pères, n'est-ce pas nous? Leur sang n'est-il pas notre sang, leur gloire notre gloire? Ne vivons-nous pas en eux, et ne revivent-ils pas en nous? N'ont-ils pas voulu que nous fussions ce qu'ils étaient, une génération de chevaliers pour la défense de l'Église? Nous pouvons donc le dire, confondant par un orgueil légitime les fils avec les pères, nous avons accepté le contrat proposé par le Fils de Dieu au libre arbitre des nations : nous avons connu, aimé, servi la vérité. Nous avons combattu pour elle les combats du sang et de l'esprit. Nous avons vaincu Arius, Mahomet, Luther,

et fondé temporellement la papauté. L'arianisme défait, le mahométisme défait, le protestantisme défait, un trône assuré au pontificat, voilà les quatre couronnes de la France, couronnes qui ne se flétriront pas dans l'éternité. De même que le prêtre, les apôtres, les docteurs, les vierges, les martyrs, ont dans le ciel leur signe distinctif, parce que rien ne se perd de ce qui est fait pour le Seigneur, et que nous retrouvons près de lui la gloire que nous lui rendons sur la terre, pourquoi les peuples fidèles, les peuples serviteurs de Dieu, ne conserveraient-ils pas à jamais le signe de leurs services et de leurs vertus? Les liens de famille ne sont pas brisés dans le ciel; Jésus-Christ, en élevant sa mère au-dessus des saints et des anges, nous a fait voir que la piété filiale est une vertu de l'éternité. Pourquoi les liens des nations seraient-ils rompus? Pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas nos chevaliers, nos rois, nos prêtres, nos pontifes, à un caractère qui rappelât leurs travaux communs pour le Seigneur et pour son Christ? Oui, j'aime à le croire, sur leur robe nuptiale, lavée dans le sang de l'Agneau, brilleront, ineffaçables et merveilleusement tissues, les quatre couronnes de la France.

Je suis long peut-être, Messieurs, mais c'est votre faute, c'est votre histoire que je raconte; vous me pardonnerez, si je vous ai fait boire jusqu'à la lie ce calice de gloire.

Comme tous les peuples, la France avait été appelée; la France, nous l'avons vu, la première entre toutes les nations et au-dessus de toutes les autres,

répondit à sa vocation. Mais il ne suffit pas de répondre à sa vocation, il faut persévérer. La France a-t-elle persévéré? A cette question, Messieurs, j'ai à faire une triste, une cruelle réponse; je la ferai. Je dirai le mal, comme j'ai dit le bien; je blâmerai, comme j'ai loué, toujours sans exagération, mais toujours avec énergie.

En suscitant Luther, en inventant le protestantisme, l'esprit de ténèbres savait ce qu'il faisait; il avait bien prévu que des peuples longtemps nourris de la doctrine divine seraient bientôt rassasiés de cette doctrine humaine. Il avait calculé qu'après avoir pris le mensonge pour la vérité, les hommes seraient amenés par le dégoût du mensonge au dégoût de la vérité même; et que des abîmes de l'hérésie ils tomberaient dans les abîmes de l'incrédulité. Le protestantisme, d'ailleurs, n'était pas une hérésie ordinaire; il ne niait pas seulement un dogme particulier, mais l'autorité même, qui est le soutien du dogme, et sans laquelle il n'est plus qu'un produit de la raison. La raison, exaltée, devait tôt ou tard s'affranchir des derniers langes de la foi, et le protestantisme tomber dans le rationalisme. Ce fut ce qui arriva, et ce qui arriva par l'Angleterre, la grande nation protestante. A Dieu ne plaise que j'en parle avec amertume! Lorsque je pense à tout ce qu'il faut de travaux, de vertus, d'héroïsme, pour faire un peuple et perpétuer sa vie, je m'en voudrais mortellement d'abuser de la parole contre une nation. Mais si l'injure est indigne, la vérité ne l'est jamais. Nous ne pouvons cacher des fautes que tout

l'univers a connues; et, résolus de ne pas taire les nôtres, il nous est permis de rappeler de qui nous en reçûmes l'exemple. Ce fut donc en Angleterre que l'incrédulité naquit. La France alla l'y chercher, et, une fois qu'elle en eut rapporté le germe, il mûrit sur son sol avec une rapidité et sous une forme qui ne s'étaient jamais vues. Jusque-là, quand on attaquait la religion, on l'attaquait comme une chose sérieuse; le XVIII[e] siècle l'attaqua par le rire. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des académies dans les salons; il atteignit les marches du trône; on le vit sur les lèvres du prêtre; il prit place au sanctuaire du foyer domestique, entre la mère et les enfants. Et de quoi donc, grand Dieu! de quoi riaient-ils tous? Ils riaient de Jésus-Christ et de l'Évangile! Et c'était la France!

Que fera Dieu?... Ici, Messieurs, je commence à entrer dans les choses contemporaines; il ne s'agit plus du passé, mais de ce que nos yeux ont vu. Plaise à la Sagesse d'où découle la nôtre, que je ne dise rien qui ne soit digne d'être entendu par une assemblée d'hommes qui estiment la vérité!

La France avait trahi son histoire et sa mission; Dieu pouvait la laisser périr, comme tant d'autres peuples déchus, par leur faute, de leur prédestination. Il ne le voulut point; il résolut de la sauver, par une expiation aussi magnifique que son crime avait été grand. La royauté était avilie : Dieu lui rendit sa majesté, il la releva sur l'échafaud. La noblesse était avilie : Dieu lui rendit sa dignité, il la releva dans l'exil. Le clergé était avili : Dieu lui

rendit le respect et l'admiration des peuples, il le releva dans la spoliation, la misère et la mort. La fortune militaire de la France était avilie : Dieu lui rendit la gloire, il la releva sur les champs de bataille. La papauté avait été abaissée aux yeux des peuples : Dieu lui rendit sa divine auréole, il la releva par la France. Un jour, les portes de cette basilique s'ouvrirent, un soldat parut sur le seuil, entouré de généraux et suivi de vingt victoires. Où va-t-il ? Il entre, il traverse lentement cette nef, il monte devant le sanctuaire ; le voilà devant l'autel. Qu'y vient-il faire, lui, l'enfant d'une génération qui a ri du Christ ? Il vient se prosterner devant le vicaire du Christ, et lui demander de bénir ses mains afin que le sceptre n'y soit pas trop pesant à côté de l'épée ; il vient courber sa tête militaire devant le vieillard du Vatican, et confesser à tous que la gloire ne suffit pas, sans la religion, pour sacrer un empereur. Il avait compris, malgré toutes les apparences contraires, que le souffle divin ne s'était point retiré de la France, et c'est là vraiment le génie, de ne pas s'arrêter à la superficie des choses, mais d'aller au fond en surprendre la réalité cachée. C'est là vraiment gouverner les peuples, de ne pas croire à leurs mauvais penchants, et de leur révéler à eux-mêmes ce qui reste en eux de grand et de bon. Ainsi Dieu sauva-t-il la France ; ainsi releva-t-il tout ce qu'elle avait abattu ; ainsi l'environna-t-il de la majesté du malheur et de l'expiation.

Un peuple traité de la sorte est-il un peuple abandonné ? Le signe de la résurrection n'est-il pas visi-

blement sur nous? Comptez, s'il vous est possible, les œuvres saintes qui, depuis quarante ans, élèvent dans la patrie leur tige florissante. Nos missionnaires sont partout, aux échelles du Levant, en Arménie, en Perse, aux Indes, en Chine, sur les côtes d'Afrique, dans les îles de l'Océanie; partout leur voix et leur sang parlent à Dieu du pays qui les verse sur le monde. Notre or court aussi dans tout l'univers, au service de Dieu; c'est nous qui avons fondé *l'Association pour la Propagation de la foi*, ce trésor de l'apostolat tiré sou par sou de la poche du pauvre, et qui porte chaque année des ressources royales aux missions les plus lointaines de la vérité. Les Frères des Écoles chrétiennes, revêtus de leur humble habit, traversent incessamment les rues de nos villes, et, au lieu des outrages qu'ils y recevaient trop souvent, ils n'y rencontrent plus que les regards bienveillants de l'ouvrier, le respect des chrétiens, et l'estime de tous. Apôtres obscurs du peuple de France, ils y créent sans bruit, en mêlant Dieu à l'enseignement élémentaire, une génération qui reconnaît dans le prêtre un ami, et dans l'Évangile le livre des petits, la loi de l'ordre, de la paix, de l'honneur et de la fraternité universelle. L'enfance même ne reçoit pas seule leurs leçons; ils ont appelé à eux l'adulte, et réconcilié le froc avec la veste de bure, la rude main du travailleur terrestre avec la main modeste du travailleur religieux. Voulez-vous voir un spectacle plus consolant encore, et qui n'avait pas de modèle dans l'ancienne France? Regardez, voici des adolescents, des étudiants, des

jeunes hommes placés à l'entrée de toutes les carrières civiles et industrielles, sans distinction de naissance et de fortune; la charité chrétienne les a réunis, non pour assister le pauvre d'un argent philanthropique, mais pour le visiter, lui parler, le toucher, voir et sentir sa misère, et lui porter, avec le pain et le vêtement, le visage pieux d'un ami. Chaque ville, sous le nom de *Conférence de Saint-Vincent-de-Paul,* possède une fraction de cette jeune milice, qui a placé sa chasteté sous la garde de sa charité, la plus belle des vertus sous la plus belle des gardes. Quelles bénédictions n'attirera pas sur la France cette chevalerie de la jeunesse, de la pureté et de la fraternité en faveur du pauvre! Avec la même ardeur que nos pères combattaient autrefois les infidèles en terre sainte, ils combattent aujourd'hui l'incroyance, la débauche et la misère, sur cette autre terre sainte de la patrie. Que la patrie protége leur liberté de sa reconnaissance, et vous, Messieurs, assemblés ici précisément en faveur de cette œuvre, ne considérez pas seulement dans vos bienfaits les pauvres qui en attendent le secours, mais aussi la main qui vous sollicite pour eux. Payez à la fois dans l'aumône un double tribut, le tribut de la charité et celui de l'admiration.

Je n'ai pas fini, Messieurs, de vous dire toutes les causes d'espérance qui réjouissent dans notre pays le cœur du chrétien. Où s'est réfugiée, dites-moi, la pénitence chrétienne? Où découvrirez-vous, dans le reste du monde, rien qui égale la solitude, le travail et l'austérité de la Trappe? Après avoir erré, durant

vingt-cinq années, de la Suisse à l'Autriche, de l'Autriche à la Russie, de la Russie à la Prusse, partout victime d'une hospitalité passagère et sans entrailles, la Trappe est revenue à la France, son berceau ; elle y a multiplié ses maisons, sous la protection de la liberté commune, et jamais, en aucun temps, la vertu de la croix n'a mieux et plus largement fleuri que sous le froc fécond de ces descendants de saint Bernard et de Rancé. Ne voyez-vous pas aussi, sous toutes les formes, ressusciter l'esprit monastique, cet esprit qui s'éteignait dans l'ancienne France avant même que des lois usurpatrices eussent frappé du marteau les vieux cloîtres tant aimés de nos aïeux? Le chartreux, le jésuite, le capucin, le bénédictin rapportent à la France leur dévouement multiple, la prière, la science, la parole, la contemplation et l'action, l'exemple de la pauvreté volontaire, le bénéfice de la communauté. Et aujourd'hui même, devant cette foule qui m'écoute et qui ne s'en étonne pas, apparaît, sans audace et sans crainte, le froc séculaire de saint Dominique.

Que sera-ce, si vous arrêtez votre pensée sur les maisons religieuses où les femmes ont réuni leurs vertus sous la tutelle de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance? Là il ne vous sera plus possible de nombrer les ordres et les œuvres. La charité a mis le doigt sur les nuances mêmes des besoins; elle a des mains pour les cicatrices autant que pour les blessures. Et pas un scandale depuis quarante ans! pas une plainte! pas un murmure! La liberté a été plus féconde que les vieilles mœurs féodales; elle a

tiré des familles plus de suc généreux et dévoué. La France est toujours le pays des saintes femmes, des filles de Charité, des sœurs de la Providence et de l'Espérance, des mères du Bon Pasteur, et quel nom pourrai-je créer, que leur vertu n'ait baptisé déjà?

Mon dernier regard sera sur une église de Paris solitaire il y a peu d'années, aujourd'hui le rendez-vous des âmes de cent pays, qui y prient de près et de loin pour la conversion des pécheurs : c'est vous rappeler Notre-Dame-des-Victoires, et terminer cette courte revue des travaux de la France dans le bien par un nom trop heureux pour qu'il ne soit pas le dernier.

Il est vrai, Messieurs, tous les obstacles ne sont pas vaincus; toutes nos conquêtes ne sont pas acceptées; l'erreur ne voit pas d'un œil tranquille nos efforts persévérants. La bourgeoisie, qui nous gouverne, n'a pas encore fait acte de réconciliation pleine et entière avec le Christ et son Église. Mais la bourgeoisie n'est pas une classe à part, inabordable, enfermée dans ses priviléges et ses préjugés; la bourgeoisie, c'est nous tous. Par un bout, elle touche au peuple, où elle se recrute incessamment, et, par l'autre bout, à la noblesse et au trône, dont ses membres d'élite tendent à se rapprocher par l'inévitable attrait de la distinction pour tout ce qui est distingué. Cette classe est donc mobile, sans cesse renouvelée par l'ascension de ses parties inférieures, qui ne lui permettent pas de se créer un esprit à toujours, et sujette aussi au souffle qui vient

des hautes régions. Dieu a dit à la bourgeoisie française : Tu veux régner, règne ! Tu apprendras ce qu'il en coûte pour gouverner les hommes, tu jugeras s'il est possible de les gouverner sans mon Christ. Pourquoi penser qu'elle demeurera toujours ce qu'elle est encore trop généralement aujourd'hui ? Pourquoi n'entendrait-elle pas les leçons répétées de l'expérience? Beaucoup de ses fils grossissent déjà nos rangs ; ce sont eux qui forment, pour la plus grande partie, la société de Saint-Vincent-de-Paul, et qui recrutent par leur dévouement les ordres religieux. Ne désespérons pas d'une classe qui est le fond de la société moderne, et dont l'avénement au pouvoir, signalé par tant de faits considérables, se rattache sans doute au plan général de la Providence. Les difficultés ne doivent qu'animer notre zèle. Elles sont loin d'être aussi fortes qu'il y a cinquante ans, et cependant, dès 1795, le comte de Maistre, entrevoyant l'horizon qui s'est ouvert depuis sous nos yeux, écrivait ces remarquables paroles : « L'esprit « religieux n'est pas éteint en France, il y soulè- « vera des montagnes, il y fera des miracles. » Justifions par notre persévérance une prophétie que la résurrection de notre Église place déjà parmi les plus hauts pressentiments de la pensée; rappelons à Dieu les cœurs par la charité, autant que les esprits par la lumière. Que ceux qui travaillent ne se découragent point; que ceux qui n'ont encore rien fait mettent la main à l'œuvre. Et dans ce moment même, Messieurs, avant de sortir d'ici, unissez-vous

au moins par l'aumône à tous les vœux, à tous les efforts, à toutes les prières, à tous les sacrifices qui, depuis cinquante ans, montent vers le ciel en faveur de notre patrie.

Monseigneur, la couronne de saint Denis est tombée sur votre tête dans une heure à jamais mémorable, à l'heure où plus que jamais s'opère la réconciliation entre l'Église et la France; j'en ai pour garant cette foule qui se presse autour de votre siége. Je prie Dieu, Monseigneur, que vous portiez longtemps cette couronne. Je ne puis oublier qu'à une autre époque je fus soutenu dans cette chaire par vos conseils et votre affection. L'occasion solennelle de vous en remercier m'avait manqué jusqu'aujourd'hui; je la saisis avec joie. Je me félicite de me retrouver sous les mêmes auspices, au jour où je viens inaugurer l'ordre et l'habit des Frères Prêcheurs français en face de mon pays, et vous achèverez, Monseigneur, de couronner ce moment de ma vie, en répandant sur nous votre bénédiction.

LETTRES

A UN JEUNE HOMME

SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LETTRES

A UN JEUNE HOMME

SUR LA VIE CHRÉTIENNE

PREMIÈRE LETTRE

DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST COMME FONDEMENT DE LA VIE CHRÉTIENNE

École de Sorèze, 24 février 1858.

Mon cher Emmanuel,

Je vous écris de cette école de Sorèze que vous venez de quitter et dont vous avez été l'honneur. A peine entré dans le monde, vous en souffrez déjà. Le bruit de ses désordres vous émeut, le spectacle de ses mœurs vous attriste; rien de grand ne vous apparaît dans les caractères, rien de ferme dans les esprits, et la jeunesse que vous rencontrez autour de la vôtre ne vous semble préoccupée que de plaisirs vides et sans aspirations vers le lieu des saintes

choses où votre âme a vécu. Il vous faudra du temps pour vous accoutumer à cet air que vous n'aviez pas encore respiré. Sans doute le mal vous était connu; l'histoire vous l'avait dit, et votre cœur, plus éloquent encore que l'histoire, vous en avait fait entendre dans les replis de ces solitudes le douloureux écho. Mais Dieu vous avait donné contre l'histoire et contre votre cœur une garde généreuse; il vous avait fait le fils d'une mère chrétienne. Le chaste sein d'une femme régénérée vous avait conçu; ses bras avaient été votre premier berceau, son regard votre premier soleil, et, quand vous fûtes capable d'entendre, sa voix vous avait inspiré la première expression de votre première pensée. Esprit tombé du ciel dans un vase de terre, vous portiez bien en vous le germe de toutes les dépravations de l'homme; mais la vertu de votre mère en avait affaibli la tradition dans ses entrailles et dans les vôtres, et votre baptême en avait effacé la malédiction pour ne vous en laisser que de légères traces, épreuves plutôt qu'écueil de votre future virilité. Vous aviez grandi dans la pureté, qui est la lumière du cœur, et dans la foi, qui est la lumière de la pureté; et si plus tard, au sein d'une adolescence déjà forte, vous aviez touché de près, dans la vie d'école, aux misères d'autrui, du moins les barrières n'étaient pas tombées devant vous, et le vice ne vous était apparu que comme une honte qui a peur et une tache qui se blanchit. Vous ne connaissiez pas encore l'abîme des âmes perdues; vous n'aviez pas rencontré le libre épanchement du mensonge, l'orgueil de l'igno-

rance, l'impudeur de la volupté, le mépris de Dieu et la satisfaction de soi-même dans l'abaissement de tout l'homme. Vous croyiez au monde malgré l'Évangile, parce que l'Évangile vous avait fait un fonds de nature capable de croire, d'aimer et d'admirer.

Aujourd'hui, mon cher Emmanuel, l'horizon du mal s'est déchiré pour vous, et, encore que votre âge ne vous permette pas de le voir d'assez haut pour en embrasser la vaste perspective, il vous permet déjà de ne plus vous faire d'illusion sur la part considérable qui lui appartient ici-bas. Vous comprenez ce que l'Évangile vous disait du *prince de ce monde* (1), *de la puissance des ténèbres* (2), et de cette *ombre de la mort où les peuples sont assis* (3). La foi vous avait enseigné qu'il y a, dès l'origine des choses, avant même la création de notre race, une guerre entre le bien et le mal, et deux chefs de cette guerre : l'un, qui est le Christ, Fils de Dieu et fils de l'homme, rédempteur du monde par son sang répandu au milieu de nous ; l'autre, qui est le premier esprit tombé volontairement des splendeurs de la vérité, et devenu par la prééminence de sa chute l'instigateur de toute pensée mauvaise et le maître de toute intelligence corrompue. Vous en étiez certain, mais non pas peut-être persuadé. Il vous coûtait de croire à l'antiquité du mal,

(1) S. Jean, XII, 31.
(2) S. Luc, XXII, 53.
(3) *Ibid.*, I, 79.

à sa perpétuité, et surtout à cette hiérarchie perverse qui, du ciel à la terre, et de l'archange à l'homme, lie entre eux, sous une fascination qu'ils se communiquent, tous les esprits qui n'adhèrent point à Dieu. Maintenant vous en avez plus que la certitude, vous en avez la vision. Ce que votre mère ne vous avait point appris, et ce que votre conscience ne vous disait pas, le monde vous l'a révélé. Vous savez qu'il existe deux abîmes inintelligibles l'un à l'autre, aussi profonds l'un que l'autre : l'abîme du bien et l'abîme du mal; vous croyez à Satan d'une foi aussi lucide qu'à Jésus-Christ. C'est là le moment décisif de la vie, le moment de la crainte et du courage, où l'on entend pour la première fois cette parole de saint Paul : *Opérez votre salut avec appréhension et tremblement* (1); et cette autre qui en est inséparable : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (2).

Dès qu'on est en vue du mal, non plus par l'histoire, non plus par les linéaments que tout homme en porte dans son cœur, mais par la réalité vivante du monde, il faut de toute force passer à la virilité chrétienne, ou succomber. Voilà pourquoi, mon cher ami, du fond de votre chambre d'étudiant, vous vous êtes tourné vers moi. Vos yeux, qui ne me voyaient plus, ont recherché la tendresse du maître et la lumière du chrétien. Vous êtes revenu, jeune homme libre, au seuil où votre adolescence enchaînée avait

(1) Ép. aux Philipp., II, 12.
(2) S. Jean, XIV, 33.

tant de fois frappé. Vous me rapportez la beauté de votre âme que j'ai tant aimée, et avec elle les premiers troubles d'une expérience qui craint de faillir et souhaite d'appuyer une fragilité pressentie au foyer d'un cœur plus ancien et plus fort. Ce retour ne m'a pas surpris, mais il m'a touché. Je me rappelais, en vous lisant, nos jours de Sorèze, tous les beaux lieux où votre pied suivait la trace du mien, nos égarements d'été dans les forêts de la Montagne-Noire; je me nommais, avec vos lèvres plutôt qu'avec les miennes, Saint-Ferréol, Arfons, Alzau, Lampy, ces champs et ces vallons sans gloire pour l'étranger, mais chers au fils de Sorèze, et plus chers à moi qu'à vous tous, parce que j'y portais l'âme d'un père dans des solitudes que vous remplissiez. C'est là que votre souvenir me retrouve et que le mien vous ramène. Vous y revenez plus mûr, mais non pas flétri. L'arome de votre jeunesse a survécu aux enchantements trompeurs de la première liberté, et je reconnais dans votre style, seule image où je puisse vous voir aujourd'hui, la grâce de votre parole et la virginité de votre front.

Aussi, dès les premières lignes, je me suis senti incapable de vous résister. Et pourtant que me demandez-vous? Que je vous initie aux mystères de la vie chrétienne, non plus comme un enfant, mais comme un homme; que je parcoure avec vous les sentiers étroits de l'Évangile sans rien vous cacher; que je vous conduise, voyageur attentif et convaincu, mais craintif encore, de l'étable de Bethléhem au chaume de Nazareth, de la barque des pêcheurs de

Galilée au puits de la Samaritaine, du désert de Jean au tombeau de Lazare, et que, suspendu partout aux lèvres du Sauveur, j'amène enfin votre âme, de proche en proche et de lumière en lumière, à regarder la croix et à la porter. Ah! sans doute ces chemins me sont connus. Voilà trente ans passés depuis le jour où, jeune comme vous, jeté comme vous dans les révélations d'une grande ville de ce monde, je levai pour la première fois un regard timide vers la bonté de Dieu. Depuis je n'ai pas cessé de croire et d'aimer. Les années, fidèles à leur mission, m'ont apporté chaque jour des certitudes plus grandes, des joies plus divines, et j'ai vu l'homme diminuer à mes yeux pendant que le Christ y grandissait toujours. Vous frappez donc à une porte qui s'ouvre d'elle-même; vous touchez à un fruit qui va tomber de soi : mais c'est cela même qui m'émeut. Je me demande s'il n'est pas trop tard, s'il me reste le temps de vous instruire, ou si l'ardeur des convictions, trahie par les faiblesses de l'âge, me laissera ce que je voudrais pour semer en vous l'éternité. Je me trompe, l'éternité habite en vous, puisque la foi y réside; mais qu'il y a loin encore de la foi à l'amour, et de l'amour qui commence à l'amour qui déborde! Je suis un vieux vase, et j'ai peur pour vous, qui voulez y boire; que Dieu cependant m'assiste, et que sa grâce soutienne votre cœur, après l'avoir préparé.

La vie chrétienne est la vie fondée sur la terre par Jésus-Christ. De tous les succès de la puissance, aucun n'est plus rare que de fonder un genre de vie,

c'est-à-dire une persuasion qui enchaîne notre corps, notre pensée et notre volonté libre à des actes répétés chaque jour, et formant ensemble le tissu même de notre existence. Il y a là un empire supérieur à tout autre empire, et l'ambition des plus forts ne va guère jusque-là. Les conquérants se contentent de relier des terres à des terres par un sillon que trace l'épée. Les législateurs y ajoutent des codes où se règlent l'état des personnes, la possession et la transmission des choses, l'ordre des jugements, la nature et le degré des peines destinées aux fautes extérieures contre la société. Les sages seuls, plus profonds que les législateurs, et plus ambitieux que les conquérants, se proposent de créer des mœurs, en soumettant à des prescriptions domestiques le for intime de l'homme. Magnifique travail, qui a fait le sort des peuples, partout où les peuples ont été assez heureux ou assez grands pour obéir à une autre impulsion que la force, et à un autre commandement que l'instinct de l'orgueil et du plaisir. Mais, hélas! que peu de sages ont réussi! et là même où ils ont eu des nations pour disciples, combien est resté à leur œuvre le caractère de l'ébauche, ou même le stigmate de la misère morale! Jésus-Christ seul a créé sur la terre une vie digne de l'homme et digne de Dieu. Il a purifié notre chair en dilatant notre cœur, et, quoique nous demandant plus que n'avait conçu personne, il a obtenu sans violence, par une infiltration de sa doctrine, ou plutôt de lui-même, une multitude inouïe de disciples qui se sont appelés ses fidèles. Aucun climat, aucun peuple ni aucun

siècle ne s'est trouvé incapable des vertus surhumaines dont il avait créé l'exemplaire avec le nom. On a vu des enfants et de jeunes filles en revêtir comme d'une armure le charme de leur faiblesse; des épouses en ont apporté la robe sans tache au bord du lit nuptial, et la volupté même a connu la chasteté; des soldats tout enivrés de l'éclair des batailles ont abaissé leur épée devant une victoire meilleure que celle de leurs capitaines, et la guerre elle-même a connu le frein d'une humanité qu'elle ignorait; des rois ont orné leur diadème du signe des supplices, et leur majesté, soumise à celle de Dieu, a confessé le néant des plus hautes grandeurs; les barbares nourris de sang, les sauvages perdus aux extrémités de la dégradation ont entendu la voix qui les appelait à la douceur, et tout sur la terre, nations, royauté, génie, sagesse, le crime et la vertu, la gloire et l'opprobre, tout a reçu de cette bouche souveraine un souffle qui a guéri et transformé.

Jésus-Christ n'a eu qu'un malheur, le plus beau de tous, il est vrai, le plus digne d'un Dieu, mais un malheur pourtant : il a été populaire. Si, plus sobre de son ascendant, il eût laissé le peuple loin de lui, il serait, à l'heure présente, sur un trône incontesté; nul n'ouvrirait son Évangile que pour le bénir, et ne prononcerait son nom que pour le louer. On lui pardonnerait jusqu'à ses miracles, car tous sont empreints d'un caractère d'humanité qui en rachète la toute-puissance, et la cache en quelque sorte dans l'effusion de l'amour. Ce n'est plus Moïse re-

cevant la loi de Dieu à travers les foudres et devant un peuple épouvanté ; ce n'est plus Élie faisant du ciel une voûte d'airain, ou en arrachant le feu qui dévore des blasphémateurs : c'est une main qui touche des yeux fermés pour leur donner la lumière, qui redresse et fortifie des membres souffrants, qui rappelle un fils du tombeau pour le rendre à sa mère, qui guérit les lépreux, console l'amitié d'une sœur par la résurrection d'un frère, et ne laisse qu'une fois, sous l'impression de sa mort, le ciel et la terre lui rendre témoignage par leur bouleversement. Tout est humain dans Jésus, même le miracle; tout est humble et doux, même l'absolue souveraineté, et il n'en coûte rien à l'esprit pour faire de sa personne le modèle achevé du plus parfait des sages et du plus grand des législateurs. Mais, pour son malheur, il a vaincu le monde, et jamais l'orgueil ne le lui pardonnera.

C'est donc Jésus-Christ, mon cher Emmanuel, qui est l'auteur de la vie dont vous me demandez les secrets, et c'est lui seul, par conséquent, qui peut vous apprendre quelle elle est. Jésus-Christ est votre maître, votre seul maître, il vous l'a dit lui-même dans cette parole qu'il adressait à ses premiers disciples : *Vous n'avez qu'un maître, qui est le Christ* (1). D'autres en prendront qui leur conviendront mieux ; ils choisiront Aristote ou Platon. *Ils se feront,* dit saint Paul, *des maîtres qui chatouillent leurs oreilles, et ils se détourneront de la*

(1) S. Matth., XXIII, 10.

vérité pour se donner à des fables (1). Pour vous, c'est Jésus-Christ qui est votre maître. J'ai souvent admiré, dans mes contemporains, que tous appartiennent à une école, et qu'il n'est pas âme vivante qui ne jure par un homme, un livre ou une idée célèbre. Tout siècle, le nôtre compris, se résout en quelques personnages élevés au-dessus des autres par le don de penser, quelquefois même par le seul don du style, et qui se partagent entre eux la direction des esprits. Si quelqu'un, dans la foule admiratrice et obéissante, se persuade qu'il n'a point de maître, il est aisé de voir que son indépendance même est une imitation, et qu'elle a sa source dans des doctrines qu'il a délaissées peut-être, mais qui ont jeté dans son intelligence la racine du scepticisme et de l'isolement. On se dégoûte de servir; mais on sert néanmoins, comme ces esclaves affranchis qui, tout en étant hors du joug, conservaient encore dans leur chair les honteux vestiges de leur avilissement. Il n'y a, en tout ordre de choses, divines ou humaines, vraies ou fausses, que des soldats et des chefs. Aspirer à n'être ni l'un ni l'autre, c'est aspirer à être plus que Dieu, ou moins que l'atome, car Dieu commande, et l'atome obéit. Le néant seul est en dehors de cette loi. Ne vous étonnez donc pas d'avoir un maître, mais proposez-vous d'être un disciple digne de votre maître : car écoutez ce qu'il est.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était

(1) IIe Épît. à Tim., IV, 3 et 4.

en Dieu, et le Verbe était Dieu (1) : voilà votre maître.

En lui était la vie, et la vie est la lumière des hommes... Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde (2) : voilà votre maître.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité (3) : voilà votre maître.

O Emmanuel, vous avez un grand maître ! Jusqu'ici, je le crains, vous n'avez pas su à quel degré il doit l'être et il l'est réellement. Vous ne l'avez considéré qu'en tant qu'il est le *Verbe fait chair,* le Fils unique de Dieu *venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité* (4), le principe et l'*auteur de la foi* (5) ; vous n'avez pas regardé plus haut ni plus loin, et séparant ce qui est indivisible, quoique distinct, vous avez ignoré peut-être qu'avant son incarnation le Verbe était déjà pour nous la vie et la lumière, la *lumière qui illumine tout homme venant en ce monde,* et par conséquent la source première et éternelle de notre raison. Oui, la raison et l'Évangile descendant du même foyer, le même souffle les communique à l'homme, et vous n'entendriez pas la parole de Jésus-Christ si vous n'entendiez pas

(1) S. Jean, I, 1.
(2) *Ibid.,* I, 4 et 9.
(3) *Ibid.,* I, 14.
(4) *Ibid.,* XVIII, 37.
(5) Ép. aux Hébr., XII, 2.

celle du Verbe qui inspire votre intelligence, et lui donne en des idées primordiales le germe de toute conception. C'est là ce que l'apôtre saint Jean nous révèle à l'ouverture de son texte. Il a vu le Verbe dans le sein de son Père; il l'a vu créant toutes choses, parce que la vie est en lui; il a reconnu que cette vie du Verbe est la lumière des hommes, qu'elle les éclaire tous à leur avénement au monde, qu'elle est dans le monde avec eux, mais qu'elle y luit dans les ténèbres, parce que le monde ne sait pas d'où elle vient ni qui elle est; et qu'enfin le Verbe s'est fait chair pour rendre manifeste le lien qui l'unit à nous dès l'origine, et consommer ainsi, par une effusion plus parfaite de la grâce et de la vérité, le mystère de notre prédestination à la vie même de Dieu. Cette page si courte est le regard de l'aigle dans l'infini. Elle a placé saint Jean au faîte de ceux qui ont vu les choses divines, et il est impossible, sauf au jour de la vision dernière, de mieux apprendre que là ce que nous sommes, et ce qu'est Jésus-Christ pour nous.

Là Jésus-Christ nous apparaît tout entier, avant et après son épiphanie terrestre. Verbe de Dieu, coéternel à son Père, il a reçu de lui, parce qu'il est l'expression de sa pensée, le ministère de la création, et en particulier le ministère des intelligences, dont il est le flambeau. Docteur universel, il parle intérieurement à tout esprit, il meut toute conscience, et nul, quelle que soit sa place dans la hiérarchie des êtres pensants, n'est dans la vérité et la justice que par une conformité à ce qu'il entend de lui. Il

est le père de notre raison, et par la raison le père de toutes les vertus morales et politiques, qui font du genre humain une société. Le genre humain est la première église fondée par le Christ, église qui ne connaît pas son fondateur, mais qui vit sous ses lois et en appelle à lui, sous le nom de Dieu, toutes les fois que le besoin de son salut lui inspire de regarder plus haut qu'elle-même.

Ce n'est donc pas seulement comme Verbe fait chair, comme auteur de la foi, architecte et pierre angulaire de l'Église catholique, que Jésus-Christ est votre maître; il l'est aussi comme Verbe de Dieu, comme lumière invisible de la raison et chef inconnu de l'humanité. L'humanité et l'Église, la raison et la foi, la nature et la grâce ne sont pas des choses contraires, ni même séparées; elles sont unies dans le Christ, *que Dieu a constitué l'héritier de toutes choses, par lequel il a fait les siècles, qui est la splendeur de sa gloire, la figure de sa substance, et qui porte tout sur l'efficacité de sa parole* (1). C'est cette parole, secrète dans notre âme, publique dans le monde, qui forme l'enseignement total du Verbe, et fait de lui notre maître unique autant que souverain. Il vous l'a dit, ne l'oubliez pas: *Vous n'avez qu'un maître*. Ou cela veut dire que l'Évangile est tout, et la raison rien, ce qui est absurde; ou cela veut dire que l'Évangile et la raison, pages distinctes d'un seul texte, renferment la même substance et sont l'ouvrage d'un même auteur. L'É-

(1) Ép. aux Hébr., I, 2 et 3.

vangile affirme la raison, la raison ne nie l'Évangile qu'en se trahissant elle-même. Le chrétien est homme par la raison, l'homme est chrétien par l'Évangile, et ainsi l'homme et le chrétien se pénètrent l'un l'autre pour ne former ensemble qu'un esprit qui vient de Dieu, fils et reflet de son indivisible lumière.

J'insiste sur ce point; car il est décisif pour la compréhension de la vie chrétienne, soit que nous y regardions le côté par où elle dirige l'intelligence, ou celui par où elle dirige la volonté. Avant tout, il faut que nous sachions jusqu'où Jésus-Christ est notre maître; s'il l'est seulement d'une part de notre vie, ou s'il en est l'instituteur exclusif et total. Saint Jean, l'ami du Christ, a résolu la question. Nous nous mouvons dans deux sphères, celle de la nature et celle de la grâce; mais l'une et l'autre ont le Verbe, Fils de Dieu, pour auteur et pour flambeau. C'est pourquoi l'Église, infailliblement assistée de l'esprit qui l'a mise au monde, n'a jamais abdiqué la défense de la raison; elle l'a toujours tenue pour une portion de son héritage, et récemment encore elle en a proclamé les droits contre ceux qui, dans une ardeur mal réglée, croyaient rehausser la foi en lui sacrifiant l'autre lumière de notre entendement. Entrez, mon cher ami, dans cette large voie, qui seule est la véritable. Ne vous faites pas de Jésus-Christ, notre maître, une exception au cours général des choses; de l'Église une petite société perdue au milieu des âges et des nations; de la foi une lampe obscure luisant en quelques âmes privilégiées; de

la vie chrétienne, enfin, une existence qui n'a de rapport qu'à elle-même, et qui proteste contre tout. Non, c'est là le thème de nos ennemis, ce n'est pas le nôtre. Enfants de Dieu, l'univers est l'habitation de notre corps, les siècles la mesure de nos jours, le genre humain le compagnon et le théâtre de nos destinées, la raison notre illuminatrice, la foi une seconde splendeur née dans la première, l'Église un monde qui embrasse le passé, le présent, l'avenir, les peuples de la terre avec les esprits du ciel, et, entre ces deux extrémités, tout ce que le Verbe de Dieu a pu concevoir sans nous le dire, et faire sans nous le montrer. L'inconnu même est à nous; il vit de notre vie, nous vivons de la sienne; et, au jour où le drame se clora par l'apparition totale de ce que nous sommes, il sera clair que l'unité régnait du pôle visible au pôle invisible de la création, et qu'elle y régnait par le Christ, *image de Dieu, premier-né de toute créature, en qui tout a été fait aux cieux et en terre, ce qui se voit et ce qui ne se voit pas, les Dominiations, et les Principautés, et les Puissances, tout enfin, et lui avant tout, et tout en lui, lui le chef de l'Église comme il est le principe du monde, le premier-né des morts aussi, tenant enfin la primauté en toutes choses, parce qu'il a plu à Dieu que toute plénitude habitât en lui, et que le sang de sa croix réconciliât et pacifiât en lui tout ce qui est de la terre et tout ce qui est du ciel* (1). Voilà l'horizon du chrétien; et si nos adversaires

(1) Èpîtr. aux Coloss., I, 15 et suiv.

renfermés dans les bornes étroites de la nature sensible, mutilant la raison et profanant l'humanité, nous contestent la durée, l'espace et la lumière qui nous furent faits, ce n'est pas à nous de leur tendre la main, et d'accepter, par ignorance ou par trahison, le rôle subalterne qu'ils veulent nous créer, en ne se réservant pour eux-mêmes, du reste, que les tristes limites du temps et les silencieux aspects des astres.

La vie chrétienne est intimement liée à la vie morale, et toutes les deux à la vie divine. Ces trois vies peuvent se séparer par une prévarication schismatique; mais, telles qu'elles sont de leur nature, elles vont de l'une à l'autre, par une pente où git leur grandeur du côté de l'homme qui aspire, et leur bonté du côté de Dieu qui descend.

Lorsqu'au dernier siècle la foi fut attaquée d'une ardeur si jeune et si fière au nom de la raison, c'était l'espérance commune de ses ennemis qu'une ère de délivrance, d'élévation et de progrès allait commencer pour le genre humain. Ils n'en concevaient aucun doute, et, même parmi ceux qui n'avaient pas abdiqué le christianisme, on rencontrait des esprits que cette vue d'un avenir nouveau touchait d'une sympathique attente. Ils ne voyaient pas le lien qui existe entre la foi et la raison, et que jamais la foi ne s'abaisse sans que la raison diminue. Cette démonstration avait bien été faite dans l'antiquité; on avait vu la raison romaine, la plus haute qui fut avant le Christ, s'affaisser peu à peu dans les ruines de la religion nationale, et ce peuple, plus grand

encore par ses lois que par ses conquêtes, descendre à l'inexprimable chute de l'empire et de ses Scipion à Caligula. Mais ce spectacle était ancien. La décadence de l'idolâtrie, c'est-à-dire d'un culte faux et souvent abject, ne se liait pas d'une manière évidente à la décadence de la raison elle-même; il restait à voir si l'affaiblissement du christianisme produirait un résultat semblable, et si une seconde fois, par une épreuve bien autrement concluante et solennelle, la diminution de la foi entraînerait la diminution de la raison. Or cette épreuve est accomplie. Nous pouvons, dès aujourd'hui, connaître ce que la raison humaine a perdu à l'ébranlement de la foi. Les signes en sont trop clairs dans notre pays pour ne pas frapper l'observateur le moins sérieux.

Le premier de tous est l'abaissement des caractères. Nous avons conservé la bravoure, cette vieille tradition du sang français, et nos armes ont naguère réveillé dans le monde, après quarante ans de paix, cette antique persuasion que la France est un peuple soldat. Mais la bravoure n'exige qu'une certaine ardeur devant le péril, un mépris de la mort conçu dans un élan, et plutôt un héroïque oubli de la raison qu'une appréciation calme du devoir. Le plus valeureux capitaine peut n'être qu'une femme le lendemain d'une victoire, et ses cicatrices ne couvrir qu'un caractère débile et sans portée. Le caractère est l'énergie sourde et constante de la volonté, je ne sais quoi d'inébranlable dans les desseins, de plus inébranlable encore dans la fidélité à soi-même, à

ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus, une force intime qui jaillit de la personne et inspire à tous cette certitude que nous appelons la sécurité. On peut avoir de l'esprit, de la science, même du génie, et ne pas avoir de caractère. Telle est la France de nos jours. Elle abonde en hommes qui ont tout accepté des mains de la fortune, et qui n'ont cependant rien trahi, parce que pour trahir il faut avoir tenu à quelque chose. Pour eux les événements sont des nuages qui passent, un spectacle et un abri, pas davantage. Ils les subissent sans résistance après les avoir préparés sans le vouloir, jouets inconséquents d'un passé dont ils ne furent pas maîtres, et d'un avenir qui leur refuse ses secrets. Voilà notre pays, Emmanuel; et il n'est pas difficile d'en pénétrer la cause. Le caractère, qui n'est que la force de la volonté, tient à la force de la raison, et la force de celle-ci tient à la ferme vue des principes de la vie humaine. Là où l'entendement ne discerne que des faits, il ne saurait y avoir de conviction, et où la conviction manque, que reste-t-il pour appuyer la volonté? Ce sont les principes qui fortifient, parce qu'ils éclairent; en dehors d'eux il n'y a plus que des phénomènes, c'est-à-dire des apparences, selon l'admirable énergie du mot, et il est impossible que des apparences, si réelles qu'on se les figure, produisent autre chose dans l'esprit qu'un matérialisme étroit ou un scepticisme décourageant. Il faut voir en haut pour s'asseoir en bas. Ce n'est pas le roc de la matière qui porte l'homme, parce que l'homme est un esprit. Or, dès que l'esprit monte vers les

principes, dès qu'il n'est plus sensation et imagination, il aborde les contrées où la foi commence, où la parole intérieure du Verbe se rencontre dans son âme avec sa parole extérieure, où se forme l'alliance divine de toutes les lumières, de toutes les certitudes, et par elle la force des saints, la force des apôtres et des martyrs, la force des magistrats assis sur le siége de la justice, la force des politiques qui gouvernent le monde, la force des écrivains qui lui parlent, et cette autre et sacrée force, la plus nécessaire de toutes, la force de l'homme vulgaire contre les passions de sa nature et les adversités de sa vie. Détruisez l'intime accord de la raison et de la foi dans les profondeurs de l'intelligence; poussez du pied, comme de vains songes, les pèlerinages de l'âme au pays de Dieu : faites cela, et étonnez-vous que la vue baisse, que l'éternité s'efface devant le temps, l'infini devant la matière; que l'instinct prenne le pas sur la raison, et que l'homme, débarrassé de ses ancres et de ses mâts, devienne une feuille emportée par les flots. On ne tombe pas sans déchoir.

Le second signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptômes dont nous sommes témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire des livres qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination et aux sens. Le nombre en est in-

calculable; on ne se contente même plus, et depuis longtemps, de les publier sous la forme matériellement sérieuse d'un volume. On les jette au monde par feuilles détachées, comme les oracles tombaient autrefois du chêne de Dodone, et il n'est pas de journal ou de revue qui estime pouvoir vivre sans offrir à ses lecteurs ce puéril aliment. La France est inondée chaque jour de pages médiocres par le style et nulles par le fond, qu'un homme ne peut lire sans mépris pour lui-même, parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant, et qui néanmoins trouvent un peuple d'adorateurs chez une nation que nulle autre, depuis la Grèce, n'a surpassée dans les dons de l'esprit. Cette profanation de l'intelligence correspond à l'abaissement du caractère, et remonte à la même source. Là où la raison n'est plus soutenue par des livres sacrés, expression directe de la pensée de Dieu, elle perd l'habitude des hauteurs intelligibles; elle quitte la spéculation pour le métier, et se dédommage de la fatigue des affaires ou se préserve des assauts de l'ennui par une futile diversion. Qu'est-ce que la philosophie pour des contempteurs de la religion? Qu'est-ce que l'histoire pour des courtisans de la fortune, qui mettent le hasard au-dessus de la Providence? Sans doute l'incrédulité n'entraîne pas toujours l'infirmité de l'entendement; il est des hommes qui usent contre Dieu des priviléges qu'ils ont reçus de lui. Mais ce n'est là qu'une exception; la foule n'est jamais grande par elle-même, elle ne l'est que par une émanation d'en haut. Quand elle se retire du ciel, elle ne rencontre

sous ses pieds que la terre. Le génie ne lui vient pas en aide pour lui causer des vertiges et des illusions; elle demeure ce qu'elle est par nature, pauvre, ignorante, le jouet des nécessités qui la courbent et des erreurs qui la déçoivent. Elle se jette sur les plus viles pâtures, et le premier livre venu lui tient lieu de la Bible, comme le premier charlatan lui tient lieu de Jésus-Christ.

Remarquez un autre signe de l'affaiblissement de la raison dans nos contemporains, je veux dire l'impuissance politique. Depuis soixante-dix ans, la France travaille à se constituer. Justement éprise du sentiment de la dignité humaine, elle tient à s'élever jusqu'à cette vie publique qui a fait les grands peuples de l'antiquité, et sans laquelle une nation n'est qu'un assemblage d'hommes voués à des intérêts domestiques sous un maître qui gouverne à son gré leur destinée. Cette aspiration de la France est noble et sainte; des exemples fameux prouvent qu'elle n'est pas irréalisable, et, bien que trop fascinée peut-être par ses rois, de Hugues Capet à Louis XVI, cependant la France elle-même n'avait pas manqué d'institutions capables d'arrêter le pouvoir sur la pente de l'arbitraire, et de perpétuer dans son sein un vrai patriotisme dans une assez large liberté; si l'ascendant progressif de la royauté avait affaibli, dans les derniers siècles, les garanties de son existence politique, il en subsistait encore des restes et surtout des souvenirs où elle pouvait, d'un moment à l'autre, retrouver ses droits perdus ou compromis. La France, en un mot, n'était pas une

terre de servitude, et, en cherchant, après de grandes ruines, à ressusciter sous une forme nouvelle et stable l'antique édifice de sa liberté, elle ne faisait qu'obéir à sa nature aussi bien qu'à ses traditions. Pourquoi n'y a-t-elle pas réussi? Pourquoi, depuis trois quarts de siècle, tourne-t-elle dans des catastrophes, où elle est emportée comme le vaisseau dans les tourbillons de l'Océan? Ni les princes, ni les capitaines, ni les orateurs, n'ont manqué à ses besoins; elle a reçu de Dieu, dans ces soixante-dix ans, avec une sorte de profusion, des hommes remarquables en tout genre de grandeur; et, plus féconde que jamais, on a pu croire qu'un destin singulier voulait établir un contraste entre le mérite de ses chefs et l'impuissance de leur action. C'est, mon cher ami, qu'une nation ne peut être gouvernée quand elle ne se gouverne pas elle-même dans l'intimité de ses pensées et de ses volontés. Tout échoue contre trente millions d'hommes qui ne savent pas se tenir eux-mêmes sur un fondement. Or la France, qui a conservé tant de magnifiques instincts, a perdu le sentiment politique de la religion et du droit; instruite à l'école des gens d'esprit du XVIII[e] siècle, elle ne peut se faire encore à cette idée que la religion, fût-elle fausse, est un élément nécessaire de la vie d'un peuple, et que la liberté n'est possible que dans un pays où le droit l'emporte sur les passions. C'est là ce qui nous manque, parce que la foi, qui est le principe le plus élevé de la justice, ne fait pas en nous le contre-poids du penchant qui nous porte à rejeter le droit qui nous gêne, c'est-à-dire la liberté

d'autrui. Notre raison défaille devant deux des plus grandes vérités politiques, et nous aimons mieux nous débattre dans l'inanité que de nous dire ce que les plus médiocres législateurs confessaient avant Jésus-Christ : Il n'y a pas de société sans les dieux.

Vous entendrez souvent attribuer nos malheurs à des causes secondaires, et sans doute les causes secondaires y ont leur part ; mais, soyez-en certain, la cause principale est en ceci : La France a perdu le sentiment politique de la religion et du droit. Elle a gardé le courage militaire, la lucidité logique, la générosité des instincts, l'impuissance aussi d'être en religion autre chose que catholique romaine : ce sont là les restes de son tempérament national, et assurément des restes dignes d'admiration. Elle vivra par là malgré ses fautes, et par là encore elle attirera sur elle les espérances de la terre et les bénédictions du Ciel. Dieu a fait des miracles pour la sauver ; il en fera de nouveaux. Et vous, son fils, ne l'aimez pas seulement comme votre patrie, mais comme une patrie qui est la fille aînée de l'Église, et dont le sort est lié au sort terrestre de l'Évangile. La France est l'inexpugnable forteresse où Jésus-Christ défendra la liberté des siens, et, quoi qu'il arrive du monde, à quelque degré que descende la faiblesse de la raison et que monte la négation de la vérité, là, dans le sang qu'ont reçu nos veines, un asile se fera contre la captivité des âmes. La tyrannie spirituelle, qu'elle vienne du trône ou du peuple, n'y prévaudra point, et l'intelligence humaine n'y périra pas non plus sous les extravagances systé-

matiques de la déraison glorifiée. Les inaliénables qualités de notre génie national nous sauveront de tomber jamais si bas, et le flambeau de la charité, tenu debout par nos mains, versera sur nos maux la lumière qui guérit, et sur nos blessures l'onction qui sanctifie.

Peut-être accuserez-vous cet élan qui m'échappe, et lui reprocherez-vous de m'entraîner loin du but où je voulais vous conduire. Mais de quoi s'agissait-il? De vous montrer, par la leçon même de notre temps, que la diminution de la foi entraîne avec elle la diminution de la raison, et qu'ainsi ces deux lumières, loin d'appartenir à deux ordres qui n'ont rien de commun, montent ou s'abaissent ensemble, expression inégale, mais correspondante, des mêmes vérités, et prédestinées l'une et l'autre à conduire l'homme dans son passage terrestre aussi bien qu'à lui ouvrir les routes de son repos futur et final. Et cette leçon de notre âge nous confirme aussi ce que l'apôtre saint Jean nous a dit au commencement de son texte, que le Verbe fait chair, qui luit au milieu de nous *plein de grâce et de vérité*, est le même Verbe de Dieu, *qui éclaire tout homme venant en ce monde*, d'où résulte en Jésus-Christ l'unité qui le rend notre seul maître.

Qui choisirez-vous avec lui et après lui? A quel homme ou à quel livre, à quelle parole ou à quelle œuvre, donnerez-vous votre confiance, si Jésus-Christ en est absent, et surtout s'il en est rejeté? *Qui ne rassemble pas avec moi disperse* (1), a-t-il

(1) Saint Luc, chap. XI, vers. 43.

dit; et cet oracle, nous le voyons réalisé tous les jours dans l'infirmité des choses qui ne sont pas chrétiennes. « Tout est perdu, fors l'honneur, » disait un roi. Nous pouvons dire mieux que lui : « Tout est perdu, fors le Christ. » Il se retrouve en ce qui demeure; ce qui ne demeure pas l'a quitté, et sa croix, signe de vie pour ceux qui l'adorent, annonce à ceux qui ont péri la vertu qui leur a manqué pour vivre.

Or tout maître ouvre à ses disciples une voie où ils doivent marcher, il leur enseigne une doctrine qu'il estime la vérité, il leur communique une vie de l'âme qui est le but de la voie qu'il leur ouvre et de la vérité qu'il leur enseigne. Ce sont là les éléments de cette autorité fondatrice et directrice que les Latins appelaient *magisterium*, et que je ne puis nommer dans notre langue que par un mot imité du leur, le *magistériat*. Mais, à la différence de tous les maîtres qui l'ont précédé et de tous ceux qui le suivront, Jésus-Christ n'a pas seulement dit à ses disciples : Je vous ouvre une voie, je vous enseigne une vérité, je vous communique une vie; il leur a dit dans un langage où respire sa divinité : *Je suis la voie, et la vérité, et la vie* (1). Ce qui était leur dire : Je suis la voie, marchez en moi; je suis la vérité, croyez en moi; je suis la vie, vivez de moi. Tel s'est donné le Christ à ses disciples. Il est leur voie, parce que, Dieu fait homme, il leur a manifesté dans ses actes la plus haute perfection où la nature humaine

(1) Saint Jean, chap. XIV, vers. 6.

doive tendre et parvenir. Il est leur vérité, parce qu'en tant que Verbe de Dieu, coéternel à son Père, il est l'expression substantielle de sa pensée, et qu'en tant que Verbe fait chair il en est l'expression révélatrice. Il est leur vie, parce que, vivant de soi, d'une vie qui n'a pas d'origine et pas de mesure, il en est le médiateur auprès des hommes, et leur en verse, dans une effusion de sa grâce, le germe incorruptible et divin. Sous ce triple aspect, Dieu et homme à la fois, il tire de sa première nature une autorité qui n'a pas de bornes, et il puise dans la seconde le secret d'une sympathie qui n'a pas de semblable. Le Dieu divinise l'homme, l'homme humanise le Dieu, et, indissolublement liés l'un et l'autre par un lien que la mort même n'a pas rompu, il nous commande et s'attire un culte le plus mérité de tous, le plus doux, le plus pur, le plus profond qui fut jamais, culte où l'intelligence s'illumine en s'apaisant, où la volonté s'adoucit et se fortifie, où le cœur tressaille d'un amour qu'aucun autre amour ne produit, où toute l'âme enfin s'épanche, se fond, s'élève, s'abîme, se transfigure, et prévoit, dans sa dilatation même et sa plénitude, que ce n'est là qu'une aurore et la simple semence d'un temps plus parfait. Oh ! qui vous dira le culte de Jésus-Christ, si vous ne l'avez pas connu? et si une seule fois, dans un seul instant, vous l'avez goûté, qui vous en redira l'inexprimable effet? Ni les voluptés de l'orgueil au jour de ses plus grands triomphes, ni les fascinations de la chair à l'heure de ses plus trompeuses délices, ni la mère recevant au monde

un fils des mains de Dieu, ni l'époux introduisant l'épouse dans la chasteté du foyer nuptial, ni le poëte au premier souffle de son génie, ni rien qui soit et rien qui fut, ne contient ou l'image, ou l'ombre, ou l'avant-coureur de ce qu'est en une âme le culte de Jésus-Christ. Toute autre chose est trop ou trop peu, elle nous passe ou ne nous remplit pas : Jésus-Christ seul a la mesure de notre être; seul il a fait de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'onction, de la vie et de la mort, un breuvage tel que notre cœur le souhaitait sans le connaître ; et ceux qui ont bu à cette coupe une fois, à leur âge d'homme, savent que je dis vrai, et que c'est un enivrement dont on ne revient pas.

Le culte de Jésus-Christ, voilà le fond de la vie chrétienne : et ce culte n'est pas nouveau. Il a commencé aux portes du paradis terrestre, lorsque l'homme, laissant derrière lui son innocence perdue, regarda de loin, à travers les solitudes de l'avenir, le réparateur promis à sa faute. Les patriarches l'emportèrent avec eux dans leurs premières migrations; le troisième de leur race, Énos, fils de Seth, lui donna une forme plus solennelle remarquée dans l'Écriture; il se retrouva sur l'autel où Noé célébrait la renaissance du genre humain; Abraham, en levant sur son fils bien-aimé le glaive du sacrifice, présagea, dans une immortelle action, l'holocauste qui devait remplir toutes les figures et consommer toutes les espérances. Le temps marchait sans diminuer les unes ni les autres. Moïse,

au Sinaï, en reçoit de Dieu une confirmation qui devient l'âme d'un peuple; ce peuple grandit dans l'attente, et Salomon dresse au culte qui contient tous les souvenirs et tous les crépuscules du Christ, son descendant, un temple digne d'eux; David en émeut les profondeurs de ses chants inspirés qui seront un jour la prière de l'avenir; les prophètes suivent David, leur prince, comme lui-même suit Moïse et les patriarches; et enfin le Christ se montre et attire tout à lui dans ce sang précieux que tant de victimes avaient annoncé par le leur, que tant d'âmes avaient désiré de voir couler, et qui demeure au milieu de nous pour jamais avec une lumière qui efface toute lumière et un amour qui n'a de pair aucun amour. Rien de ce qui fut saint dans le monde n'a été étranger à ce culte de Jésus-Christ. On a vu dans les nations qui ne le connaissaient pas de grandes vertus morales; ces vertus, animées d'une grâce secrète, ont pu sauver ceux qui honoraient ainsi Dieu et la justice dans la mesure de leurs forces. Mais nul n'est parvenu à la sainteté active que par le culte de Jésus-Christ, et sa grâce seule, obscurément répandue, a élevé jusqu'à lui ceux qui, aux siècles de préparation, ne l'avaient pressenti qu'en croyant à la Providence et à la bonté de son Père.

Aujourd'hui tous les voiles sont tombés, toutes les figures ont disparu devant la majesté vivante et visible du Dieu fait homme; son nom est sur les lèvres de l'humanité comme un encens; son Évangile habite au cœur des nations civilisées; ses autels

y sont debout, ses prêtres l'y servent, ses apôtres l'y prêchent, ses martyrs mêlent leur sang avec le sien, et, si une haine vivace le persécute encore, elle n'est à sa gloire qu'un témoignage de plus, une preuve qu'il faut être humble pour le reconnaître et chaste pour l'aimer. Tout vit dans le culte du Christ, tout y prend sa racine, sa fleur et son fruit, et par conséquent, mon cher Emmanuel, à vous qui me demandez ce que c'est que d'être chrétien, que dois-je faire, sinon d'exposer ce culte divin dans tous les mystères de sa nature et toutes les clartés de son action ?

Jésus-Christ est la *vérité :* il faut donc lui rendre le culte de la vérité, c'est-à-dire le rechercher dans les choses qui le manifestent, telles que l'Écriture, la tradition, l'Église, la sainte Vierge, les saints, les images, les temples, la liturgie sacrée.

Jésus-Christ est la *vie :* il faut donc lui rendre le culte de la vie, c'est-à-dire s'unir à lui dans les sacrements qu'il a institués pour nous communiquer sa grâce, et avec sa grâce le germe de la vie éternelle.

Jésus-Christ est la *voie :* il faut donc lui rendre le culte de l'imitation, en produisant en nous les vertus morales et surnaturelles dont il nous a donné l'exemple, telles que la justice, la force, l'humilité, la pureté, la mortification, la pénitence, et enfin la charité, qui est la première et la dernière.

Tel est l'horizon qui m'est ouvert par votre pieux désir : culte de Jésus-Christ comme vérité, c'est-

à-dire dans les choses qui le manifestent; culte de Jésus-Christ comme vie, c'est-à-dire dans les choses qui le communiquent; culte de Jésus-Christ comme voie, c'est-à-dire dans les choses qui le reproduisent en l'imitant. J'eusse pu vous conduire pas à pas sans vous dévoiler mon dessein, comme j'en ai usé pour mes conférences dogmatiques; mais si l'imprévu fait partie des secrets de l'art oratoire, il n'en est pas de même d'une communication intime entre deux âmes qui s'épanchent l'une dans l'autre aux pieds de la vérité. Il restera, d'ailleurs, dans ce que je dois vous dire à l'ombre d'une foi qui nous est commune, bien des choses que j'entrevois à peine; la lumière assiste ceux qui cherchent la lumière, et vous m'enseignerez peut-être par vos doutes ou vos erreurs des chemins que j'ignore, des sentiers perdus au fond des déserts, des anses retirées où nous aborderons ensemble sous le souffle tranquille de Dieu. Heureuse navigation qui aura Jésus-Christ pour pilote, son Église pour barque, et l'Évangile pour Océan! Je me réjouis, au bord d'un âge qui penche, de m'entretenir avec vous, non plus des profondeurs du dogme, mais des mystères intimes de la vie. Quand on est jeune, on aime à s'exposer hardiment dans les périls de l'immensité; plus tard, quand les longs voyages ont mûri le cœur et pacifié l'intelligence, on revient avec joie aux tranquillités domestiques; on sent le prix du repos dans les choses acquises, et la mort qui s'approche nous révèle doucement et sans bruit plus de secrets que la spéculation n'en livre même au génie. Vous

venez, et je m'en vas : c'est la consolation de ceux qui partent d'embrasser ceux qui demeurent, et c'est la force de ceux qui demeurent de songer à ceux qui sont partis. Je ranimerai mon souffle aux ardeurs du vôtre, et vous, enfant de ce siècle agité qui fut le mien, vous prendrez peut-être dans mes épanchements refroidis, mais non pas éteints, quelque chose qui vous donnera la paix dans la ferveur.

Vous pensez peut-être que je vais finir ici, et que c'est assez pour une première lettre; mais je ne le puis. Si je vous laissais au point où nous en sommes, vous auriez de la vie chrétienne une idée trop incomplète pour qu'elle ne fût pas fausse. Sans doute le culte de Jésus-Christ en est le fond, c'est-à-dire la base première; mais en est-il le terme? Est-ce à ce culte que tout s'arrête, ou ce culte n'est-il qu'un point de départ, un moyen efficace de parvenir à quelque chose d'ultérieur, où le Christ n'est point étranger, mais où il n'est pas seul? C'est à lui-même qu'il faut le demander, puisqu'il est notre maître.

Or, si nous scrutons son Évangile, c'est-à-dire ses actes et sa parole, nous l'entendons partout se déclarer le Fils de Dieu accomplissant une mission de son Père. *Ma nourriture,* dit-il à ses apôtres, *est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* (1). — *Je ne puis rien faire de moi-même; je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste, parce*

(1) Saint-Jean, chap. IV, vers. 34.

que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé (1). — *Les œuvres que j'accomplis rendent témoignage que c'est mon Père qui m'a envoyé, et mon Père, qui m'a envoyé, a rendu lui-même témoignage de moi* (2). — *La volonté de Celui qui m'a envoyé, qui est mon Père, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour* (3). — *Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire* (4) — *Ma doctrine n'est pas la mienne, mais la doctrine de Celui qui m'a envoyé* (5). — *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie* (6).

Ce n'est donc pas Jésus-Christ, c'est-à-dire le Dieu homme, qui est le principe de sa parole, de sa doctrine, de sa grâce, de sa volonté, de l'œuvre enfin pour laquelle il a pris notre nature, a vécu et souffert; il n'en est que l'instrument prédestiné, et c'est son Père, de qui il a tout reçu eternellement, qui l'a choisi pour communiquer aux hommes le bienfait de leur réparation après celui de leur création. Ce n'est pas lui non plus qui est la fin de son œuvre, il la rapporte lui-même à sa source, et, interrogé par ses disciples sur la manière dont ils doivent prier, il la leur enseigne en s'effaçant de leur

(1) Saint Jean, chap. v, vers. 30.
(2) *Ibid.*, chap. v, vers. 36 et 47.
(3) *Ibid.*, chap. vi, vers. 39.
(4) *Ibid.*, chap. vi, vers. 44.
(5) *Ibid.*, chap. vii, vers. 17.
(6) *Ibid.*, chap. xx, vers. 21.

pensée et leur disant : *Vous prierez de la sorte : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* (1). C'est vers son Père qu'il tourne leur âme, vers Celui dont il dira au jour de son ascension : *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* (2). C'est l'avénement du règne de son Père qu'il leur propose pour terme dernier de leurs aspirations, et dans tout le cours de son Évangile, lorsqu'il parle de ce royaume de la béatitude et de la perfection, il ne l'appelle jamais que le *royaume de Dieu* ou le *royaume du ciel*. Sans doute, ce royaume est aussi le sien, et il le dit dans deux ou trois circonstances; mais il n'est le sien que parce qu'il est celui de son Père, et que son Père lui a tout donné dans l'acte éternel de sa filiation.

Jésus-Christ n'étant ni le principe ni la fin de la rédemption des hommes, qu'est-il donc par rapport à elle? Je l'ai déjà dit; il en est l'instrument, et, pour mieux dire encore, en me servant de l'expression biblique, il en est le *médiateur*. C'est saint Paul qui nous a créé ce mot dans sa belle langue théologique : *Il n'y a qu'un Dieu*, dit-il, *et un seul médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même pour la rédemption de tous* (3). Et ailleurs il l'appelle, à plusieurs re-

(1) Saint Matthieu, chap. VI, vers. 9 et 10.

(2) Saint Jean, chap. XX, vers. 17.

(3) Ire Épître à Timothée, chap. II, vers. 5 et 6.

prises, le *médiateur du nouveau Testament* (1). C'est pourquoi, fidèle à cette lumineuse trace qui mène à Dieu par Jésus-Christ, l'Église, dans sa liturgie, n'adresse ordinairement ses prières qu'à la première personne de la sainte Trinité, *d'où procède toute paternité au ciel et sur la terre* (2), et elle les termine par une formule solennelle qui les place sous l'intercession et la médiation du Sauveur. *Nous vous prions*, dit-elle à Dieu, *par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles.* Cette admirable et incessante conclusion nous révèle tout à la fois la primauté du Père, à qui tout remonte parce que tout en procède, la filiation du Fils et son office de médiateur entre son Père et nous, enfin le lien qui rattache le Père et le Fils au Saint-Esprit dans une seule vie, un seul règne, une seule et indivisible unité. Dans cette unité absolue, en tant que Verbe coéternel de Dieu, le Fils est tout ce qu'est son Père, sauf qu'il procède de lui; mais en tant que Verbe fait chair, par le côté qui le rapproche de nous sans lui faire perdre sa divine personnalité, il prend une situation qui le subordonne et dont il a dit lui-même : *Mon Père est plus grand que moi* (3). Et saint Paul, jetant ses regards prophétiques sur le moment où se terminera sa mission de médiateur, s'exprime en ces termes, qui achèvent

(1) Épître aux Hébreux, chap. IX, vers 15.
(2) Épître aux Éphésiens, chap. III, vers. 15.
(3) Saint Jean, chap. XIV, vers. 28.

d'expliquer le mystère : *Ensuite viendra la fin, lorsque le Christ, après avoir vaincu toute principauté, tout pouvoir, toute puissance, remettra le règne à Dieu son Père; car il lui faut régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis à ses pieds et détruit la mort elle-même, sa dernière ennemie. Tout, en effet, lui a été soumis; mais, en disant que tout lui a été soumis, il est sans doute que c'est excepté Celui qui lui a tout soumis. Lors donc que tout lui aura été soumis, le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en toutes choses* (1).

C'est donc Dieu, Père, Fils, et Saint-Esprit, qui est le principe et la fin de notre rédemption; Jésus-Christ, le Verbe fait chair, n'en est que le médiateur. C'est Dieu, vu face à face, et non pas dans les ombres de l'humanité, si magnifiques soient-elles, qui est le but suprême de notre vie de chrétien. *Nous le verrons tel qu'il est* (2), voilà la promesse; *nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (3), voilà la conséquence. De même que le Verbe s'est humanisé en prenant notre nature, *nous deviendrons participants de la nature divine* (4), en voyant Dieu dans la lumière incompréhensible de son essence; et l'Homme-Dieu lui-même, ressuscité pour ne plus mourir, éternellement visible à nos regards bienheureux, fera jaillir

(1) 1re Épître aux Corinthiens, chap. XV, vers. 24 et suiv.
(2) Ire Épître de S. Jean, chap. III, vers. 2.
(3) *Id., ibid.*
(4) IIe Épître de saint Pierre, chap. I, vers. 5.

de sa chair transfigurée par la gloire la divinité substantielle qui le rend un avec son Père. *Dieu sera tout* en tous ceux qui auront mérité de le voir, et, dès ici-bas, notre vie chrétienne n'est que le commencement de cette pénétration béatifique; elle a pour séve intérieure l'effusion divine que nous appelons la grâce, et c'est une doctrine assurée parmi nous que la gloire éternelle n'est que le développement de notre grâce présente. Nous vivons déjà de Dieu en vivant par Jésus-Christ; nous entendons la parole de Dieu en écoutant la sienne; nous aimons Dieu en l'aimant; nous regardons Dieu en regardant son visage meurtri et déshonoré pour nous. Dieu transpire à travers le Christ, et nous inonde d'un sang plus précieux encore que celui qui tomba de la croix sur le genre humain. Voilà, voilà la vie chrétienne dans son principe, dans sa fin, dans sa surnaturelle essence, et aussi dans son fondement, qui est la médiation du Christ; *car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, et qui est le Christ Jésus* (1).

Jésus-Christ est le fondement de la vie chrétienne, parce qu'il a réparé en nous les ruines de l'homme antique, et que, revêtu de notre chair prise au sein d'Adam par une Vierge sans tache, il a réconcilié dans son sang la terre et le ciel, l'homme et Dieu. Il en est le fondement, parce que c'est lui qui, ajoutant à la lumière native de notre intelligence la lumière seconde de sa parole, nous a fait connaître Dieu,

(1) IIe Épître aux Corinthiens, chap. III, vers. 11.

notre fin dernière, avec une plénitude qui nous manquait. Il en est le fondement, parce que c'est lui qui, nous donnant dans sa vie et sa mort, qui étaient la vie et la mort d'un Dieu, le spectacle d'une inénarrable bonté, nous a fait aimer Dieu d'un amour qui ne nous était pas connu. Il en est le fondement, parce que c'est lui qui, en tant qu'homme, nous a révélé l'homme, et inspiré pour nos semblables une charité sincère, active, universelle. Il en est le fondement enfin, parce que c'est lui qui, au nom de son Père, a institué ces actes sacrés par excellence, où sont contenus avec la grâce les germes de la vie éternelle. Ainsi, quoique n'étant ni le principe ni la fin de la vie chrétienne, qui n'est qu'en Dieu, Jésus-Christ en est la base, puisqu'il en est le moyen et le ciment. Nul en dehors de lui ne connaîtra Dieu pleinement, et surtout ne l'aimera comme il doit être aimé. Nul non plus, en dehors de lui, ne connaîtra l'homme d'une connaissance parfaite, et ne l'aimera d'un amour vrai. C'est le troisième caractère de la vie chrétienne. Le premier est d'avoir Jésus-Christ pour instituteur et pour maître ; le second, d'avoir Dieu pour principe et pour fin ; le troisième, d'être la seule source de l'amour de Dieu et des hommes.

Maître, disait un docteur à Jésus-Christ pour le tenter, *quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit ; voilà le grand et le premier commandement : et le second lui est semblable : Tu aimeras ton pro-*

chain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont toute la loi et les prophètes (1). Et dans ces deux commandements aussi est toute la force de la vie chrétienne. S'élever vers Dieu, se rapprocher des hommes, voilà ce que Jésus-Christ a fait, ce qu'il a enseigné et ce qu'il a obtenu. Tout est là dans le temps, et l'éternité même ne sera que la continuation de ces deux actes, où s'essaie notre vie dans le cours de sa mortalité. Nous aimerons Dieu en le voyant après l'avoir aimé sans le voir, et nous aimerons les âmes sauvées après avoir aimé leur salut. Aucun autre que Jésus-Christ n'a donné à la vie humaine cette direction, aucun autre surtout n'y a réussi, et c'est le miracle universel où il demeure présent pour la consolation de ceux qui le servent, et le désespoir de ceux qui ne le servent pas.

J'ai vu passer devant mes yeux bien des maîtres; j'ai étudié les effets de leurs doctrines sur moi comme sur mes contemporains. Or aucun d'eux jamais ne m'a élevé vers Dieu, aucun ne m'a rapproché des hommes, si ce n'est par les pensées où le christianisme était leur secrète inspiration, à cause d'une domination qui lui reste encore sur ceux-là mêmes qui le haïssent et conjurent sa ruine. Dès qu'un homme dit anathème à Jésus-Christ, en se donnant la mission d'enseigner, on le voit tomber de Dieu dans les abîmes obscurs d'un athéisme plus ou moins subtil, ou du moins dans l'indifférence pour

(1) Saint Matthieu, chap. XXII, vers. 35 et suivants.

tout ce qui est de Dieu. Il peut prononcer son nom, mais ce nom n'a point d'ailes; il peut dire : Dieu est; mais c'est un Dieu glacé qui ne sait pas les chemins du cœur, être abstrait et solitaire, qui habite l'inaccessible région de l'infini, et devant lequel l'homme passe sans avoir l'idée d'une prière ni la puissance d'une larme, lui qui prie et qui pleure si naturellement. Il en est de même de la philanthropie séparée du Christ. Elle peut encore, par un ressouvenir de son origine, s'occuper des misères de l'homme; mais sa main est froide comme un linceul, ou bien, s'échauffant sous l'impulsion de systèmes chimériques, elle tente de soulever le monde au nom de l'amour, et ajoute aux calamités humaines, déjà si terribles, la calamité des espérances trompeuses et de ces vastes désirs où l'univers ne peut rien, parce qu'il est contenu par des lois. C'est l'honneur de la vie chrétienne de restreindre les besoins en dilatant les âmes, comme c'est la faiblesse des doctrines étrangères d'agrandir les nécessités en diminuant les cœurs. L'Évangile se refuse à toute contrefaçon; dès qu'on ne le prend pas tel qu'il est, avec Jésus-Christ vraiment Dieu et vraiment homme, il n'inspire que des imitations sans portée, et tout au plus des passions revêtues d'un nom divin. L'Évangile a dit le dernier mot de la perfection en plaçant l'amour de Dieu et des hommes au faîte de la vie, et il a dit le dernier mot de la puissance en obtenant de ses disciples d'obéir à cette loi comme à la loi qui renferme toutes les autres. Là toujours se brisera le génie de la nouveauté, parce que là est le terme du

vrai, du beau, du saint, du praticable, et qu'au delà commence le néant de la chimère ou le néant de l'égoïsme.

Il est temps de conclure, mon cher Emmanuel, et de répondre à cette question : Qu'est-ce que la vie chrétienne? La vie chrétienne est le culte de Jésus-Christ, pour arriver par ce culte à l'amour de Dieu et des hommes, et par l'amour de Dieu et des hommes à la vision de l'Essence divine. Jésus-Christ, voilà votre maître; l'amour, voilà votre loi; la vision de Dieu, voilà votre fin.

Dès votre enfance on vous l'avait dit, ou plutôt l'on vous avait façonné, sans vous le dire, à ce grave enseignement. Votre mère vous apprenait à joindre vos mains et à lever vos yeux en prononçant le nom de Jésus-Christ; elle ployait vos genoux devant son image, et portait à vos lèvres, ignorantes de ce qu'elles faisaient, le signe aimable, et pourtant si sévère de notre salut. Quand la raison parut dans vos actes et inspira, quoique imparfaitement, vos premières pensées, votre mère encore vous conduisit aux pieds d'un vieillard, dans l'ombre et le silence d'un lieu solennel, et vous pressa de lui découvrir les troubles naissants de votre cœur, vos élans et vos peines, tous ces mouvements obscurs qui étaient en vous les avant-coureurs du bien et du mal. Ainsi donnâtes-vous à Jésus-Christ, dans la personne consacrée d'un de ses disciples, les prémices de votre conscience. Elle se forma lentement à ce souffle incorruptible d'une âme où se versait la vôtre; vous apprîtes de ces épanchements les

joies de la réconciliation et les joies plus pénétrantes encore d'une pureté qui se contient devant Dieu et n'a point à rougir de son regard. Si les passions vous furent révélées par l'instinct de la nature, ou par l'imprudence d'une parole qui ne sut pas vous respecter, vous eûtes dans la prière, dans la révélation de vos fautes, dans les splendeurs de nos solennités, un appui plus fort que les séductions du dedans et les trahisons du dehors. Un jour votre front porta douze ans. On vous avait préparé pour ce jour; il devait vous initier au plus profond des mystères de Jésus-Christ, et ressusciter pour vous, après dix-huit siècles d'absence, la réalité de sa communion dernière avec ses premiers amis. Vous vîntes en face du ciel et des hommes vous agenouiller devant le pain qui avait été la vie de vos pères et qui devenait la vôtre; vous le reçûtes dans une foi sans tache, dans un amour ému, et vous pûtes croire que rien ne vous séparerait jamais des délices de la vérité. Le pontife le crut comme vous; il marqua votre front du signe de la force avec une huile qui était le signe de la douceur, et il vous commit à la grâce de Dieu pour être désormais en ce monde, tout enfant que vous étiez encore, le champion de la vraie justice et de l'éternel honneur. Vous vous en souvenez, telles furent les leçons semées dans votre âme, telles les impressions de vos commencements, et ainsi rien ne vous est nouveau dans les noms et les choses du christianisme. Mais ce qui vous est nouveau, c'est d'en reprendre la trace à vingt ans, aux premiers jours de votre li-

berté et au bruit d'un monde qui n'est pas unanime à vous redire ce que vous disait votre mère et ce que vous affirme votre foi. Il vous faut combattre et convaincre : combattre pour demeurer fidèle, convaincre pour transmettre à d'autres la vie qui vous fut donnée. Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme, et ce que je vous demande avant tout, dès aujourd'hui, c'est d'embrasser le monde dans votre ambition. Vous ne sortirez jamais assez de vous-même pour y être puissant; jamais vous ne croirez assez pour vous, si vous ne croyez pas pour les autres. Ne dites pas : Je veux me sauver; dites-vous : Je veux sauver le monde. C'est là le seul horizon digne d'un chrétien, parce que c'est l'horizon de la charité.

DEUXIÈME LETTRE

DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST DANS LES ÉCRITURES

École de Sorèze, 23 avril 1858.

Le premier lieu où l'on rencontre ceux que l'on aime, c'est leur histoire. L'histoire est le passé de la vie se survivant à lui-même dans un souvenir écrit. Il n'y aurait pas d'amitié si la mémoire ne ressuscitait dans l'âme et n'y tenait présents ceux à qui nous avons donné notre cœur. C'est là qu'ils vivent de notre propre vie, là que nous les voyons avec nous, là que leurs traits et leurs actions demeurent empreints et se conservent dans un relief qui fait partie de notre être. Mais la mémoire, même la plus fidèle, est courte par quelques endroits, et, si elle veut se transmettre à d'autres en leur léguant l'image aimée, il faut qu'elle se transforme en histoire et se grave sur un airain qui méprise le temps. L'histoire est la mémoire d'un siècle immortalisée. Par elle les générations se rapprochent, et, si pressées qu elles soient dans leur cours et leur dispari-

tion, elles puisent au foyer du souvenir l'unité qui fait leur âme et leur parenté. Un homme qui n'a pas d'histoire est tout entier dans sa tombe; un peuple qui n'a pas dicté la sienne n'est pas encore né. D'où il suit que la religion, étant la première entre toutes les choses humaines, doit avoir une histoire qui soit aussi la première, et que Jésus-Christ, étant le centre et le fondement de la religion, doit tenir aux annales du monde une place qu'aucun autre, conquérant, philosophe ou législateur, ne saurait atteindre. Ainsi en est-il, mon cher Emmanuel. On a beau creuser l'antiquité ou redescendre aux âges nouveaux, rien n'apparaît avec le caractère de nos Écritures, ni rien avec la majesté de Jésus-Christ. Je ne m'arrête pas à vous le montrer; je l'ai fait ailleurs, et il est entendu qu'entre vous et moi ce n'est pas la question d'apologie qui nous préoccupe, mais la question de la vie, c'est-à-dire de connaître et d'aimer Dieu par la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Or, soit pour connaître, soit pour aimer, il faut s'approcher de l'objet qui a conquis les pressentiments de notre cœur, le regarder, l'étudier, y revenir sans qu'aucune lassitude interrompe jamais cette ardeur de découverte et de possession; et si la mort ou l'absence l'ont enlevé de nos yeux, si les siècles ont jeté entre lui et nous de longs intervalles, c'est à son histoire qu'il faut le redemander. N'avez-vous pas remarqué, dans le cours de vos études classiques, l'incompréhensible et divine magie de l'histoire? D'où vient que la Grèce est pour nous comme

une patrie qui ne meurt pas? D'où vient que Rome, avec sa tribune et ses guerres, nous poursuit encore de son invincible image, et domine de ses grandeurs éteintes une postérité qui n'est pas la sienne? Pourquoi ces noms de Miltiade et de Thémistocle, pourquoi ces champs de Marathon et de Salamine, au lieu d'être des tombeaux oubliés, sont-ils des choses de notre âge, des couronnes tressées hier, des acclamations qui retentissent et s'attachent à nos entrailles pour les ébranler? Je ne puis, quoi que je fasse, me dérober à leur puissance; je suis Athénien, Romain, j'habite au pied du Parthénon, et j'écoute en silence, au bas de la roche Tarpéienne, Cicéron qui me parle et qui m'émeut. C'est l'histoire qui fait cela. Une page écrite il y a deux mille ans a vaincu ces deux mille ans, elle en vaincra deux mille encore, et ainsi toujours jusqu'à ce que l'éternité remplace le temps, et que Dieu, qui est tout l'avenir, soit aussi pour nous tout le passé. Mais vous entendez bien que cet empire sur la mémoire des hommes n'appartient pas à la première page venue écrite par le premier scribe venu sur n'importe quels gestes de ses contemporains. Non, l'histoire est un privilége, un don fait au génie en faveur des grands peuples et des grandes choses. Il n'y a pas d'histoire du Bas-Empire, il n'y en aura jamais; c'est Rome qui a fait Tite-Live avant de mourir, et c'est elle encore qui inspirait Tacite en lui ramenant sous Néron l'âme de ses consuls.

Mais qu'est-ce que Rome ou la Grèce devant le christianisme? Qu'est-ce qu'Alexandre ou César

devant Jésus-Christ? La religion n'est pas l'intérêt d'un peuple, elle est celui de l'humanité; son histoire n'est pas l'histoire d'un homme, elle est celle de Dieu. Et si Dieu a donné des historiens à quelques nations parce qu'elles avaient des vertus, et à quelques hommes parce qu'ils avaient du génie, que n'aura-t-il pas fait pour son Fils unique, prédestiné dès l'origine à venir parmi nous et à remplir de sa présence tous les temps et tous les lieux? L'histoire de Jésus-Christ est l'histoire du ciel et de la terre. Là sont et doivent être les plans de Dieu sur le monde, les lois primordiales et universelles, les commencements des races, la succession des événements qui ont agi sur le cours général des choses humaines, les directions de la Providence, les prophéties de l'avenir, l'élection des peuples et des siècles, la gloire des hommes prédestinés aux desseins éternels, la lutte du bien contre le mal dans ses manifestations les plus profondes, la promulgation authentique de la vérité, et enfin, pardessus tout, du sommet à la base, la figure du Christ éclairant tout de sa lumière et de sa beauté. Vous reconnaissez à ces traits nos saintes Écritures; vous savez qu'elles ont été tracées sous l'inspiration du souffle de Dieu, qui a mû la volonté des écrivains, suscité et dirigé leurs pensées, et qu'ainsi elles ne sont pas seulement un édifice admirable d'antiquité, d'unité et de sainteté, mais un édifice divin, l'ouvrage substantiel de la vérité infinie, où les prophètes n'ont mis que le vêtement de leur style et l'accent de leur âme, afin qu'il y eût de l'homme en

cela comme en tout, et que l'immuable divinité du fond apparût d'autant plus à travers les accidents variables de l'élément humain. Œuvre de quatre mille ans, la main de plusieurs y apparaît; mais une seule intelligence y préside, et c'est la rencontre de l'un et du multiple dans une si longue durée qui est le premier miracle dans cette sublime rédaction. Quand on l'ouvre sans en connaître le véritable auteur, comme un simple livre, on ne peut résister à l'ascendant de son caractère, et on y reconnaît, à tout le moins, le monument d'histoire, de législation, de morale et d'éloquence le plus étonnant qui soit sous le ciel. Mais pour nous, qui savons quel a été l'historien, quel est le législateur et le poëte, un bien autre sentiment s'empare de nous : ce n'est pas l'admiration seulement ni la stupeur, c'est l'adoration de la foi et le tressaillement d'une gratitude surnaturelle. Là, dès la première ligne, viennent tomber à nos pieds l'erreur de l'homme enfant et l'erreur de l'homme dégénéré, les fictions de l'idolâtrie, qui voit Dieu partout, et les négations du panthéisme, qui ne le voit nulle part : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (1). De ce premier mot au dernier : *Que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous tous* (2), la lumière marche en croissant toujours, semblable à un soleil qui n'aurait pas de déclin, et dont l'ascension continue augmenterait à tout instant l'éclat et la chaleur. Ce n'est plus une écriture, c'est

(1) Genèse, chap. I, vers. 1.
(2) Apocalypse, chap. XXII, vers. 21.

une parole; ce n'est plus une lettre morte cachant sous ses plis des vérités découvertes par le raisonnement et l'observation, c'est une parole vivante, la parole éternelle de Dieu.

Quel mot, Emmanuel, la parole de Dieu! Il n'y a rien de plus doux que la parole de l'homme quand elle sort d'une intelligence droite et d'un cœur qui nous aime; elle nous pénètre, elle nous touche, elle nous charme, elle endort nos douleurs et exalte nos joies, elle est le baume et l'encens de notre vie. Que doit-ce être de la parole de Dieu pour qui sait la reconnaître et l'entendre? Que doit-ce être de pouvoir se dire : Dieu a inspiré cette pensée; c'est lui qui me parle en elle, c'est à moi qu'elle est dite, c'est moi qui l'écoute? Et lorsqu'on en est venu, de page en page, à la parole même de Jésus-Christ, à cette parole qui n'a plus été une simple inspiration intérieure et prophétique, mais le souffle sensible de la Divinité, l'expression palpable du Verbe de Dieu, entendue des foules aussi bien que des disciples, que reste-t-il qu'à se taire aux pieds du maître et à laisser retentir dans notre âme l'écho de sa bouche?

L'Écriture est tout ensemble l'histoire de Jésus-Christ et la parole de Dieu. Elle a d'un bout à l'autre ce double caractère. Dès la première page, sous les ombrages émus du paradis terrestre, elle nous annonce la venue du Sauveur des hommes. Cette promesse, transmise aux patriarches, prend de livre en livre une clarté qui remplit tous les événements, et les pousse vers l'avenir comme une préparation et

une préfiguration de ce qui est attendu. Le peuple de Dieu se forme dans l'exil et le combat; Jérusalem se fonde, Sion s'élève; la race du Messie, se détachant du fond primitif des tribus patriarcales, s'épanouit en David, qui passe des troupeaux de Bethléhem au trône de Juda, et de là contemple et chante le fils qui lui naîtra de sa postérité pour être le roi d'un *royaume sans fin* (1). Les prophètes reprennent sur le tombeau de David la harpe des jours qui ne sont pas encore; ils suivent Juda dans ses malheurs, ils l'accompagnent dans sa captivité; Babylone entend, au bord de ses fleuves, la voix des saints qu'elle ignore, et Cyrus, son vainqueur, lui parle de Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui lui a ordonné de rebâtir le temple de Jérusalem. Ce temple renaît. Il écoute les gémissements et les ardeurs des derniers prophètes, et après un intervalle, après avoir été souillé par les nations et purifié par les Machabées, il voir venir le Fils de Dieu dans les bras d'une Vierge, et, de ses portiques au sanctuaire, du sanctuaire au saint des saints, il se redit la parole suprême du vieillard Siméon : *Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller votre serviteur en paix selon votre promesse, parce que mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé à la face de tous les peuples pour être la lumière de leur révélation et la gloire de votre peuple d'Israël* (2). Jésus-Christ est venu. L'Évangile succède

(1) Saint Luc, chap. I, vers. 33.
(2) *Ibid.*, vers. 29 et suivants.

à la loi et aux prophètes, et la vérité, accomplissant la figure, resplendit sur le passé, qu'elle explique après en avoir reçu le témoignage. Tous les temps se rencontrent dans le Christ, et l'histoire prend sous ses pas son éternelle unité. C'est lui qui est tout désormais, c'est à lui que tout se rapporte, de lui que tout procède; il a tout créé, et il jugera tout. Le Jourdain le reçoit dans ses eaux sous la main du précurseur qui le baptise; les montagnes le voient gravir leurs pentes suivi de tout un peuple, et elles entendent de sa bouche cette parole qu'aucun autre n'avait encore proférée : *Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent.* Les lacs prêtent leurs bords à ses discours, et leurs flots à ses miracles. D'humbles pêcheurs plient leurs filets en le voyant, et le suivent pour devenir sous lui des pêcheurs d'hommes. Les sages le consultent dans l'ombre de la nuit; les femmes l'accompagnent et le servent à la clarté du jour. Tout malheur vient le trouver, toute blessure espère en lui, et la mort lui cède, pour les rendre à leurs mères, des enfants déjà pleurés. Il aime saint Jean, le jeune homme, et Lazare, l'homme mûr. Il parle à la Samaritaine, et bénit l'étrangère. Une pécheresse embaume sa tête et baise ses pieds, une adultère trouve grâce devant lui. Il confond la vaine sagesse des docteurs, et chasse du Temple ceux qui faisaient un lieu de trafic du lieu de la prière. Il se dérobe à la multitude qui veut le proclamer roi, et, lorsqu'il entre à Jérusalem précédé des hosannah qui saluent en lui le fils de David et le rédempteur du monde, il y rentre sur

une ânesse recouverte des habits de ses disciples. La Synagogue le juge, la royauté le méprise, Rome le condamne : il meurt sur une croix en bénissant le monde, et le centurion qui le voit mourir entre les insultes de la foule et les blasphèmes des grands reconnaît, en frappant sa poitrine, qu'il est le Fils de Dieu. Un tombeau le reçoit des mains de la mort; mais, le troisième jour, ce tombeau, gardé par la haine, s'ouvre de lui-même et laisse passer triomphant le maître de la vie. Ses disciples le revoient; leurs mains le touchent et l'adorent; leur bouche le confesse; ils reçoivent de lui ses dernières instructions, et, tout ce qui doit être visible étant consommé pour l'homme, le Fils de Dieu et le fils de l'homme prend sur une nuée le chemin du ciel, laissant à ses apôtres le monde à vaincre. Bientôt Pierre, le pêcheur, tout illuminé des commotions de l'Esprit-Saint, descend aux portes du cénacle, et harangue la multitude, étonnée de l'entendre malgré la diversité de ses origines et de ses langues. Paul, le persécuteur, ne tarde pas à paraître à côté de lui; il porte le nom de Jésus aux nations dont il est l'apôtre; Antioche le possède, Athènes l'écoute, Corinthe le reçoit, Éphèse le chasse et le bénit; Rome enfin touche ses chaînes et abreuve de son sang sa glorieuse poussière. Jean, le plus familier des disciples du Christ, l'hôte sacré de sa poitrine, se tient debout sur les rivages de Patmos, et, le dernier des prophètes, il annonce à l'Église ses transfigurations dans le malheur et la gloire jusqu'à la fin des siècles.

L'histoire de Jésus-Christ se partage ainsi en trois périodes distribuées en quatre mille ans : les temps prophétiques, les temps évangéliques et les temps apostoliques. Dans la première, Jésus-Christ est attendu et préparé; dans la seconde, il se manifeste, vit et meurt au milieu de nous; dans la troisième, il fonde son Église par les apôtres qui ont vécu avec lui, qui ont reçu ses enseignements et hérité de ses pouvoirs. Ce tissu ne s'interrompt jamais et porte en lui par lui-même la démonstration de sa vérité. Mais autre chose est de sentir la vérité d'une preuve, autre chose de se nourrir de la vérité sentie. De même qu'il y a deux moments dans l'amitié, celui où l'on s'assure que l'on nous aime, et celui où l'on jouit du bonheur d'être aimé, il y a aussi dans la vie surnaturelle du christianisme deux moment distincts, celui où l'on reconnaît Jésus-Christ dans la divinité de son histoire, et celui où l'on s'abandonne à l'ineffable douceur de cette histoire vérifiée. A ce second moment, les doutes se sont enfuis, la certitude est maîtresse; on ne cherche plus, on n'examine plus, on ne s'offense plus : l'histoire devient parole, la parole même de Dieu, et cette parole coule dans l'âme comme un fleuve de lumière et d'onction. Elle pénètre jusqu'aux dernières fibres de nos plus lointaines puissances, comme le sang qui anime nos veines se fait jour jusqu'aux extrémités de nos plus mystérieux organes; elle nous dégoûte de tout autre aliment spirituel, ou plutôt tout ce que nous lisons et tout ce que nous pensons se transfigure au contact de ce flot de grâce

et de vérité qui nous vient de l'Écriture, et, par l'Écriture, de l'Esprit de Dieu.

Car, il faut que vous le remarquiez, c'est le Saint-Esprit qui est l'inspirateur de nos livres sacrés. Le symbole chrétien nous le dit expressément : *Je crois au Saint-Esprit, qui a parlé par les prophètes.* Et saint Pierre l'énonçait en ces termes : *Ce n'est pas une volonté humaine qui nous a fait don des prophéties; mais, inspirées par l'Esprit-Saint, ce sont de saints hommes de Dieu qui les ont parlées* (1). Jésus-Christ lui-même n'a ouvert sa bouche pour nous instruire qu'après que l'Esprit-Saint fut descendu sur lui au jour de son baptême; et, prêt à quitter ses disciples, il leur laissait comme son testament cette dernière promesse : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet qui demeurera en vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut concevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le sait pas, mais que vous connaîtrez, parce qu'il demeurera et sera en vous* (2). Et ce fut le miracle de la Pentecôte qui, réalisant cette promesse, donna aux apôtres la lumière de leur foi et le courage de leur amour. Jusque-là ils n'avaient été que des hommes investis de la confiance de leur maître et de prérogatives qu'ils ne comprenaient qu'à demi; l'effusion de l'Esprit-Saint en eux les fit martyrs, évangélistes, prophètes, les colonnes inébranlables de l'Église et les pères de toute la posté-

(1) IIe Ép. de S. Pierre, I, 21.
(2) S. Jean, XIV, 16 et 17.

rité des saints. Le même mystère s'accomplit en nous. Bien que le Verbe de Dieu soit le flambeau où s'allume notre raison, et que sa parole manifestée dans la chair soit le principe d'où découle notre foi, cependant, ni comme Verbe ni comme Christ, il ne suffit seul à la transfiguration surnaturelle de notre être; il y faut encore l'action de l'Esprit-Saint, qui, étant le lien du Père et du Fils par une charité coéternelle à tous trois, est aussi en nous tous le souffle de l'amour, et par l'amour le nœud qui nous attache à la lumière et à la croix de Jésus-Christ. De même qu'il inspira les prophètes, il nous inspire à notre tour dans une moindre mesure; c'est lui qui nous prépare à entendre les livres qu'il a dictés, et c'est lui que nous retrouvons à chaque page de ces livres, pour y être notre onction intime, mais une onction qui nous ramène à Jésus-Christ, notre médiateur, notre exemplaire et notre vie.

Cela étant, mon cher Emmanuel, quelle est la place que les Écritures doivent obtenir dans votre existence de chrétien? Vous resteront-elles fermées? les regarderez-vous comme un livre scellé que le prêtre seul a le droit d'ouvrir, don mystérieux fait au sanctuaire, charte d'alliance du nouveau Testament cachée derrière les voiles du temple, et que les fidèles ne peuvent ni voir de leurs yeux ni toucher de leurs mains? Avez-vous même senti le besoin de les connaître? Vous qui avez étudié les livres de l'antiquité païenne, qui avez jeté des regards avides sur tous les grands monuments de la littéra-

ture et de l'histoire, avez-vous une seule fois tourné les pages où la sagesse divine a déposé, dans un travail de quarante siècles, les annales de sa providence sur le genre humain? Avez-vous lu l'Évangile, sauf dans le texte grec où l'on exerçait votre esprit aux tours harmonieux de l'hellénisme? J'en doute, et je ne serais pas surpris que vous me demandiez à votre tour s'il est permis à un simple chrétien de se hasarder dans les profondeurs de la parole de Dieu, s'il n'y a pas des abîmes cachés dans cet océan qui porte le vaisseau de l'Église, et si ce n'est pas toucher au protestantisme que de lire la Bible avec l'intention d'y fortifier sa foi et d'y enflammer sa charité.

Il est vrai, mon cher ami, qu'au XIIIe siècle, pour la première fois, le pape Innocent III défendit à nos ancêtres, les fidèles de France, la lecture des saints livres traduits en langue vulgaire. Jusque-là l'Église n'avait point improuvé ces traductions ni leur usage, et rien n'est plus célèbre dans l'antiquité que les travaux d'Origène pour populariser les versions primitives de l'Ancien Testament, et que ceux de saint Jérôme pour donner à l'Église d'Occident un texte latin plus pur que celui dont elle se servait. Au témoignage de ce Père, confirmé par saint Augustin, il y avait de son temps d'innombrables traductions romaines de la Bible, entre lesquelles on en distinguait une qui s'appelait l'*Italique*, et qui, conservée en partie, en plus grande partie remplacée par la sienne, est devenue cette *Vulgate* que le concile de Trente a déclarée authentique. L'empres-

sement à multiplier les versions était unanime; il répondait aux besoins des peuples et aux exhortations que les Pères des deux Églises d'Orient et d'Occident ne cessaient d'adresser à leurs fidèles pour leur inspirer le goût des textes sacrés. On touchait encore à Jésus-Christ, aux apôtres, à ces temps où la vérité n'était qu'hébraïque, et l'on se hâtait de la tirer d'une langue trop étroite pour lui ouvrir, par les deux idiomes grec et romain, toutes les portes du monde civilisé. Mais, au XIII[e] siècle, la situation n'avait plus le même caractère, et l'œil d'Innocent III avait entrevu dans les hérésies naissantes de l'âge moderne la pente qui devait les conduire au protestantisme, c'est-à-dire à la négation de l'autorité dans les choses de l'ordre surnaturel, et, par suite, au renversement du sens de l'Église par le sens privé. L'Écriture devenait ainsi l'arme, non pas d'une erreur dogmatique, comme l'avait été l'arianisme ou le nestorianisme, et, en général, toutes les hérésies d'origine grecque, mais l'arme d'une conjuration directe et réfléchie contre la société chrétienne. Au lieu de docteurs égarés par l'orgueil de la science et disputant à l'Église des lambeaux de la vérité, on allait voir le peuple lui-même appelé à se faire juge des termes de la révélation, et ne reconnaissant plus pour se guider dans les mystères de la parole divine que les illusions de son propre esprit. Dès lors il y avait péril à laisser les saintes Lettres aux mains d'une multitude sans préparation, et que la docilité d'une foi sincère ne préservait plus des piéges de l'igno-

rance. Ce fut la pensée d'Innocent III. Loin d'interdire le champ des Écritures à la chrétienté, il n'en ferma que l'issue par où le peuple sans culture pouvait s'y précipiter, et encore ne la ferma-t-il qu'à un seul peuple, celui qui, en France, se trouvait sous l'empire immédiat du mouvement vaudois et albigeois.

Trois siècles plus tard, lorsque enfin le protestantisme, longtemps couvé dans les entrailles de l'esprit européen, éclata sur l'Église, le souverain pontife Pie IV, s'inspirant des précautions d'Innocent III, les étendit à toutes les parties de la chrétienté, mais en réservant aux évêques la faculté de permettre la lecture de la Bible en langue vulgaire à tous ceux qu'ils jugeraient capables de n'en pas abuser. Vingt ans après, Clément VIII retira cette faculté aux évêques, et la transporta à la seule congrégation de l'*Index*. Cette rigueur, toute modérée qu'elle était, ne tarda pas à s'adoucir par la force même des choses et à mesure que le protestantisme, jugé par ses œuvres, perdit de l'ascendant que le premier feu de son éruption lui avait donné. On vit paraître dans toutes les langues de l'Europe des versions de la Bible émanées d'auteurs sincèrement dévoués à l'Église; on les vit s'imprimer et se propager avec l'approbation même des pontifes romains, telles, par exemple, que la version polonaise, publiée à Cracovie sous la protection authentique des papes Grégoire XIII et Clément VIII; telles encore que la version italienne de l'archevêque de Florence Martini, plus récemment recommandée

par le pape Pie VI. Il n'est pas de nation catholique qui n'ait aujourd'hui à sa portée les Écritures traduites dans son idiome national par des écrivains d'une foi irréprochable, et de l'assentiment exprès ou tacite, soit de l'épiscopat, soit de la papauté. L'esprit de l'Église ne change pas. Dépositaire de la parole de Dieu, elle n'a jamais craint d'en exposer le texte véritable aux regards du genre humain; elle ne l'a pas tenu caché sous le linceul d'une langue hiératique, comme le secret du sanctuaire, et, tout en attribuant à l'antique version latine le caractère de l'authenticité, elle a permis à tous les peuples chrétiens de se la rendre propre dans une interprétation populaire. Elle a respecté les sources primitives, créé une traduction privilégiée, pourvu à l'exactitude des versions du second ordre, accepté toute propagation empreinte de sincérité, et ainsi, tout à la fois économe et libérale, elle a donné à la parole de Dieu une diffusion qui embrasse l'univers.

Mais encore, mon cher Emmanuel, qu'il fût strictement interdit à un catholique de pénétrer dans les livres saints à l'aide d'une langue contemporaine, ce serait là une barrière sans importance pour vous. Grâce à Dieu, vous êtes lettré; vous appartenez à cette portion des hommes qui a eu le bonheur de se naturaliser par l'étude dans la cité de l'intelligence. La langue de l'Église, qui est celle de votre foi, est aussi celle de votre pensée. Chrétien par le cœur, vous êtes Grec et Romain par l'éducation, c'est-à-dire que vous êtes initié aux lettres, aux actes, aux

idiomes et aux événements dont la Providence s'est servie pour préparer la venue de son Fils et en être le berceau. Si votre science est bornée, votre culture ne l'est pas; vingt ans d'assiduité aux choses de l'esprit ont aiguisé en vous l'arme souveraine des grands combats. On ne peut vous imposer par une érudition fausse ni par une philosophie apparente; vous pouvez faire descendre de leur trépied ceux mêmes qui en savent plus que vous, parce que vous avez acquis le plus précieux des dons, qui est la perspicacité de l'entendement. Tandis que d'autres n'ont que le sens des quantités mathématiques, de perspective que les lois et les phénomènes de la matière, vous avez habitué votre âme aux spéculations de l'ordre moral; elle s'est rendue familières les choses qui ne se pèsent ni ne se mesurent à l'aide de la balance ou du compas, et, là même où vous ignorez, vous pouvez sentir encore l'absence du vrai. Vous êtes donc digne de lire la parole de Dieu, non parce que vous êtes capable de la lire dans le texte d'une langue morte, mais parce que vous êtes capable de mépriser les inévitables ombres qui couvrent çà et là des pages où se pressent à la fois les mystères du temps et ceux de l'éternité. Un mot obscur ne vous troublera pas; un usage mal connu ne vous laissera que l'impression de votre impuissance; un acte incompatible avec nos mœurs ne vous sera que le témoignage de l'antiquité où se perd le récit. La lumière surabondante et progressive de l'ensemble vous conduira sûrement, et, au lieu de juger par des points et des virgules

d'un livre qui a changé le monde, vous le jugerez par sa substance, son cours et sa toute-puissante unité.

Mais ce qui me rassure encore plus, c'est la droiture de votre cœur et la justesse de votre sens chrétien. Né dans un pays catholique, c'est-à-dire dans un pays qui a conservé Jésus-Christ tout entier, vous avez reçu la tradition vivante du christianisme. Vous vous sentez disciple et non pas maître. Comme Marie, la sœur de Lazare, se tenait aux pieds du Seigneur en l'écoutant; comme Jean, l'apôtre bien-aimé, s'appuyait sur sa poitrine en le regardant; ainsi vous tenez-vous aux pieds et sur la poitrine de l'Église, cette immortelle héritière du Christ, qui a reçu de lui sa parole dans les Écritures, sa grâce dans les sacrements, sa personne même dans l'Eucharistie, et enfin son autorité pour conduire les âmes et se conduire elle-même dans les voies de la rédemption. Vous n'avez aucune peine à lui reconnaître ces traits, et, les reconnaissant, vous n'avez aucune peine à lui soumettre l'onction que vous avez reçue par elle de l'esprit de Dieu. Vous l'appelez votre mère, parce que vous la croyez l'épouse de Jésus-Christ, et la certitude de sa maternité vous inspire la tendresse et l'abandon de l'amour filial. Vous ne la séparerez donc pas des Écritures, pas plus que vous ne la séparerez de Jésus-Christ; vous ne ferez pas un divorce entre ces trois et indivisibles objets de votre affection. Si les Écritures vous ont conduit à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à l'Église, l'Église à son tour vous

donnera la force de suivre Jésus-Christ, et la grâce de ne pas errer dans les Écritures au gré d'une interprétation sans règle. C'est là le triple nœud de la vérité parmi nous; qui brise l'un brise les autres, et il ne lui reste bientôt dans les mains que la poussière de ce monde. Quand les protestants rejetèrent l'Église, je veux dire l'Église véritable, celle qui remontait à son auteur par la tradition de l'épiscopat et de la primauté romaine, ils crurent qu'ils se tiendraient fermement à la personne du Christ sur le fondement de la parole de Dieu. Mais la négation de la divinité de l'Église les amena bientôt à la négation de la divinité de Jésus-Christ, et celle-ci à la négation de la divinité des Écritures. Qui rompt le faisceau par un point le détruit tôt ou tard. Sans doute il est encore des protestants, et beaucoup peut-être, qui croient sincèrement à la Bible et au Christ; mais la pente historique du protestantisme est où je l'ai dit, et les efforts des simples ou des ardents pour retenir la vérité scripturaire ne peuvent cacher au monde la dispersion de Babel.

Je ne crains pas pour vous cet écueil, mon cher Emmanuel; le cours de votre siècle n'est plus où il était il y a trois cents ans. Alors, dans l'inexpérience d'une séparation qui n'avait jamais été tentée, on croyait possible le règne de Dieu sans le règne de l'homme; aujourd'hui l'épreuve est faite, et il est constant que l'homme a sa part nécessaire et voulue dans le règne de Dieu. Qui détrône l'Église détrône Jésus-Christ. C'est pourquoi ce n'est pas l'hérésie,

mais l'incroyance; ce n'est pas l'abus des Écritures, mais leur mépris, qui est la blessure de notre âge. Échappé que vous êtes au grand naufrage des convictions, l'erreur inconséquente est sans péril pour vous. Vous êtes sauvé tout entier par cela seul que vous êtes sauvé. Aussi est-ce une autre crainte qui me préoccupe à votre sujet, la crainte que vous ne lisiez pas ou que vous lisiez sans profit nos codes sacrés.

Car, ne vous y trompez pas, c'est une lecture difficile, et difficile par une raison à laquelle peut-être vous n'avez pas songé. Je ne fais pas allusion à votre ignorance des langues originales de l'Écriture; vous ne savez pas l'hébreu, et vous n'avez du grec qu'une teinture trop légère pour vous servir. Mais là n'est pas l'obstacle. Si un protestant, qui est seul au monde en présence de la Bible, a un besoin logique d'en connaître les sources, et par conséquent les idiomes où repose son antiquité, il n'en est pas ainsi d'un catholique, qui sait ce qu'il est. Vivant dans l'Église perpétuellement assistée de Dieu pour la conduire et l'éclairer, il lui suffit qu'elle sache ce qu'il ignore. Sa science est la sienne, sa lumière lui appartient, et, dans l'immense communion des siècles et des docteurs chrétiens, il puise l'honneur invincible de parler toutes les langues, d'entendre et de résoudre toutes les difficultés. L'Église est née dans les régions sémitiques; ses premiers apôtres étaient de la race d'Abraham, et, par eux, elle a connu tous les secrets de la postérité de Sem. Elle en a recueilli les traditions, partagé

les mœurs, épelé les dialectes. Tout ce vieux monde hébraïque a été son berceau, et elle s'est jouée du Nil au Sinaï, du Sinaï à Jérusalem et à Babylone. Le monde grec en même temps lui ouvrait ses portes démantelées par où s'échappait tout le fleuve de la première Europe, et Rome, maîtresse de tout, l'introduisait de la terre latine aux entrailles de l'Occident. Car il y avait à cette heure-là trois choses présentes partout : les synagogues juives, les colonies grecques et les légions romaines. Saint Paul était à la fois Juif par son origine, Grec par la ville de Tarse, lieu de sa naissance, Romain par le droit de cité, et, quelque part qu'il se portât, il n'était étranger que par Jésus-Christ, jusqu'à ce que le lendemain ce titre lui créât une quatrième fraternité. Toutes les langues et tout le savoir humain s'étaient ainsi donné rendez-vous au berceau de l'Église; et depuis, à mesure qu'elle s'est avancée entre les ruines du monde ancien et les rudiments du nouveau, elle s'est initiée toujours, avec une fidélité digne de sa mission, aux progrès de la science humaine. C'est pourquoi ses enfants, certains de son infaillibilité surnaturelle, certains aussi de son universelle culture, se reposent sur elle des dons qu'ils n'ont pas reçus, et tranquilles dans sa double lumière, pauvres ou riches, ils apportent à la table commune de la vérité une faim dont ils ne rougissent pas.

Ne vous inquiétez donc pas d'ignorer l'hébreu ou de mal savoir le grec; l'Église les sait pour vous, et elle ne vous demande que la bonne volonté de les

apprendre pour elle, si tel était l'honneur de votre prédestination. Mais, Emmanuel, il y a dans l'Écriture une plus grande difficulté que celle des langues, une difficulté plus intime encore et plus profonde, c'est celle de sa beauté. L'Écriture est belle d'une beauté qui n'a rien d'humain, qui ne procède d'aucune passion et qui n'en provoque aucune. En tout autre livre, les choses nous touchent par leur nature, qui est la nôtre, et, si le génie de l'écrivain les a couvertes d'éloquence et de poésie, elles nous ravissent aisément jusqu'à l'enthousiasme ou au moins jusqu'à l'émotion. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Elle est, d'un bout à l'autre, surhumaine par son fonds, quoiqu'il n'y soit question que de l'homme et de ses destinées; et il y règne un souffle si simple, si chaste, si peu terrestre, que jamais le côté faible et ardent de notre être n'y trouve son aliment. C'est à peine si çà et là, dans quelque fragment d'une histoire plus proche de nous, nous sentons légèrement s'émouvoir la brise de l'humanité. Joseph retrouvant ses frères qui l'ont autrefois vendu, Tobie embrassant son vieux père après une longue absence et de plus longues alarmes, les Machabées délivrant leur patrie du joug de l'étranger : ces scènes et quelques autres nous ramènent au foyer de notre nature, mais rarement et avec une sorte de divine parcimonie. Quand je lus ce fameux *Cantique des cantiques*, que Voltaire appelait avec tant de goût *une chanson de corps de garde*, je fus étonné de demeurer si froid devant une si grande et si orientale nudité d'expression; je me demandai pourquoi;

ne comprenant pas encore que, s'il y a un art de cacher le vice sous des formes de style savamment calculées, il y a aussi un art de cacher la vertu sous des couleurs qui sembleraient celles de la passion. Il en est du *Cantique des cantiques* comme du crucifix: tous les deux sont nus impunément parce qu'ils sont divins.

Mais si cette perfection est un témoignagne de divinité, elle est aussi une épreuve pour le lecteur. Il se lasse aisément d'être emporté si haut, loin des parfums et des illusions de la terre. Comme les Israélites errant dans les solitudes de l'Arabie regrettaient, sans le vouloir, la captivité de l'Égypte, il regrette les champs bien-aimés des littératures qui l'ont ému. Le souffle lui manque pour suivre l'inspiration des prophètes et le langage des martyrs; il y croît, il les goûte même par l'onction intérieure de l'Esprit de Dieu qui habite en lui; mais *le poids de cette gloire*, pour me servir d'une expression de saint Paul, est trop pesant à une âme qui n'a pas encore atteint la virilité de l'âge surnaturel. Aussi l'Église, qui le sait, n'impose-t-elle pas à ses enfants cette grande lecture comme un devoir; semblable à une mère prudente, elle leur distribue la parole de Dieu dans une mesure qui convient à leur faiblesse. Un mot, une phrase lui suffisent pour les instruire et les toucher. Soit qu'elle leur parle du haut de la chaire par ses ministres, soit qu'elle dicte pour eux des livres à ses docteurs, c'est toujours l'Écriture qui est sur ses lèvres ou sous sa plume, comme un or précieux qui, sans rien perdre de sa

substance et de son prix, se déroule entre les doigts de l'artiste et y reçoit l'alliage de son génie. Cet alliage, il est vrai, quand il est appliqué à l'Écriture, est un alliage humain, l'empreinte d'un art moins parfait que celui de Dieu. Cependant, à cause de l'alliance entre Dieu et l'homme par la grâce, nous pouvons parler la parole de Dieu sans la profaner, et ce que nous y mêlons de notre âme est un attrait qui la rapproche heureusement de notre infirmité. Quand, par exemple, vous lisez l'Écriture dans Bossuet, quelle majesté, quelle force, quelle lumière n'en jaillit pas à vos yeux ! Le mot qui vous eût laissé froid vous remue; c'est un prophète expliquant un prophète. La foi est ravie sans être abaissée, et c'est notre faiblesse même qui est ici le char où nous montons vers Dieu.

Il y a peu d'années, les *Martyrs* de M. de Chateaubriand me tombèrent sous la main; je ne les avais pas lus depuis ma première jeunesse. Il me prit fantaisie d'éprouver l'impression que j'en ressentirais, et si l'âge aurait affaibli en moi les échos de cette poésie qui m'avait autrefois transporté. A peine eus-je ouvert le livre et laissé mon cœur à sa merci, que les larmes me vinrent aux yeux avec une abondance qui ne m'était pas ordinaire, et, rappelant mes souvenirs sous le charme de cette émotion, je compris que je n'étais plus le même homme, et que, loin d'avoir perdu de ma tendresse littéraire, elle avait gagné en profondeur et en vivacité. Ce n'était pas seulement l'âge qui l'avait

mûrie; un nouvel élément l'avait transfigurée : j'étais chrétien. Les *Martyrs*, qui n'avaient parlé qu'à mon imagination et à mon goût de jeune homme, leur parlaient encore sans doute; mais ils trouvaient dans ma foi un second abîme ouvert à côté de l'autre, et c'était le mélange de deux mondes, le divin et l'humain, qui, tombant à la fois dans mon âme, l'avait saisie sous l'étreinte d'une double éloquence, celle de l'homme et celle de Dieu. Aucun écrivain, avant M. de Chateaubriand, n'avait eu cet art au même degré. Saint Jérôme, le plus passionné des Pères, avait bien retenu de l'antiquité profane et des ardeurs de sa jeunesse un accent qui retentissait dans son style; mais, pénétré de Jésus-Christ jusqu'à la moelle des os, le saint diminuait en lui les restes du poëte et du voyageur. Il se frappait la poitrine au souvenir de l'ancien Jérôme, et ce qui s'en entendait encore n'était plus que le cri du lion affaibli par l'immensité du désert. En M. de Chateaubriand l'homme avait survécu. Comme le solitaire de Bethléhem, il avait assisté aux révolutions des empires, il avait vu tomber Versailles et persécuter le christianisme ; comme lui, victime d'une mélancolie native que les événements du monde avaient nourrie, il avait cherché dans de lointains exils le remède de ses douloureuses contemplations ; la foi lui était venue de ses larmes, et, purifiant tout à coup son génie jusque-là sans règle, elle lui avait inspiré, sur les ruines de l Église et de la monarchie, les premières pages qui eussent consolé le sang des martyrs et les tombes de Saint-Denis.

Mais, si chrétien qu'il fût, l'homme était demeuré; il se remuait tout vivant dans la magie de son style, et jamais le christianisme n'avait eu pour prophète une âme où le monde eût tant d'éclat et Jésus-Christ tant de grandeur. Jusque dans ses traits M. de Chateaubriand portait cet illustre combat de sa destinée contre elle-même. Il y avait dans sa tête la majesté pensive de la foi, les rayons de la gloire et ceux de la solitude, mais non pas toute la paix du chrétien qui depuis longtemps s'est assis au Calvaire en face de la Croix. Dieu nous l'avait donné aux confins de deux siècles, l'un corrompu par l'infidélité, l'autre qui devait essayer de se reprendre aux choses divines, et sa muse avait reçu le même jour, pour mieux nous charmer, la langue d'Orphée et celle de David.

Ainsi en est-il plus ou moins, mon cher Emmanuel, de tous les interprètes de l'Écriture. Leur mission est de nous en adoucir la divinité, comme on verse dans une eau précieuse par elle-même une goutte d'un parfum trop puissant pour être respiré par nos faibles organes. Les catholiques sont accoutumés à ces ménagements de la bonté de Dieu. Ils ne croient pas déchoir en lisant les Pères et les docteurs de l'Église, en écoutant la voix de leurs pasteurs ou l'éloquence qui perpétue dans la chaire évangélique les traditions de l'apostolat. Ils sont persuadés que tout est vivant dans l'œuvre de Jésus-Christ, et que l'Écriture elle-même, en passant de l'airain qui la garde aux lèvres qui la répandent, ne perd pas sa nature ni son efficacité. Cependant

n'en concluez pas que sa lecture directe soit inutile au chrétien qui s'y applique. Elle ne lui est pas nécessaire ; mais elle lui est profitable. C'est la pensée de tous les Pères de l'Église; et je tiens, en suivant leurs traces, à vous ouvrir ce chemin, l'un des plus consolants par où l'âme puisse s'élever vers Dieu.

Quoi que fassent, en effet, les prédicateurs de la parole divine ou les docteurs de la science chrétienne, ils ne nous dispensent l'Écriture que goutte à goutte, dans un ordre brisé par le cadre de leurs discours ou l'objet de leurs travaux, et, tout en recueillant de leur exposition la doctrine céleste, elle n'a plus, sous cette forme, la suite lumineuse et progressive que l'Esprit de Dieu lui a faite dans le cours des temps. Le pain est rompu, il est vivant, il est distribué à tous les besoins dans la proportion de toutes les forces; mais son architecture a disparu par le succès même de la charité. Si, au contraire, lentement instruits par l'Église, pénétrés de son souffle vivifiant, nous entrons avec un cœur docile dans le monument même de la vérité tel que Dieu l'a construit, nous rencontrerons bien des ombres dans les profondeurs, des passages où il faudra courber la tête, des sublimités où notre intelligence sera sur le point de faillir; mais, soutenus par l'Église elle-même, notre compagne inviolable, nous marcherons de clartés en clartés sous le firmament de la sainte parole, nous jouant avec elle dans les plans découverts de l'éternité, admirant de proche en proche Jésus-Christ qui s'avance, l'attendant avec

les patriarches, le regardant venir avec les prophètes, le saluant sur la harpe des psaumes, jusqu'à ce qu'enfin, au seuil du second temple, il nous apparaisse tout chargé de sa gloire et de sa mort, victime prédestinée de la réconciliation des âmes, et souveraine explication de tout ce qui est par tout ce qui fut. Cette vision de Jésus-Christ ne remplit pas seule le long tissu des saints livres ; elle s'y entrelace aux grands événements du monde. Le chrétien les y voit sous la main de la Providence, conduits par des lois de justice et de bonté. Il démêle à cette lumière la succession des empires, l'avénement et la chute des races fameuses. Il comprend que le hasard n'est rien, ni la fatalité non plus, mais que tout marche sous la double impulsion de la liberté de l'homme et de la sagesse de Dieu. Cette vue de l'histoire dans la vérité de ses causes le ravit. Il y puise un entendement de la vie qu'aucune expérience ne lui donnerait, parce que l'expérience ne révèle que l'homme, tandis que l'Écriture révèle à la fois Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu. Cette révélation ne se fait pas seulement sentir aux grands moments de la Bible ; elle est partout. Dieu ne s'absente jamais de son œuvre. Il est au champ de Booz, derrière la fille de Noémi, comme il est à Babylone au festin de Balthazar. Il s'assied sous la tente d'Abraham, voyageur fatigué du chemin, comme il se repose au sommet du Sinaï dans les foudres qui annoncent sa présence. Il assiste Joseph dans sa prison, comme il couronne Daniel dans la captivité. Les moindres détails de la famille ou du dé-

sert, les noms, les lieux, les choses, tout est plein de lui, et c'est dans une route de quarante siècles, de l'Éden au Calvaire, de la justice perdue à la justice recouvrée, qu'on suit de la sorte et pas à pas tous les mouvements de sa tendresse et tous ceux de sa force. Qui pourrait revenir insensible d'un si profond pèlerinage? Qui pourrait, conduit par la foi sur de telles traces, ne pas rentrer meilleur au foyer de sa propre vie? La Bible est tout à la fois le drame de nos destinées, l'histoire primitive du genre humain, la philosophie des saints, la législation d'un peuple élu et gouverné par Dieu ; elle est dans une providence de quatre mille ans la préparation et le germe de tout l'avenir de l'humanité ; elle est le dépôt des vérités qui lui sont nécessaires, la charte de ses droits, le trésor de ses espérances, l'abîme de ses consolations, la bouche de Dieu sur son cœur ; elle est enfin le Christ Fils de Dieu, qui l'a sauvé.

Et si l'humanité l'ignorait, Emmanuel; si, pervertie par les bienfaits mêmes de ce livre, qui l'ont élevée si haut, elle venait à le méconnaître dans l'orgueil d'une grandeur qu'elle y a puisée, nous, chrétiens des derniers âges, quel ne devrait pas être notre culte pour ce monument éternel de la grâce qui nous a choisis et de la vérité qui nous a faits? Comment en délaisserions-nous les pages dans la froide poussière d'une inactive adoration ? Sans doute elles vous coûteront de la peine, je vous l'ai dit ; mais cette peine elle-même est encore un don; car, parmi les avantages attachés à l'étude directe

des Écritures, il faut compter l'appropriation lente et personnelle que nous nous faisons de leur substance. Lorsque nous en lisons le texte dans les docteurs, ou que nous en écoutons la voix dans la chaire de nos temples, c'est la pensée d'autrui qui dirige la nôtre, et qui, en nous épargnant tout travail, ne creuse pas toujours assez avant dans notre âme le sillon de l'Esprit-Saint. Mais si, au contraire, placés en présence de la lettre elle-même comme en présence d'un or inculte, nous y appliquons avec ferveur toutes les forces de notre entendement et toutes les énergies de notre foi, il se crée peu à peu entre le livre et nous un mystère de transsubstantiation. Notre âme entre dans chaque mot; et chaque mot, pesé au poids d'une conscience qui adore, pénètre notre âme, l'éclaire, l'échauffe, l'émeut, la ravit, lui donne Dieu dans une suave onction. Qu'importe le temps? qu'importent les sueurs? Je ne vous presse pas d'aller vite, et Jésus-Christ ne vous presse pas non plus. Il attend sans peine l'homme après que l'homme a mis quarante siècles à l'attendre. Il faudra même vous résoudre à passer des choses que vous n'entendrez pas tout d'abord; c'est le conseil que vous donne l'*Imitation*. « La curiosité, dit-elle, nous arrête souvent dans la lecture des saints livres, parce que nous voulons comprendre et discuter là où il faudrait passer simplement (1). » A la longue, cependant, et en vous aidant d'ailleurs quelquefois d'un commentaire ou

(1) Liv. I, II.

d'un conseil, votre esprit se formera au style de Dieu, comme aussi à la grammaire abrupte et quelquefois barbare de saint Jérôme. Vous prendrez goût à ce divin banquet; vous vous y assoirez tous les jours non pas de longues heures, je ne vous le demande pas, mais quelques instants, le matin, lorsque le fardeau de la veille aura été enlevé de votre cœur par le repos, et que celui du jour n'aura pas encore courbé votre esprit. Vous ferez de ce lever dans la parole de Dieu l'aurore bien-aimée de tous vos travaux. Elle les colorera d'un reflet du ciel; elle y fera descendre comme un baume la rosée qui tombe des saintes régions. Vous vous direz, en fermant le livre après avoir lu, ce que Jésus-Christ disait à saint Pierre sur les flots du lac de Galilée : *Duc in altum,* avance-toi maintenant dans la haute mer.

Ce moment du réveil dans l'ombre ou la clarté du matin, selon les saisons, est un moment sacré. L'âme qui n'en connaît pas le prix ne s'initiera jamais bien avant aux voies du Dieu qui a réglé le cours des astres en même temps que la vie de l'homme, et fait de l'une et de l'autre une harmonie calculée. Le mépris de cette harmonie, funeste à la santé et au travail, l'est bien davantage encore à la piété. L'homme qui prolonge son sommeil au delà du matin, parce qu'il a prolongé sa veille au delà d'une juste nuit, trouve à son chevet le bruit et les affaires du monde. Il est saisi par leur éclat tumultueux, et cherche en vain pour Dieu l'heure tranquille qu'il a perdue par sa faute. Il ne trouve que des devoirs qui

se précipitent, des ennuis qui s'appellent, l'oubli de son âme et le silence de la vérité. Aussi était-ce, aux temps plus chrétiens que le nôtre, une maxime de toutes les familles fortes et de tous les esprits vigoureux, de se coucher de bonne heure pour se lever de même; et lorsque je quittai ma province, à l'âge de vingt ans, pour venir à Paris, un homme éminent qui s'intéressait à ma jeunesse me dit cette parole, qui m'est toujours demeurée présente : « Si vous voulez être tout ce que Dieu demande de vous et vivre autant que le comporte votre nature, ne veillez jamais au delà de dix heures du soir. » Aujourd'hui, par une aberration commune, mais sévèrement punie, on veut unir au prestige des travaux sérieux la jouissance des plaisirs vulgaires. On est homme du monde par delà minuit, et l'on se réveille écrivain, savant, magistrat, ministre même, en attendant que la nature, accablée de ce double fardeau, se venge du génie lui-même par un idiotisme qui attriste l'admiration, et que l'antiquité n'avait pas connu.

Vous, mon cher Emmanuel, quelle que soit votre carrière, vous permît-elle d'être moins ménager de vos nuits, respectez-en la prédestination divine. Suivez, dans votre sommeil comme dans tous vos actes, l'ordre sacré de la nature. Ce n'est pas en vain que vous en violerez la majesté; ce n'est pas en vain non plus que vous honorerez dans ses lois la main qui les a tracées, et qui, en créant l'univers pour l'homme, a mis partout dans son œuvre un bienfait pour qui la vénère, un châtiment pour qui

la profane. Le matin est le réveil du monde, qu'il soit aussi le vôtre. Consacrez-en l'aube virginale à la méditation de cette aube plus splendide encore et plus pure, qui est la parole de Dieu. L'une est la lumière de vos yeux, l'autre est celle de votre cœur; que toutes les deux se lèvent en même temps sur vous pour éclairer votre vie. La sortie du sommeil est comme la sortie du tombeau, et quand Jésus-Christ s'élança du sien, au jour de sa résurrection, ce fut un ange qui renversa la pierre du sépulcre.

Mais dans quel ordre lirez-vous l'Écriture sainte? Sera-ce au hasard, selon que l'instinct vous guidera, ou bien d'après une pensée directrice? Le hasard n'étant que l'abandon de soi-même à l'inconnu, vous ne pouvez vous fier à lui dans une affaire aussi sérieuse que celle de communiquer avec Dieu par sa parole. Vous suivrez donc un ordre préconçu; quel sera-t-il?

L'Écriture, comme une haute montagne qui serait le phare du monde, se partage en deux versants, le versant de l'antiquité et celui des temps modernes, l'un qui regarde l'occident, et l'autre l'orient de l'humanité. Tous les deux portent le nom de *Testament,* parce que tous les deux renferment le témoignage de Dieu et la charte de son alliance avec l'homme; mais, par le côté qui regarde la préparation de cette alliance, le testament divin prend le nom d'*ancien;* par le côté qui en regarde la consommation, il prend le nom de *nouveau.* L'un et l'autre, considérés dans leur distribution intérieure, se composent des mêmes éléments : l'histoire qui dit le

passé, la prophétie qui dit l'avenir, la théologie qui unit le passé à l'avenir, dans le sein de l'éternelle vérité.

Or, entre ces deux perspectives, dont l'une vous reporte à des temps qui ne furent qu'un préambule, l'autre à des temps qui durent encore et qui ne finiront qu'avec le monde, je n'hésite pas un instant. Vous êtes né sous Jésus-Christ; son siècle est le vôtre, sa lumière a éclairé toute lumière, et, de même que ceux qui furent avant lui le regardaient venir, ceux qui sont après lui doivent le regarder venu. Après comme avant, il est le point unique où le ciel et la terre se rencontrent. Sans doute les chrétiens de l'ancien Testament passaient au delà du Christ pour contempler dans la suite des choses l'admirable effet de sa mission; mais ce second regard n'était que le prolongement du premier. Ils voyaient d'abord Jésus-Christ, et, cette vision satisfaite, ils adoraient en elle l'avenir mystérieux du genre humain régénéré. Nous aussi, chrétiens du nouveau Testament, nous pouvons bien considérer au delà du Christ les institutions et les événements qui en ont préparé la venue; mais c'est en traversant sa personne qu'il nous faut atteindre ce passé où il ne régnait pas encore, et qui n'était qu'un crépuscule et une ébauche de son apparition au milieu de nous. Notre premier regard tombe sur lui naturellement; il est l'objet cherché avant tous les autres, la splendeur qui rejaillit sur les siècles incomplets, comme elle illumine les siècles de perfection.

Vous commencerez donc par l'Évangile, qui est Jésus-Christ vivant. Là, dans sa chair, expression de son âme et voile transparent de sa divinité, vous le verrez lui-même. Ce n'est point Moïse, ni David, ni le prophète Isaïe, si grands qu'ils soient, qui vous parleront de lui; c'est sa propre bouche qui vous dira sa pensée, ses regards qui vous diront son amour, sa main qui pressera la vôtre pour vous encourager en vous bénissant. Vous le verrez naître dans le silence d'une nuit, sur la paille d'une étable, et vous lui apporterez avec d'humbles bergers les prémices de l'adoration du genre humain. L'Orient, terre antique des ressouvenirs, enverra visiter son berceau, et, dès cet éveil d'une gloire qui doit remplir le monde, le sang innocent coulera pour l'étouffer. Une terre impure recevra dans l'exil l'enfant qui purifiera tout et fera de l'univers une seule patrie. Vous reviendrez avec lui au toit de ses ancêtres, non plus le palais de David, dont il est le dernier fils, mais l'obscure maison d'un artisan qui vit de ses mains, et là vous admirerez cette enfance, objet de tant de présages et ensevelie dans de si simples vertus. Vous retiendrez votre souffle pour entendre le sien, et l'histoire, muette tout exprès, ne vous apportera qu'un mot ou deux, mots énigmatiques qu'une mère alarmée pèse dans le sanctuaire de son inaltérable virginité. Sion enfin s'émeut, la Judée se trouble; toutes les douleurs accourent au-devant de Celui qu'elles attendaient; Jean le baptise, le peuple l'écoute, les docteurs le haïssent et le persécutent, les pêcheurs quittent leurs barques pour le suivre,

et la parole de Dieu, s'échappant de sa source à toute heure, court du tombeau des âmes au tombeau des corps pour rappeler partout la vie. L'homme voit ce qu'il n'avait jamais vu, la souveraine bonté dans la souveraine puissance, et la plus haute lumière dans la plus populaire simplicité. L'Évangile est au monde, immortel désormais, plus profond que les sages, plus pur que les vierges, plus fort que les rois, encore inconnu de Rome, où sera son trône, et déjà maître du temps qui ne l'a pas consacré.

Oh! qu'écrirai-je de l'Évangile, puisque l'Évangile est écrit! Ouvrez-le, vous qu'il a fait mon fils, et, après y avoir imprimé vos lèvres rassurées, livrez-vous à lui comme à l'âme de votre mère. Votre mère venait de Dieu, et elle vous aimait; l'Évangile aussi vient de Dieu, et c'est le seul livre qui ait reçu le don d'aimer. Par un prodige aussi admirable que lui-même, quatre hommes l'ont écrit sous l'inspiration de Celui qui l'avait parlé, et, malgré la différence personnelle de leur caractère et de leur génie, on retrouve en tous quatre le même naturel sublime et simple, le même accent, la même vérité, le même amour et le même Dieu. C'est toujours l'Évangile, parce que c'est toujours Jésus-Christ.

Après l'Évangile viennent les actes de ses premiers disciples, de ceux qui avaient entendu et vu le Sauveur. Je ne vous le cache pas, les *Actes des Apôtres* m'émeuvent plus que l'Évangile. En celui-ci tout est trop divin, si l'on peut parler de la

sorte; en ceux-là l'homme paraît; mais en quel moment et sous quel souffle ! Jésus-Christ vient de quitter la terre, y laissant des traces ineffaçables de son passage, y laissant quelques amis de son choix avec lesquels il a vécu, qui l'ont touché dans sa chair comme un homme, et l'ont cependant adoré comme un Dieu. Les voilà seuls, en face de l'univers, qui ne croit rien de ce qu'ils croient, qui n'en sait même rien encore, et qu'ils doivent convertir à leur foi du pied de la croix qui a vu périr leur maître. Y eut-il jamais pour des hommes un semblable moment? Et quels hommes? des artisans, des pêcheurs. Ils vont dire au monde les premières paroles de la prédication chrétienne; ils vont faire dans les âmes, après la leur, les premiers miracles de la toute-puissance apostolique, et tracer dans la corruption du siècle les premiers linéaments de ces mœurs où la charité s'enflammera des glaces de la pureté. Toutes les origines et toute l'éloquence du christianisme sont dans ces courtes pages où saint Paul, qui n'avait pas vu le Christ et qui le persécutait, se lève à côté de saint Pierre; désormais inséparable de lui, moins grand par l'autorité, plus éclatant par la parole, égaux tous les deux en trois choses, leur amour, leur supplice et leur tombeau.

Là, entre ces deux hommes, vous verrez apparaître toutes les scènes de l'antiquité chrétienne: la communauté des âmes et des biens, la fraternité, l'apostolat, la hiérarchie, l'esprit de secte déjà naissant, la vindicte de l'excommunication, le premier

concile avec le premier oracle de l'infaillibilité, la foi donnée aux gentils contre l'attente universelle et à la surprise des apôtres eux-mêmes, les flammes de l'Esprit-Saint tombant avec le don des langues sur quiconque croit et adore, tout l'ordre intérieur enfin de l'Église manifesté au dehors par des signes sensibles, et ce qui s'accomplira secrètement dans toute la suite des siècles, accompli ouvertement à la face de trois mondes, le monde juif, le monde grec et le monde romain. C'est à Jérusalem qu'a commencé ce drame surnaturel; c'est à Rome qu'il se termine, après avoir passé par Antioche, Athènes et Corinthe. Saint Paul, tout chargé de chaînes, apporte aux Romains la liberté de l'univers, et le bruit de ses pas dans la capitale future du christianisme est la dernière parole qu'on entende de lui.

Que d'heures, mon cher Emmanuel, que d'années il vous faudra donner à cette lecture de l'Évangile et des Actes! Je ne vous les nombre pas ni ne vous les détermine; mais vous vous garderez d'aller plus loin avant que cette image de Jésus-Christ et de ses apôtres ait pris de votre cœur une immortelle possession.

Que ferez-vous alors? Dois-je prévoir le temps où l'Évangile aura pénétré dans l'intime familiarité de tout votre être, et vous tracer d'avance les étapes de votre itinéraire dans la longue suite des Écritures? Je le crois préférable pour ne pas rompre l'unité de ces lettres, et parce que de brèves indications me suffiront d'ailleurs pour vous guider au delà du point où nous sommes parvenus.

Peut-être attendez-vous qu'après l'Évangile et les Actes, qui composent la partie historique du Nouveau Testament, je vais vous introduire sans intermédiaire dans sa partie théologique, c'est-à-dire dans les Épîtres des apôtres, et particulièrement de l'apôtre saint Paul. Cet ordre semblerait naturel; mais il vous précipiterait trop tôt dans les profondeurs du dogme chrétien. J'aime mieux vous y conduire avec plus de lenteur pour vous y conduire avec plus de sûreté. C'est pourquoi je vous ramène de mille ans en arrière et de Jésus-Christ à David, son plus illustre aïeul. David n'est pas seulement prophète, il est le prince de la prière et le théologien de l'Ancien Testament. C'est avec ses psaumes que prie l'Église universelle, et elle trouve dans cette prière, outre la tendresse du cœur et la magnificence de la poésie, les enseignements d'une foi qui a tout su du Dieu de la création, et tout prévu du Dieu de la rédemption. Le Psautier était le manuel de la piété de nos pères; on le voyait sur la table du pauvre comme sur le prie-Dieu des rois. Il est encore aujourd'hui, dans la main du prêtre, le trésor où il puise les aspirations qui le conduisent à l'autel, l'arche qui l'accompagne aux périls du monde, comme au désert de la méditation. Nul autre que David n'a mieux prié; nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix, n'a mieux chanté la foi de tous les âges, et mieux pleuré les fautes de tous les hommes. Il est le père de l'harmonie surnaturelle, le musicien de l'éternité dans les tristesses du

temps, et sa voix se prête à qui la veut pour gémir, pour invoquer, pour intercéder, pour louer, pour adorer. Empruntez-la, Emmanuel, vous si jeune encore dans la prière, si nouveau dans les élans de l'âme vers Dieu; empruntez cette voix dont l'Église a fait la sienne, et qui, depuis trois mille ans, porte aux anges les soupirs et la joie des saints. Que votre psautier vous accompagne partout comme un ami fidèle. En quelque situation que la Providence vous jette, David vous y a précédé. Serez-vous pauvre? David fut berger. Serez-vous soldat ou capitaine? David a vécu dans les camps, et son heureuse épée a dicté la victoire dans la guerre civile et dans la guerre étrangère. Serez-vous l'hôte d'un palais, l'ami des rois? David a pratiqué les cours, il en a connu les ingratitudes. Serez-vous trahi, persécuté? David le fut avant vous, il erra longtemps dans l'exil, incertain de son sort. Aurez-vous le bonheur de rencontrer une âme qui se donne à la vôtre? David aima Jonathas et fut aimé de lui. La rivalité de leur destinée ne sépara point leurs cœurs, et le fils de Saül, enveloppé dans la réprobation de son père, perdit le trône et la vie sans perdre l'amitié. Serez-vous fidèle à Dieu? David le fut. Serez-vous pécheur? David le fut. Les revers vous précipiteront-ils du faîte de la fortune aux extrémités de la misère? David s'enfuit devant la trahison d'un fils, et la fortune ne lui revint que sur le cadavre de l'enfant qu'il voulait sauver. Il n'y a pas dans la vie de l'homme un péril, une joie, une amertume, un abattement,

une ardeur, pas un nuage et pas un soleil qui ne soient en David, et que sa harpe n'émeuve pour en faire un don de Dieu et un souffle d'immortalité.

C'est donc lui qui vous recevra des mains de l'Évangile pour vous conduire à saint Paul. Saint Paul est le théologien du Nouveau Testament et le dernier degré de la profondeur dans les choses divines. Venu après Jésus-Christ, quand la révélation de tous les mystères était consommée, homme de science avant d'être l'homme de Dieu, il a porté dans les abîmes de l'incarnation et de la rédemption une lumière si énergique, qu'elle éblouit d'abord, et une intrépidité de foi dont l'expression abrupte cause une sorte de vertige à l'entendement qui n'y est pas préparé. Saint Paul a une langue à lui, une sorte de grec tout trempé d'hébraïsme, des tours brusques, hardis, brefs, quelque chose qui semblerait un mépris de la clarté du style, parce qu'une clarté supérieure inonde sa pensée et lui paraît suffire à se faire voir elle-même. Insouciant de l'éloquence comme de la lumière, il rebute d'abord l'âme qui vient à ses pieds ; mais, quand on a la clef de son langage, et qu'une fois, à force de le relire, on s'est élevé peu à peu à l'entendre, on tombe dans l'enivrement de l'admiration. Tous les coups de sa foudre ébranlent et saisissent ; il n'y a plus rien au-dessus de lui, pas même David, le poëte de Jehovah, pas même saint Jean, l'aigle de Dieu ; s'il n'a pas la lyre du premier ni le coup d'aile du second, il a sous lui l'Océan tout entier de la vérité et ce calme

des flots qui se taisent. David a vu Jésus-Christ du haut de la montagne de Sion, saint Jean a reposé sur sa poitrine dans un banquet; pour saint Paul, c'est à cheval, le corps en sueur, l'œil enflammé, le cœur tout rempli des haines de la persécution, qu'il a vu le Sauveur du monde, et que, renversé à terre sous l'éperon de sa grâce, il lui a dit cette parole de paix : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Saint Paul étudié et goûté, mon cher Emmanuel, les Écritures sont à vous. Vous les ouvrirez à la première page, et vous les lirez à votre aise dans l'ordre où la tradition de l'Église en a placé les livres. Vous arriverez ainsi à l'Apocalypse de saint Jean, qui est la prophétie du Nouveau Testament et de tout l'avenir de l'Église sur la terre. Je ne vous en dis rien. Saint Jean, dans cette vision fameuse, a vu tomber la Rome idolâtre, les monarchies chrétiennes se former des débris de l'empire romain, une puissance opposée au règne du Christ s'établir dans le monde, des chutes et des erreurs se succéder, et enfin s'ouvrir à la fin des temps la dernière et la plus formidable des persécutions, dont l'Église triomphera par le second avénement du Christ. Prise dans son ensemble, cette prophétie est d'une extrême clarté; mais dans ses détails elle échappe aux efforts qui veulent la suivre pas à pas et en appliquer les scènes aux événements accomplis. Ce travail plus ou moins ingrat n'aura de succès qu'aux derniers jours, lorsque, la destinée de l'Église touchant à son terme, l'œil de nos descendants remon-

tera d'époque en époque le cours de tous nos malheurs et de toutes nos vertus. Jusque-là l'ombre entravera la lumière, et ce ne doit pas être un regret pour ceux qui vivent comme nous entre le passé et l'avenir de la foi, sous la splendeur des deux Testaments.

TROISIÈME LETTRE

DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'ÉGLISE

École de Sorèze, 23 juin 1858.

L'Écriture est la vie de Jésus-Christ dans le passé; elle est immortelle comme lui, pleine de grâce et de vérité comme lui; elle est la parole même de Dieu, parce que, si les hommes y ont mis la main pour l'écrire, ç'a été sous l'inspiration directe de l'Esprit-Saint, et sous le sceau d'une élection qui les avait faits prophètes. Aucune plume depuis n'avait reçu ce don merveilleux de tracer la parole de Dieu, ni les Pères, ni les conciles, ni les pontifes romains. Assistés d'en haut et en mesure diverse, assistés même jusqu'à l'infaillibilité doctrinale, ils n'ont fait qu'interpréter l'antique voix des Écritures ou des traditions, et le livre de la divine parole, clos pour jamais, tout en restant ouvert, n'a obtenu d'eux que la gloire de sa vraie clarté.

Cependant ce n'est point par les Écritures que

Jésus-Christ est le plus proche de nous. Il nous y est présent dans les prophéties qui l'ont annoncé et dans les actes qu'il a lui-même accomplis sur la terre; mais ces prophéties sont du domaine de l'antiquité, ces actes appartiennent à l'histoire, et, tout authentique qu'est cette histoire, toute vive qu'est cette antiquité, l'une et l'autre nous apparaissent dans le lointain des âges par la vertu du monument qui leur donne de subsister devant nous. S'il ne nous restait que cela de Jésus-Christ, il serait encore le plus grand souvenir du monde, il n'en serait pas l'âme et le salut. On dirait de lui qu'il fut annoncé comme un Dieu, qu'il vécut et mourut en Dieu; mais, son œuvre s'arrêtant à sa personne, on admirerait sans la comprendre une si extraordinaire apparition, et la foi, ne découvrant rien au delà pour effet d'une telle cause, se replierait sur elle-même dans la stérilité d'un muet étonnement. Il n'y a si faible créature qui ne laisse ici-bas une trace de son passage. On a vu des conquérants fonder des empires, des philosophes créer une école; Jésus-Christ seul, parce qu'il était Dieu, se serait-il évanoui tout entier, incapable ou insouciant de justifier sa venue par l'immortalité de ses résultats? Il n'en est pas ainsi, mon cher Emmanuel, vous le savez, et Jésus-Christ, prêt à quitter ses disciples pour retourner vers son Père, leur adressait comme adieu cette suprême parole : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant*

à garder mes commandements, et voilà, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (1).

Cette parole s'est accomplie comme elle avait été dite. Jésus-Christ n'a pas cessé d'exercer ici-bas une souveraine puissance; ses apôtres ont converti l'empire romain au culte de sa personne et de ses lois, ils ont subjugué les barbares envoyés contre Rome pour la détruire, et fait de leurs hordes victorieuses une civilisation qui dure encore et qui s'étend chaque jour avec l'Évangile, dont elle est l'œuvre et l'instrument. Ils ont fait plus : au foyer de cette civilisation, composée de peuples divers trop souvent ennemis, ils ont fondé la paix d'une société unique et universelle, dépositaire reconnue des révélations du Christ, de ses commandements, de sa grâce, de ses vertus, de ses droits et de son pouvoir, et qui, désarmée de tout, excepté de lui, tient sous le sceptre d'un seul homme, vicaire du seul Maître, toute conscience qui craint et toute intelligence qui sait. C'est là, sans distinction de race ni de patrie, que règne Jésus-Christ et qu'il accomplit sa parole donnée, d'être avec les siens jusqu'à la consommation des âges. C'est là qu'on l'écoute dans une hiérarchie qui le représente et dont il est l'invisible sommet; là qu'on le voit dans une puissance qui use toutes les autres, et qui n'a d'explication que le glaive caché de sa main; là qu'on le touche dans une sainteté que le cœur de l'homme est

(1) Saint Matth. XXVIII, 18 et suiv.

incapable de produire tout seul; là qu'on le respire comme un parfum qui s'élève de l'âme aux sens, et les console d'avoir perdu tout le reste au service d'une si divine joie; là qu'on le goûte comme une nourriture immatérielle, mais qui se manifeste au plus profond de l'être par le crépuscule d'une vie qui n'est pas encore la nôtre. C'est là enfin que vivent les Écritures elles-mêmes avec leurs patriarches, leurs prophètes, leurs martyrs, tous leurs siècles et toutes leurs clartés, non plus simple monument d'une antique histoire, mais parole de Dieu assistée du même Esprit qui la dicta, et ayant, en des lèvres qui ne se taisent jamais, un organe infaillible de sa divinité.

L'Église, car c'est elle que je viens de définir, est la société des âmes par l'amour de Dieu. Quiconque aime Dieu en est le membre vivant, sous quelque ciel qu'il soit caché et dans quelque âge qu'il habite. *Deux amours ont fait deux cités,* a dit saint Augustin : l'amour de ce monde a fait la cité des hommes, l'amour de Dieu a fait la cité de Dieu. Et ce dernier amour, c'est Jésus-Christ qui en est le père; c'est lui qui, dès l'origine des choses, immolé d'avance pour nous, a ému dans son supplice notre sang, trop froid et trop coupable pour se porter naturellement vers Dieu. Mort par amour, il a créé l'amour qui meurt, et la société des âmes s'est fondée par lui dans cet invulnérable ciment. Tous, il est vrai, ne connaissent pas la source du feu qui les consume. Il en est qui ne peuvent pas nommer Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ ne leur fut jamais nommé.

Victimes obscures de la croix qui les sauve, elles n'ont point été conduites par leur naissance au pied du Calvaire; elles n'y ont pas vu l'Homme-Dieu dans l'agonie qu'il souffrait pour leur salut. Mais une goutte de ce sang les a cherchées à travers d'invisibles sillons, et, mêlée au leur comme un arome de l'éternelle vie, elles ont répondu par un gémissement tacite au sourd appel de la charité. L'Église n'est donc pas seulement ce qu'elle nous apparaît. Elle n'est pas seulement dans cette construction visible où tout est histoire, authenticité, hiérarchie, vertus et miracles éclatants; elle est aussi dans les demi-jours, dans les ombres effacées, dans ce qui n'a ni forme ni mémoire, saintetés perdues pour la vision des hommes, mais non pas pour celle des anges, et qui, ne donnant rien à l'orgueil légitime de la vérité, lui font cependant sous terre un fondement qui la porte. Il n'est pas une âme, d'ailleurs, même la plus connue, qui n'ait un sanctuaire impénétrable et qui n'offre à Dieu dans ce saint des saints un encens mystérieux qui ne compte pas pour la démonstration de ce monde, mais qui pèse dans la gloire de l'autre. A ceux qui ne voient l'Église que par ce qui s'en voit, nous faisons au dedans de nous une réponse qui ne les atteint pas, mais qui nous atteint nous-mêmes, et nous rend d'autant plus forts que nous n'avons rien à dire. La création non plus n'est pas tout entière dans les globes lumineux du firmament; elle n'est pas tout entière dans les cèdres de Salomon, dans les flots des grandes mers, dans les ailes de l'aigle et le regard du lion; elle est

aussi dans le sable du désert, dans l'herbe qui se penche sous une goutte d'eau, dans l'insecte que le soleil échauffe et qu'il ne voit pas. L'amour, qui fait le fond de l'Église, est le plus impalpable des fluides vivants, et, si jamais encore l'œil de l'homme n'a pu surprendre dans le fil léger de ses nerfs l'ambroisie qui les anime. combien plus ignore-t-il les voies de l'amour divin? L'Évangile a ordonné à notre main gauche de ne pas voir les bienfaits de notre main droite, et si tel doit être le secret de l'aumône, qui n'est qu'une vertu du dehors, quelle doit être la pudeur de l'amour dans ses élans intérieurs, sur le nid nuptial et sanglant de Jésus-Christ?

C'est à vous que je parle, Emmanuel, et, tout jeune que vous êtes dans les mystères de l'âme, vous en savez assez pour ne pas restreindre l'Église aux murs visibles de Jérusalem et aux tours extérieures de Sion. Partout où est l'amour de Dieu, Jésus-Christ s'y trouve; partout où est Jésus-Christ, l'Église y est avec lui; et s'il est vrai que tout chrétien doit s'unir au corps de l'Église dès qu'il en connaît l'existence, il est certain aussi que l'ignorance invincible le soustrait à cette loi, pour le laisser sous le gouvernement immédiat de Jésus-Christ, premier et souverain chef de toute la chrétienté. L'Église a donc une étendue qu'aucun œil humain ne saurait embrasser, et ceux qui nous opposent les bornes qu'elle paraît avoir sous leurs yeux n'ont aucune idée du double rayonnement qui est dans sa nature, et qui lui suscite des âmes à l'orient et à l'oc-

cident du monde, sous le soleil disparu comme sous le soleil levé.

Mais ce ne sont pas seulement les âmes touchées de l'amour de Dieu qui appartiennent à l'Église. Si admirable que fût une société composée de justes, il y manquerait cependant une chose à laquelle tient la bonté divine, il y manquerait les pécheurs. Or Jésus-Christ les a trop aimés pour les avoir exclus de son œuvre et de toute société avec lui. *Je ne suis pas venu*, disait-il, *appeler les justes, mais les pécheurs* (1). Les justes sont ceux qui aiment, les pécheurs sont ceux qui n'aiment pas. Détournés de Dieu par une faiblesse imputable à leurs fautes, mais imputable aussi aux fautes de leurs pères, ils gardent dans leur éloignement la puissance du retour. Leur cœur est aliéné, il n'est pas éteint. Dieu y discerne des replis où un reste de feu survit encore; il y découvre des passages secrets destinés au repentir, des portes mal fermées à la lumière, des souvenirs qui couvent des espérances, quelquefois un seul point demeuré invulnérable, et par où la vie rentrera subitement comme un hôte endormi sur le seuil. Les pécheurs sont à la grâce de Dieu ce que le chaos était à sa puissance au temps de la création. *La terre*, dit l'Écriture, *était nue et vide, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme; mais*, ajoute-t-elle, *l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux* (2). Ainsi en est-il de l'âme péche-

(1) Saint Matth., IX, 13.
(2) Gen., I, 2.

resse; l'Esprit de Dieu est porté sur ses ruines comme un baume et un ferment, et un ferment qui excite la vie, un baume qui cicatrise les coups de la mort.

Toutefois il était impossible, sans un art plein de miséricorde, que le pécheur fût un membre réel de l'Église du Christ, puisque cette Église est fondée sur l'amour, et que le pécheur n'aime pas. Il plut donc à Jésus-Christ de l'y rattacher fermement par un artifice digne du sang qui avait sauvé le monde. Un sacrement fut institué qui devait semer dans l'âme, même à son insu, le germe de toutes les vertus chrétiennes, l'ordre de l'onction du Saint-Esprit, et graver en elle pour jamais l'ineffaçable caractère de sa vocation au Christ, à l'Église, à l'Éternité. C'est ce sacrement dont Jean disait au désert : *Je vous baptise dans l'eau, mais un autre vient plus fort que moi, dont je ne suis pas digne de délier la chaussure; celui-là vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu* (1). Sacrement que Jésus-Christ lui-même voulut recevoir des mains de son précurseur, et dont il disait, après l'avoir transformé dans une bénédiction plus haute : *Allez, et baptisez toutes les nations.* Le baptême, tout à la fois symbole, remède et initiation : symbole de pureté, remède du péché d'origine, initiation efficace à la vie surnaturelle, devint ainsi le fondement invisible et extérieur de la communauté des saints. Ou bien on lui demeure fidèle par les

(1) S. Luc, III, 16.

vertus dont il est la source cachée, et, en ce cas, l'âme fleurit dans l'Église comme une plante s'épanouit sur sa tige au milieu du champ qui l'a conçue et qui la nourrit; ou bien l'on en trahit la grâce par une servitude volontaire à l'égard du monde, et, en ce cas, l'âme se rattache encore à l'Église comme une racine sans culture et sans fruits se rattache à la terre qui la porte et qui peut la féconder. C'est en vain que le pécheur contriste l'amour par son indifférence, l'espérance et la foi lui restent pour le tenir debout devant Dieu. C'est en vain même qu'il abdique l'espérance et qu'il délaisse la foi : toutes les deux, et l'amour avec elles, subsistent en germe dans le sacré caractère de son baptême, comme le fleuve tari par la chaleur subsiste dans la source qui peut lui rendre ses eaux et dans les rivages désolés qui en attendent le retour.

Le baptême nous retient malgré nous à l'ancre de la foi, de l'espérance et de l'amour. Ni l'entraînement du vice ni l'irréflexion de l'incroyance ne peuvent nous en détacher : il y faut de notre part une apostasie formelle, ou de la part de l'Église une entière excommunication. En dehors de ces deux coups, tous les deux extrêmes, l'âme baptisée demeure à l'Église, qui l'a teinte du sang de Jésus-Christ et lui en a imprimé sur son vêtement intérieur l'indestructible tache.

Que j'ai toujours aimé, mon cher Emmanuel, cette admirable économie qui a fait si haute et si large la porte par où l'on entre dans la cité de Dieu,

et qui en a fait si basse et si étroite la porte par où l'on en sort ! Plus d'une fois de tristes sectaires ont tenté de maudire les pécheurs et de les écarter du sein de l'Église ; mais l'Église, fidèle aux exemples et à la doctrine de son maître, les a retenus toujours au plus profond de ses entrailles, se souvenant qu'il y a *plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin* (1). Comme Jésus-Christ, elle s'assoit à la table du publicain, elle se laisse toucher par la main des pécheresses, elle entre en pourparler avec la Samaritaine, et reçoit l'hospitalité sous le toit de Zachée.

C'est de cet horizon, le seul véritable, que vous devez, mon cher ami, envisager vos devoirs envers l'Église. Le premier de tous est la foi en elle.

Vous récitez tous les jours le Symbole des apôtres. Il commence par ce mot, qui est le principe de la vie spirituelle : *Je crois.* Or ce mot n'est prononcé que deux fois dans tout le Symbole, au commencement d'abord, où il tombe sur Dieu, *le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ;* puis sur *Jésus-Christ son Fils unique,* et sur les principaux traits de son incarnation et de sa vie parmi nous. Arrivé là, le Symbole reprend un nouveau cours ; il dit une seconde fois cette parole : *Je crois.* Et sur qui tombe-t-elle? Écoutez-le : *Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique.* Il semble qu'il

(1) Saint Luc, xv, 7.

eût été naturel, à cause de l'union des trois personnes divines, de ne pas séparer le Saint-Esprit du Père et du Fils, et de le comprendre avec eux dans le premier acte de la foi apostolique. Mais il ne devait pas en être ainsi. L'inspirateur des apôtres, l'Esprit-Saint lui-même, a voulu, dans cette occasion, se séparer des deux autres personnes de la très-sainte Trinité, et s'adjoindre à l'Église par une connexion immédiate, afin d'indiquer qu'entre elle et lui le lien est aussi étroit que la parole qui l'exprime : *Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique.*

C'est ce que Jésus-Christ avait annoncé à ses apôtres : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il demeure en vous éternellement; l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le sait point; mais pour vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous et sera avec vous* (1). Cette promesse s'était accomplie solennellement au jour de la Pentecôte; les apôtres en ce jour-là s'étaient vus tout à coup inondés de lumière et de force, et ils avaient eu de l'éternelle demeure de l'Esprit-Saint en eux une si invincible assurance, que, rassemblés plus tard en concile, ils n'avaient pas craint d'exprimer ainsi leur souveraine décision : *Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous* (2). Faut-il s'étonner que dans le Symbole, témoignage et relique de

(1) S. Jean, XIV, 16 et suiv.

(2) Actes des Apôtres, XV, 28.

leur foi, ils nous aient laissé l'héritage des promesses qu'ils avaient reçues pour l'éternité, et dit de l'Église, sous le sceau sacré de leur apostolat : *Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique?*

Comme donc l'Esprit-Saint avait *parlé par les prophètes*, ainsi que l'affirme le Symbole de Nicée, il parle aujourd'hui par l'Église catholique. Mais il y a cette différence, que dans les prophètes il n'avait qu'un organe passager, au lieu que l'Église est sa demeure permanente. Il y réside éternellement, selon la parole de Jésus-Christ, non pour lui révéler de nouveaux dogmes ou de nouvelles lois, mais pour l'assister dans la conservation et la propagation des vérités et des commandements qu'elle a reçus de Jésus-Christ. Avant Jésus-Christ, l'Esprit-Saint inspirait les prophètes pour qu'ils annonçassent le règne de Celui qui devait tout consommer; Jésus-Christ venu, sa parole et son sang donnés aux hommes, tout a été en effet consommé, et la fonction du Paraclet promis à l'Église n'est plus que d'habiter en elle pour la conduire à jamais dans la lumière et la voie de son fondateur. Nous ne sommes plus sous l'ère de la révélation progressive, mais sous l'ère de la société avec Dieu par une foi stable. Et cette foi s'appuie en Jésus-Christ, la pierre de tout l'édifice, par deux colonnes qui le soutiennent à leur tour, les Écritures et l'Église : les Écritures, monument des miracles dans le passé; l'Église, monument d'un miracle qui est sous nos yeux, et qui n'aura de fin sur la terre que pour n'en point

avoir dans le ciel. Les Écritures nous donnent la foi dans un airain immortel; l'Église nous la transmet vivante, active, assistée de l'Esprit de Dieu, interrogeant les âmes et leur répondant. C'est pourquoi la foi, qui est chrétienne par Jésus-Christ et divine par les Écritures, est catholique par l'Église, et toutes trois ensemble ne forment dans le fidèle qu'une seule lumière sous une totale autorité.

Vous devez donc croire à l'Église. C'est cette foi qui vous séparera de l'esprit de schisme et d'hérésie. C'est elle aussi qui vous rendra maître de votre intelligence, maître du monde et du génie humain. Car, vous le saurez un jour mieux qu'aujourd'hui, l'intelligence de l'homme est faible contre elle-même, et plus faible encore contre le monde et l'ascendant de la supériorité. Si vous ne croyez pas fermement à l'Église, vous croirez en vous, et, si vous croyez en vous, vous croirez au premier venu qui aura plus de science ou de talent que vous-même. La servitude des esprits en dehors de l'Église est horrible à penser. C'est Jésus-Christ seul qui, par l'Église, délivre les esprits, et le plus profond cri de liberté qui ait été jamais poussé dans le monde est celui-ci : *Je crois à la sainte Église catholique.* De même que la société civile, bien ordonnée, délivre les hommes de l'injustice, l'Église délivre les esprits de l'erreur. La société civile est la mère du droit, l'Église est la mère de la vérité. Qui sort de la société civile devient tyran ou victime; qui sort de l'Église devient esclave ou dominateur de la pensée d'autrui.

Répétez-le donc du fond de votre âme, ce grand cri de l'affranchissement des âmes : *Je crois à la sainte Église catholique.* C'est-à-dire : Je crois à la société que Dieu a fondée dans la lumière et l'amour ; je crois librement à Dieu présent dans l'Église par son Esprit, pour ne pas croire aveuglément aux hommes et à leurs inventions; je crois à la vérité socialement promulguée et enseignée, pour ne pas croire à l'erreur conçue et propagée personnellement; je crois aux rivages de la mer, pour ne pas errer sans espoir dans son immensité.

Une tentation cependant, mon cher Emmanuel, pourra s'offrir à vous, soit que le vent du protestantisme vous l'apporte, soit que l'orgueil de l'indépendance vous la suggère intérieurement. Elle vous montrera l'Église partagée en deux portions inégales, l'une composée de simples fidèles, corps aveugle et passif; l'autre, du Pape et des évêques, corps souverain et oppresseur, ne laissant à ses sujets que la soumission de l'intelligence pour raison, qu'une obéissance absolue pour volonté. Est-ce là, vous sera-t-il dit, un affranchissement? Est-ce là sauver l'honneur des âmes en leur donnant une sécurité digne d'elles?

Je pourrais vous dire qu'aucune société n'existe sans un pouvoir qui la dirige; mais cette réponse, si je vous la donnais, ne me satisferait pas moi-même. Car tout pouvoir n'est pas juste et honorable; il en est de tyranniques, de malfaisants et même d'impies. Lors donc qu'il est question de juger une

société, il ne suffit pas, pour la défendre du reproche de la tyrannie, de répondre que toute société suppose un gouvernement, et tout gouvernement un pouvoir; il s'agit de montrer que ce pouvoir est ce qu'il doit être, légitime dans sa source, honnête dans ses moyens, équitable et libéral envers ses sujets, digne enfin des hommes qu'il gouverne et de Dieu qu'il représente.

Or, pour un homme qui croit à Jésus-Christ, quel pouvoir plus légitime que celui des successeurs de saint Pierre et des successeurs des apôtres? de saint Pierre, à qui Jésus-Christ disait : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel* (1); des apôtres, à qui Jésus-Christ disait aussi et à eux seuls : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez donc... et je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (2). Aussi n'est-ce pas sur ce point que je veux appeler votre attention, mais sur un autre qui vous aura peut-être moins frappé. Avez-vous jamais réfléchi que le Symbole des apôtres ne nous fait pas dire : *Je crois au Pape et aux évêques,* mais bien : *Je crois à la sainte Église catholique?* C'est, mon cher ami, que la foi véritable, la foi indéfectible au Christ et à

(1) S. Matth., XXVIII, 18 et 19.
(2) *Ibid.*, XXVIII, 18, 19 et 20.

ses enseignements, n'est pas le patrimoine privilégié de saint Pierre et des apôtres, du Pape et des évêques, mais le domaine inaliénable, inamissible, absolu, de l'Église tout entière. Nous croyons à l'Église parce que l'Église croit, et nous croyons au Pape et aux évêques parce qu'ils croient avec l'Église et comme l'Église. L'Église est ici-bas *la colonne et le fondement de la vérité* (1), pour me servir d'une expression de saint Paul. Quelques-uns de ses membres peuvent trahir leur baptême en manquant à leur foi ; mais la foi commune subsiste malgré ces égarements de quelques-uns, et la chrétienté y demeure assise dans une inébranlable solidité. Si elle perdait la foi, elle perdrait la vie. La foi est au corps de l'Église ce que le sang est au corps de l'homme. Le corps de l'homme a bien une tête comme l'Église a un chef ; mais la tête vit du sang que le cœur lui envoie, et le chef de l'Église vit de la foi qu'il a puisée dans son baptême, lorsqu'il n'était encore qu'un étranger dans le royaume de Dieu.

Il n'y a donc point parmi nous de séparation en castes et de domination les uns sur les autres. La foi est notre héritage commun, le sang de nos pères qui nous a été transmis, notre droit et notre devoir à tous, le bien universel des âmes, du trône de saint Pierre à l'escabeau de l'enfant qui sert le prêtre au pied de l'autel. Avant de recevoir à son front le caractère qui le fait juge de la foi, l'évêque était simple

(1) Ire Ép. à Tim., III, 15.

fidèle; il croyait tout ce qu'il croit, il défendait tout ce qu'il défendra, et si un jour, dans un concile de la chrétienté, il prononce souverainement sur des questions qu'aura soulevées le schisme ou l'hérésie, il ne dira pas plus en promulguant le dogme œcuménique qu'en chantant le Symbole apostolique : *Je crois au Pape et aux évêques;* mais il dira : *Je crois à la sainte Église catholique*, et je proclame, en son nom, la foi qu'elle a toujours professée.

Sans doute, le Pape et les évêques sont particulièrement assistés de l'Esprit de Dieu pour juger de la doctrine; mais cette assistance ne tend qu'à les rendre d'exacts interprètes de la foi de l'Église, soit qu'elle ressorte d'une tradition orale éclatante, soit qu'elle résulte de cette tradition par une conséquence logique. L'Église est toujours au fond de tout, et la foi de l'Église est toujours ce qui décide tout. Le Pape et les évêques ne créent rien de ce que nous devons croire; ils écoutent notre foi dans la respiration de notre âme, et, condamnant ceux qui se séparent de nous par une interprétation privée, ils nous rendent dans la solennité de leurs décrets la perpétuité et l'universalité de l'enseignement qui nous unit. Ils sont les infaillibles hérauts de ce que nous sommes, les gardiens du trésor dont le dépôt est nous tous, un écho de l'Esprit-Saint qui remplit nos poitrines; et qui s'éloigne d'eux s'était déjà éloigné de nous par un exil préconçu. Ce n'est pas le concile de Nicée qui a fait la divinité de Jésus-Christ; c'est la divinité de Jésus-Christ crue

par l'Église qui a fait le concile de Nicée. Et de même, dans un autre sens, ce n'est pas le concile de Trente qui a fait le protestantisme; c'est le protestantisme qui a fait le concile de Trente, en niant d'avance, contre la foi de l'Église, tout ce que Trente a condamné.

Il vous est donc aisé de prononcer dans votre cœur cet article du Symbole : *Je crois à la sainte Église catholique.* Mais la foi que je vous demande pour elle est une foi vive, ardente, qui pénètre jusqu'aux racines de votre intelligence et y creuse un abîme de voluptueuse certitude. Je veux que vous vous sentiez là comme si Jésus-Christ vous portait lui-même, vos pieds dans ses deux mains, et la mer sous vous et lui. Car voilà le vaisseau de l'Église. C'est ainsi qu'elle passe à travers les siècles, vous entraînant avec elle dans l'espace infini de sa sécurité.

Or, Emmanuel, la foi véritable, la foi vivante et profonde, ne va jamais seule. Elle a une sœur qui ne l'abandonne jamais, et qui s'appelle l'espérance. On dit qu'à Rome il y avait deux temples qui se touchaient par l'extrémité de leur abside, l'un consacré à la vertu, l'autre à l'honneur, et qu'on ne pouvait pénétrer dans le second qu'en traversant le premier. Il en est ainsi de la foi et de l'espérance. A qui ne croit pas, l'espérance est impossible; et la première récompense de celui qui croit est d'espérer. Si vous croyez à l'Église, vous espèrerez en elle, non pas seulement comme à la source assurée de votre immortalité future, mais comme à la source présente

de tout bien terrestre parmi les hommes et les nations. *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice*, a dit Jésus-Christ, *et le reste vous sera donné par surcroît* (1). La justice du royaume de Dieu est le principe de l'ordre au ciel et sur la terre; et l'ordre n'est pas un alignement mathématique des choses, une symétrie vide, qui ne contient que des rapports de nombre, de poids et d'étendue : l'ordre est la pensée de Dieu transportée en ce qui n'est pas lui; il est son harmonie, sa paix, sa fécondité, sa flamme sympathique, une ombre étincelante de la vie qu'il possède et qui le fait heureux. Vous savez, mon cher ami, ce qui s'est passé en vous lorsque, sortant de la servitude et de la confusion de vos années d'effervescence, vous avez senti pour la première fois la présence active et sincère de Dieu. Votre âme, qui était esclave de vos sens et qui ne concevait pas même qu'elle pût les soumettre, a connu tout à coup qu'elle avait l'empire, semblable à un jeune roi qui vient d'être placé sur le trône de ses pères, et qui, au sortir de la basilique où l'onction royale l'a touché, trouve toutes les têtes inclinées devant lui et tous les cœurs enivrés d'obéir au moindre de ses regards. Ainsi, vainqueur du péché, teniez-vous dans votre âme le sceptre de la justice et l'épée du combat. Si les illusions passées remontaient encore à votre imagination surprise, elles y rencontraient une double garde, celle de la raison tout illuminée des éclairs de la foi, et celle

(1) S. Matth., VI, 33.

de la volonté fortifiée des commandements divins. Derrière ce boulevard, vous entendiez bien les menaces de la séduction et les colères du scepticisme; mais la majesté de votre empire vous soutenait au dedans, et il s'élevait de votre conscience à tout votre être une onction de paix qui vous tenait ravi dans la possession de vous-même. C'était là l'ordre. Et ce que l'ordre faisait en vous, ce qu'il y fait encore chaque jour, il l'accomplit partout où Dieu l'envoie, comme la lumière et la chaleur du jour, unies aux ombres du soir, répandent au sein de la nature la sérénité féconde qui l'orne et la nourrit.

Si au lieu d'une âme il s'agit d'une famille, si au lieu d'une famille il s'agit d'un peuple, si au lieu d'un peuple il s'agit du genre humain, l'ordre ne change pas d'essence, mais il agrandit son efficacité, et, sur un théâtre devenu plus vaste, il produit ces miracles qui étonnent l'histoire, et consolent le monde par un pressentiment de ce qu'il pourrait être.

Oui, le monde espère. Il n'a pas encore vu le règne de l'ordre dans la totalité de sa splendeur. mais il y travaille et il l'attend. Tout homme qui n'a pas renoncé à l'homme pour descendre au tombeau vide et fermé de lui-même, tout homme en qui survit l'homme a les yeux sur l'aube blanchissante de l'avenir, et il croit à des jours dont nous n'avons entrevu que la préparation. Ce n'est pas en vain que, depuis Jacob, *les nations ont attendu* (1); ce n'est

(1) Gen., XXXIX, 10.

pas en vain que depuis Isaïe *elles ont espéré* (1); ce n'est pas en vain surtout que depuis le Christ *elles ont vu* (2); leur attente, leur espoir et leur vision sont les arrhes de ce *siècle futur* dont Jésus-Christ, avant de paraître, *était déjà le père* (3), et dont il a commencé par sa venue la progressive manifestation. Qui comparera jamais le monde présent au monde antique? Qui ne reconnaîtra de siècle en siècle un mouvement qui emporte le monde vers les bienfaits de l'ordre?

Mais quand même nous nous tromperions sur l'image conçue d'une perfection qui ne devrait point se réaliser, toujours est-il que le monde est susceptible d'un ordre plus ou moins grand, plus ou moins universel et accompli. C'est là, si nous ne voulons nier la liberté humaine et la soumettre aux colonnes d'Hercule d'une fatale immobilité, c'est là, dis-je, une vérité sensible et qui n'a besoin d'aucune démonstration. Quelles que soient les limites imposées à l'espérance humaine, cette espérance a néanmoins un cercle où elle peut vivre et triompher. Or pour nous, chrétiens, le fondement de cette espérance est dans la diffusion du royaume de Dieu et de sa justice, c'est-à-dire dans le progrès de la société des âmes, créée par Dieu aux premiers jours de l'homme, continuée par les patriarches, ravivée en Moïse, et qui a reçu de Jésus-Christ sa forme

(1) Is., XIV, 32.
(2) S. Matth., XXIII, 16.
(3) Is., XVI, 6.

inviolable et dernière. D'autres compteront sur les découvertes de la science ; ils tomberont en extase devant des machines qui diminuent le travail humain ou qui transportent le voyageur aux extrémités du monde avec une fabuleuse rapidité; ils donneront au développement du commerce et de l'industrie ou aux perfectionnements de l'administration civile des noms tout empreints d'une admiration plus populaire que raisonnée; pour nous rien de tout cela n'est l'ordre, parce que tout cela peut être corrompu, si remarquable que ce soit, par l'orgueil, l'avarice, la haine, toutes les passions, et ne servir qu'à leur préparer un épanchement plus vaste par des voies plus promptes. L'ordre naît de Dieu par le cœur de l'homme, et, encore qu'il n'y eût au monde ni Christ, ni Église, ni vie surnaturelle, le cœur de l'homme serait le seul lieu d'où il faudrait attendre la semence et la culture de l'avenir. Une pensée vraie conquise par l'humanité, une vertu nouvelle admise au panthéon de sa foi, voilà qui ferait plus pour le progrès de ses destinées que toutes les inventions de la mécanique et toutes les célérités de nos corps.

Mais il y a sur la terre plus que le cœur de l'homme, il s'y trouve en même temps le cœur de Dieu. Vous le croyez, Emmanuel; vous croyez que, sous l'enveloppe de votre chair, au sein profond de cette infirmité qui vous fait homme, a vécu et vit encore le cœur d'un Dieu. Vous croyez que sa parole est dans l'Évangile et sa vie dans l'Église. Vous le croyez; et comment alors ne mettriez-vous pas en

lui et en ce qui fait la perpétuité de lui-même au milieu de nous toute la force de votre espérance pour le genre humain? Est-ce que l'espérance n'est pas la fille aînée de la foi, et, puisque c'est Jésus-Christ en qui vous croyez, comment espèreriez-vous en un autre que lui?

Je me reporte souvent aux catacombes. C'est là, quand mon espérance chancelle, que je retrouve l'énergie de mon âme et ce qu'il faut d'empire pour porter le fardeau de l'inconnu; je me représente ces pauvres, ces ouvriers, ces esclaves, tout ce peuple obscur caché sous la Rome triomphale d'Auguste et de Trajan. L'univers pesait sur leur conscience du poids de quarante siècles, et Rome ajoutait à cette pression des âges le plomb sanglant de sa terrible domination. Il n'y avait rien de fait, qu'un homme mort en Judée sur une croix. C'était là, avec leur propre sang, le seul contre-poids qu'ils pussent opposer à la machine de ce monde telle qu'elle était et qu'elle avait toujours été. Après de longs jours courbés sous le jeûne et le silence, on leur apportait le soir, entre l'ombre de la nuit et la clarté des flambeaux, le corps supplicié de quelques-uns d'entre eux. Ils comptaient les blessures; ils voyaient de leurs yeux et touchaient de leurs mains les sillons que la torture avait creusés dans ces faibles membres que rien n'avait protégés contre la puissance de l'empire, et ceux qui les avaient recueillis par pitié redisaient à voix basse les cris de la multitude contre les martyrs et la patience inébranlable de ceux-ci. Aucune larme ne tombait sur ces tristes

restes; l'Eglise primitive ne pleurait pas, elle espérait. Chaque corps placé sous la tuile sépulcrale était pour elle une assise de la cité de Dieu, le fondement de la victoire future, un appel à la justice qui ne se voit pas en attendant celle qui se voit. C'est ainsi que se passèrent trois siècles, les plus beaux siècles du monde, parce qu'ils furent ceux d'une espérance que rien ne justifiait, si ce n'est une invincible foi dans la mort de l'homme précédée de la mort de Dieu.

Et nous, mon cher ami, qui avons passé des catacombes à la clarté du soleil, qui avons vu les jours de Constantin, ceux de Charlemagne, ceux de saint Louis, et nos propres jours ressuscités sous nos yeux; nous les enfants d'un spectacle où le Christ n'a pas cessé d'être le maître et l'instituteur des nations, nous reculerions effrayés devant les sophismes d'une incroyance qui compte sur la quantité des âges pour obscurcir la quantité de la lumière, et qui, mal sûre de ce côté, appelle de loin, pour l'aider dans son œuvre, le sceptre mutilé de la persécution! Ou bien, tombant dans le piége d'une science qui se croit tout possible, renégats de l'espérance chrétienne pour l'espérance matérialiste, nous figurerions-nous, parce que nous dominons la nature inanimée, que nous sommes les maîtres de cette autre et rebelle nature qui fait nos corps et y crée nos passions! Pour moi, je ne méprise point la matière, j'accepte ses services, j'admire sa puissance; mais je n'attends que de Jésus-Christ et de son Église le bien véritable des nations, c'est-à-dire l'esprit de la

fraternité sincère et généreuse, l'élévation des pauvres dans leur dignité morale, l'honneur du travail, la sainteté des liens domestiques, la modestie des ambitions, la paix des peuples et la paix des âmes, l'accroissement enfin de ce fonds social qui ne s'inscrit pas à la Banque ou à la Bourse, mais qui se pèse dans la conscience de l'histoire et dans le jugement de Dieu.

Cependant vous arrêterez-vous, en ce qui concerne vos devoirs envers l'Église, à la foi et à l'espérance? Ce sont deux beaux degrés du temple, mais ce n'est pas le dernier. De même que la foi conduit à l'espérance, l'espérance et la foi conduisent à l'amour. Saint Paul nous dit dans son cher langage : *Le Christ a aimé l'Église, et il s'est livré pour elle* (1). Comment n'aimerions-nous pas ce que le Christ a aimé, et pour quoi il a donné sa vie et sa mort? C'est ici surtout, dans ce point suprême de l'amour, que nous devions le rencontrer. Quand il s'agit de croire à l'Église, c'est la présence et l'action de l'Esprit-Saint en elle qui détermine notre foi. Quand il s'agit d'espérer en sa destinée, c'est la main souveraine de Dieu qui nous apparaît, et c'est son nom que Jésus-Christ invoque lui-même en disant à ses apôtres : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre.* Mais lorsque nous en venons à l'amour, alors Jésus-Christ nous revient tout entier; car *il a aimé l'Église, et il s'est livré lui-même pour elle.* Que dis-je? après l'*avoir acquise de son*

(1) Ép. aux Éphés., v, 25.

sang (1), pour me servir d'une autre expression de saint Paul, il a voulu en demeurer le chef ou plutôt *la tête*, ainsi que le dit énergiquement le même apôtre : *Le Christ est la tête de l'Église* (2). Ce qui suppose que l'Église est son corps. Et saint Paul, en effet, ne recule pas devant cette conséquence. *Personne*, dit-il, *ne hait sa chair, mais chacun la nourrit et la cultive, comme le Christ fait de l'Église; car nous sommes membres de son corps, une portion de sa chair et de ses os* (3); et, partant de là, il transporte à l'union de Jésus-Christ avec l'Église les images et les expressions par où se peint ou se définit ici-bas la plus douce, la plus forte, la plus étroite, la plus sacrée des étreintes humaines, l'union de l'homme et de la femme dans l'indissolubilité du nœud nuptial : *L'homme*, dit-il, *est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église* (4).

Ce n'est là sans doute qu'un langage métaphorique; mais il n'en est pas moins d'une haute éloquence pour exprimer les sentiments que porte aux âmes rachetées par lui le Sauveur du monde, et ceux que nous devons lui rendre dans la société spirituelle dont il est le fondateur et le chef. Les affections, quel que soit leur objet, bas ou élevé, terrestre ou surnaturel, ne changent pas d'essence; elles ont dans le cœur de l'homme, image de celui de Dieu,

(1) Act. des Apôtres, v, 23.
(2) Ép. aux Éphés., v, 23.
(3) *Ibid.*, v, 9 et 30.
(4) *Ibid.*, v, 23.

une forme éternelle qui s'applique à ce qui est infini comme à ce qui ne l'est pas. On n'aime pas Dieu autrement qu'on aime l'homme, et la tendresse des saints, toute divine qu'elle est, n'est pas autre en sa nature que la tendresse humaine. Il fallait donc savoir, entre les nuances qui caractérisent nos diverses affections, quelle est celle qui traduit le mieux l'amour de Jésus-Christ pour son Église et l'amour de l'Église pour Jésus-Christ, ce qui implique en même temps l'amour que chacun de nous doit rendre à l'un et à l'autre.

On eût pu croire, à consulter l'infinie différence qui est entre Dieu et nous, que le rapport le plus exact de ses sentiments et des nôtres eût été, de sa part, la tendresse paternelle, et, de la nôtre, la piété filiale. Ou bien, si l'on voulait accorder davantage à l'égalité, à cause de l'abaissement volontaire du Christ dans la chair d'Adam, on eût pu croire que l'amitié était le vrai nom de notre élan réciproque. Mais l'affection de père eût mis entre nous trop de distance, celle d'ami trop de familiarité; il fallait un lien qui maintînt en Jésus-Christ l'autorité souveraine, en nous la pensée de notre faiblesse, et qui cependant surpassât en onction, en épanchement, en extase, aussi bien l'amitié que l'amour paternel. Vous avez nommé le lien conjugal, métaphore ineffable qui respire dès l'Ancien Testament, dans le *Cantique des cantiques*, et qui répond seul aux ardeurs des saints comme aux flammes du Christ. Ainsi qu'une jeune fille toute belle de sa virginité, tout émue du bonheur que

contient sa vertu, apporte au fiancé de sa vie une promesse immortelle; ainsi l'âme touchée de Dieu apporte au Christ qui l'a purifiée la soumission d'une épouse, soumission tempérée par la tendresse de tous deux, nœud fécond qui donnera des fils à l'un comme à l'autre, et consommera leur joie dans leur postérité.

Que ceux qui n'ont jamais senti passer sur leur cœur le souffle d'en haut se rient de nos fiançailles avec Jésus-Christ et de notre anneau nuptial tout empreint de son sang, nous le leur pardonnons sans peine : ils ignorent la réalité, comment en entendraient-ils le langage? Pour vous qui avez goûté dans une jeunesse sincère les prémices de l'amour divin, je vous parle une langue qui ne vous est pas étrangère, et vous vous étonneriez si je ne voulais vous faire aimer l'Église qu'en vous entretenant de ses bienfaits tels que tous les yeux peuvent les voir. Non, je dois vous conduire plus loin et plus à fond. Il vous faut aimer l'Église parce que Jésus-Christ l'aime, parce qu'il en est le chef, parce qu'il est l'époux des âmes qui la composent, et que par elle il se passe entre lui et nous un inexprimable mystère de tendresse et de fécondité.

Du reste, nos ennemis ne s'y trompent pas. Si nous aimons l'Église, ils la haïssent avec une cordialité qui ne justifie que trop notre attachement pour elle. Tout à l'heure je vous parlais des catacombes, et vous avez pu croire que l'Église ne les habite plus. En êtes-vous bien sûr? Savez-vous

bien où vous êtes en ce moment, où vous étiez hier, où vous serez demain? O Emmanuel, si vous pouviez voir le sang que l'Église a versé pour son maître depuis trois siècles, nombrer ses martyrs et ses persécuteurs, peut-être douteriez-vous qu'il s'agit de votre temps, et, muet devant ce spectacle évoqué de l'histoire, le croiriez-vous ressuscité des amphithéâtres de Néron? Songez à l'Angleterre de Henri VIII et d'Élisabeth; représentez-vous l'Irlande jusqu'aux jours d'O'Connell; entrez par quelle porte que ce soit dans les douleurs religieuses de la Pologne, et, à l'heure même où je vous parle, écoutez en Suède, malgré les progrès apparents de la liberté de conscience, le bruit des proscriptions tombant sur de simples femmes. Il n'est pas besoin d'aborder aux rivages lointains de la Chine pour y entendre le marteau et la hache de la persécution; leurs coups retentissent au cœur même de l'Europe, et le gémissement des martyrs s'élève vers Dieu du pôle de la civilisation au pôle de la barbarie. Quel pays plus que le nôtre a imprimé au front de l'Église ce stigmate de la divinité? Nous ne pouvons faire un pas dans nos vallées, descendre nos collines ou traverser nos forêts, sans y rencontrer des ruines qui attestent au voyageur l'implacable puissance de nos ennemis. L'Église de France est un tombeau qu'on a rouvert; la vie s'y est retrouvée, mais elle y lutte encore avec l'esprit de destruction.

Ne vous en étonnez pas. L'Église est dépositaire de trois choses nécessaires à l'homme, mais qu'il

craint plus encore qu'il ne les estime : la vérité, la sainteté, l'autorité. C'est là ce que recouvre, non plus derrière un voile, mais à la face de tous, l'arche d'alliance du nouveau Testament. Retranchez-la du monde : qu'y restera-t-il? Une vérité mal affermie, spéculation incomplète de l'esprit, qui n'atteint pas le peuple et qui égare aisément les sages; une sainteté entrevue peut-être par la conscience, mais incapable de conduire et de soumettre nos passions; une autorité purement humaine en toutes choses, tantôt maîtresse jusqu'à l'abus, tantôt faible jusqu'au mépris, pouvant protéger les intérêts d'un peuple par des lois, son honneur par la guerre, mais sans empire sur les âmes, et n'embrassant l'humanité, si elle y pense, que dans les stériles vœux d'une philanthropie académique. Le paganisme et le mahométisme sont les seules grandes réalités que la raison humaine ait produites en dehors de l'Église. Nous n'avons pas d'autre exemple ni d'autre image de ce qu'elle peut par elle-même; et si aujourd'hui elle couvre ses desseins ou ses rêves de frontispices nouveaux, il est aisé d'y reconnaître qu'elle n'ira pas plus loin dans la grandeur morale, et beaucoup moins loin dans la grandeur religieuse. Ce qui restait de Dieu dans le paganisme, ce qui en reste encore dans le mahométisme, est au-dessus de la portée de nos contemporains; ils sont plus bas du côté du ciel, quoique au même niveau du côté de la terre. Si l'Église devait périr, vous ne reverriez plus Scipion et pas même Saladin.

Cela étant, mon cher ami, et vous n'en avez aucun doute pourvu que vous ayez lu dix pages des prophètes de notre siècle, cela étant, je vous demande au nom de votre âme, à laquelle vous croyez, au nom de votre tombeau, qui vous survivra parmi les hommes, de quel amour profond, entraînant, indicible, ne devez-vous pas aimer l'Église de Jésus-Christ. Pour moi, quand j'y songe, je tombe aux pieds des martyrs avec une passion qui tient de l'idolâtrie, et j'ai la certitude qu'ils ne manqueront jamais à la liberté de notre foi de chrétiens pas plus qu'à la providence de Dieu. Le sang qui nous a sauvés nous sauvera toujours; et de la persécution même, quelle que soit sa forme, naîtra la vengeance de la vérité, qui est de survivre à tout. Vous verrez, n'en doutez pas aussi, vous verrez jusque dans l'Église de Dieu des abus se produire, des scandales paraître. Jésus-Christ nous l'a prophétisé : *Il est nécessaire qu'il arrive des scandales* (1). La faiblesse humaine se fait jour partout, et, je vous l'ai dit, les pécheurs eux-mêmes ont dans l'Église un droit de cité. La miséricorde divine ne les en a point bannis; elle a versé pour eux comme pour les justes des prières, des larmes et du sang. Ils sont les fils prodigues de l'amour, les héritiers du repentir, l'ombre qui accompagne la lumière et qui s'y transfigure à un mouvement de l'astre d'où elle sort. Pourquoi ne souffririons-nous pas de leurs fautes, puisque nous devons nous réjouir de leur conversion?

(1) S. Matth., XVIII, 7.

Mais ce n'est pas, croyez-le bien, ce triste spectacle de nos misères révélées qui est la cause des haines qui poursuivent l'Église. Qui jamais jugea de l'Océan par l'écume qu'il rejette sur ses bords, ou par les tempêtes qui agitent ses flots? L'Océan n'est pas dans les impurs débris de ses rives ni dans l'inclémence de ses orages; il est dans la profondeur et l'étendue de ses eaux, dans les chemins qu'il ouvre au commerce de toutes les races, dans la solennité de son repos, dans la magnificence de ses émotions, dans l'abîme de ses bruits comme dans l'abîme de son silence; et lorsque le matelot, porté sur ses voûtes tranquilles, les voit tout à coup trembler et gronder, il n'accuse pas le Dieu qui a fait cette immensité sublime, il n'accuse que sa faiblesse, et le front par terre, sur la planche de son navire, il implore l'étoile qui conduit tout et qui pacifie tout. Ce ne sont point nos pécheurs qui tournent le monde contre nous, ce sont nos saints; ce ne sont point nos vices, mais nos vertus et nos bienfaits. Jésus-Christ était pur quand il fut crucifié; et si, moins heureuse que lui, l'Église n'a pas toujours eu dans tous les siens cette transparence divine, son honneur est de ne jamais souffrir que pour la même cause qui fit mourir son maître.

Je veux, en finissant, vous mettre en garde contre une pensée capable de vous émouvoir ou de vous attrister. On vous dira que l'amour de l'Église est incompatible avec l'amour de la patrie, que tôt ou tard vous aurez à choisir entre l'une ou l'autre, et

que vous ne demeurerez un membre fidèle de la première qu'en devenant un fils dénaturé de la seconde. J'attache un grand prix à ne pas vous laisser cet écueil en perspective, parce que l'amour de la patrie est avec l'amour de l'Église le sentiment le plus sacré du cœur de l'homme, et que, s'il était possible que l'un fût ennemi de l'autre, ce serait, à mes yeux, le plus profond déchirement que la Providence eût ménagé à notre épreuve d'ici-bas; mais il n'en est rien. La patrie est notre église du temps, comme l'église est notre patrie de l'éternité, et, si l'orbite de celle-ci est plus vaste que l'orbite de celle-là, elles ont toutes deux le même centre, qui est Dieu; le même intérêt, qui est la justice; le même asile, qui est la conscience; les mêmes citoyens, qui sont le corps et l'âme de leurs enfants. L'Église, il est vrai, peut être en contradiction avec le gouvernement d'un pays; mais le gouvernement d'un pays n'est pas la nation, bien moins encore la patrie. Quel est celui d'entre nous qui ait jamais pensé que sa patrie est dans la tête ou le cœur des hommes qui la gouvernent? Notre patrie est le sol qui nous a vus naître, le sang et la maison de nos pères, l'amour de nos parents, les souvenirs de notre enfance, nos traditions, nos lois, nos mœurs, nos libertés, notre histoire et notre religion. Elle est tout ce que nous croyons et tout ce que nous aimons sous la garde de ceux qui naquirent avec nous au même point du temps et de l'espace, de la terre et du ciel. Le gouvernement n'est pour nous qu'un moyen de conserver tous ces biens dans

leur ordre et leur sécurité; et si, loin d'accomplir cette mission, il la trahit ou la déshonore, nous nous réfugions dans le sentiment de la patrie pour y chercher secours, espérance et consolation. Quand Néron gouvernait le monde, Rome continuait d'exister dans ceux qui l'aimaient, et son forum désert était la patrie de ceux qui en avaient encore une.

Lors donc que le gouvernement d'une nation persécute l'Église, ou bien cette nation est catholique, ou bien elle ne l'est pas. Si elle est catholique, ce n'est pas l'Église qui attaque la patrie, c'est la patrie qui est opprimée dans un de ses éléments les plus saints et les plus chers, dans sa foi religieuse, et l'Église, en se défendant par la parole ou le martyre des siens, défend avec elle-même la patrie outragée et méconnue. Si, au contraire, la nation n'est pas catholique, il est bien vrai que l'Église n'entre pas dans les éléments qui la constituent telle qu'elle est; mais elle y est comprise encore par le droit naturel des hommes à la vérité, à la grâce, au salut éternel, et l'Église, en bravant la persécution, travaille encore à deux biens de la patrie, l'un futur, et qui est sa conversion, l'autre présent, et qui est la liberté de sa conscience. De Néron à Dioclétien, l'Église combattit de la sorte, et, si Tacite l'appelait à cause de cela l'*ennemie du genre humain,* le genre humain plus tard lui a décerné les noms de libératrice et de mère. Tout libérateur a deux instants dans sa vie : l'un où il est coupable de haute trahison, l'autre où la po-

stérité lui dresse des statues; l'Église a vu ces deux moments, et tous les deux existent ensemble pour elle, parce que toujours et jusqu'à la fin elle sera persécutée comme conquérante là où elle ne règne pas, et saluée comme la lumière des âmes et la paix des peuples là où elle a conquis l'empire.

Arrêtons-nous, Emmanuel, je sens que mon cœur n'est plus maître de lui. Cette double image de l'Église et de la patrie me rappelle trop tous mes souvenirs, mon berceau et mon baptême, les genoux de ma mère, les instincts de mon enfance, mon retour à Dieu, les amitiés de ma jeunesse, tant d'âmes où la mienne ne fut pas étrangère, tant d'aspirations satisfaites, et tant d'autres blessées : les tombes que j'ai bénies, et qui m'attendent pour partager avec moi, et ce bonheur enfin d'avoir trouvé dans mon pays la plus durable alliance d'un grand peuple et d'une grande foi. Vous jouirez, à votre tour, de ces biens qui me furent faits, et, quoi que vous entendiez dire de l'Église, la France sera derrière vous pour la justifier.

SAINTE

MARIE MADELEINE

A LA PROVENCE

Lorsque le voyageur descend les pentes du Rhône, à un certain moment, sur la gauche, les montagnes s'écartent, l'horizon s'élargit, le ciel devient plus pur, la terre plus somptueuse, l'air plus doux : c'est la Provence. Adossée aux Alpes, elle les quitte lentement par des vallées qui perdent peu à peu l'âpreté des hautes cimes, et elle s'avance, comme un promontoire de la Grèce et de l'Italie, vers cette mer qui baigne tous les rivages fameux. La Méditerranée lui fait, après le Rhône et les Alpes, sa troisième ceinture, et un fleuve, qui est le sien, la Durance, lui jette dans ses gorges et ses plaines la rapidité fougueuse d'un torrent qui ne meurt pas. On ne peut regarder cette terre

sans y reconnaître bien vite une parenté de nature et d'histoire avec les plus célèbres contrées de l'antiquité. Des colonies grecques lui apportèrent de bonne heure le souffle de l'Orient, et Rome, qui lui donna son nom, y a laissé des ruines dignes de cette puissance qui ne refusait à personne une part de ses grandeurs, parce qu'elle en avait assez pour l'univers. Quand le monde ancien fut tari, longtemps la Provence, riche de ses souvenirs, plus riche encore d'elle-même, conserva dans le démembrement des choses sa personnalité. Elle eut sa langue, sa poésie, ses mœurs, sa nationalité, sa gloire, tous ces dons qui, en de certaines conjonctures, font d'un petit pays une grande terre. Puis, quand les empires modernes eurent pris leur forme et dessiné leur territoire, la Provence, trop faible pour se soutenir contre la destinée, échut à la France comme un présent de Dieu, et, après avoir été pour les anciens l'occident de la beauté, elle devint pour nous le premier port où notre imagination rencontre l'Italie, la Grèce, l'Asie, tous les lieux qui enchantent la mémoire et tous les noms qui émeuvent le cœur.

Mais si la nature et l'histoire ont fait beau-

coup pour la Provence, la religion peut-être a fait plus encore pour elle. Il y a des lieux bénis par une prédestination qui se perd dans les secrets de l'éternité. L'Égypte vit naître Moïse; l'Arabie fume encore des éclairs du Sinaï, et le sable de ses déserts a gardé la trace du peuple de Dieu; le Jourdain s'ouvrit devant ce même peuple, et, des cèdres du Liban aux palmiers de Jéricho, la Palestine devait entendre et voir des choses qui seraient l'éternel entretien de l'humanité. Le Fils de Dieu naquit sur ses rivages; sa parole y enseigna le monde, et son sang y coula pour le sauver. Rome à son tour, Rome, l'héritière de tout, reçut dans ses murs la succession du Christ, et son Capitole étonné se prêta aux chastes pompes de l'amour victorieux, après avoir longtemps servi aux sanglants triomphes de la guerre. Ce sont là, entre tous les lieux qu'a consacrés la religion, les lieux saints, ceux que l'on pourrait croire appartenir au ciel plutôt qu'à la terre. Et cependant une part était réservée à la Provence dans cette distribution des grâces divines attachées au sol, une part unique, et comme la dernière empreinte de la vie de Jésus-Christ parmi nous.

Quand on sort de Marseille en se dirigeant vers les Alpes, on entre dans une vallée qui longe la mer sans la voir, parce que de hautes montagnes lui en cachent les flots; une autre chaîne se dresse à l'opposite de celle-là, et, contenue entre ces deux murailles, la vallée court vers un amphithéâtre abrupt qui semble lui fermer le chemin, pendant qu'une rivière bordée d'arbres glisse sans efforts dans de longues prairies et arrose de sa fécondité mille habitations. Son nom est obscur comme ses eaux. Elle guide en quelque sorte le voyageur, et, après s'être épanouie dans une campagne plus vaste, arrêtée par les monts, elle tourne tout à coup vers la gauche, s'enfonce dans des gorges resserrées, devient un torrent, et, s'élevant entre un dédale de cimes boisées et de sommets dénudés, elle trouve enfin sa source près d'un plateau paisible, couronné d'un immense et solitaire rocher. On était tout à l'heure au sein d'une ville riche et ardente, l'une des reines de la Méditerranée. On entendait le bruit des vagues et le bruit des hommes; on voyait arriver de tous les points de l'horizon des vaisseaux moins poussés par le vent que par les trésors qu'ils portent : maintenant tout est

calme en même temps que tout est pauvre, et, à la paix comme à la nudité de ce désert, on se croirait transporté par des routes mystérieuses aux inaccessibles retraites de l'antique Thébaïde. Quelques murailles tombées s'aperçoivent au milieu de la plaine ; quelques maisons debout à l'extrémité, derrière un mamelon : mais ces vestiges de vie ne diminuent pas la solennelle réalité du lieu. Le cœur pressent qu'il est dans une solitude où Dieu n'est pas étranger.

Au centre de ces roches hautes et alignées, qui ressemblent à un rideau de pierre, l'œil découvre une habitation qui y est comme suspendue, et à ses pieds une forêt dont la nouveauté le saisit. Ce n'est plus le pin maigre et odorant de la Provence, ni le chêne-vert, ni rien des ombrages que le voyageur a rencontrés sur sa route; on dirait que, par un prodige inexplicable, le Nord a jeté là toute la magnificence de sa végétation. C'est le sol et le ciel du Midi avec les futaies de l'Angleterre. Tout proche, à deux pas, sur les flancs de la montagne, on retrouve la nature vraie du pays; ce point-là seul fait exception. Et si l'on y pénètre, la forêt vous couvre aussitôt de toute sa majesté, sem-

blable en ses profondeurs, en ses voiles et ses silences, à ces bois sacrés que la hache des anciens ne profanait jamais. Là aussi les siècles seuls ont accès; seuls ils ont exercé le droit d'abattre les vieux troncs et d'en rajeunir la séve; seuls ils ont régné et règnent encore, instruments d'un respect qui vient de plus haut qu'eux, et qui ajoute au saisissement du regard celui de la pensée.

Qui donc a passé là? Qui a marqué ce coin de terre d'une empreinte si puissante? Quel est ce rocher? Quelle est cette forêt? Quel enfin ce lieu où tout nous semble plus grand que nous?

O Marseille, tu vis venir l'hôte qui habita le premier cette montagne. Tu vis descendre d'une barque la frêle créature qui t'apportait la seconde visite de l'Orient. La première t'avait donné ton port, tes murailles, ton nom, ton existence même; la seconde te donna mieux encore, elle te confia les reliques vivantes de la vie de Jésus-Christ, les âmes qu'il avait le plus tendrement aimées sur la terre, et, pour ainsi dire, le testament suprême de l'amitié d'un Dieu. C'était du haut de sa croix que Jésus-Christ avait légué sa Mère à Jean l'apôtre; pour toi, ce

fut du haut de sa résurrection, entre les ombres écartées de la mort et les lumières blanchissantes de l'éternelle vie, que Jésus te choisit pour l'asile éprouvé de ses amis les plus chers. Faut-il te les nommer? Faut-il te dire quels ils étaient? Non, ta mémoire leur fut fidèle toujours, ton histoire te parle d'eux, tes murs en ont mêlé la tradition aux souvenirs de ta première foi, et l'aube sacrée de ton christianisme est le tombeau même où tu vénères dans tes apôtres les amis de Jésus.

C'était Lazare le ressuscité de Béthanie; c'était Marthe, sa sœur, qui l'avait vu sortir du sépulcre, et qui avait cru à la puissance du Fils de l'homme avant qu'elle éclatât; c'était une autre femme, sœur de l'un et de l'autre, plus illustre encore, plus aimée, plus digne de l'être, celle à laquelle il avait été dit : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé;* celle qui la première vit et toucha Jésus au matin de sa Pâque, parce qu'elle était la première dans ce cœur blessé pourtant d'un amour qui embrassait toutes les âmes jusqu'à la mort.

J'écris de cette femme. Louée dans tout l'univers par l'Évangile, elle n'a pas besoin qu'une

plume mortelle ravive dans les ombres du XIX[e] siècle sa gloire du temps. Nul nom plus que le sien n'a résisté à l'indifférence, parce que le péché même lui ouvre des routes dans l'admiration des hommes, et que la vertu lui fait un autre chemin dans la génération des cœurs sans tache. Marie Madeleine touche aux deux côtés de notre vie; la pécheresse nous oint de ses larmes, la sainte nous oint de sa tendresse; l'une embaume nos blessures aux pieds du Christ, l'autre nous essaie aux ravissements de son ascension. Mais si Marie Madeleine n'a pas besoin d'être louée par une autre bouche que celle de Dieu, nous pouvons mettre notre joie à faire ce qui lui est inutile, et à lui offrir un encens qui retourne à notre cœur comme une bénédiction.

C'est notre désir. Peut-être aussi les ruines de la Sainte-Baume tressailliront-elles à notre voix, et la Provence, émue d'un abandon qui accuse sa piété, retrouvera-t-elle pour un si grand culte l'amour de ses ancêtres et la munificence de ses princes.

SAINTE

MARIE MADELEINE

CHAPITRE I

DE L'AMITIÉ DANS JÉSUS-CHRIST

L'amitié est le plus parfait des sentiments de l'homme, parce qu'il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond. Dans les relations de la piété filiale et de l'amour maternel, l'enfant n'a pas choisi son père et sa mère; il est né d'eux sans lui, et, à mesure que son cœur s'ouvre avec sa jeunesse, il connaît davantage le besoin d'aimer par un acte qui le donne à qui il veut. Si ses parents, trop avertis de ce qui manque à l'affection du meilleur fils, s'efforcent de la conquérir par une faiblesse qui les rapproche de l'enfance, ils ne font ordinairement que se préparer plus d'ingratitude; et si, jaloux de cette sainte autorité que leur confient l'âge et la raison, ils

l'exercent avec la virilité d'une tendresse qui n'oublie pas le devoir, l'enfant, plus docile, il est vrai, mieux dompté, mieux instruit de sa place, ne laisse pas cependant de concevoir cette crainte qui, toute filiale qu'elle est, arrête l'essor d'une trompeuse égalité.

A peine homme, avant même qu'il le soit, l'enfant de la plus aimable mère aspire à se séparer d'elle et à vérifier cette parole de l'Écriture, si douce et si terrible à la fois : *L'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à son épouse.* Là, du moins, trouvera-t-il cette liberté du choix qui est une des conditions de l'amour? Il s'en faut bien. Mille circonstances impérieuses désignent à l'homme la compagne de sa vie. La naissance, la fortune, le hasard, lui dictent des lois au moment où son cœur seul devrait commander, et, victime couronnée de roses amères, il s'avance à l'autel pour tout promettre et pour donner bien peu. Que de noces où l'amour est absent! Que de foyers domestiques qui n'ont pour dieux lares que l'indifférence mal déguisée! Et si vraiment les deux âmes se sont parlé, si la rare étincelle d'une commune affection a illuminé les deux serments, que de piéges dans ce bonheur et que de causes de sa caducité précoce!

L'amour conjugal, le plus fort de tous pendant qu'il subsiste, a cependant une infirmité qui naît de son ardeur même. Les sens n'y sont point étrangers. C'est la beauté du corps qui en est le principal aliment, et cette beauté, courte et fragile, n'est pas même assurée de garder, tant qu'elle dure, l'em-

pire sur le cœur qu'elle a subjugué. Trop souvent, lorsque le monde l'admire encore, elle a perdu la félicité de son règne, et la foule lui offre des vœux qui tombent sur une ruine secrète et douloureuse. Cette belle tête ne dit plus rien à qui l'avait adorée, et un horrible abandon, un abandon inconnu qu'on ne peut pas même plaindre, succède à l'enivrement d'un culte qui s'était promis l'immortalité. Que si le charme se prolonge autant que sa cause, cette cause elle-même ne tarde pas à se flétrir. La jeunesse, qui est un élément nécessaire de la beauté sensible, se hâte vers sa fin, et c'est vainement que l'art lutte contre une décadence qui est inexorable. L'époux veut se faire illusion; il se la fait quelque temps. Mais il vient une heure où elle n'est plus possible, et l'amour, qui tenait à ce fil délicat des traits et des couleurs, s'évanouit peu à peu en recherchant encore ce qu'il aimait hier.

L'amitié, quand elle est vraie, n'est pas susceptible de ces revers de fortune. Fondée sur la beauté de l'âme, elle naît dans des régions plus libres, plus pures et plus profondes que toute autre affection. Ce n'est pas le sein d'une femme penchée sur un berceau qui lui donne le jour; elle n'a pas pour portique un contrat qui lie des intérêts, et que sanctionne un autel dont le feu contient des cendres; elle sort de l'homme par un acte de suprême liberté, et cette liberté subsiste jusqu'à la fin, sans que jamais la loi de l'homme ou la loi de Dieu en consacre les résolutions. L'amitié vit par elle-même et par elle

seule; libre dans sa naissance, elle le demeure dans son cours. Son aliment est une convenance immatérielle entre deux âmes, une ressemblance mystérieuse entre l'invisible beauté de l'une et de l'autre, beauté que les sens peuvent apercevoir dans les révélations de la physionomie, mais que l'épanchement d'une confiance qui s'accroît par elle-même manifeste plus sûrement encore, jusqu'à ce qu'enfin la lumière se fasse sans ombres et sans limites, et que l'amitié devienne la possession réciproque de deux pensées, de deux vouloirs, de deux vertus, de deux existences libres de se séparer toujours et ne se séparant jamais. L'âge ne saurait affaiblir un tel commerce; car l'âme n'a point d'âge. Supérieure au temps, elle habite le lieu éternel des esprits, et, tout attachée qu'elle est au corps qu'elle anime, elle n'en connaît pas, si elle le veut, les défaillances et les souillures. Et même, par un privilége admirable, le temps confirme l'amitié. A mesure que les événements passent sur la vie de deux amis, leur fidélité s'affermit par l'épreuve. Ils voient mieux l'unité de leurs sentiments au choc qui aurait pu la détruire ou l'ébranler. Comme deux rochers suspendus au bord des mêmes vagues et leur opposant une résistance qui ne fléchit jamais, ainsi regardent-ils le flot des années attaquer en vain l'immuable correspondance de leurs cœurs. Il faut vivre pour être sûr d'être aimé.

Mais n'est-ce point un songe? l'amitié est-elle autre chose qu'un nom sublime et consolant? Il y a des mères qui aiment leurs fils; il y a des épouses

qui aiment leurs époux. Ce sont des liens imparfaits, mais ils existent : l'amitié existe-t-elle? n'est-ce pas une fleur de la jeunesse qui se flétrit avant le printemps? N'est-ce pas un de ces nuages d'or qui apparaissent au lever du matin, et qui ne voient jamais le soir?

J'ai cru longtemps que la jeunesse était l'âge de l'amitié, et que l'amitié elle-même était comme le gracieux préambule de toutes nos affections. Je me trompais. La jeunesse est trop légère pour l'amitié; elle n'est encore assise ni dans ses pensées ni dans ses volontés, et elle ne peut, en se donnant, que donner l'espérance. D'une autre part, la maturité est trop froide pour ce grand sentiment; elle a trop d'intérêts qui la préoccupent et l'enchaînent. Il lui manque la généreuse liberté de l'être qui n'appartient pas encore au monde, et aussi cette naïveté qui croit, cet élan qui se livre, cette indépendance qui ne craint rien de la vie. Dois-je donc rétracter le titre même de ce chapitre et inscrire l'amitié parmi les rêves de la postérité d'Adam? Mais l'Évangile m'arrête, ma propre histoire m'arrête aussi. Sans doute j'ai laissé sur le chemin, comme des dépouilles profanées, bien des affections qui m'avaient séduit; j'ai vu périr dans mon cœur l'immatérielle beauté de plus d'une âme aimée. Cependant il me serait aussi difficile d'être incrédule en amitié que de l'être en religion, et je crois à l'attachement des hommes comme je crois à la bonté de Dieu. L'homme trompe, et Dieu ne trompe jamais; c'est là leur différence : l'homme ne trompe pas toujours, c'est là

sa ressemblance avec Dieu. Créature faible et faillible, son amitié a d'autant plus de prix qu'il la conçoit et la porte dans un vase plus fragile. Il aime sincèrement dans un esprit sujet à l'égoïsme; il aime purement dans une chair corrompue; il aime éternellement dans un jour qui finit : je le crois et je le sais. Sauf la première enfance, aucun âge n'est impropre à l'amitié. La jeunesse y apporte plus de promptitude dans la sympathie, la maturité plus de constance, la vieillesse plus de détachement et de profondeur. Ni le rang, du reste, ni la fortune, ni rien de ce qui sépare les hommes n'a ici d'action. On a vu des rois aimer un de leurs sujets, des esclaves s'attacher à leur maître. L'amitié naît de l'âme dans l'âme, et l'âme ne compte que par elle-même. Une fois qu'on se rencontre là, tout disparaît: comme un jour et bien mieux, lorsque nous nous rencontrerons en Dieu, l'univers ne sera plus pour nous qu'un spectacle oublié. Mais il est difficile de se rencontrer en un lieu aussi lointain que l'âme, aussi caché derrière l'océan qui l'entoure et sous la nuée qui le couvre. L'Écriture dit de Dieu qu'il habite une *lumière inaccessible;* on peut dire de l'âme qu'elle habite une ombre impénétrable. On croit y toucher, et c'est à peine si la main qui la cherche a saisi la frange de son vêtement. Elle se contracte et se retire au moment où l'on se croit sûr de la posséder, tantôt serpent, tantôt colombe craintive, flamme ou glace, torrent ou lac paisible, et toujours, quelle que soit sa forme ou son image, l'écueil où l'on se brise le plus et le port où l'on entre

le moins. C'est donc une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu.

Aussi ne pouvait-elle être étrangère au christianisme, qui a élevé les âmes et créé tant de vertus. Lorsque deux époux chrétiens, par exemple, ont trouvé dans leur foi le principe de leur fidélité, Jésus-Christ, qui a béni leur amour, ne lui a pas promis une immortelle durée. Car rien de ce qui est sensible n'est immortel. Mais si les ardeurs du sang s'affaiblissent en même temps que la beauté se ternit, cela même, au lieu d'être le signe d'une décadence, est l'avant-coureur d'un progrès. L'âme ne se déprend pas parce que le corps perd de ses liens; la confiance, l'estime, le respect, l'habitude d'une intime et réciproque pénétration, maintiennent dans les cœurs le foyer d'une affection qui s'affermit en se purifiant. La tendresse survit sous une nouvelle forme. Ce n'est plus l'émotion terrestre d'autrefois, mais le tressaillement divin des esprits aidé par le souvenir d'une jeunesse qui fut pure en même temps que charmée. La couronne des vierges descend des hauteurs sacrées du mariage chrétien sur le front des époux, et ils chantent ensemble un cantique que la mort même ne fait pas taire, parce que l'éternité, qui le leur prête ici-bas, le leur rend dans le sein de Dieu. Au lieu de ces délaissements horribles auxquels la chair flétrie condamne le cœur vivant, l'amitié se lève de la couche nuptiale refroidie comme un lis parfumé de l'amour qui n'est plus,

et la vieillesse même, embaumée de ce parfum qui la transfigure, se penche vers la tombe comme ces arbres séculaires qui ont réservé pour leurs dernières années leurs plus belles fleurs et leurs meilleurs fruits. L'amitié est, dans le christianisme, le terme et la récompense suprême de l'amour conjugal.

Elle l'est aussi des vertus de la jeunesse. Lorsqu'un jeune homme, aidé de cette grâce toute-puissante qui vient du Christ, retient ses passions sous le joug de la chasteté, il éprouve dans son cœur une dilatation proportionnée à la réserve de ses sens, et le besoin d'aimer, qui est le fond de notre nature, se fait jour en lui par une ardeur naïve qui le porte à s'épancher dans une âme comme la sienne, fervente et contenue. Il n'en recherche pas en vain longtemps l'apparition. Elle s'offre à lui naturellement, comme toute plante germe de la terre qui lui est propre. La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne l'inspire pas, et celui-là l'inspire qui en porte en lui-même le généreux ferment. Tout cœur pur la possède, et par conséquent tout cœur pur attire à lui, n'importe à quel âge. Mais combien plus dans la jeunesse! Combien plus lorsque le front est paré de toutes les grâces qui attendrissent, et que la vertu l'illumine de cette autre beauté qui plaît à Dieu lui-même! Ainsi parut David à Jonathas le jour où David entra dans la tente de Saül tenant la tête du géant dans sa main droite, et qu'interrogé par le roi sur son origine, il lui répondit : « Je suis le fils de votre serviteur Isaï, de Bethléhem. » *Aus-*

sitôt, dit l'Écriture, *l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et Jonathas l'aima comme son âme* (1). Singulier effet d'un seul regard! Tout à l'heure encore David gardait les troupeaux de son père, Jonathas était sur le seuil d'un trône, et en un instant la distance s'efface; le pâtre et le prince ne font plus, selon l'expression même de l'Écriture, qu'une seule âme. C'est que dans ce jeune homme tout pâle encore des faiblesses de l'enfance, et tenant néanmoins d'une main virile la tête sanglante d'un ennemi vaincu, Jonathas a deviné le héros, et que David, en voyant le fils de son roi se pencher vers lui, sans jalousie de sa victoire et sans orgueil du rang, a reconnu dans ce mouvement généreux un cœur capable d'aimer, et digne par conséquent de l'être.

Chez les anciens, ni l'amour conjugal ni le charme de la jeunesse ne pouvaient produire cette amitié chrétienne dont nous venons d'esquisser les traits. La femme y était trop abaissée pour se soutenir dans l'attachement de l'homme par le seul effet de la confiance acquise et de l'estime inspirée; sa puissance tombait avec sa beauté, et il était rare qu'elle pût se survivre à elle-même dans un sentiment plus parfait. La vieillesse, si magnifique et si touchante dans le christianisme, ne lui apportait avec les flétrissures du temps que les outrages de l'abandon: heureuse quand une place lui restait au foyer domestique, sous la protection d'une loi moins dure que le cœur de son époux.

(1) Ier livre des Rois, chap. XVIII, v. 1.

Quant au jeune homme de l'antiquité, trop peu chaste pour être aimé, il ne pressentait guère dans le transport de ses passions, quelles qu'elles fussent, les purs épanchements d'une ardeur irréprochable. Il aimait avec ses sens bien plus qu'avec son âme, et si le nom de l'amitié lui était connu, parce que l'homme n'a jamais ignoré ni corrompu tout à fait sa nature, il lui manquait pourtant, sauf peut-être en de rares exceptions, ce coup d'archet qui a fait jaillir en nous la source des affections sans tache. Jésus-Christ n'est pas le premier père de l'amitié parmi les hommes; elle existait au paradis terrestre, lorsque Adam et Ève, couverts encore de leur innocence comme d'un voile, se promenaient ensemble sous le regard de Dieu, épris l'un pour l'autre d'un sentiment dont la tendresse égalait la pureté. Mais ce ne fut là qu'un jour, qu'une heure peut-être; bientôt la chair, effrayée d'elle-même, s'enveloppa d'ombres tristes, et l'homme n'aima plus comme il avait aimé. Seulement il emporta de ce premier amour dans les fanges de son exil un souvenir qui le suivait partout; et quand le Fils de Dieu vint pour le sauver, nul d'eux ne s'étonna que l'Évangile fût un livre d'amour, et l'amour le livre du salut. Jésus-Christ n'a créé ni la tendresse ni la pureté, ces deux choses divines dont notre cœur fut pétri; mais il nous les a rendues. Il a aimé comme on n'aimait plus, et, entre tant d'amitiés dont il nous a restitué le secret, j'en veux indiquer une dont aucune trace ne se retrouve avant lui.

Jésus-Christ a aimé les âmes, et il nous a transmis cet amour, qui est le fond même du christianisme. Aucun chrétien véritable, aucun chrétien vivant ne peut être sans une parcelle de cet amour qui circule dans nos veines comme le sang même du Christ. Dès que nous aimons, que ce soit dans la jeunesse ou dans l'âge mûr, comme père ou comme époux, comme fils ou comme ami, nous voulons sauver l'âme que nous aimons, c'est-à-dire lui donner, au prix de notre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi. C'est là cet amour des âmes qui se surajoute à tous les autres, et qui, loin de les détruire, les exalte et les transforme jusqu'à en faire quelque chose de divin, tout naturels qu'ils soient par eux-mêmes. Or il arrive que l'amour des âmes conduit à l'amitié. Quand on a été près d'une pauvre créature déchue l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et qui lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins tombés dans de mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de noms sur la terre, si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis*. C'est donc l'amitié. C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir. Mais encore, parmi ces âmes

avec lesquelles Jésus-Christ vécut et mourut, il y en eut qui furent l'objet d'une prédilection. Il les aimait toutes ; mais il en aima quelques-unes plus que toutes. Ce fut là, en ce monde, le sommet des affections humaines et divines ; rien n'y avait préparé le monde, et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés.

CHAPITRE II

DES AMITIÉS DE JÉSUS AU BOURG DE BÉTHANIE

Saint Jean est l'évangéliste de la divinité de Jésus-Christ. Aucun autre ne l'a mieux comprise; aucun n'a répété plus fidèlement ce que le Fils de l'homme affirmait du Fils de Dieu, et n'a vu de plus près ce qu'il avait entendu de moins loin. En le lisant, on s'étonne que l'arianisme ait été possible, tant, à chaque pas, éclate la coéternelle union du Verbe avec Dieu, du Fils avec le Père. Mais saint Jean est aussi, par un autre privilége, l'évangéliste du cœur de Jésus-Christ. Objet lui-même d'une de ses prédilections, nul n'a mieux dit comment il aimait, nul n'en a rapporté des traits plus touchants et mieux gravés dans cette admirable histoire dont il est l'un des quatre auteurs.

Or voici comment saint Jean ouvre le onzième chapitre de son Évangile :

1. Il y avait un homme appelé Lazare qui était malade à Béthanie, dans le bourg de Marie et de Marthe sa sœur.

2. Cette Marie était celle qui oignit le Seigneur

d'un parfum, et qui essuya ses pieds avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade.

3. Les deux sœurs envoyèrent donc vers Jésus pour lui dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

4. En entendant cela, Jésus dit à ses disciples : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »

5. Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare.

6. Et lorsqu'il eut appris que Lazare était malade, il demeura deux jours au même lieu.

7. Ensuite il dit à ses disciples : « Allons en Judée de nouveau. »

8. Ses disciples lui dirent : « Maître, les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous allez là de nouveau ! »

9. Jésus leur répondit : « N'y a-t-il pas douze heures de jour? Si quelqu'un marche dans le jour, il ne se heurte pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde ;

10. « Mais s'il marche dans la nuit, il se heurte, parce que la lumière n'est pas en lui.

11. Voilà ce qu'il leur dit, et il ajouta ensuite : « Lazare, notre ami, dort ; mais je vais pour le tirer de son sommeil. »

12. Ses disciples lui dirent : « Seigneur, puisqu'il dort, il sera sauvé. »

13. Or Jésus l'avait entendu de la mort, et eux l'avaient entendu du sommeil ordinaire.

14. Il leur dit donc manifestement : « Lazare est mort;

15. « Et je me réjouis à cause de vous, afin que vous croyiez, puisque je n'étais pas là; mais allons à lui. »

16. Alors Thomas, qui s'appelait Didyme, dit aux autres disciples : « Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui. »

17. Jésus vint donc; et il arriva lorsque Lazare était depuis quatre jours au tombeau.

18. Or Béthanie était près de Jérusalem, à la distance d'environ quinze stades.

19. Et beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie, afin de les consoler de la mort de leur frère.

20. Aussitôt donc que Marthe eut appris la venue de Jésus, elle courut à sa rencontre; pour Marie, elle se tenait assise à la maison.

21. Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort;

22. « Mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. »

23. Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. »

24. Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera dans la résurrection, au dernier jour. »

25. Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra, même quand il serait mort.

26. « Et quiconque vit et croit en moi ne mourra point éternellement. Croyez-vous cela ? »

27. Elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que vous

êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

28. Et, après avoir dit cela, elle s'en alla; et appelant Marie, sa sœur, à voix basse, elle lui dit : « Le Maître est là, et il te demande. »

29. Ayant entendu cela, Marie se leva aussitôt, et elle vint à lui;

30. Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, et il se trouvait encore au lieu où Marthe l'avait rencontré.

31. Or les Juifs qui étaient avec elle dans la maison et qui la consolaient, voyant qu'elle s'était levée et qu'elle était sortie avec promptitude, la suivirent en disant : « Elle va au tombeau pour y pleurer. »

32. Mais Marie étant arrivée au lieu où était Jésus et le voyant, tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

33. Jésus, voyant donc qu'elle pleurait, et voyant pleurer aussi les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit dans son esprit et se troubla lui-même.

34. Et il dit : « Où l'avez-vous placé? » Ils lui dirent : « Seigneur, venez et voyez. »

35. Et Jésus pleura.

36. Les Juifs se dirent entre eux : « Voilà comment il l'aimait. »

37. Mais quelques-uns se dirent : « Est-ce que celui-ci, qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, n'aurait pas pu faire que celui-ci ne mourût pas? »

38. Or Jésus, frémissant une seconde fois en lui-

même, vint au tombeau, qui était une caverne, et il y avait une pierre qui le fermait.

39. Jésus dit : « Otez la pierre. » Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : « Seigneur, il a déjà de l'odeur, car voilà quatre jours qu il est mort. »

40. Jésus lui dit : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu? »

41. On ôta donc la pierre, et Jésus, les yeux levés au ciel, dit : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté;

42. « Je sais, il est vrai, que vous m'écouterez toujours; mais je l'ai dit pour ce peuple qui m'entoure, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé. »

43. Et, ayant dit cela, il cria à haute voix : « Lazare, sortez. »

44. Et aussitôt on vit apparaître celui qui était mort, les pieds et les mains liés de bandelettes, et la figure couverte d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

Je ne sais ce qu'en pensent les autres; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Évangile, je croirais à la divinité de Jésus-Christ. J'ai beau me rappeler tout ce que j'ai lu, je ne connais rien où la vérité s'impose avec une aussi palpable puissance. Il n'y a là pas un mot qui ne porte au fond de l'homme cette conviction que Dieu seul a pu agir ainsi et faire écrire ainsi. Comme scène d'amitié, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. La tendresse déborde dans ce récit, et cependant on pourrait dire qu'elle n'est pas

exprimée. Elle gît tout entière dans les entrailles, et, en la sentant toujours, on ne l'entend que par ce seul mot : *Et Jésus pleura.* Jésus ne devait pas pleurer dans sa passion ; il ne pleura point lorsqu'un apôtre lui donna le baiser de la trahison, ni quand saint Pierre le renia par peur d'une servante, ni quand il vit au pied de sa croix sa mère et ses plus chers amis. C'était l'heure surnaturelle de notre rédemption, et la divinité du Juste qui nous rachetait par la douleur ne devait s'y rendre visible que par la force et la majesté. Mais à la veille de ce moment, lorsque le Christ, libre encore, vivait avec nous de notre vie, il ne put refuser au tombeau d'un ami la faiblesse de l'attendrissement. Il frémit, il se trouble ; et enfin, comme l'un de nous, il pleure. Saints frémissements, heureux trouble, larmes précieuses, qui nous prouvaient que notre Dieu était sensible comme nous, et qui nous permettaient de pleurer aussi un jour dans nos joies et dans nos amitiés !

Jésus avait donc à Béthanie une famille tout entière d'amis. C'était là que, venant à Jérusalem, dans la ville où devait se consommer son sacrifice, il se reposait des fatigues de sa prédication et des douloureuses perspectives de l'avenir. Là étaient des cœurs purs, dévoués, amis ; là, ce bien incomparable d'une affection à l'épreuve de tout. Aussi ce fut de Béthanie qu'il se mit en marche pour faire son entrée triomphale à Jérusalem ; et ce fut à la vue de Béthanie, le visage tourné vers ses murs, du côté de l'Orient, qu'il monta au ciel, presque à

égale distance du Calvaire où il était mort, et de la maison où on l'avait le plus aimé. Aujourd'hui même, quand le voyageur descendant de Jérusalem a passé le torrent de Cédron et gravi la montagne des Oliviers, il découvre sur la pente orientale de ces collines quelques masures parsemées de ruines. On lui montre du doigt entre ces débris trois points marqués à peine par des restes informes. « Là, lui dit-on, était la maison de Lazare; là, celle de Marthe; là, celle de Marie Madeleine. » Le souvenir des siècles a été plus fort que les destructions de la barbarie, et le nom des amis de Jésus, survivant aux pierres dispersées, frappe encore d'un son ému ces solitudes indifférentes. De l'autre côté, et de la même place où il est debout, le voyageur découvre Jérusalem couchée dans le soleil du soir, triste, pensive, n'ayant plus qu'un tombeau pour gloire; mais c'est le tombeau de son Dieu. La pensée et l'œil du chrétien errent entre ces deux spectacles d'une désolation dissemblable. Ici plus rien que le nom; là, une ville encore, mais quelle ville! Jésus n'a pas voulu laisser si proche d'elle la demeure et la tombe de ses amis; il a tout emporté avec son ascension, et, jetant Béthanie par delà les mers, il a préparé à ceux qui l'aimaient, sur des rivages à jamais chrétiens, une immortelle hospitalité.

Mais si, ressuscitant par la pensée ces habitations disparues, nous y pénétrons pieusement à la suite du Maître; si nous nous asseyons au banquet du soir avec Jésus, Lazare, Marthe et Marie, nous

nous demanderons peut-être à qui d'entre ces hôtes si chers le cœur de Jésus s'était le plus donné. Car dans la prédilection même il est des prédilections, tant l'amour est une chose profonde et d'une hiérarchie sans fin. Pouvons-nous pénétrer ce mystère? Nous est-il permis d'y descendre avec l'Évangile, et d'y porter la sainte curiosité d'un culte sans tache? Je le crois. On ne peut trop savoir où fut le cœur du Maître, afin de savoir qui on doit le plus aimer avec lui et après lui. Si le chrétien recherche dans la poussière la trace des pas du Sauveur, combien plus doit-il rechercher dans l'Évangile la trace de ses affections! Je la rechercherai donc. Voyageur aux souvenirs de Béthanie, je puis franchir le vestibule, voir tout ce qui se fait, entendre tout ce qui se dit, et me répondre à moi-même quand je me demande : Qui donc fut le plus aimé?

Était-ce Lazare? Il n'y a sur lui que ce mot, qui lui est commun avec Marthe et Marie : *Jésus aimait Lazare.* Et cet autre qui lui est personnel : *Lazare, notre ami, dort.* Et ce mot suprême : *Lazare, sortez.*

Pour Marthe, elle sait la première que Jésus est arrivé, elle y court la première, la première elle lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Mais quand le Sauveur lui répond : *Votre frère ressuscitera*, elle n'est pas saisie d'une lumière qui lui fasse entendre la pensée souveraine du Fils de Dieu. Sa foi hésite, et il faut que Jésus-Christ lui dise : *Je suis la résurrection et la vie;*

croyez-vous cela ? Puis malgré ces affirmations répétées, lorsque le Seigneur ordonne qu'on ôte la pierre du sépulcre, elle ne peut s'empêcher de lui faire remarquer que le mort est là depuis quatre jours, et il faut que le Seigneur lui dise avec reproche : *Ne vous ai-je pas dit que vous verriez la gloire de Dieu ?*

Marie est moins empressée que Marthe. Elle ne sait pas tout d'abord que Jésus est arrivé ; elle demeure assise dans la maison, jusqu'à ce que Marthe vienne lui dire tout bas : *Le Maître est là, et il t'appelle.* C'est Jésus qui appelle Marie. Il ne veut pas que ce qu'il a résolu se passe loin de ses yeux. Et celle-ci, aussitôt qu'elle apprend la venue du Maître, court et tombe à ses pieds. Marthe était demeurée debout, Marie se précipite aux pieds de Celui qu'elle aime. Sa parole est la même que celle de sa sœur : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Mais Jésus ne lui répond rien, et ne lui demande aucun acte de foi. Il sait qu'elle croit. La vue de ses larmes le touche, et il pleure lui-même. Jusque-là il s'était contenu ; devant Marie sa faiblesse éclate, il frémit, il se trouble, il pleure. *Et Jésus pleura.*

Il y avait donc dans Marie une humilité plus profonde, une foi plus vive, une plus grande action sur le cœur de Jésus. Elle était aimée d'une préférence que ses vertus révèlent, parce qu'elles étaient à la fois l'effet et la cause de l'amour du Fils de Dieu. Et cette conclusion nous est confirmée par un passage célèbre de l'Évangile de saint Luc, en son dixième chapitre :

38. Or il arriva qu'étant en voyage, Jésus entra dans un certain bourg ; et une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison.

39. Et elle avait une sœur appelée Marie, qui, se tenant aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

40. Pour Marthe, elle s'empressait à toutes sortes de choses du service, et, s'étant mise debout devant le Seigneur, elle lui dit : « Seigneur, est-ce que vous ne vous inquiétez pas de voir que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc de m'aider. »

41. Et le Seigneur répondant, lui dit : « Marthe, Marthe, vous vous préoccupez et vous troublez de bien des choses.

42. « Or il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. »

Qu'était-ce que cette meilleure part, sinon un amour plus grand de Notre-Seigneur, mérité par un retour plus parfait ? Marthe servait, Marie écoutait et contemplait. Marthe se tenait debout, Marie était assise aux pieds du Sauveur. Marthe se plaignait, Marie se taisait. Entre ces deux affections si différemment exprimées, il est impossible d'hésiter. En déclarant celle de Marie préférable, Jésus la disait nécessairement préférée, et préférée avec cette promesse que la meilleure part lui resterait à jamais.

Mais quelle était cette Marie parvenue dans l'amour du Christ à une si haute abdication de tout ce

qui n'était pas le regard et le recueillement? Saint Jean a soin de nous l'apprendre dès la seconde phrase de son récit. A peine a-t-il nommé Marie, qu'il s'interrompt pour nous dire : *C'était cette Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum, et essuya ses pieds avec ses cheveux.* Évidemment l'apôtre attache du prix à nous la faire connaître, et à nous la faire connaître par une action qui ne nous permette pas de la confondre avec aucune autre femme de l'Évangile. Si une autre avait *oint le Seigneur d'un parfum, et essuyé ses pieds de ses cheveux*, cette action, en cessant de s'appliquer à une seule personne, eût cessé de désigner clairement qu'elle était Marie de Béthanie. Or saint Jean voulait la désigner clairement, et il le voulait parce que l'acte même dont il se servait pour la distinguer entre toutes les créatures était un acte extraordinaire, unique, sublime à ses yeux et digne d'une éternelle mémoire. Plusieurs femmes suivaient Jésus et le servaient; plusieurs avaient pour lui un amour digne du Fils de l'homme et du Fils de Dieu : du Fils de Dieu par la chaste adoration d'une tendresse surnaturelle, du Fils de l'homme par les soins qu'elles prodiguaient à cette infirme nature qu'il avait prise pour nous. Mais une seule entre toutes avait eu le mouvement de l'oindre d'un parfum et d'essuyer ses pieds humides avec le lin de ses cheveux. Cette dernière circonstance révèle une seule âme. Il y a des choses qui peuvent se répéter par l'âme qui les a conçues, mais qui ne peuvent pas s'imiter par une autre. Deux fois une femme se jeta aux pieds du

Sauveur; deux fois une femme y répandit la liqueur d'un parfum de grand prix, et les essuya de ses cheveux; mais quand même l'Évangile ne nous l'insinuerait pas, quand même la tradition se tairait, nous serions assurés qu'il n'y eut là qu'une seule inspiration, et que, si l'onction fut double, il n'y eut qu'un cœur pour la concevoir et qu'une main pour la faire, comme il n'y eut qu'un Dieu pour la recevoir.

C'est ainsi que les premiers et les derniers siècles l'ont entendu (1). Marie de Béthanie, sœur de Lazare et de Marthe, est la femme unique qui deux fois oignit d'un parfum les pieds du Sauveur et les essuya de ses cheveux. Dans la seconde onction, qui précéda de trois jours la mort du Fils de Dieu, l'évangéliste la désigne par son nom et par le lieu où la scène se passa; dans la première, qui signale le commencement du ministère public de Jésus-Christ, Marie n'est pas nommée; nous allons voir pourquoi, et je viens de dire comment ce silence a été réparé.

(1) On peut voir les preuves de cette tradition dans le grand ouvrage de M. l'abbé Faillon qui a pour titre : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence.* Nous y avons puisé bien des documents qui eussent fait défaut à notre érudition personnelle ou nous eussent imposé un travail considérable.

CHAPITRE III

DE LA PREMIÈRE ONCTION DE JÉSUS PAR MARIE DE BÉTHANIE, AUTREMENT MARIE MADELEINE

Jésus-Christ avait commencé son ministère public. Il devait durer peu, et dès le premier moment on discerne autour de lui trois sortes de personnes : de simples disciples d'abord, des hommes convertis à sa parole, le regardant et le traitant comme le Sauveur du monde ; puis, entre eux, douze apôtres élus pour être les fondements de la société spirituelle dont leur maître sera éternellement la vie ; enfin, parmi ces apôtres et ces disciples, quelques âmes prédestinées à être les amis et les consolateurs du Dieu fait homme. Tous sans doute lui étaient unis par les liens de la charité ; tous, à part un traître et quelques déserteurs, l'aimaient d'un amour sincère que Jésus-Christ leur rendait à tous, et qui, plus grand pour ses apôtres, lui permettait de leur dire : *Je vous ai appelés mes amis.* Mais il est manifeste, en lisant l'Évangile, que les apôtres eux-mêmes, tout choisis qu'ils étaient et tenant la première place dans l'œuvre de la redemption,

n'étaient pas cependant, par le privilége de leur avenir, les plus chers au cœur qui les avait appelés. Jésus, l'image de notre vie, de même qu'il avait voulu avoir une mère, avait voulu aussi avoir des amis qui le fussent à un autre titre que leur charge, au titre d'une bienveillance indépendante de tout autre principe qu'elle-même. Saint Jean fut un de ceux-là, et lui-même, dans son Évangile, se distingue des autres par cette parole si belle de grâce et de simplicité : *Le disciple que Jésus aimait.*

Nous ne voyons pas dans l'Évangile les causes premières de cette prédilection pour saint Jean. Il était fils d'un pêcheur de Galilée, et avait un frère nommé Jacques. Un jour qu'ils réparaient leurs filets dans une barque, Jésus les vit, et les appela. Aussitôt, dit l'Évangile, ils quittèrent leurs filets et le suivirent (1). C'est là tout ce que nous savons des origines d'une amitié qui fit du pêcheur Jean un apôtre, un évangéliste, un martyr, le dernier des prophètes. Or il n'en est pas ainsi de Marie, la sœur de Lazare et de Marthe, et voici la scène où elle nous apparaît pour la première fois, aux pieds de Celui qui devait en faire la plus illustre entre les femmes, une seule exceptée.

Le récit est de saint Luc, dans son septième chapitre.

36. Un pharisien ayant prié Jésus de manger avec lui, Jésus entra dans la maison du pharisien et s'y mit à table à demi couché.

(1) Saint Matthieu, chap. IV, vers. 20.

37. Et voilà qu'une femme, qui était une pécheresse de la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, s'y rendit avec un vase d'albâtre rempli de parfum;

38. Et se tenant en arrière, le long de ses pieds, elle commença d'arroser ses pieds de larmes, et elle les essuyait avec les cheveux de sa tête, et elle baisait ses pieds, et les oignait de parfum.

39. Ce que voyant le pharisien qui avait invité Jésus, il se prit à dire en lui-même : Si celui-ci était un prophète, il saurait assurément quelle est cette femme qui le touche, et que c'est une pécheresse.

40. Et Jésus, répondant à sa pensée, lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » Et Simon lui dit : « Maître, dites. »

41. « Un usurier avait deux débiteurs, l'un qui lui devait cinq cents derniers, et l'autre cinquante.

42. « Ni l'un ni l'autre n'ayant de quoi lui rendre, il remit à tous les deux leur dette. Lequel donc des deux l'aime le plus? »

43. Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a le plus donné. » Et Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. »

44. Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu n'as point lavé mes pieds avec de l'eau; mais celle-ci a lavé mes pieds avec des larmes, et elle les a essuyés avec ses cheveux.

45. « Tu ne m'as point donné de baiser; mais celle-ci, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé de baiser mes pieds.

46. « Tu n'as pas oint ma tête avec de l'huile; mais celle-ci a oint mes pieds avec un parfum.

47. « C'est pourquoi je te dis : Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé; et celui auquel il est moins pardonné, c'est qu'il aime moins. »

48. Puis il dit à la femme : « Vos péchés vous sont remis. »

49. Et ceux qui étaient à table avec lui commençaient à se dire : « Qui est celui qui remet les péchés? »

50. Or Jésus dit à la femme : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix. »

Peu de pages de l'Évangile ont laissé au cœur des hommes un trait aussi pénétrant, et sans doute aucune amitié n'a commencé sur la terre comme celle-ci. Du sein de l'abjection la plus profonde où puisse tomber son sexe, une femme lève les yeux vers la pureté divine et ne désespère pas de la beauté de son âme. Pécheresse encore, elle a reconnu Dieu dans la chair du Fils de l'homme, et, toute couverte de sa honte, elle conçoit la pensée d'arriver jusqu'à lui. Elle prend dans un vase d'albâtre, symbole de lumière, un parfum précieux. Peut-être était-ce le vase où elle avait puisé jusque-là le relief de ses criminels attraits, et ce parfum qu'elle emporte pour un autre usage, peut-être y avait-elle cherché pour elle-même un accroissement de ses honteux plaisirs. Elle avait tout profané, et elle ne pouvait présenter à Dieu que des ruines. Aussi elle entre sans prononcer une parole, et elle sortira de même.

Repentante, elle ne s'accusera pas devant Celui qui sait tout; pardonnée, elle n'exprimera aucun sentiment de gratitude. Tout le mystère est dans son cœur, et son silence, qui est un acte de foi et d'humilité, est aussi le dernier effort d'une âme qui surabonde et ne peut rien de plus. C'était l'usage, dans ce voluptueux Orient, d'oindre sa tête de parfums, et c'était un culte de toucher ainsi l'homme d'une onction au sommet de sa beauté. Marie le savait mieux que personne, et souvent, aux jours de ses erreurs, elle avait ainsi honoré les esclaves de sa séduction. Elle n'a donc garde de s'approcher de la tête bénie du Sauveur; mais, comme une servante accoutumée aux plus vils offices, elle se penche vers ses pieds, et, sans les toucher d'abord, elle les arrose de larmes. Jamais, depuis le commencement du monde, de telles larmes n'étaient tombées sur les pieds de l'homme. On avait pu les adorer par crainte ou par amour; on avait pu les laver dans les eaux embaumées, et des filles de rois n'avaient pas dédaigné, aux siècles de l'hospitalité primitive, cet hommage rendu aux fatigues de l'étranger : mais c'était la première fois que le repentir s'asseyait en silence aux pieds de l'homme, et y versait des larmes capables de racheter une vie.

Tout en pleurant et sans attendre une parole qui l'encourage et qui n'est pas dite, Marie laisse tomber ses cheveux autour de sa tête, et, faisant de leurs tresses magnifiques un instrument de sa pénitence, elle essuie de leur soie humiliée les larmes

qu'elle répand. C'était aussi la première fois qu'une femme condamnait ou plutôt consacrait sa chevelure à ce ministère de tendresse et d'expiation. On en avait vu couper leurs cheveux en signe de deuil; on en avait vu d'autres les offrir comme un hommage à l'autel de quelque divinité : mais l'histoire, qui a remarqué tout ce qui fut singulier dans les mouvements de l'homme, ne nous montre nulle part le repentir et le péché créant ensemble une aussi touchante image d'eux-mêmes. Elle a frappé le disciple de l'amour, tout initié qu'il était aux secrets intérieurs de l'holocauste; et voulant transmettre aux siècles à venir le signalement de Marie, il n'a rien trouvé de mieux pour la peindre et la faire connaître que de dire d'elle : *C'était cette Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum et qui en essuya les pieds avec ses cheveux.*

Cela fait, la pécheresse s'enhardit. Elle approche des pieds du Seigneur ses lèvres déshonorées, et les couvre de baisers qui effacent l'impression de tous ceux qu'elle a donnés et qu'elle a reçus. Au contact de cette chair plus que virginale, les dernières fumées des vieux souvenirs s'évanouissent; les flétrissures inexpiables disparaissent, et cette bouche transfigurée ne respire plus que l'air vivant de la sainteté. Alors seulement, et pour consommer tout le mystère de la pénitence par l'amour, elle ouvre l'albâtre, qui contient avec le parfum les suaves images de l'immortalité, elle le répand sur les pieds du Sauveur, par-dessus les larmes et les baisers dont elle les a couverts; ses mains purifiées ne crai-

gnent plus de toucher et d'oindre le Fils de Dieu, et la maison se remplit de la vertu qui sort du vase fragile et du vase immortel, de l'albâtre et du cœur.

Qui le croirait? l'homme n'a pas compris ce spectacle; il n'a compris ni le repentir, ni l'expiation, ni l'amour, ni le pardon, et sa seule pensée est un doute sur le Dieu qui vient de donner de sa présence une si pénétrante révélation.

C'est alors que commence entre Jésus-Christ et le pharisien ce sublime dialogue qui s'ouvre par ces mots : *Simon, j'ai quelque chose à te dire,* et qui se termine par ceux-ci : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ah ! ce n'est pas en vain que la postérité l'a entendu. Ce n'est pas en vain que de tels actes et de tels accents ont illuminé notre pauvre nature. Non, chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitence, parfum répandu sur la chair sans tache du Dieu-Homme, non, vous n'avez point été stériles ! Des générations sont venues à la trace de cet ineffable commerce entre le péché et la Justice, entre la mort éternelle et la vie éternelle. D'autres Maries se sont levées de la couche du vice ; elles ont, de siècle en siècle, abordé les pieds encore humides du Sauveur des hommes; elles y ont pleuré à leur tour, elles y ont à leur tour attaché les nœuds de leur chevelure; elles y ont offert les baisers d'une pudeur acquise dans le remords, et versé le parfum demeuré au fond du vase où la première Marie l'avait dé-

posé. Le monde l'a vu ; ennemi de la pureté qui lui résiste, il n'a pu refuser son admiration à la pureté qui renaît de ses cendres, et, tout aveugle qu'il est, il a compris pourquoi Jésus, voulant se choisir des amis sur la terre, avait appelé la pécheresse après avoir élu la chasteté de saint Jean, et il a pardonné à celui qui prononça sur une femme perdue cette adorable absolution : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* O mon Dieu, vous êtes Dieu, car vos paroles ont créé des vertus, et votre amitié pour une pécheresse a créé des saints.

Telle fut la première onction de Jésus par Marie de Béthanie. Elle eut lieu probablement à Béthanie même ; car l'évangéliste saint Luc, le seul qui la rapporte, dit expressément que la scène se passa dans la maison et à la table d'un pharisien qui s'appelait Simon. Or, d'après saint Matthieu et saint Marc, la seconde onction, dont nous parlerons bientôt, eut lieu à Béthanie, dans la maison et à la table de Simon le lépreux, et saint Jean ajoute que Lazare était parmi les convives et que Marthe les servait. Cette ressemblance de nom entre Simon le pharisien et Simon le lépreux dans deux faits qui sont analogues, et qui cependant diffèrent par le temps et les circonstances, conduit à penser que les deux onctions eurent lieu chez le même Simon, uni de voisinage avec la famille de Lazare et de Marthe, et par conséquent à Béthanie. Au temps de la première, Marie était encore pécheresse, et ce fut sa conversion qui introduisit Jésus dans l'intimité de Lazare

et de tous les siens. Béthanie devint dès lors pour le Seigneur un asile de tendresse et de paix, le seul lieu qui semble lui avoir inspiré, par les retours qu'il y fit et les souvenirs qu'il y laissa, un sentiment de prédilection.

J'ai nommé la sœur de Lazare et de Marthe, la divine amie de Jésus-Christ, du nom de Marie de Béthanie. Cependant nulle part l'Évangile ne l'appelle ainsi. Il ne la désigne dans saint Jean, aux deux fameux chapitres de la résurrection de Lazare et de la dernière onction, que par ses liens de parenté avec Lazare et Marthe. Elle est toujours là Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Partout ailleurs elle semble disparaître. On ne la retrouve, sous cette désignation de famille, ni au pied de la croix, ni au tombeau du Sauveur, ni à la résurrection, ni nulle autre part. Cette femme si grande tout à l'heure, que vous verrez bientôt oindre une seconde fois les pieds de Jésus, l'avant-veille de sa passion, et dont Jésus dira, pour la venger des jalousies dont elle est l'objet : *Partout où cet Évangile sera prêché, dans tout le monde, on redira en son honneur ce qu'elle vient de faire* (1) ; cette femme s'évanouit. Deux jours avant sa passion, Jésus disait encore d'elle et des parfums précieux qu'elle venait de répandre sur lui : *Laissez-la faire, et qu'elle soit libre de le conserver pour le jour de ma sépulture* (2). Cependant, au jour prévu de cette sépul-

(1) S. Matthieu, chap. xxvi, vers. 13.

(2) S. Jean, chap. xii, vers. 7.

ture, la sœur de Marthe et de Lazare n'apparaît pas. A Béthanie, elle est tout; hors de Béthanie, elle n'est rien.

Évidemment cela n'est pas possible. Marie de Béthanie a un nom qui doit être célèbre, un nom répandu à toutes les pages de l'Évangile; et si aux événements de Béthanie on ne le prononce pas, c'est qu'en ce lieu, le lieu même la désigne et la nomme à ne pouvoir s'y tromper.

L'Évangile ne connaît que deux Marie en dehors de la Mère de Dieu, Marie Madeleine, de qui saint Luc dit que le Sauveur *avait chassé sept démons* (1), et Marie, sœur de la très-sainte Vierge, tantôt appelée Marie de Cléophas, du nom de son mari, et Marie de Jacques et de Joseph, du nom de ses enfants. C'est pourquoi saint Matthieu, parlant des femmes qui étaient présentes à l'ensevelissement du Seigneur, dit comme une chose toute simple, qui ne pouvait induire personne en erreur : *Il y avait là Marie Madeleine et l'autre Marie* (2). Et plus tard, au matin de la résurrection : *Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent visiter le sépulcre* (3). Si, en dehors de Marie Madeleine et de Marie, sœur de la très-sainte Vierge, il y eût eu une autre Marie, sœur de Marthe et de Lazare, il est manifeste que le langage de l'évangéliste eût été inexact et même trompeur. Pour lui, et par conséquent pour tout le monde évangélique, il n'y avait

(1) Saint Luc, chap. VIII, vers 2.
(2) S. Matthieu, chap. XXVII, vers. 61.
(3) *Ibid.*, chap. XXVIII, vers. 1.

dans les choses du Seigneur, après Marie sa mère, que deux autres Marie, et il est ainsi de toute nécessité que Marie de Béthanie fût l'une des deux, soit Marie Madeleine, soit Marie de Cléophas. Mais elle n'était pas Marie de Cléophas, sœur de la très-sainte Vierge; donc elle était Marie Madeleine.

C'est aussi ce qu'affirment la tradition, la liturgie de l'Église, les monuments les plus anciens élevés à la mémoire de Marie Madeleine. Leur langage nous montre dans l'unité d'une même gloire la pécheresse pleurant aux pieds de Jésus et les essuyant de ses cheveux, la sœur de Lazare assistant à la résurrection de son frère, l'amie fidèle debout à la passion et à la mort de son bien-aimé, le suivant au tombeau, et méritant de voir la première les splendeurs de sa résurrection. Toute division de cette gloire est chimérique, contraire à l'Écriture, au souvenir des âges, à la piété des saints, à ce culte universel qui nous remet partout, sous les yeux et dans l'âme, l'image d'une seule femme en qui s'accomplissent les plus touchants mystères de la pénitence et de l'amitié.

Marie s'appelait Madeleine, du bourg de Magdala, sur les bords du lac de Galilée, soit qu'elle en fût originaire, soit qu'elle y eût résidé longtemps. Ce qui est certain, c'est qu'elle avait habité la Galilée; car saint Matthieu et saint Marc disent expressément qu'elle était du nombre des femmes qui avaient suivi Jésus de la Galilée et qui le servaient (1). C'est pour-

(1) S. Matthieu, chap. xxvii, vers. 35 et 36. — S Marc, chap. xv, vers. 40 et 41.

quoi quelques interprètes ont pensé que sa conversion avait eu lieu à Magdala, et que Simon le pharisien, dans la maison duquel s'était faite la première onction, était autre que Simon le lépreux, chez qui se pratiqua la seconde. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, Marie Madeleine, revenue de ses erreurs, et dans les intervalles où elle ne suivait pas Jésus, demeurait à Béthanie, près de son frère et de sa sœur, et la tradition du pays est que sa maison y était séparée de la maison de Lazare et de celle de Marthe.

CHAPITRE IV

DE LA SECONDE ONCTION DE JÉSUS PAR MARIE MADELEINE

Cependant l'heure approchait où le Fils de Dieu devait consommer la rédemption du monde par le sacrifice de sa vie, et mettre à l'épreuve du malheur la fidélité de ceux qu'il avait choisis et particulièrement aimés. Six jours avant cette Pâque qui devait être la dernière de l'ancien monde et la première du nouveau, il vint à Béthanie, et ce jour-là même, la veille de son entrée triomphale à Jérusalem, on lui prépara à souper dans la maison d'un personnage que l'Évangile appelle Simon le lépreux. Lazare était du nombre des convives, et Marthe, toujours active, empressée, les servait. Ce n'était pas la cène suprême et surnaturelle qui devait immédiatement précéder la mort du Sauveur, et clore par l'institution de l'Eucharistie toutes ces sources de grâces qu'il avait fait jaillir sur le monde; celle-ci était la cène de l'amitié, le dernier repas avant la grande semaine de la passion qui s'ouvrait le lendemain. Jésus-Christ n'avait plus que six jours à vivre de sa vie mortelle, et dans quelques heures il allait pa-

raître à Jérusalem comme son roi, en attendant qu'il y mourût bientôt comme son Dieu. Saint Jean a marqué d'une manière expresse ce moment de halte à Béthanie, à l'entrée de la voie douloureuse du Fils de l'homme : *Six jours avant la Pâque*, dit-il, *Jésus vint à Béthanie, au lieu où Lazare était mort et où il l'avait ressuscité, et ils lui firent là un souper. Marthe servait, et Lazare était l'un des convives couchés avec lui* (1).

Comme Jésus-Christ, la Pâque véritable, mourut un vendredi un peu avant la dernière heure du jour, il faut conclure que la cène de Béthanie eut lieu le samedi soir. Elle se fit, non pas chez Lazare ou l'une de ses deux sœurs, mais dans la maison de Simon le lépreux. Ce choix en un moment pareil prouve que Simon n'était étranger ni à Jésus-Christ ni à la famille de Lazare, et nous confirme dans la pensée que c'était bien le même Simon qui avait été témoin et acteur, trois années auparavant, dans la conversion de Marie Madeleine.

Celle-ci n'est point nommée parmi les convives ou les serviteurs. Sa tendresse, éclairée d'une lumière plus haute encore, lui disait que ce repas avait un caractère d'adieu et qu'on touchait à d'extrêmes événements. Elle prit donc dans un vase d'albâtre, comme la première fois, un parfum précieux, que saint Jean dit avoir été du nard, et elle entra dans la salle du repas. Ce n'était plus cette femme en qui la jeunesse et la beauté déguisaient mal l'opprobre du vice et qui s'approchait timidement des pieds de

(1) Chap. XII, vers. 1 et 2.

Jésus, comme une servante, pour y répandre et y essuyer des pleurs. Trois années de grâce avaient passé sur son front, et c'était la sainteté qui enveloppait toute sa personne d'une auréole divine. Elle entra donc, et brisant l'albâtre qu'elle tenait dans ses mains, elle en répandit le parfum sur la tête du Sauveur. Madeleine brise l'albâtre, parce qu'elle comprend que tout est consommé, et que jamais plus le Seigneur ne recevra de la piété des hommes un semblable hommage. Ce mouvement d'un désespoir et d'un amour prophétiques accompli, Marie se rappelle sa bassesse première, et, courant aux pieds de Jésus, elle y verse avec un débris du vase un reste du parfum qu'elle essuie de ses cheveux. Mais l'Évangile ne nomme plus ses larmes. Elle devait en répandre une dernière fois dans un autre temps et dans un autre lieu. Ici la force et la sérénité convenaient ; on n'était plus à l'heure du pardon, et l'on n'était pas encore à l'heure du tombeau.

Éternelle misère des hommes ! cette fois ce n'est plus le pharisien qui se prend à douter de Dieu parce qu'il le voit touché par une pécheresse ; ce sont les disciples eux-mêmes qui s'indignent de voir un parfum très-précieux répandu sur la tête de leur Maître, sur cette tête qu'ils verront bientôt sous une couronne d'épines. *A quoi bon,* se disent-ils entre eux, *la perte de ce parfum? on pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres* (1). On reconnaît la faiblesse de notre esprit devant les mystères de Dieu. Jésus ne s'offense

(1) S. Marc, chap. XIV, vers. 4 et 5.

pas de leur peu de foi; il leur dit avec bonté : *Laissez-la faire; pourquoi la chagrinez-vous? C'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie en moi; vous aurez toujours des pauvres avec vous, et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien; mais moi vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qu'elle a pu de ce qu'elle avait, et elle a oint d'avance mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché, dans tout le monde, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire* (1).

On sent dans ces paroles un accent de tristesse, et l'on y voit aussi la supériorité de Marie Madeleine dans l'amour et dans la science. Quels mots déjà ont été dits de cette femme, et par quelle bouche ! *Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. Partout où l'Évangile sera prêché, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle a fait.*

Nous avons dit que le souper de Béthanie était la cène de l'amitié; il se termina par la trahison. A peine le Sauveur avait-il achevé les paroles où il justifiait la piété de Marie Madeleine, que l'Évangile ajoute : *Alors l'un des douze, qui s'appelait Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner pour que je vous le livre? » Et ils convinrent avec lui de trente pièces d'argent* (2).

(1) S. Marc, chap. XIV, vers. 6 et suiv.
(2) S. Matthieu, chap. XXVI, vers. 14 et 15.

CHAPITRE V

DE MARIE MADELEINE A LA CROIX ET AU TOMBEAU DE JÉSUS

Restaient la croix et le tombeau; c'était là que l'éternité attendait Dieu et l'homme. La croix et le tombeau vivent encore; mais ils ne regardent plus que l'homme. Au temps dont je parle, c'était tout ensemble la grande affaire de l'homme et la grande affaire de Dieu. Approchons-nous donc d'eux, et de la croix d'abord, comme du centre où il a plu à l'éternelle sagesse d'attacher pour nous la lumière, l'amour et la vie. Ce n'était alors, au lendemain des acclamations de Jérusalem, au surlendemain des joies de Béthanie, qu'un horrible instrument, un supplice de douleur et d'opprobre. Il épouvantait le monde, et c'était lui qui devait le rassurer; il était maudit, et c'était lui qui devait le bénir. Mais cette transfiguration n'avait pas encore eu lieu, et la croix du Calvaire, la croix du Fils de l'homme, avait encore ce jour-là toute son horreur et toute sa nudité. Regardons-y, pour voir qui nous trouverons fidèle à ce rendez-vous du ciel et de la terre.

Dieu n'y est pas, puisque le Fils se plaint que son Père l'ait abandonné. L'ange du jardin des Oliviers n'y est pas non plus, et quand le Crucifié laisse échapper ces mots : *J'ai soif*, ce n'est pas la main invisible d'un esprit pur qui lui présente la coupe. Rien du ciel n'apparaît encore. L'air est calme; le soleil brille dans les splendeurs de l'Orient; la montagne de Sion ne gémit point; le temple est en paix, et le voile qui couvre le Saint des saints n'est pas ému : c'est l'heure du monde, et le monde est présent. Voilà les bourreaux qui ont achevé leur travail et qui se reposent; à côté d'eux les pharisiens, qui n'ont pas achevé le leur, et qui regardent avec insulte celui qui a révélé l'hypocrisie de leurs vertus; plus loin, la garde romaine et le centurion qui la commande, l'œil fixe, le cœur agité d'un pressentiment qui l'obsède, mais qui ne l'a point encore éclairé; enfin les passants qui secouent la tête, et qui, sans s'inquiéter davantage du spectacle, disent gaiement : *Vah! toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rétablis en trois jours, sauve-toi toi-même* (1). Partout l'abandon, le silence, l'outrage, le blasphème; et cependant c'est là le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le Roi des siècles, l'héritier de tout ce qui a été fait, Celui devant qui tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers! Ah! personne des siens n'est-il là, et ne viendra-t-il des vivants ni des morts aucun ami pour le reconnaître et le saluer dans la divinité de sa misère?

(1) S. Matthieu, chap. XXVII, vers. 40.

Oh! non, tous ne sont pas absents. Si Dieu l'est par un décret de sa sagesse et de sa justice, s'il a frappé de terreur, par un autre décret, la plupart de ceux qu'a aimés son Fils, pourtant il en reste un groupe au pied de sa croix, et ses yeux, en se baissant, peuvent discerner sa mère; Marie de Cléophas, sœur de sa mère; Salomé, mère des enfants de Zébédée; Marie Madeleine, l'apôtre Saint Jean, et quelques femmes fidèles qui ne sont pas nommées, mais qui avaient coutume de le suivre et de le servir. C'était là tout l'amour du monde au pied de la croix. Mais c'est assez; c'est assez pour que le Sau veur y reconnût tous ceux qui l'avaient aimé avan sa venue sur la terre, et tous ceux qui l'aimeraient un jour. Il voyait dans sa mère, la Vierge par excellence, toute l'assemblée des vierges; dans Marie de Cléophas et dans Salomé, tout le chœur des mères et des épouses chrétiennes; dans saint Jean, la représentation des apôtres, des martyrs, des prophètes, des jeunes hommes voués à la chasteté, et des hommes puisant au sein de la foi la dignité surnaturelle de tous les offices humains; il voyait enfin, dans Marie Madeleine, l'innombrable et sacrée multitude des pécheurs convertis retrouvant dans la pénitence la robe nuptiale trempée au sang de l'Agneau.

A la vue de ce petit troupeau, *pusillus grex*, comme il avait appelé lui-même l'océan de ses élus, le Sauveur se tait pour tous, excepté pour sa mère et pour saint Jean. Il dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils;* à saint Jean : *Voilà votre mère.* Ce fut sur

la croix le seul mot relatif aux simples affections du cœur. Toutes les autres paroles venaient de la vie éternelle et y retournaient. Marie Madeleine ne fut pas plus distinguée que les autres; ce n'était pas la passion qui devait être son triomphe, ni le caractère de sa sainteté. Jésus-Christ l'attendait sur un autre théâtre, dans un moment plus doux; et c'est là que, mettant le sceau à sa prédestination, il lui réservait des grâces que nul autre ne reçut alors et n'obtint depuis.

Le tombeau s'est ouvert au-dessous de la croix. Le Fils de l'homme y est couché comme l'un de nous, gardé par des soldats, comme si la mort n'eût pas suffi pour anéantir sa puissance, et qu'une mystérieuse victoire eût pu sortir de sa tombe. Cette tombe, en effet, demeure sinon l'objet d'une espérance, du moins le rendez-vous d'une piété qui survit à tout. Marie Madeleine est là; elle y est la première, comme en un lieu qui est le sien, et dont elle a mérité la garde par la tendresse prophétique de sa double onction. Tous les évangélistes lui donnent en cette rencontre un caractère de primauté. Dès le soir même de la passion, ce qui indique qu'elle n'a pas quitté le Calvaire, elle observe le lieu où l'on dépose le corps du Seigneur. C'est saint Marc qui nous le dit expressément. Le jour du sabbat écoulé, lorsque l'aurore du dimanche n'était pas encore levée, elle part avec les saintes femmes, portant toutes ensemble des aromates et des parfums. Mais le premier rayon du soleil leur montre la pierre du sépulcre écartée, et le sépulcre

vide. Tandis qu'elles s'abandonnent à un sentiment de consternation, sans que la pensée leur vienne du mystère qui s'accomplit, deux anges leur apparaissent et leur disent : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant? Il n'est plus ici, il est ressuscité* (1). Troublées, éperdues, les saintes femmes courent à Jérusalem rapporter ce qu'elles ont vu et entendu. Les apôtres les écoutent comme si leurs paroles étaient des paroles de délire, *deliramenta.* Toutefois saint Pierre et saint Jean se précipitent; Madeleine seule les suit. Ils arrivent au monument; ils entrent : rien. Le linceul est dans la pierre, le suaire de la tête à part. Les deux apôtres ne savent que penser et se retirent. Personne encore sur la terre ne comprenait ce qui s'était passé, ni saint Pierre, ni saint Jean, ni Marie Madeleine. Un voile était sur tous les yeux. Où est Jésus? Madeleine est restée seule, seule des saintes femmes, seule des apôtres, seule de tous, avec ce tombeau vide et tant aimé. O moment de l'amour aux prises avec la mort, et ne sachant pas encore que la mort est vaincue!

Il n'y a que saint Jean pour nous dire ce qui va être. Écoutons-le.

11. Or Marie se tenait debout en dehors du sépulcre, et pleurait. Pendant donc qu'elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre;

12. Et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis

(1) S. Luc, chap. XXIV, vers. 5 et 6.

l'un à la tête, l'autre aux pieds, là où avait été placé le corps.

13. Lesquels lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? » Elle leur dit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. »

14. Ayant dit cela, elle se retourna par derrière, et elle vit Jésus debout; mais elle ne savait pas que c'était Jésus.

15. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? » Et elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je le prendrai. »

16. Jésus lui dit : « Marie. » Marie, s'étant retournée, lui dit : « Maître. »

17. Jésus lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais va trouver mes frères et dis-leur : « Je monte vers « mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre « Dieu. »

18. Marie Madeleine vint donc racontant aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit telles choses (1). »

Ainsi, dans ce moment solennel de la résurrection du Sauveur, moment qui a décidé de tout, de la victoire de Dieu sur le monde et de la vie sur la mort, ce n'est pas à sa mère que Jésus apparaît d'abord; ce n'est pas à saint Pierre, le fondement

(1) Saint Jean, chap. xx.

de l'Église et le sommet de la théologie ; ce n'est pas à saint Jean, le disciple bien-aimé : c'est à Marie Madeleine, c'est-à-dire à la pécheresse convertie, au péché devenu l'amour par la pénitence. Le Sauveur l'avait dit auparavant : *Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion* (1). Mais c'était une bien sublime traduction de cette parole que le privilége accordé à Marie Madeleine de voir la première le Fils de Dieu ressuscité du tombeau, vainqueur du démon, du péché, du monde, de la mort, et d'acquérir la première, dans cette vue, la certitude et la consolation du salut éternel des hommes. Quel amour avait dû mériter la gloire de cette apparition, et quel sentiment dut accueillir cette récompense de l'amour ! Il y a là un abîme où le style de l'homme ne peut pas plus pénétrer que son cœur. Je le comprends à demi, je l'entrevois, je l'adore, et, si je ne puis davantage, du moins je m'arrête toujours avec une réflexion qui m'attendrit sur cette parole de l'Évangile : *Il apparut d'abord à Marie Madeleine* (2). C'est là, sur le front de cette illustre et bienheureuse femme, une étoile qui ne pâlit point, et qui réjouira jusqu'à la fin des siècles tous ceux qui étudient, dans une âme éclairée de Dieu, les mystères de son commerce avec nous.

(1) S. Luc, chap. xv, vers. 7.
(2) S. Marc, chap. xvi, vers. 9.

Il apparut donc d'abord à Marie Madeleine, et si nous ne pouvons bien pénétrer tout ce qui se passa dans le cœur de l'un et de l'autre, dans le cœur de Dieu qui donnait à sa plus chère amie de la terre les prémices de sa vie recouvrée, et dans le cœur de la créature qui recevait de son Dieu cette marque d'une prédilection inouïe, du moins pouvons-nous suivre l'Évangile avec la modestie d'une tendre admiration, et y chercher dans l'ombre de nos défaillances l'imparfaite joie qui nous est permise ici-bas.

Jusqu'ici, toutes les paroles que nous avons entendues au sujet de Marie Madeleine ne lui ont point été adressées directement. Quand Jésus dit d'elle : *Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé*, c'est à Simon le pharisien qu'il parle ainsi. Lorsqu'il dit : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée*, c'est à Marthe qu'il répond. Lorsqu'il dit : *Partout où cet Évangile sera publié, dans tout le monde on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire*, c'est à ses disciples qu'il donne cet avertissement. Ici pour la première fois, à la porte de son tombeau, à l'aube de sa résurrection, Jésus parle directement à Marie, et il lui parle pour ne plus reprendre l'entretien que dans la région inaccessible où le portera son ascension. C'est le couronnement, l'adieu, la page où Madeleine va disparaître de l'Évangile et entrer pour le reste de sa vie dans les sombres avenues de l'histoire. Baisons donc avec amour ces dernières paroles tombées des lèvres du

Christ dans l'âme de son amie, et étudions-les pour le plaisir de notre foi et le charme de notre pèlerinage inachevé.

Femme, pourquoi pleurez-vous? Il ne le lui avait point dit, lorsqu'au jour de sa conversion elle pleurait à ses pieds. Maintenant l'heure des larmes est passée; la pénitence, la croix, le tombeau, tout a disparu dans les splendeurs triomphales de la résurrection. Marie ne doit plus pleurer que ces larmes qui sont éternelles dans le cœur des saints, parce que c'est Dieu qui les cause et l'extase qui les répand.

Qui cherchez-vous? Il n'y a plus rien à chercher, Marie : vous avez trouvé Celui que vous ne perdrez plus. Vous ne le verrez plus sur la croix entre les mains de la mort. Vous n'irez plus à son tombeau pour l'y embaumer dans les parfums de la charité. Vous ne le demanderez plus à personne sur la terre, à personne dans le ciel, à lui moins qu'à tout autre; car lui c'est votre âme, et votre âme c'est lui. Séparés un moment, vous vous êtes rejoints dans le lieu où il n'y a plus d'espace, plus de barrière, plus d'ombre, plus rien de ce qui empêche l'union et l'unité. Vous êtes un comme il le souhaitait, un comme vous l'espériez, un comme l'est Dieu dans son Fils, au fond de cette essence que vous habitez par la grâce et que vous habiterez un jour par la gloire.

Marie! Oh! quel accent eut ce mot! accent de reproche, parce que Madeleine n'avait pas reconnu Jésus; accent de révélation par le reproche. *Marie!* hélas! ici-bas même, que notre nom est doux dans la bouche d'un ami, et qu'il va loin au fond dou-

loureux de notre être! Et si c'était Dieu qui le prononçât à voix basse, si c'était Dieu mort pour nous, ressuscité pour nous, qui nous appelât par notre nom, quel écho ne remuerait-il pas dans les infinies profondeurs de notre misère! Marie Madeleine entendit tout dans son nom; elle entendit le mystère de la Résurrection, qu'elle ne comprenait pas, elle y entendit l'amour de son Sauveur, et dans cet amour elle le reconnut. *Maître!* répondit-elle. Un mot lui suffit, comme un mot avait suffi au Fils de Dieu. Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court.

Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté à mon Père. Deux fois Jésus-Christ avait laissé Madeleine le toucher, deux fois il l'en avait louée. Et maintenant après sa résurrection, lorsque son corps est déjà transfiguré par une vie supérieure, il s'oppose aux chastes empressements de Marie. Il ne veut pas qu'elle approche de lui ces mains qui ont autrefois embaumé ses pieds et sa tête. Pourquoi cette austérité imprévue, et comment la résurrection peut-elle restreindre l'ancienne familiarité d'une tendresse éprouvée? C'est que Jésus n'est plus ce qu'il était, objet pour tous d'un attouchement qui encourage la foi, et d'une charité qui se prenne aux conversations de la vie. Il est entre la terre et le ciel, visible encore quelques jours, mais allant vers son Père, et ce n'est plus que là, là où toute chair sera transformée comme la sienne, qu'il veut être touché et possédé par les siens. Il donne à Marie Madeleine, en cette leçon sévère, un

indice qu'il faut tendre plus haut, et que désormais Béthanie est au sein du Père qui a envoyé son Fils, et où le Fils va le rejoindre pour y préparer à ses amis le lieu de l'embrassement qui ne finit point. Ne touchez pas le Fils de l'homme; car il n'est pas encore monté à son Père, et vous-même, Marie, vous n'y êtes pas encore montée. Vos lèvres, toutes pures qu'elles sont, tout empreintes du feu que le séraphin de la pénitence et celui de l'amour y ont laissé, ne sont pas capables de donner au corps ressuscité, au corps glorieux du Christ, les stigmates de la tendresse purifiée par la mort. Il vous faut mourir avec Jésus pour toucher de nouveau Jésus. Alors seulement, alors vous et lui vous serez semblables; alors vous apporterez à ses pieds le baume de la résurrection, et vous y déposerez le souffle virginal de l'immortalité reconquise.

Va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. C'est le dernier mot du Sauveur à Marie Madeleine, et ce mot lui donne, de préférence à tous, la révélation du mystère qui va clore le passage du Fils de Dieu parmi nous et l'œuvre de notre rédemption. Apôtre de l'ascension près des apôtres eux-mêmes, Madeleine en conservera le caractère tout le reste de sa vie, et nous la verrons tendre au Christ disparu dans les nuées, par des élévations qui ne nous surprendront point, parce que nous croyons aux merveilles de la charité qui aspire, comme nous croyons aux merveilles de la charité qui descend.

CHAPITRE VI

DE MARIE MADELEINE EN PROVENCE

Jésus n'est plus de ce monde par une présence visible. Il a quitté les apôtres, sa mère, ses amis de cœur, mais en leur laissant à chacun une vie et une mort qu'il a prédestinées. Saint Pierre meurt à Rome du supplice de son Maître; tous les apôtres confirment leur foi par le martyre. Saint Jean, lui-même, n'est pas complétement épargné; il subit à Rome, devant la porte Latine, un supplice douloureux, et n'échappe à la mort qu'en conservant la gloire de l'immolation consentie. Cependant il est manifeste que le Sauveur veille sur lui avec le souvenir de la prédilection qu'il lui portait; sorti de l'épreuve par un miracle, et de l'exil par la chute d'un tyran détesté, il prolonge ses jours dans une vieillesse qui attire les regards de toute l'Église, et qui lui permet de rendre à la divinité de Jésus-Christ, dans le dernier et le plus sublime des Évangiles, un témoignage irrécusable. Il lui appartient aussi, par un privilége unique sous le nouveau Testament, de voir prophétiquement l'avenir de l'Église,

et il en dicte la révélation sous une forme qui éclairera un jour et fortifiera dans leurs tribulations les élus de la fin des temps. Il meurt après cela, comblé de paix et ne sachant que répéter aux chrétiens ces mots tombés de la bouche de Jésus-Christ dans la sienne : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. »

La mère de Jésus ne survit pas d'aussi longs jours à la résurrection et à l'ascension de son fils bien-aimé. Elle se sent emportée vers lui par une aspiration qui dénoue au fond de son âme tout ce qui la retient captive, et de son tombeau, incontinent visité par la vie, elle s'élève au trône d'où elle règne à jamais sur les anges et sur les hommes sauvés par le fruit de ses entrailles.

Comme la mère de Dieu et comme saint Jean, Marie Madeleine ne finira pas ses jours par le martyre. Elle vivra aussi dans la tranquille bénédiction de son amour. Elle vivra aux pieds de Jésus-Christ disparu, comme elle y vivait à Béthanie et au Calvaire, amante accoutumée aux délices de la contemplation, et n'ayant besoin que de regarder dans son âme Celui qu'elle regardait autrefois sous le voile transparent d'une chair mortelle. Mais quel asile obscur ou célèbre lui aura été préparé? où cachera-t-elle les reliques bénies de son existence? Sont-ce les déserts de l'Orient, les bords du Jourdain, la montagne de Sion, le chaume de Nazareth ou de Bethléhem, qui seront les derniers témoins de son inaccessible charité? Jésus-Christ a légué sa Mère à Jérusalem, saint Pierre à Rome, saint Jean

à l'Asie : à qui aura-t-il legué Marie Madeleine?

Nous le savons déjà, c'est la France qui reçut des mains de Dieu cette part du testament de son Fils. La tradition, l'histoire, les monuments nous le disent à l'envi, et la Providence a pris soin de donner à leur témoignage une invincible clarté. On ne peut mettre le pied sur le sol de la Provence sans heurter à chaque pas la mémoire de sainte Marie Madeleine. Présente partout, elle n'y vit pas sous la forme d'un accident solitaire, elle s'y lie au fait qui tient la première place dans l'histoire de tous les peuples chrétiens, au grand fait de leur conversion. Et rien sans doute n'a dû se perpétuer plus opiniâtrément dans le souvenir d'une race ou d'un pays, que ce changement apporté à ses croyances et à ses mœurs par un culte nouveau, proscrit, et triomphant à force de vertus. Aussi n'est-il pas de nation chrétienne qui n'ait gardé la mémoire de ses premiers apôtres, qui n'ait honoré leur tombeau, bâti des églises à leur nom, invoqué leur secours, et qui ne se rie des vains raisonnements d'une science aveugle contre cette populaire et toute-puissante tradition. La Provence n'était pas une peuplade barbare quand le christianisme y parut; c'était depuis plus d'un siècle une province romaine. Elle avait reçu de ses maîtres toute la culture de Rome, et de son origine toute celle de la Grèce. Elle était liée par Marseille à toutes les côtes de la Méditerranée, et d'infatigables vaisseaux lui apportaient dès lors le tribut des rivages les plus lointains. Lors donc que le premier son de l'Évangile frappa

ses oreilles, elle ne put se tromper sur ceux qui lui apportaient de l'Orient cette grande révélation. Elle les connut, les jugea, et convertie par eux à la loi nouvelle, leurs noms lui furent sacrés comme aucun nom ne l'avait été pour elle jusque-là. Qui pourrait en douter? Qui ne voit qu'un peuple, surtout quand il s'agit de sa religion, a une mémoire plus sûre que celle de l'homme, et que l'âge, au lieu de l'altérer, la renouvelle sans cesse? Ce qui est gravé sur l'autel par le culte et dans le cœur par la prière dure plus que le marbre et que l'airain, et les rois qui n'ont que l'histoire pour vivre ont assurément moins que ne donne à leurs apôtres l'âme des générations.

Or, de qui la Provence date-t-elle sa foi? A qui rend-elle grâces, après dix-neuf siècles, d'avoir reçu, au lendemain de l'Évangile, un rayon de la lumière qui venait de se lever sur les profondes ténèbres du genre humain? Elle en rend grâces à cette illustre famille de Béthanie qui avait eu Jésus-Christ pour hôte et pour ami, à Lazare, à Marthe, à Marie Madeleine, à leurs compagnons Trophime et Maximin. Voilà les noms que les fils ont appris de leurs pères, et que les pères ont reçus de la reconnaissance de leurs ancêtres. Marseille veut que saint Lazare ait été son premier évêque; Aix attribue cette gloire à saint Maximin, Arles à saint Trophime; Avignon et Tarascon nomment sainte Marthe comme l'Apôtre qui les a délivrées de l'erreur; et sainte Marie Madeleine, unie à tous par un souvenir qui s'appuie du leur en le surpassant, plane sur toute

l'Église de Provence comme la souveraine de l'apostolat qui l'a fondée.

Les monuments répondent à cette acclamation des siècles. C'est en vain que les barbares ont couvert la Provence de leur flot; c'est en vain que, renouvelant leur fureur lorsqu'elle était apaisée, les Sarrasins ont ajouté aux ruines déjà faites leur long et terrible coup de cimeterre : ces ruines deux fois consommées n'ont pu prévaloir contre les monuments que les peuples et la Providence avaient destinés à perpétuer la mémoire des saints fondateurs de l'Église de Provence. Marseille voit encore dans les caveaux de l'antique abbaye de Saint-Victor la crypte où s'assemblaient sous Lazare les premiers chrétiens qu'elle ait engendrés à Dieu, et où reposa le corps même de son premier évêque, jusqu'au jour où il fut soustrait aux ravages de l'islamisme par une translation qui en dota l'Église d'Autun. Tarascon vénère le tombeau où elle renferma les reliques de sainte Marthe, où elle les conserve encore, et dont le marbre, plus fort que le temps, laisse reconnaître au pèlerin, malgré ses mutilations, la scène toute vive de la résurrection de Lazare. Deux autres tombeaux, plus célèbres encore, deux tombeaux réunis dans une même crypte par une piété fraternelle, rappellent au voyageur que sainte Madeleine y reposa en face de saint Maximin, et le nom même de Saint-Maximin, donné au lieu où s'accomplit cette double et unique sépulture, atteste l'impression qu'elle produisit sur les peuples et qui ne s'est jamais éteinte. C'est là

que sainte Madeleine termina son pèlerinage; c'est là que saint Maximin l'ensevelit dans un sépulcre d'albâtre, en mémoire de cet autre albâtre où deux fois la sainte avait renfermé le parfum dont elle oignit le Sauveur; c'est là que saint Maximin lui-même voulut que sa dépouille mortelle fût déposée, à côté de cette autre dépouille si chère à son cœur, à Jésus-Christ, aux anges, aux hommes, et où vient la chercher encore une vénération bientôt âgée de vingt siècles.

Le tombeau de saint Maximin représente la mission apostolique qui lui fut donnée par Jésus-Christ. Celui de sainte Madeleine garde la trace de divers traits de la vie du Fils de Dieu, et sur une frise que la piété des fidèles a plus que mutilée, l'on voyait autrefois, selon des témoignages anciens et irrécusables, l'onction qu'elle pratiqua sur son bien-aimé Maître.

Tous ces tombeaux, liés entre eux par la divine parenté des temps, des personnes et de la sainteté, portent le caractère des premiers âges du christianisme. On y reconnaît tout d'abord la forme romaine, et ce singulier mélange de sujets chrétiens avec les symboles de l'idolâtrie, qui était familier à cette époque. Il n'est point d'archéologue qui n'en ait été frappé, et les aveux des moins crédules ont confirmé le respect qui s'attache à ces vieux et fidèles témoins.

Ils ne sont pas les seuls. La liturgie d'une foule d'églises est d'accord avec eux et avec la tradition, et enfin l'histoire elle-même, appuyant la tradition,

les monuments et la liturgie, a mis le sceau d'une démonstration dernière à toutes ces clartés. Longtemps on avait cru que la plume d'aucun ancien écrivain n'avait touché à la vie de sainte Madeleine, et gravé ses fastes dans la solidité de l'histoire. On supposait à la croyance des peuples, au langage muet des marbres, aux fêtes et aux leçons de l'Église, à l'enchaînement de toutes les preuves, le silence primitif et continu de l'écriture humaine. On demandait où était l'histoire de sainte Madeleine, et si avant le XIe ou XIIe siècle on trouvait dans les bibliothèques de l'Europe quelque trace d'une biographie consacrée à une femme qui avait dû si naturellement séduire le cœur et inspirer le génie des saints. Or la Providence y veillait. A Oxford, dans un des vingt-quatre colléges de cette université fameuse, collége dédié encore aujourd'hui à sainte Marie Madeleine, de pieuses mains ont découvert un manuscrit portant le nom de Raban-Maur, archevêque de Mayence au commencement du IXe siècle, et contenant la vie de sainte Marthe et de sainte Marie Madeleine. L'authenticité de ce manuscrit a été constatée par l'ensemble des caractères qui font foi en archéologie de la date du livre, de son authenticité et de son intégrité.

Nous n'entrerons pas dans ces détails, qui sont ailleurs (1), et nous nous bornerons à dire que Raban-Maur fut, au IXe siècle, par sa science, sa piété,

(1) Voir le livre déjà cité de M. l'abbé Faillon : *Monuments inédits*, etc.

son influence, sa renommée et ses dignités, un des hommes les plus considérables de ce temps-là. Abbé de Fulde pendant vingt ans, retiré volontairement, par l'abdication de cette charge, dans une solitude profonde, puis appelé malgré lui à l'archevêché de Mayence, il brille dans son siècle par tout ce qui peut recommander à la postérité l'exactitude et la sincérité d'un historien. Sa biographie de sainte Marthe et de sainte Marie Madeleine est sobre; il suit pas à pas l'Évangile, et lorsque l'Évangile s'évanouit dans l'ascension de Notre-Seigneur, il s'attache à des écrits qu'il déclare être anciens et avoir été le fondement de son récit.

Or ces écrits anciens, on les a retrouvés comme le sien propre; on les a retrouvés dans les bibliothèques publiques de Paris : pages d'autant plus précieuses et vénérables, qu'en les comparant à l'histoire de Raban-Maur, on les y reconnaît presque mot à mot. Elles sont de la sorte, au témoignage de l'archevêque de Mayence, de beaucoup antérieures au IXe siècle, puisqu'il les appelle anciennes, et elles ont en effet, dans leur naturel et leur brièveté, le goût d'un siècle qui n'avait pas encore connu, à l'endroit des saints, les vaines amplifications d'une fausse rhétorique. On estime qu'elles sont du Ve et du VIe siècle, c'est-à-dire d'une époque où tous les monuments de l'apostolat de sainte Madeleine et de ses compagnons en Provence étaient jeunes encore, où l'invasion des barbares et celle des Sarrasins n'avaient rien détruit des titres

de nos églises, et où, par conséquent, il avait été facile d'y puiser, pour les écrire, des actes vrais et certains.

C'est ainsi que le temps, au lieu d'affaiblir la gloire de sainte Marie Madeleine, en a préparé la résurrection. Ce qui se passe aujourd'hui pour la Bible du christianisme, dont la véracité se confirme par le laps même des âges, s'est passé aussi pour la Bible de sainte Madeleine. Une science plus profonde a revêtu la tradition d'une lumière plus vive, et, reprenant désormais la vie de notre chère et illustre sainte au sépulcre vide du Sauveur, nous pouvons en suivre le fleuve sur cette bienheureuse terre de Provence.

CHAPITRE VII

DE SAINTE MARIE MADELEINE A LA SAINTE-BAUME ET A SAINT-MAXIMIN

La persécution du christianisme avait commencé en Jésus-Christ. Elle ne tarda pas de s'étendre autour de son tombeau. Saint Étienne en fut, après son maître, le second martyr, et bientôt celui qui devait être saint Paul la porta jusqu'aux murs de Damas, en attendant qu'il en fût lui-même une illustre victime. Le sang appelle le sang, et l'on ne s'arrête plus dans cette voie que lorsqu'on est étouffé par ce flot qui monte toujours et qui arrive enfin aux lèvres de ceux qui l'ont formé. Le christianisme recevait son baptême aux mêmes eaux que son fondateur, et ses premiers disciples, dispersés par la croix où ils étaient nés, emportaient au loin la parole qui devait illuminer le monde, et le sang qui devait le purifier. C'était la seconde émigration du genre humain. La première avait fait les peuples, la seconde allait faire l'Église. Qui eût vu ces hommes obscurs sortir de Jérusalem par toutes ses portes et prendre le chemin de tous les vents, les

eût pris sans doute pour des voyageurs vulgaires. Dieu seul savait alors le secret de son souffle, et la différence qu'il y avait entre ce départ et celui de Babel.

Une barque, entre les autres, quitta ces beaux rivages qui s'étendent du Carmel aux bouches du Nil. Elle portait dans ses flancs étroits la famille de Béthanie, et quelques disciples qui s'étaient joints à sa bénédiction. La main qui dirigeait tous les apôtres conduisait aussi ceux-là, et, sous son invisible impulsion cachée par celle des flots, ils abordèrent à une ville qui était dès lors une des portes de l'Europe. Marseille les vit entrer sans connaître le trésor qui descendait avec eux. Qui lui eût nommé Lazare, Marie Madeleine, Marthe, n'eût rien dit à son oreille, encore moins à son cœur. La gloire n'était pas née pour le christianisme : il venait en inconnu, et ceux-là mêmes qui devaient lui dresser des échafauds, pour lui préparer des temples, ne savaient encore ni son nom ni ses œuvres. Sa puissance se dérobait dans son humilité, et la terre passait à côté du ciel sans en avoir le pressentiment.

Des lieux solitaires, des cryptes souterraines virent célébrer dans l'ombre les augustes mystères de la rédemption. Un petit troupeau se forma de ce sang transporté de la Croix par ceux qui l'avaient vu couler. Des matelots peut-être, des artisans, de pauvres femmes composaient cette Église naissant autour du ressuscité de Béthanie. Le temps mûrit cette semence et l'accrut; Marseille s'émut enfin au

bruit de la nouvelle doctrine, et le sang de Lazare lui donna son premier saint, son premier martyr, et sa première page au livre de vie où elle écrit encore chaque jour.

Quelle fut la part de Marie Madeleine dans l'apostolat de son frère, on l'ignore. Il n'est resté d'elle, à Marseille, qu'un souvenir, celui d'un autel qui porte son nom dans les caveaux de l'abbaye de Saint-Victor, souvenir vénérable et significatif, puisque ces caveaux sont le plus ancien monument de la foi chrétienne à Marseille, et comme ses catacombes.

C'est à Aix que les traces de sainte Madeleine commencent à grandir; on y voyait encore, dans les premières années de ce siècle, un oratoire vénéré pour être celui où elle priait avec saint Maximin, le compagnon privilégié de son pèlerinage. Il portait le nom de Saint-Sauveur, et s'élevait dans une nef latérale de la métropole, bien qu'il brisât les lignes de l'architecture, tant était puissante la tradition qui le regardait comme le berceau du christianisme dans la capitale de la Provence. Mais Aix, pas plus que Marseille, n'était le lieu prédestiné où Jésus-Christ attendait son ancienne et fidèle amie pour la faire jouir de *cette part qu'elle avait préférée, et que nul ne devait lui ravir,* selon qu'il l'avait solennellement promis. Cette part, c'était la contemplation dans la solitude.

La solitude existait. Dieu, qui a tout créé en vue de l'avenir, et qui n'a pas dessiné un rivage, élevé une montagne, arrosé une vallée et creusé une mer

sans savoir pour quel peuple ou quelles âmes il travaillait; Dieu, dans la création, avait pensé à Marie Madeleine, et lui avait fait, en un point de la terre, un asile exprès. Je l'ai décrit dès la première page de ce livre. J'ai nommé avant tout la Sainte-Baume, comme le centre où j'appelais les cœurs chrétiens pour s'y reposer du monde et y vénérer un grand mystère de l'amour de Dieu. Une grâce y attira Marie Madeleine, la même grâce qui l'avait élue pécheresse, conduite au pied de la croix, et rendue, aux portes de la mort, la première spectatrice de la résurrection du Fils de Dieu. Elle y vint comme elle était allée à Jésus-Christ, par la même lumière et le même mouvement. Ainsi se peuplèrent les profondes retraites de la Thébaïde; ainsi saint Antoine découvrit, entre le Nil et la mer Rouge, cette montagne de Kolsim, d'où il régna sur les déserts et sur des générations de cénobites; ainsi, de siècle en siècle, les saints touchèrent de leurs pieds des sols inconnus, les bénirent, les fécondèrent d'une sueur divine, et y semèrent cette gloire qui survit à tout parce qu'elle n'est pas fille du temps. Marie Madeleine était de la race de tous ces fondateurs, et, plus près qu'eux du tronc d'où ils sortent tous, elle avait apporté sur la hauteur sacrée de la Sainte-Baume une vertu qui n'a point eu d'égale, pour y laisser une mémoire qui n'a point eu de tombeau.

Les lieux saints sont au monde ce que les astres sont au firmament, une source de lumière, de chaleur et de vie, et quand on se demande pourquoi

Dieu a consacré telle montagne ou telle vallée, autant vaudrait se demander pourquoi il a jeté au sommet du ciel l'étoile immobile qui guide nos fils et nos frères sur les flots de l'Océan. Ah! plût à Dieu qu'ils fussent moins rares, ces lieux où l'amour a vécu! Plût à Dieu que notre cœur trouvât plus souvent sur cette froide terre une cendre où se réchauffer! Mais il en est de ce qui est saint comme de ce qui est grand, et si la grâce est économe comme la nature, sachons du moins reconnaître ses œuvres et ne pas répudier ses miracles.

Saint Paul disait : *Je sais un homme dans le Christ, il n'y a pas encore quatorze ans, était-ce en son corps, je ne sais, était-ce hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait, qui a été enlevé jusqu'au troisième ciel; et je sais un homme, était-ce en son corps ou hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait, qui a été enlevé jusqu'au paradis, et qui a entendu de secrètes paroles qu'il n'est pas permis à l'homme de dire* (1). Ce que saint Paul n'a pu dire, personne ne le dira; mais son impuissance même nous en révèle assez; elle nous donne la force de suivre Marie Madeleine dans sa solitude, et d'y assister sans surprise aux merveilles de sa contemplation. Là donc, séparée des hommes qui avaient crucifié son Sauveur et le Sauveur du monde, elle n'avait plus qu'une pensée, celle de revoir l'ami divin qu'elle avait perdu. Car l'éloignement ni la mort ne rompent l'amour véritable; il creusent l'âme d'autant

(1) IIe Épître aux Corinthiens, chap. XII, vers. 2, 3 et 4.

plus qu'il est privé d'épanchement au dehors. Et si l'on a vu des vies se flétrir sur le tombeau d'un fils ou d'une épouse, que devait-ce être de Marie Madeleine, qui avait tenu les pieds du Fils de Dieu, et qui l'avait aimé par-dessus toute amitié de la nature et toute onction de la grâce? Aussi je ne m'étonne pas quand la tradition me raconte que chaque jour, et sept fois par jour, elle était enlevée de sa grotte au sommet du rocher qui la couvre, pour entendre là ce que saint Paul déclare avoir entendu sans pouvoir l'exprimer.

Saints ravissements! l'homme étranger à Dieu et à son Christ ne vous comprend pas. Attaché à la terre de tout le poids du péché, il ne sait pas ce que Dieu a d'empire sur une âme sainte, et ce qu'une âme sainte a d'empire sur son corps. Il croit à l'attraction des mondes, mais il ne croit pas à l'attraction de Dieu. Laissons-lui cette science qui flatte son orgueil, et pour nous, simples fils de l'Évangile, qui avons vu notre Dieu mourir par amour et retourner au ciel par le même amour, sachons que c'est là notre route, notre espérance, notre avenir éternel, et rendons grâces à Dieu qui nous a donné dans ses saints, ici-bas même, des exemples de l'extase où nous jettera sa vision.

La Sainte-Baume a été le Thabor de sainte Marie Madeleine. Plus heureuse que saint Pierre, qui disait au Seigneur le jour de sa transfiguration : *Il nous est bon d'être ici, faisons-y trois tentes,* Madeleine a eu cette tente refusée au prince des apôtres. Elle y a vécu solitaire, entre les pénitences de la

grotte et les ravissements de la hauteur. Rien n'est changé là non plus qu'au Thabor. La foi, respectueuse adoratrice de tous les grands souvenirs, habite encore les deux montagnes, et, de leur faîte immaculé, elle regarde en haut le Dieu qui les visita.

Trente ans Dieu donna ce spectacle à ses anges pour en laisser le souvenir à tous les siècles. Trente ans Marie Madeleine passa de la pénitence à la gloire et de la gloire à la pénitence, réunissant dans cette alternative la double vie qu'elle avait eue, celle de pécheresse et celle d'amie de Jésus. Au fond de sa grotte, derrière une grille vénérée, s'élève un roc où la tradition rapporte qu'elle priait, et qui seul, dans ce lieu partout humide, conserve une pieuse et incorruptible sécheresse. Au dehors, sur la saillie abrupte et la plus haute de la montagne, mais un peu à gauche de la grotte, est le point marqué par la tradition comme celui où Madeleine était enlevée chaque jour. Une chapelle, appelée le Saint-Pilon, en consacre le sol et y attire la vénération des pèlerins.

Vint cependant l'heure où sainte Madeleine devait passer de son extase terrestre et interrompue à l'extase immobile de l'éternité. Elle le sut, et pour la dernière fois, avant de mourir, elle voulut recevoir sous la forme du pain eucharistique le corps et le sang de son Sauveur. Quand on s'appuie au parapet de la terrasse qui est en avant de la Sainte-Baume, on a derrière soi la montagne elle-même, qui court de l'occident à l'orient sur une

ligne parallèle à la Méditerranée. En face s'étend une autre chaîne, plus basse et d'un aspect moins âpre, qui semble venir de Marseille, et qui, près de la Sainte-Baume, se termine brusquement par une pente rapide : c'est le mont Aurélien. Au delà, et comme à l'arrière-garde de l'horizon, se dresse la croupe sauvage et ardue de Sainte-Victoire, cette montagne fameuse au pied de laquelle Marius défit les Cimbres et les Teutons. Ce triple rempart ne laisse aucun passage à l'œil, si ce n'est vers l'orient. Là s'ouvre une plaine vaste et profonde, terminée par les Alpes, mais qui, proche du spectateur, a pour péristyle une autre plaine étroite et circulaire formée par des collines qui descendent à la fois du mont Aurélien, de la Sainte-Baume et de Sainte-Victoire. C'est la plaine de Saint-Maximin, placée, par un singulier contraste, entre les deux faits historiques les plus dissemblables qui soient au monde entre le nom de Marie Madeleine et le nom de Marius. Saint Maximin y avait bâti un oratoire par la même impulsion qui avait conduit Marie Madeleine à la Sainte-Baume. Tous les deux, l'un dans la montagne, l'autre dans la plaine, pouvaient apercevoir la retraite où Dieu les avait rapprochés sans les distraire.

Lors donc que l'habitante d'en haut sentit venir l'heure de son rappel, elle fut, dit la tradition, portée par les anges au bord de la voie Aurélienne, au point où cette voie coupait la route qui mène encore de la Sainte-Baume à Saint-Maximin. Un pilier célèbre, appelé le Saint-Pilon, rappelle au voyageur cette

mémorable circonstance du passage de la sainte. On l'y voit au sommet, soutenue par des anges qui semblent la transférer d'un lieu à un autre. A quelques pas de là s'élevait le modeste oratoire de saint Maximin, près du bourg qui est appelé *Tegulata* dans l'itinéraire d'Antonin. L'évêque y attendait l'amie de son Maître; il l'y reçut, lui donna la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et, prise du sommeil de la mort, elle s'endormit en paix. Saint Maximin déposa son corps dans un tombeau d'albâtre, et lui-même y prépara sa sépulture, en face du monument où il avait enseveli les reliques qui devaient appeler sur ce coin du monde ignoré une immortelle illustration.

Telle est la croyance des peuples et la croyance de l'Église; tels la tradition, l'histoire, le langage des lieux et des temps, et jamais plus de gloire ne donna plus d'autorité aux miracles de Dieu dans une âme. Nous allons voir, en effet, sur ce tombeau une suite d'événements qui, à eux seuls, seraient une démonstration qu'il y a là, sous la pierre, un admirable objet de la Providence et de la prédilection de Dieu.

Tout lieu saint doit avoir une garde qui le préserve de la profanation et de l'oubli. C'est une loi du monde surnaturel. Mais aux premiers jours de l'Église, lorsque la persécution sévissait contre elle de toutes parts, c'était beaucoup qu'elle eût des cryptes, des catacombes, des tombeaux. Là, sous terre, elle cachait le sang de ses martyrs, et une obscure piété veillait seule sur ce dépôt mystérieux.

Quelques peintures mal tracées, quelques mots mal écrits soutenaient dans ces solitudes le souvenir vigilant des fidèles, et tandis que les Césars environnaient leurs crimes d'une éclatante immortalité, les chrétiens, ensevelis sous leurs palais, élevaient à des vertus inconnues l'humble airain d'une tranquille mémoire. Mais vint enfin le siècle où se dissipèrent les ombres du Christ. Sorti victorieux de cet autre sépulcre, il apparut avec ses saints au monde étonné de le voir. Les cryptes s'ouvrirent, les catacombes s'illuminèrent, les tombeaux devinrent des temples, et une garde plus sûre que celle qui veillait au seuil du Capitole ou du Palatin, se rangea autour de ces gloires nouvelles pour en attester l'origine et en perpétuer l'antiquité. Ainsi en fut-il du rocher de la Sainte-Baume et de la sépulture de sainte Madeleine. Dès le IVe siècle, un souffle de l'Orient avait apporté dans les Gaules le renom et les règles des solitaires de la Thébaïde. Saint Martin à Tours, saint Honorat aux îles de Lérins, le prêtre Cassien à Marseille, avaient été les premiers promoteurs de la vie cénobitique parmi nous. Cassien, le dernier venu des trois, avait visité les monastères d'Égypte, et retracé dans des écrits célèbres leurs institutions et leurs mœurs. De retour à Marseille, sa patrie, il y avait fondé l'abbaye de Saint-Victor, sur les cryptes mêmes où saint Lazare avait son tombeau. Mais, amoureux de la solitude, où il avait vu tant de grands spectacles, il ne tarda pas à chercher un asile où il pût fuir quelquefois le bruit des flots et des hommes. La Sainte-Baume devait

naturellement toucher son cœur, et rien sans doute ne pouvait lui rappeler davantage ses admirations du Nil. Il y vint donc avec quelques-uns des siens, et y plaça cette garde qui, pendant mille ans, du IVe au XIIIe siècle, fut fidèle au souvenir et aux reliques que la Providence lui avait confiés. Établis en même temps à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin, au lieu de l'extase et au lieu de la sépulture, les religieux Cassianites se montrèrent dignes du choix qui avait été fait d'eux pour ce double monument de la grâce divine.

On voit encore aujourd'hui, un peu au-dessous de la Sainte-Baume, vers l'orient, un ermitage appelé l'ermitage de Cassien, et tout proche une fontaine d'eau vive appelée aussi la fontaine de Cassien. La montagne qui domine cette retraite sauvage porte le même nom. Les pâtres qui errent avec leurs troupeaux dans les sites escarpés d'alentour n'ont pas d'autre manière de désigner la montagne, l'ermitage et la fontaine. Ils ne savent qui est Cassien; mais ils répètent son nom au voyageur, et l'écho, fidèle à la tradition, le redit après eux, sans en savoir plus qu'eux.

Au commencement du VIIIe siècle, les Sarrasins se jetèrent sur la Provence, et y semèrent par intervalles une dévastation qui eut un cours de trois cents ans. Les Cassianites, tremblant pour les reliques de sainte Madeleine, firent disparaître sous un amas de sable et de terre la crypte qui les contenait, et préparèrent ainsi sans le vouloir une future et magnifique révélation de la sainte. Non

contents d'avoir dissimulé aux yeux et comblé la sépulture, ils poussèrent la précaution jusqu'à en troubler l'ordre intérieur. Le corps de sainte Madeleine avait été placé au fond de la crypte, à gauche, dans un tombeau d'albâtre, et celui de saint Maximin, sur la droite, en face de l'autre. Depuis, un troisième et un quatrième tombeau s'étaient ajoutés aux monuments primitifs. Sidoine, évêque d'Aix, avait voulu être enseveli dans la crypte à côté du fondateur de son Église, et on l'y avait déposé à droite en entrant. A l'opposite, et par conséquent à gauche, du côté de sainte Madeleine, un autre marbre avait reçu des reliques que l'on appelait des *saints Innocents*, soit qu'elles eussent été apportées de Palestine, soit que ce fussent simplement les corps d'enfants morts en bas âge avec la grâce du baptême. Or les Cassianites, afin de mieux dérober aux recherches le dépôt si précieux qui leur avait été commis, le transportèrent de l'albâtre célèbre où il reposait, dans le tombeau de saint Sidoine dépouillé auparavant des restes de cet évêque, et ils y placèrent deux inscriptions qui devaient témoigner un jour de la vérité du corps de sainte Madeleine.

Ce jour n'était pas proche. Près de six siècles s'écoulèrent sur ces actes d'une piété craintive. Les ravages des Sarrasins se prolongèrent au delà de tout ce qu'on avait prévu, et, lorsqu'ils cessèrent enfin, la mémoire s'était abolie du lieu où gisait précisément la dépouille de la sainte. On savait qu'elle était sous le pavé de la basilique, on l'y vé-

nérait; mais aucune autorité, aucune main ne se leva pour la tirer de l'ombre accumulée sur elle par le temps. Dieu le permettait pour rendre plus éclatante sa réapparition, et aussi pour donner, en attendant, au culte de l'amie de son Fils un éclat qui allait remplir la France, l'Europe et l'Asie.

C'était l'ère des croisades. Un bruit contemporain de leur origine s'était répandu peu à peu autour de l'abbaye de Vézelay, en Bourgogne. Cette abbaye, fondée au IXe siècle par Gérard de Roussillon, comte et gouverneur de Provence, avait été longtemps sans renommée. Vers la fin du XIe siècle, soit qu'il y eût bonne foi, soit qu'il y eût industrie, on vint à entendre et à redire que le corps de sainte Madeleine, enlevé de Saint-Maximin par Gérard de Roussillon, reposait dans l'enceinte de l'abbaye sous le maître-autel. Ce bruit ayant pris de la fermeté, l'évêque d'Autun, de qui ne dépendait pas l'abbaye, placée sous la juridiction immédiate du Saint-Siége, mais qui était cependant l'évêque diocésain, crut que son devoir était d'interdire le pèlerinage qui commençait à se former sur une persuasion qu'il ne partageait pas. Il y eut appel au Saint-Siége. Le Souverain Pontife, Pascal II, cassa l'ordonnance de l'évêque par une bulle datée de 1203, autorisa le pèlerinage, et y convia toutes les classes du peuple français. Ce fut un mouvement dont il est difficile de se faire une idée. On eût dit que toute la France courait à Vézelay, et ce lieu devint si grand dans l'opinion et la piété publiques,

que Louis VII s'y rendit avec saint Bernard en 1147 pour y prêcher la seconde croisade. Une multitude de seigneurs et de chevaliers y prirent la croix sous l'impression que leur avait causée l'éloquence du saint abbé de Clairvaux. Dès lors le culte de sainte Madeleine se lia étroitement à l'enthousiasme des croisades. Pénitents dévoués à la délivrance du saint sépulcre pour le rachat de leurs fautes, les croisés trouvaient naturellement dans Marie Madeleine, la pécheresse convertie, une protectrice de leurs armes, et ils ne pouvaient porter à ce sépulcre profané un nom plus digne de lui que le nom et le souvenir de la femme qui avait tant aimé Jésus-Christ, et qui avait mérité de le voir la première, à la porte même de son tombeau, glorifié par la résurrection. L'Europe rendait ainsi à l'Asie ce trésor qu'elle en avait reçu; Marie Madeleine revenait à Béthanie sous les drapeaux de la chrétienté, et son nom, mêlé aux acclamations de la victoire ou au martyre de la défaite, rappelait à nos chevaliers tous les mystères dont elle avait été le témoin, et dont ils retrouvaient eux-mêmes sur leurs champs de bataille la trace douloureuse et la trace triomphante.

En 1190, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion se donnèrent rendez-vous à Vézelay pour y préparer la troisième expédition de Terre-Sainte. Les mêmes sentiments y produisirent les mêmes effets. Plus tard enfin, lorsque saint Louis était à la veille de s'acheminer pour la seconde fois vers l'Orient, en 1267, il vint à Vézelay y clore l'ère des

croisades et y rendre à sainte Madeleine un hommage qui était le dernier qu'elle dût recevoir dans un lieu qui n'était pas le sien. Car, malgré l'affluence des pèlerins et la célébrité des scènes qui s'étaient passées là, le temps n'avait pas confirmé l'erreur qui en était le principe. On se souvenait toujours de la protestation de l'évêque d'Autun, et l'on se demandait sur quelles preuves était assise la croyance que le corps de sainte Madeleine avait été transporté de Saint-Maximin à Vézelay. On trouve un indice remarquable de cette disposition des esprits dans le voyage que saint Louis, au retour de sa première croisade, en 1254, accomplit à Saint-Maximin et à la Sainte-Baume, et qui est ainsi raconté dans sa vie par le sire de Joinville : « Après ces « chouses, le roi se partit d'Yeres et s'en vint à la « cité d'Aix en Prouvence, pour l'onneur de la be- « noite Magdaleine, qui gisoit à une petite journee « pres, et fusmes au lieu de la Basme, en une roche « moult hault, là où l'on disoit que la sainte Mag- « daleine avait vesqu en hermitage longue espace « de temps. » Il était impossible que le sire de Joinville ne connût pas les prétentions de l'abbaye de Vézelay, et cependant il dit sans hésitation que le corps de sainte Madeleine *gisoit à une petite journée* près d'Aix.

Le secret de Dieu ne pouvait plus longtemps demeurer obscur. L'erreur de Vézelay avait exalté sainte Madeleine, et lié sa mémoire à celle du plus grand mouvement militaire et religieux qui se soit vu dans le monde. Elle avait aussi donné une con-

sécration solennelle à la certitude de sa venue en Provence et de sa sépulture à Saint-Maximin. Restait à renouer dans Saint-Maximin même la chaîne de cette gloire et à rendre enfin à la piété de l'univers et à sa vue les reliques incontestées de l'illustre pénitente. Il y fallait des mains pures, un cœur connu de Dieu et des hommes, une autorité souveraine, des témoignages éclatants de vérité, et nous allons voir, en effet, que la Providence y avait pensé de loin.

Saint Louis avait un neveu, né de son frère Charles d'Anjou, roi de Sicile et comte de Provence. Ce neveu, qui s'appelait aussi Charles, et qui, après la mort de son père, fut roi de Sicile et comte de Provence sous le nom de Charles II, avait pour sainte Madeleine une tendresse qu'il tenait de sa race, et qui, quoique commune à toute la chevalerie française, était en lui au plus haut degré d'ardeur et de sincérité. N'étant encore que prince de Salerne, Dieu lui inspira la pensée de pénétrer enfin le mystère qui couvrait depuis six siècles la sépulture de celle qu'il aimait par amour de Jésus-Christ. Il se rendit à Saint-Maximin, sans faste, avec quelques gentilshommes de sa suite, et, après avoir interrogé les religieux et les vieillards, il fit ouvrir la tranchée dans la vieille basilique de Cassien. Le 9 décembre 1279, après des efforts infructueux jusque-là, lui-même, dépouillé de sa chlamyde, prit un hoyau, et creusa la terre avec les ouvriers. Bientôt on heurta la pierre d'un tombeau. C'était celui de saint Sidoine, à droite de la crypte. Le prince ordonne

qu'on soulève l'entablement, et le parfum qui s'en exhale aussitôt l'avertit que la grâce de Dieu est proche. Il se penche un instant, fait refermer le sépulcre, le scelle de son sceau, et convoque les évêques de Provence pour assister à la reconnaissance des reliques.

Neuf jours après, le 18 décembre, en présence des archevêques d'Arles et d'Aix, de plusieurs autres prélats et de gentilshommes, le prince fit rompre les sceaux qu'il avait apposés au sarcophage. Le sarcophage fut ouvert, et la main du prince, en écartant la poussière qui couvrait les ossements, rencontra un objet qui se rompit de vétusté entre ses doigts. C'était un morceau de liége d'où s'échappa une feuille de parchemin d'une écriture encore lisible. Elle contenait ce qui suit : *L'an de la nativité du Seigneur* 710, *le sixième jour du mois de décembre, sous le règne d'Eudes, très-pieux roi des Français, au temps des ravages de la perfide nation des Sarrasins, le corps de la très-chère et vénérable Marie Madeleine a été très-secrètement et pendant la nuit transféré de son sépulcre d'albâtre dans celui-ci, qui est de marbre, et d'où l'on a retiré le corps de Sidoine, afin qu'il y soit plus caché et à l'abri de ladite perfide nation.*

Le roi Eudes nommé dans l'inscription était Eudes d'Aquitaine, qui se déclara indépendant lorsque Pépin le Bref se fut emparé du royaume d'Austrasie, et qui gouverna souverainement la France au midi de la Loire.

Acte de l'inscription et de la manière dont elle avait été découverte fut dressé par le prince, les archevêques et les évêques présents, et Charles, au comble de la joie, après avoir scellé de nouveau la tombe, convoqua pour le 5 mai de l'année suivante une assemblée de prélats, de comtes, barons, chevaliers, magistrats, tant de Provence que des pays voisins, pour assister à la translation solennelle des reliques qu'il venait en quelque sorte de ressusciter, ou du moins de soustraire aux obscurités d'une longue suite de siècles. La renommée en publiait des circonstances miraculeuses, et, le 12 mai 1280, une multitude considérable de grands et de peuple se trouva debout au tombeau de sainte Marie Madeleine. C'était la première fois que la gloire prenait autour de son corps de royales proportions. Enseveli dans l'albâtre, sous une crypte modeste, il avait traversé l'âge des persécutions et celui de la barbarie, toujours vénéré et toujours aimé, mais sans qu'aucune pompe répondît à cette vénération et à cet amour; et les précautions mêmes prises pour le sauver avaient fini par lui creuser dans la mémoire des hommes un tombeau plus profond que celui où il reposait. Maintenant l'or et les pierres précieuses vont succéder à l'albâtre, une basilique de premier ordre à l'humble oratoire de Saint-Maximin, un monastère célèbre au cloître étroit des Cassianites; les rois et les pontifes viendront à cette sépulture en si grand nombre, que les pas des évêques et des grands seigneurs ne s'y compteront plus, et, après le tombeau de Notre-Seigneur et

de son apôtre saint Pierre, il n'y aura pas dans le monde un tombeau comparable à celui de Marie Madeleine.

Une troisième fois donc, en présence d'une illustre et nombreuse assemblée, le prince de Salerne fit ouvrir le monument qui avait été scellé, et dont les sceaux furent reconnus intacts. Le chef de la sainte était entier, sauf l'os maxillaire inférieur, qui manquait; la langue subsistait, desséchée, mais inhérente au palais; les membres ne présentaient à l'œil que des ossements dépouillés de leur chair; mais un parfum suave enveloppait ces restes rendus à la lumière du jour et à la piété des âmes. On les souleva de leur couche de poussière pour les vénérer de plus près, et tous les regards s'attachaient à ce front qui s'était posé sur les pieds de Notre-Seigneur, à ces cavités vides qui avaient été remplies des plus belles larmes qui fussent jamais tombées devant Dieu, à cette langue qui avait parlé de Jésus-Christ à Jésus-Christ; à ces os qui s'étaient ployés devant lui et l'avaient adoré, à tout cet être mort que la foi ressuscitait et dont elle ressuscitait en même temps les actions. Une gloire éternelle avait été promise à Marie Madeleine par une bouche infaillible, et cette gloire, tout le monde la voyait, la sentait, la respirait en soi et dans les autres. Treize siècles avaient passé sur ce corps, et il était là; il était là, sans voix, sans vie, sans âme, et pourtant immortel. On regardait après avoir regardé, et l'onction du christianisme remplissait toute cette scène en pénétrant les ac-

teurs et les témoins d'une ineffable ascension vers Dieu.

On savait déjà qu'un signe particulier et tout à fait divin avait été reconnu au front de Madeleine. C'était une particule de chair mobile et transparente qui brillait à la tempe gauche, sur la droite, par conséquent, du spectateur, et avait inspiré à tous au même instant, par un acte de foi unanime, que c'était là, là même, à cet endroit béni, que le Sauveur avait touché Madeleine lorsqu'il lui avait dit après sa résurrection : *Noli me tangere, — Ne me touche pas*. Il n'y en avait aucune preuve. Mais que pouvait-on croire en voyant à cette place une trace de vie aussi palpable, et qui avait opiniâtrément résisté à treize siècles de sépulture? Le hasard n'a pas de sens pour le chrétien, et là où la nature est évidemment blessée dans ses lois, il remonte aussitôt à la cause suprême, à cette cause qui n'agit jamais sans motifs, et dont les motifs se révèlent aux cœurs qui n'en repoussent pas la lumière. Le langage a conservé l'impression de ceux qui virent les premiers ce point de vie demeuré au corps de Marie Madeleine, et on l'appelle encore aujourd'hui le *Noli me tangere :* nom sublime, parce qu'il a été créé par la foi pour une pensée digne d'elle. Cinq siècles après cette première translation, le *Noli me tangere* subsistait encore à la même place, avec les mêmes caractères, et une députation de la cour des comptes d'Aix, composée du premier président, d'un avocat général et de deux conseillers, en faisait la reconnaissance

authentique. Il ne se détacha qu'en 1780, à la veille d'un temps qui ne devait épargner aucun souvenir et aucune relique, et encore, à ce moment-là même, les médecins appelés en témoignage par la plus haute magistrature du pays constataient que le *Noli me tangere* avait été adhérent au front par la force même d'une vie qui s'y était conservée.

Charles fit trois parts du corps de sainte Madeleine : le chef, qui représentait par excellence le cœur de la sainte; un os du bras droit avec lequel elle avait répandu le parfum sur les pieds de Notre-Seigneur; enfin les autres membres qui ne répondaient à aucune pensée particulière. Par ses soins, la première de ces reliques fut enfermée dans un buste d'or, la face couverte d'un masque de cristal, et celui-ci d'un masque d'or mobile. Le père du prince, Charles Ier d'Anjou, envoya de Naples sa propre couronne, qui était aussi d'or enchâssée de pierreries, pour qu'elle reposât à jamais sur le chef de la sainte. La seconde relique, l'os du bras droit, fut déposée dans un reliquaire d'argent doré, qui était lui-même en forme de bras porté sur un piédestal que soutenaient quatre figures de lions. Les autres membres furent transférés et scellés dans une châsse d'argent. Une piété ingénieuse avait ainsi gradué l'honneur sans diviser la gloire.

Il ne faut pas oublier que, dans le cours de la translation, pendant que l'on prenait les ossements un à un, on avait découvert une seconde inscription

gravée sur une tablette de bois qu'enveloppait un globe de cire. Elle portait ces simples mots : *Ici est le corps de sainte Marie Madeleine.*

Le premier pas était fait dans la royale glorification de ce très-saint corps. Il était sorti de terre victorieux des siècles, avec une certitude qui défiait toute incrédulité, et une pompe qui annonçait les progrès de la foi et de l'amour dans le cœur des hommes. Un prince du sang de saint Louis avait creusé le sol de ses propres mains pour le découvrir, des évêques l'avaient touché avec crainte, un roi lui avait envoyé sa couronne; l'or, l'argent, les pierres précieuses travaillées avec art lui servaient désormais de couche et d'ornement; un peuple innombrable avait salué sa réapparition, et d'un bout à l'autre de la chrétienté le bruit en avait ému tous les amis de celui qu'elle avait aimé. Mais il fallait que Rome, qui est la source de la gloire comme de la vérité, consacrât par ses suffrages ce solennel triomphe. Charles y pensait, lorsque les malheurs de sa famille et les siens propres vinrent mettre obstacle à ses pieux désirs. Prisonnier de l'Espagne pendant six années, appelé au trône par la mort de son père lorsqu'il était encore captif, longtemps il ne put qu'attendre de meilleurs jours. Libre enfin, il se rendit à Rome. C'était Boniface VIII, un ami de sa famille, qui occupait le Siége apostolique. Il lui présenta les deux inscriptions autographes trouvées dans le tombeau de sainte Madeleine et attachées à un acte qui en attestait l'authenticité sous la signature d'un grand

nombre de prélats. Il ouvrit aussi devant lui le buste d'or qui renfermait le chef de la sainte, et le Souverain Pontife put voir de ses yeux le signe extraordinaire de vie que la mort y avait laissé. Comme nous l'avons dit, l'os maxillaire inférieur manquait à la relique. Boniface le remarqua, et se souvenant que l'on conservait à l'église Saint-Jean-de-Latran, sous le nom de sainte Madeleine, un ossement de ce genre, il ordonna qu'il fût apporté. Les deux reliques mises en présence et rapprochées s'adaptèrent l'une à l'autre avec une exactitude si parfaite, qu'il ne put rester aucun doute qu'elles n'appartinssent à la même personne et à la même tête.

Touché de ce qu'il avait vu, Boniface VIII émit, sous la date du 6 avril 1295, une bulle dans laquelle il reconnaissait comme véritable l'invention du corps de sainte Madeleine, et autorisait Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, qui en avait eu le mérite, à transférer le monastère de Saint-Maximin de l'ordre des Cassianites à celui des Frères Prêcheurs. Cet ordre nouveau dans l'Église jetait un grand éclat, et Charles le jugea capable de répondre au dessein qu'il avait conçu d'édifier à Saint-Maximin, sur l'emplacement même de l'ancien oratoire, une basilique digne de recevoir et de garder le trésor dont il venait d'enrichir la chrétienté. C'était le dernier honneur qui manquât dans le monde à sainte Madeleine, et le plus grand de tous, puisqu'il est le plus magnifique et le plus populaire. L'éloquence et la poésie sont moins sujets à périr

qu'un monument; mais l'une et l'autre ne parlent qu'aux esprits cultivés, dans les livres toujours rares, et qui n'arrivent qu'en des mains privilégiées. Le monument s'adresse aux yeux comme au cœur de tous. Le pauvre y a sa place aussi bien que le riche; l'homme simple peut l'admirer autant que l'artiste. Aussi toute grande pensée chercha toujours à s'exprimer par un grand monument, et de la tour de Babel au temple de Salomon, du temple de Salomon à la basilique de Saint-Pierre, on a vu les peuples se créer dans le marbre ou le granit une représentation la plus mémorable possible de leur amour et de leur foi. Il convenait donc que l'amie de Jésus-Christ eût quelque part sur la terre un temple digne d'elle, et il ne pouvait mieux s'élever que là où avait été sa sépulture pendant treize siècles, là où la piété venait de retrouver son corps, et proche de la montagne où elle avait consommé sa vie dans les plus hauts mystères de la contemplation.

Dès l'année 1295, Charles en fit tracer le plan et commencer les travaux. Il avait la forme d'une basilique, c'est-à-dire d'un édifice à trois longues nefs sans croix, parce que c'était la forme de l'oratoire primitif qu'il devait remplacer; mais en même temps on lui imprima, dans tous les détails de sa structure, le caractère d'un vaisseau gothique, afin qu'il fût une image fidèle de deux temps, les temps antiques et les temps nouveaux. Charles II n'acheva point, malgré ses ardentes libéralités, le monument où il avait mis son cœur, ce fut l'œuvre de

toute sa race pendant deux siècles; et lorsque l'avant-dernier de ses successeurs au comté de Provence et au royaume de Naples, le bon roi René, mourut, en 1480, il eut le bonheur de voir l'église et le monastère à peu près terminés, tels qu'ils sont aujourd'hui. C'était aussi le terme marqué par la Providence à la maison souveraine d'Anjou, comme si elle n'eût été appelée au trône que pour donner à sainte Marie Madeleine tout le lustre qu'une piété et une munificence transmises de règne en règne, pendant de longues générations, pouvaient lui communiquer. Il n'y eut aucun prince de cette maison qui ne visitât, dans des fortunes diverses, la Sainte-Baume et Saint-Maximin, ne confirmât les priviléges et ne mît la main à l'achèvement de la basilique. Elle s'éleva enfin, après deux cents ans d'efforts souvent traversés, telle que la postérité la voit encore, monument d'un art sévère et simple, où la grâce s'unit à la grandeur, et qui, dans cette plaine solitaire, au pied de ces monts ardus, entre ces habitations pauvres et peu nombreuses, paraît un vaisseau échoué par hasard et attendant la main puissante qui le lancera sur les flots. Les flots sont venus, en effet, ils sont venus des peuples agités jusque dans leurs profondeurs; les révolutions, après les rois et les papes, ont visité la basilique de Sainte-Madeleine, et ces coups de tonnerre qui avaient abattu les trônes, n'ont grondé sur l'humble amie des pieds du Sauveur que pour respecter son toit. Béthanie n'est plus; mais Jésus-Christ a rendu à Madeleine la

maison qu'elle avait perdue, et l'un et l'autre, le Maître et le disciple, le Dieu aimé et la femme qui aimait, habitent ensemble à Saint-Maximin, comme autrefois sur les coteaux de la montagne des Oliviers. Marseille est la Jérusalem de ce nouveau Béthanie, et la France en est la Judée plus grande et plus fidèle.

Je dis la France; car ce fut elle qui hérita de la Provence et avec elle de sainte Madeleine. On eût pu craindre que cette dernière partie de l'héritage ne fût négligée, et que nos rois ne comprissent pas le don que la Providence leur avait fait. Il n'en fut rien. Louis XI, le premier qui unit la couronne des Capétiens à celle des comtes de Provence, donna l'exemple d'une vénération sans bornes pour sainte Madeleine. Il la traita comme une fille de France, et légua à ses descendants son pèlerinage comme le pèlerinage propre de la monarchie française. Charles VIII et Louis XII se firent gloire de l'imiter. Anne de Bretagne, femme de l'un et de l'autre, visita Saint-Maximin et la Sainte-Baume, et se fit représenter sous la forme d'une statuette d'or, au pied du reliquaire qui contenait le chef de sainte Madeleine. François Ier, après la bataille de Marignan, s'y rendit en action de grâces, avec sa mère, sa femme et sa sœur. Il fit réparer à Sainte-Baume l'hospice des étrangers, et voulut que l'on y construisît trois chambres pour les trois premières personnes de la cour; ces appartements prirent le nom de *chambre du roi, chambre de la reine et chambre du dauphin.* Celle du roi était dans l'intérieur même

du couvent habité par les religieux. Le même prince orna d'un portique l'entrée de la grotte. Ses successeurs Charles IX et Louis XIII l'y suivirent et y retrouvèrent ces traces de sa munificence royale; Louis XIII y vint en 1622, à la suite du siége de Montpellier et de la soumission des hérétiques du Languedoc.

Le dernier roi de France qui fit le pèlerinage des Saints-Lieux de Provence fut Louis XIV. Il arriva à Saint-Maximin le 4 février 1660, avec sa mère, Anne d'Autriche, et monta le lendemain jusqu'à la Sainte-Baume et au Saint-Pilon. Au retour, il présida à la translation du corps de sainte Madeleine dans une urne de porphyre qui avait été envoyée de Rome par le général des Frères Prêcheurs, et qui fut placée sur le maître-autel, après que la châsse qu'elle devait contenir eut été ouverte, refermée et scellée en présence du roi. Ainsi au moment où la monarchie atteignait son plus haut point de splendeur et inscrivait un des siècles de France parmi les grands siècles du monde, elle vint, en la personne du roi qui eut le bonheur de donner son nom à cette ère mémorable, s'incliner devant les restes de l'humble pénitente de Béthanie et y laisser un rayon de cette majesté qui s'appelle encore et s'appellera toujours le siècle de Louis XIV.

Que restait-il à faire pour accomplir la promesse de Jésus-Christ? Il y avait seize siècles qu'une barque avait amené Marie Madeleine sur le sol de France, et depuis ce temps une succession prodi-

gieuse de choses avait, l'une après l'autre, confirmé et accru la magnificence de son culte. La Sainte-Baume, où Jésus-Christ avait repris avec elle les entretiens interrompus au Saint-Sépulcre, était devenue l'une des montagnes célèbres par la visite de Dieu. Elle avait reçu près de là, des mains d'un évêque apostolique, une sépulture qui ne fut jamais oubliée, et le vase d'albâtre où avait été déposé son corps plus durable que celui dont elle avait répandu le parfum sur les pieds du Sauveur, ne rencontra dans le temps et dans les hommes que l'immortalité du respect. Il subsiste encore dans la même terre et sous le même ciel. Une garde sainte lui fut donnée dès que les persécutions finies permirent à la piété de se tenir debout et visible à la porte des grands tombeaux. Quand l'Europe se leva pour reconquérir le premier de ces tombeaux, celui près duquel avait veillé Marie Madeleine elle-même, la chevalerie chrétienne la prit pour dame de sa confiance, et son nom, porté dans le cœur des croisés, vint mourir sur leurs lèvres aux champs de bataille d'un surnaturel honneur. Toute une race de princes fut enfin consacrée à son service. Le premier d'entre eux découvrit son corps caché longtemps par crainte des barbares, et le rendit à la lumière plus splendide qu'il n'avait jamais été. Les cicatrices de l'amitié d'un Dieu apparurent vivantes sur son front, et d'indicibles larmes tombèrent à son aspect des yeux les plus dignes d'en verser. Une basilique illustre par sa grandeur et sa beauté s'éleva sur ces reliques bien-aimées, rendues plus chères

par l'absence, et l'on vit les rois et les papes s'y succéder à l'envi. Un seul jour y compta cinq rois (1); un siècle y amena huit papes (2). Quand elle fut achevée, le sang de saint Louis, qui avait donné au tombeau de Madeleine des comtes de Provence et des rois de Sicile, lui donna enfin des rois de France. La première monarchie du monde devint la protectrice et la cliente de l'amie de Jésus-Christ, et lorsque, parvenue au faîte des grandeurs humaines, elle était à la veille de subir une catastrophe aussi étonnante que sa fortune passée, il vint un roi plus grand que les autres pour les représenter tous, et celui-là, fils de la gloire et de la piété de ses pères, apporta au tombeau qu'ils avaient honoré le dernier hommage de la France.

Était-ce bien le dernier? on pouvait le croire. Un scepticisme moqueur s'était emparé des esprits, et une révolution inouïe allait renverser sous ses pieds, avec le trône de France, le trône même de Dieu. Mais tandis que les plus vénérés sanctuaires n'échappaient pas à la tempête, une protection spéciale couvrit le monastère et la basilique de Saint-Maximin. Un homme inconnu, dont le nom devait bientôt grandir au delà de toute mesure, le frère d'un jeune capitaine destiné à rouvrir un jour les

(1) En 1332 : Philippe de Valois, roi de France; Alphonse IV, roi d'Aragon; Hugues IV, roi de Chypre; Jean de Luxembourg, roi de Bohême; Robert, roi de Sicile.

(2) Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI, Clément VII, Benoît XIII.

temples et à remplir le monde des surprises de sa gloire, Lucien Bonaparte, fut le sauveur des deux monuments élevés par la foi des princes et des peuples à l'amour de Marie Madeleine. Pas une pierre ne tomba de leur masse respectée, pas un autel n'y fut détruit, pas un tableau ne disparut de leurs murs; et lorsque la colère divine, apaisée par tant de malheurs, se retira de nous, la France étonnée retrouva debout l'œuvre des neveux et des fils de saint Louis, ayant à son frontispice le nom d'une nouvelle race et le commencement d'une autre histoire. Les reliques mêmes de sainte Madeleine n'avaient pas péri; le chef et l'os de son bras droit, pieusement recueillis par une main fidèle, furent authentiquement reconnus, et si l'or et les pierres précieuses manquaient à ce trésor, la grâce de Dieu, manifestée par tant de merveilles, subsistait plus vive que jamais. Moins heureuse, la Sainte-Baume avait subi les outrages d'une implacable dévastation; il n'y restait que le rocher même et une partie de sa forêt. Réparée une première fois, ravagée de nouveau en 1815, elle fut enfin bénite solennellement au mois de mai 1822, le lundi de la Pentecôte, en présence de plus de quarante mille hommes, accourus à ce spectacle qui témoignait si hautement de l'impuissance des ruines contre Dieu. Du haut de la terrasse qui est en avant de la Sainte-Baume, l'archevêque d'Aix leva ses mains avec la sainte hostie sur la multitude qui couvrait la plaine et la forêt, et le signe de la croix tomba au milieu d'un silence absolu sur ces lieux et ces hommes qui

retrouvaient ensemble et encore une fois Jésus-Christ vainqueur du monde. Une acclamation immense, sortie de quarante mille bouches, succéda tout à coup au silence religieux de la bénédiction, et les siècles, ranimés par ce cri de foi, purent entendre, dans l'éternité où ils retournent tous, l'écho profond de cette fête donnée par tant d'âmes à l'âme de Marie Madeleine (1).

Quand l'étranger descend le fleuve qui divise Paris, il rencontre une place dont l'étendue et les monuments appellent ses méditations. D'un côté, c'est le palais des rois de France, et en face de lui, à l'extrémité d'une longue avenue, un arc de triomphe militaire. Dans une seconde perspective qui coupe la première en forme de croix, deux temples se correspondent l'un à l'autre : l'un, qui est celui des lois; l'autre, qui est celui de Dieu. Au centre, se dresse un obélisque égyptien, mais qui disparaît sous un monument invisible présent à tous les esprits, l'échafaud de Louis XVI. Toute la France est sur cette place : royauté, gloire des armes, liberté, religion, révolution. Or, si l'on s'approche du temple qui est comme la part de Dieu dans cette représentation de la patrie, on y lira cette inscription : *Au Dieu très-bon et très-grand, sous l'invocation de sainte Marie Madeleine*. Marie Madeleine est là, sous les yeux de la France et du

(1) La restauration de la Sainte-Baume fut due principalement à M. de Villeneuve-Bargemont, préfet des Bouches-du-Rhône, et à M. Chevalier, préfet du Var.

monde, au XIXe siècle du Christ, et ce lieu triomphal qu'elle occupe, un conquérant, un homme élevé par la fortune au sommet des choses humaines, l'avait destiné à recevoir, en marbre, en bronze, en or, le nom de ses batailles et l'image de ses soldats. Il devait présider lui-même, dans une sorte d'apothéose, à ce panthéon de sa personne, et il l'avait appelé d'avance, par une témérité de l'orgueil, *le Temple de la Gloire*. A sa place, lui tombé tout à coup, est venue l'humble pénitente qui lavait de ses larmes les pieds de Jésus-Christ; on la voit au fronton du monument, agenouillée comme autrefois devant son Maître, et à l'intérieur, sous une voûte splendide, elle apparaît portée par les anges dans l'enivrement de l'extase qui fut, dès ici-bas, le prix de son amour.

Par une délicatesse infinie de la Providence, ce temple ne contient pas seulement la gloire de Madeleine; il possède aussi une part de sa dépouille mortelle, singulièrement échappée à ce qui devait en périr. En 1785, l'infant d'Espagne, Ferdinand, duc de Parme, voulut avoir pour sa chapelle une portion des saintes reliques. Louis XVI, auquel il avait communiqué son désir, ordonna aux religieux de Saint-Maximin de le satisfaire, et l'urne de porphyre où Louis XIV avait transféré l'ancienne châsse ayant été ouverte avec les précautions et les solennités requises, le prieur en enleva un ossement considérable qu'il porta lui-même au duc de Parme. Or, en 1810, ce trésor fut, avec beaucoup d'autres, apporté à Paris à la suite de nos conquê-

tcs, et, après avoir passé des mains d'un cardinal exilé à celles de la vénérable Mme de Soyecourt, supérieure des Carmélites de la rue de Vaugirard, il fut enfin cédé à Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui en fit don à l'église Sainte-Madeleine.

Ainsi, des trois parts que Charles II d'Anjou avait faites de ces grandes reliques, savoir : le chef, un os du bras droit, puis le reste des ossements, les deux premières furent sauvées de la révolution, et n'ont pas quitté Saint-Maximin. La troisième, placée par Louis XIV dans l'urne de porphyre du maître-autel, a disparu; mais un débris en a été sauvé comme nous venons de le dire, et à l'urne de porphyre de Louis XIV qui l'avait contenu, a succédé le temple le plus magnifique qui ait jamais été élevé sur terre en l'honneur de la pénitente de Béthanie.

Cette gloire n'a donc pas seulement traversé les siècles, elle a grandi avec eux, au mépris de tous les événements, et je ne sais s'il y a dans l'histoire des saints l'exemple d'une aussi persévérante et divine progression. Pourtant la garde qui avait été placée au tombeau de la sainte, et qui n'avait pas manqué sa veille un seul jour en quinze cents ans, cette garde n'était plus. La basilique était debout avec son monastère, avec sa crypte et ses sépultures, avec ses reliques sauvées, avec les immenses souvenirs d'une vie qui remonte au berceau du christianisme et se rattache à celle même de Jésus-Christ; elle était debout, et cependant le pèlerin n'y entrait pas sans un regret et sans un soupir. Il

regardait étonné cette masse immobile, victorieuse des hommes encore plus que des âges, et il lui semblait pénétrer dans le silence du désert plutôt que dans le silence de Dieu. Il priait à deux genoux cette grande et sainte amie de la rédemption des âmes qu'il était venu visiter; il en voyait partout l'image, le nom, la gloire, la vertu, et néanmoins l'onction de sa prière n'était pas sans tristesse, semblable à ces larmes qu'on apporte en des lieux chéris, mais où il manque quelque chose que le cœur y a vu et qu'il voudrait retrouver. O bonté de Dieu sur nos désirs! nous avons vu de nos yeux le cloître vide se repeupler, les pompes anciennes reprendre leur harmonie interrompue, le passé sortir de sa tombe avec une jeunesse dont on ne le croyait pas capable, et nous avons cru entendre Jésus-Christ dire à l'amie fidèle qui ne pouvait croire à sa résurrection ce mot de reproche et de lumière: *Marie!*

ÉPILOGUE

Le tombeau de Marie Madeleine à Saint-Maximin est le troisième tombeau du monde. Il vient immédiatement après le tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem et celui de saint Pierre à Rome ; car la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, n'a point eu de sépulcre parmi les hommes, et, à peine touchée de la mort, elle a été ravie à sa puissance dans le triomphe de son assomption. Saint Jean non plus, le disciple bien-aimé, n'a point laissé à la vénération des chrétiens ses os ni sa tombe; il a été, par une permission de Dieu, dérobé à cette gloire, afin de demeurer comme enseveli dans son Évangile. Restent donc sur la terre trois grands tombeaux : celui du Sauveur, enlevé par la barbarie à la liberté de nos hommages, mais qui a gardé dans sa servitude l'empire du monde; celui de l'apôtre saint

Pierre, qui préside à Rome aux destinées du christianisme, et qui de la poudre où il est caché sous d'inénarrables splendeurs, voit et entend passer la prière continue des générations; enfin, celui de Marie Madeleine, moins élevée que saint Pierre dans la hiérarchie, mais plus proche de Jésus-Christ par son cœur, et à qui nul ne peut disputer la troisième place dans ces grands noms de l'âge évangélique.

Ici peut-être, au terme de notre ouvrage, on se demandera pourquoi le divin Maître des âmes a voulu choisir pour l'aimer de préférence une pauvre pécheresse, et nous la léguer à nous comme le plus touchant exemplaire de la sainteté. La raison n'en est pas difficile à entendre : l'innocence est une goutte d'eau dans le monde, le repentir est l'océan qui l'enveloppe et qui le sauve. Il était donc digne de la bonté de Dieu d'élever le repentir aussi haut que possible, et c'est pourquoi, dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, il a mis sous nos yeux un modèle accompli de réhabilitation causée par la pénitence, David et Marie Madeleine. David, on l'aurait cru, ne pouvait être surpassé, tant sa figure avait été tracée avec tendresse et profondeur. Simple berger, gardant son troupeau sur les collines de Bethléhem, il était devenu soldat en présence d'une injure faite au Dieu de sa patrie, à Jehovah. Sa fronde avait abattu le blasphémateur, et, tout

éclatant de sa victoire, il avait gagné dans un jour le cœur du peuple. Mais la jalousie, compagne des héros, ne tarda pas à se lever entre la gloire et lui. Le roi lui-même envia sa jeunesse, et, tourmenté du pressentiment de sa grandeur, il médita sa perte dans les accès d'une mélancolie menaçante. Ce fut alors que David, afin de l'apaiser, émut pour la première fois cette harpe qui devait chanter tous les mystères de Dieu et retentir au cœur des générations. La poésie vint s'unir au courage dans sa destinée, et l'amitié, le malheur et la religion s'y ajoutant aussi, ce jeune homme monta enfin au trône qui devait être appelé à jamais le trône de David. Là, au faîte de la prospérité, béni de Dieu plus qu'Abraham, Isaac et Jacob, aïeul prédestiné du Christ, il tomba tout à coup dans l'adultère, la trahison et l'homicide. Chute heureuse, puisqu'elle a fait du coupable le roi immortel de la pénitence, et nous a donné à tous, pécheurs venus après lui, des larmes pour nos fautes et des accents pour porter nos larmes jusqu'à Dieu. Qui des chrétiens n'a pleuré avec David? Qui n'a trouvé dans sa poésie l'onction dont avait besoin son cœur? L'Évangile lui-même n'a pu effacer les psaumes, et ce roi déshonoré par le crime est à tout moment le père de nos vertus.

Tel fut dans l'ancien Testament le modèle donné au repentir, et nul assurément n'aurait su prévoir

ce que Dieu ferait dans le nouveau pour mettre à côté de Jésus-Christ une autre et plus divine figure de la pénitence. Il y a réussi pourtant. Marie Madeleine est une simple femme sans autre histoire que son péché; elle n'a ni l'épée, ni le sceptre, ni la harpe, ni l'œil des prophètes; c'est une pécheresse comme les autres. Elle ne parle qu'une fois dans l'Évangile, au tombeau de son Maître, et sa parole est sans éclat. Mais d'abord c'est une femme, c'est-à-dire l'être en qui la souillure est le plus irrémédiable, et cette différence entre l'ancien et le nouveau Testament est à elle seule un progrès sublime dans la miséricorde. Ce n'est plus l'homme qui est racheté par le repentir, c'est la femme. Aucune femme flétrie par le vice n'avait été rendue grande avant Jésus-Christ; Jésus-Christ seul l'a fait. Et, tenant à son ouvrage, il a patiemment suivi la pécheresse à travers les âges, pour lui sauver sa gloire, la ressusciter et la rajeunir toujours. David a chanté sa pénitence avec une poésie sans égale, et cette poésie lui fait son immortalité. Pour Marie Madeleine, elle n'a eu que ses larmes, mais elles coulaient sur les pieds du Sauveur; elle n'a eu qu'un vase de parfum, mais ce parfum embaumait le corps du Fils de Dieu. La simplicité est ici plus grande, la tendresse plus profonde; ce n'est plus un homme qui pleure et qui aime, c'est une femme, une femme qui a vu Dieu, qui l'a reconnu, et qui,

comparant son infinie pureté à la dégradation où elle est descendue, n'a pas douté qu'il ne lui fût possible d'être pardonnée à force d'aimer. Humble et cachée après avoir trouvé grâce, elle ne s'éloigne pas des pieds qui l'ont purifiée. Elle n'use de la familiarité qui lui est acquise que pour suivre et servir Jésus-Christ. Elle le suit jusqu'à la croix et jusqu'au tombeau. Séparée de ce Maître, l'unique objet de sa vie, elle s'éloigne des lieux où elle a vécu avec lui, et, cherchant un asile contre les derniers vestiges du monde, elle ensevelit en un antre inconnu ses souvenirs et son âme. Les anges seuls peuvent l'y découvrir, et lui apportent d'en haut la manne invisible qui cause l'extase et le ravissement. Elle meurt enfin d'amour, en recevant d'un évêque envoyé de Dieu la chair sacrée du Fils de Dieu.

Maintenant que dirai-je? Ces lieux si fameux et si vénérés que j'ai décrits, cette grotte, ce tombeau, cette crypte, cette basilique, ce monastère, tout cet ensemble de monuments que la nature et la grâce, le temps et les princes avaient élevés à la gloire de Marie Madeleine, tout cela est debout encore, mais pauvre, nu, désolé, tout couvert des cicatrices du siècle qui s'est plu aux ruines, comme les autres s'étaient plu dans l'édification. On ne monte à la Sainte-Baume que par des degrés de pierre mutilés, entre des murs croulants; la chambre des rois de

France a disparu, et le pèlerin le plus humble trouve à peine un abri pour se reposer du chemin L'hospice n'a conservé que les trous où s'appuyaient dans le roc les solives de la charpente; le couvent, restauré à la hâte, n'offre aux religieux que des cellules séparées par des planches et qu'ils partagent avec l'étranger. Entre ces deux débris s'ouvre la grotte de la pénitence, vide elle-même des ornements qu'elle devait à la piété séculaire des peuples et des princes. Les lampes splendides qui l'éclairaient n'y brillent plus que par cette éclatante absence dont parle Tacite. Des marbres sans gloire y forment la chapelle de la sainte, et derrière son autel, sur cette roche mystérieuse où se passaient ses veilles et ses extases, repose à demi couchée une statue profane, indigne au premier chef de la majesté du lieu dont elle contriste tous les souvenirs.

Si des hauteurs et des misères de la Sainte-Baume nous redescendons à Saint-Maximin, par la route même que suivait la sainte pour chercher son tombeau, nous retrouverons le même contraste d'indigence et de grandeur. La basilique est solennellement assise sur sa vieille terre; elle y commande encore l'admiration de l'artiste et les hommages du chrétien; mais, inachevée dès son portique, elle nous mène avec regret vers cette crypte où saint Maximin avait déposé dans l'albâtre le corps de

sainte Madeleine. L'albâtre existe encore; à côté de lui sont encore rangées les sépultures qu'une piété fervente avait ambitionnées et construites près de ce grand tombeau; mais quel abandon, quelle nuit, quelle tristesse du cœur et des murs! Heureuses les catacombes qui n'ont point eu de gloire, et qui dorment silencieuses dans un mystère qui ne fut jamais troublé! Ici, tout est plein des genoux qui se ployèrent sur les dalles; tout respire l'antiquité d'une vénération qui ne s'est jamais interrompue; et cependant c'est la pensée seule qui fait tous les frais de cette magnificence, et Dieu n'y apparaît que dans la lumière de l'âme. Un pauvre reliquaire de bois, donné par des paysans, couvre ce chef où le frère de saint Louis, Charles Ier d'Anjou, avait placé sa royale couronne de Sicile, et au pied duquel Anne de Bretagne, deux fois reine de France, s'était fait représenter à genoux et en or. Une main épiscopale, il est vrai (1), va couvrir ces traces

(1) Mgr Henri Jordany, évêque de Fréjus. — Personne n'ignore la bienveillance de ce prélat pour l'ordre de Saint-Dominique. Dès sa promotion à l'épiscopat, en visitant la basilique de Saint-Maximin, il fut saisi par la pensée de rendre aux Frères Prêcheurs ce sanctuaire qu'ils avaient bâti, embelli, gardé pendant des siècles, et où plusieurs d'entre eux étaient morts en odeur de sainteté. Ce ne fut pourtant qu'en 1859 qu'ils purent répondre à ces désirs et reprendre possession du couvent. En juin 1860, Mgr Jordany organisa cette belle fête de la Translation des reliques de sainte Marie Madeleine, présidée par sept évêques, rehaussée par la présence d'un

un temps malheureux, et rendre au front de Marie Madeleine une partie de la splendeur qu'y avaient attachée les hommes et les siècles. Mais que de vestiges douloureux à réparer après celui-là! Que de misères à revêtir! Que d'ombres à transfigurer!

Oh! qui que vous soyez, qui lisez ces pages, si jamais vous avez connu les larmes du repentir ou celles de l'amour, ne refusez pas à Marie Madeleine, qui a tant pleuré et tant aimé, une goutte de ce parfum dont elle embauma les pieds de votre Sauveur. Ne délaissez pas la grotte où les anges l'ont visitée; n'oubliez pas la tombe où Jésus-Christ la déroba aux injures des barbares pour la rendre aux hommages des âges chrétiens; ne dédaignez pas cette tête qui a survécu à tout le reste, parce que Dieu lui-même l'a touchée de son doigt. Apportez votre tribut, si faible soit-il, à la rénovation d'un des plus grands et plus chers monuments de la chrétienté; apportez-y votre foi, vos vœux, vos besoins, et qu'il ne soit pas dit que la France, à qui Jésus-Christ voulut confier dans Marie Madeleine la garde du repentir et de l'amour, ait été infidèle à

clergé d'élite, de nombreuses corporations et d'un peuple immense. Rien n'eût manqué à cette fête si le P. Lacordaire, arrêté en chemin par la maladie, ne l'eût privée de sa parole, et n'en eût attristé les dernières heures par les pressentiments qu'on éprouva dès lors de sa fin prochaine.

cette sainte mission (1). Pour moi, qui ai ramené près de la montagne et de la basilique, tout indigne que j'en étais, l'ancienne milice chargée par la Providence d'y veiller jour et nuit, puissé-je écrire ici ma dernière ligne, et comme Marie Madeleine, l'avant-veille de la Passion, briser aux pieds de Jésus-Christ le frêle mais fidèle vase de mes pensées !

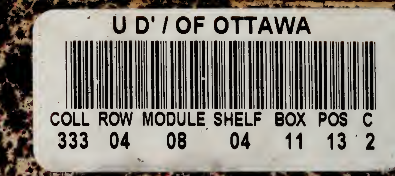
(1) Cet appel du P. Lacordaire a été entendu par la France catholique. En organisant le *Comité des Lieux saints de Provence,* il lui proposait quatre œuvres différentes, quoique liées l'une à l'autre : 1° construction d'une hôtellerie au pied de la montagne; 2° restauration de la grotte; 3° construction d'un couvent près de la grotte pour les Pères, heureux gardiens de sainte Marie Madeleine; 4° établissement, à quelques pas de la grotte, d'un pied-à-terre destiné aux pèlerins qui viennent de faire l'ascension de la sainte montagne. Aujourd'hui l'hôtellerie est construite; la restauration de la grotte, à laquelle Mgr Dupanloup a puissamment contribué, s'achève : on espère que le modeste couvent des Pères pourra être commencé bientôt. Quant au pied-à-terre des pèlerins, il attend que Dieu inspire à quelques bienfaiteurs d'y apporter leur pierre, en y consacrant leurs aumônes.

FIN

TABLE

—

16832. — Tours, impr. Mame.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 08 04 11 13 2